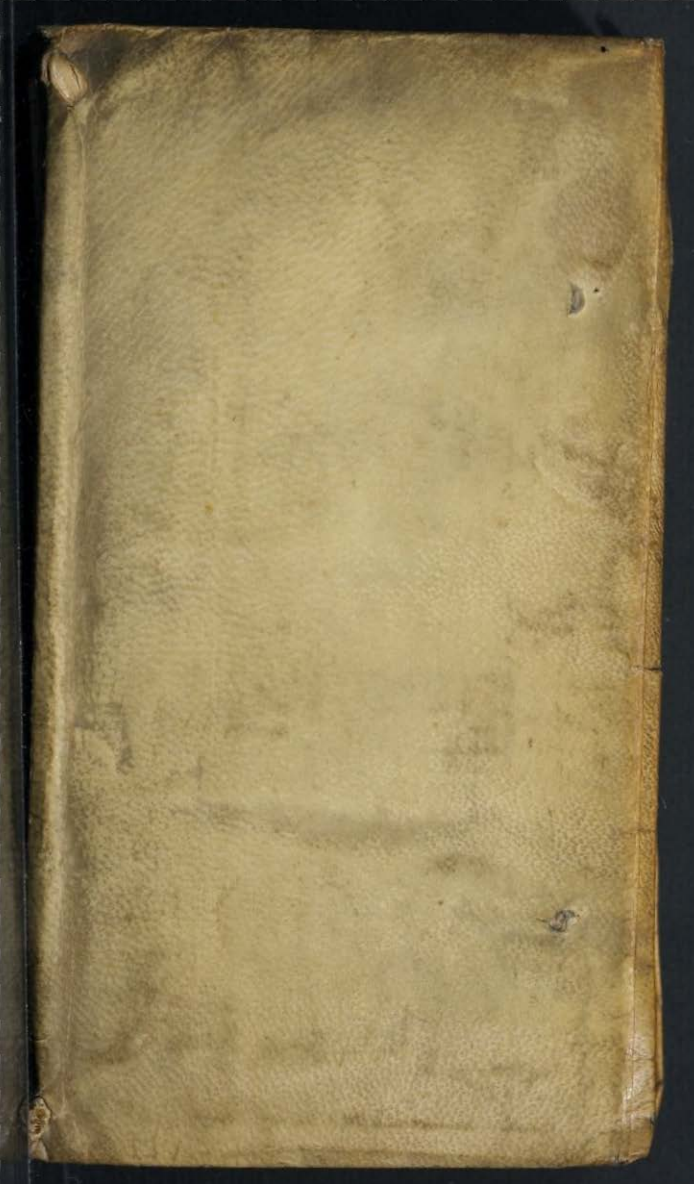
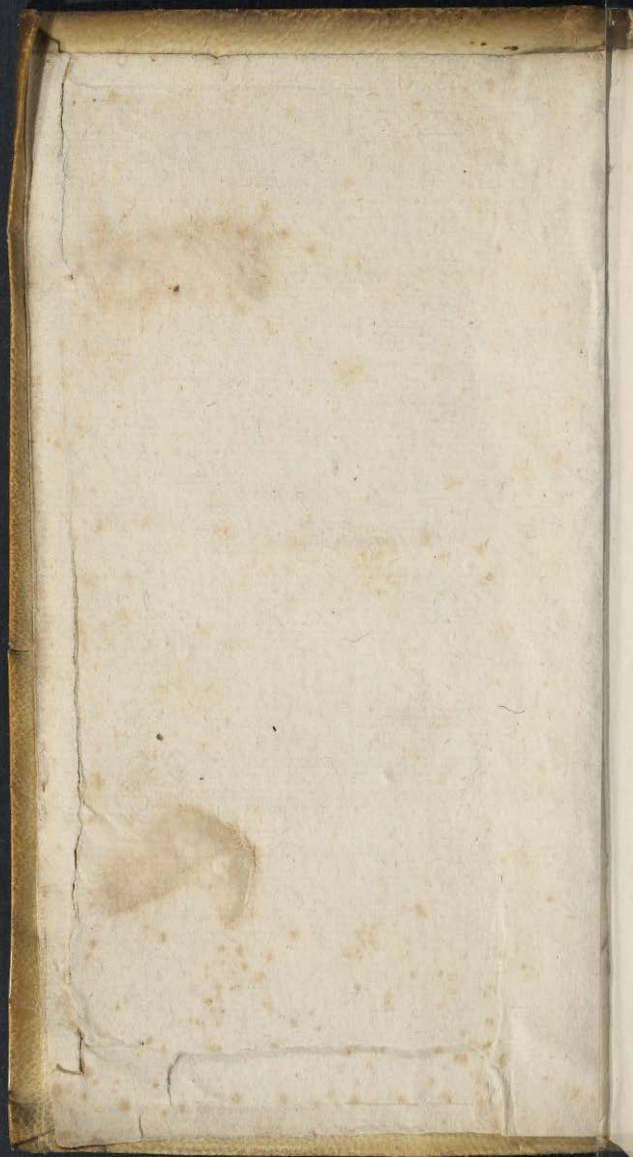
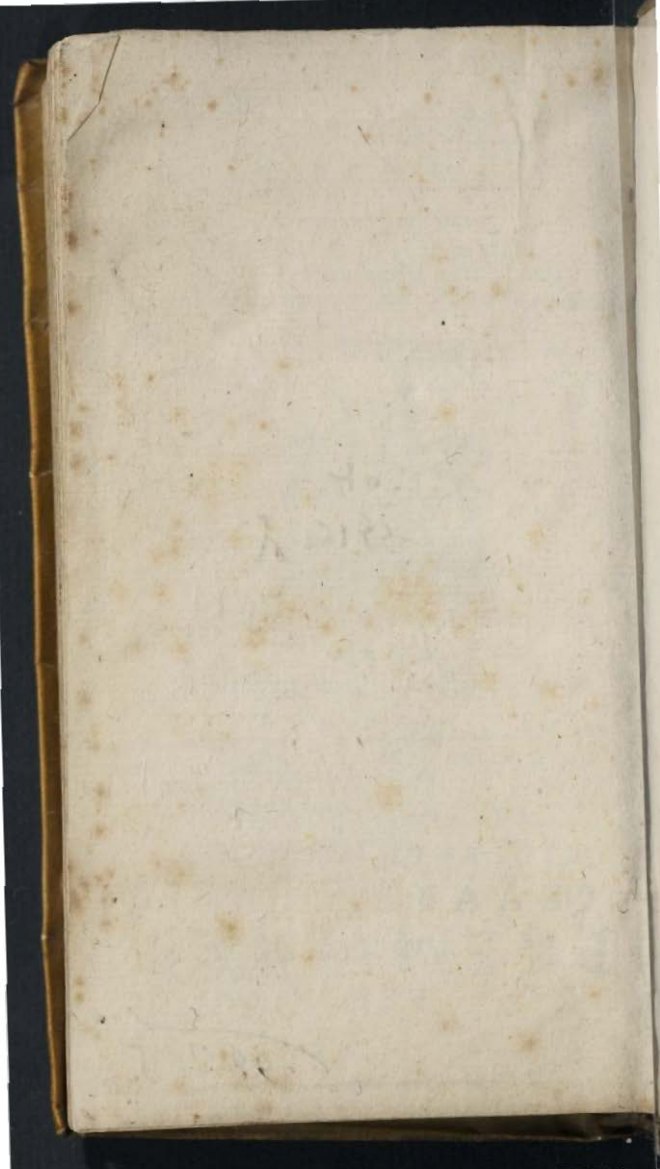








Y. 4786:

Reserve

Y. 3155-
46.

Ye

2015

LES
PREMIERES
OEUVRES POE-
TIQUES ET SOUSPIRS

AMOREUX DE GUY

de Tours. Cet auteur est
contemporain de Beaulieu de Vesvilles & a mis
en Epigrammes quelques Contes du Moyen de
DE DIEZ satuerent.

A Monseigneur le Grand Escuyer
de France.



A PARIS,

Pour NICOLAS DE LOVVAIN, tenant
sa boutique sur le perron de la grand salle
du Palais, vis à vis la gallerie par où
lon va à la Chancellerie.

M. D. XCVIII.

Avec Priuilege du Roy.

THE
LIBRARY



UNIVERSITY OF CAMBRIDGE
LIBRARY
ST. JOHN'S COLLEGE
CAMBRIDGE

1871



A

TRES-NOBLE ET TRES-
ILLUSTRE SEIGNEVR, MESSIRE
Roger de Bellegarde, Grand Escuyer de
France, Cheualier de l'ordre du Roy, premier
Gentilhomme de la Chambre, & Capitai-
ne de cinquante hommes d'armes de ses Or-
donnances.



O V s dédiant ces vers, ie ressemble aux
oyseaux

Qui cherchent és forests, les arbres les plus
beaux

Et les plus esleuez en la cāpagne claire
Des regions de l'air, pour y faire leur aires:
Afin que leurs petis éclos & bien munis
De vestemens plumens, au depart de leurs nids,
Pratiquent dedans l'air les chemins plus faciles
A desployer au vent leurs ailles imbeciles.

De mesme, j'ay cerché cette insigne grandeur
Qui vous fait surnommer LE GRAND, par la rondeur
De tout cēt Vniuers, pour choisir de la cyme
Vn beau train dans le Ciel à ma naissante ryme,
Ryme qui en despit de l'enuieux effort,
Deffendra vostre nom des rigueurs de la mort,
S'il vous plaist d'auoüer son audace trop grande,
Qui, humble toutesfois, vostre faueur demande,
Pour luy seruir de targe à l'encontre de ceux
Qui voudront l'attaquer de mots iniurieux.

Magnanime Seigneur, en qui l'œil de la France
Void, comme en vn miroir, toute son excellence,

EPISTRE.

Ne me desdaignez point; j'espere quelque iour,
 Ayant pour phare heureux le feu de vostre amour,
 Chanter à nos neveux les antiques faits d'armes
 De vos nobles ayeulx, invincibles gens-d'armes;
 Et faire retentir aussi haut leur renom,
 Qu'Homere a fait celuy du grand Agamemnon,
 D'Achille & de Nestor, tant peut l'enthousiasme
 De vos nobles faueurs, qu'humblement ie reclâme:
 Et puis, d'un vent plus fort ma trompette animant,
 L'enuoyray vos valeurs iusques au firmament,
 Et comme mille fois vostre ardeur martiale
 Vous a fait desdaigner la menace fatale
 De nos fiers ennemis, qui violans tous droicts,
 Desirent enuahir le sceptre de nos Roys:
 Et comme pour le bien de nos françoises Gaules,
 Vous avez eu six ans le fer sur vos espauls,
 La teste dans l'armet, le coutelas au poing,
 Secourant nos HENRYS & vous mesme au besoing,
 Ne les abandonnant non plus que la lumiere
 Abandonne le iour, & la nuit constumiere
 Sa noire obscurité, & le feu son ardeur,
 L'eau son humidité, & l'hyuer sa froideur.

Vous Princes, vous Seigneurs, dont la vaillance ex-
 A remis en honneur le François diadème, trême
 Et arraché des mains de nos fiers ennemis,
 Qui jà dessus leur chef le pensoient auoir mis,
 Pardonnez moy benins, si j'ose, temeraire,
 Dire qu'aucun n'esgalle au mestier militaire
 Ce TERME des François, sur qui nostre repos
 Est sis, comme le Ciel dessus ses deux piuots:
 Sous la valeur duquel nostre Roy se hazarde
 Aux combats, car il est luy seul sa BELLEGARDE.

O valeureux Roger, dont le courage prompt
 Doit atterrer l'orgueil de ce fier Rodomont

EPISTRE.

*Qui menage nos chefs du fil de son espée,
 Et de fouller aux pieds nostre France occupée,
 Tant il est enuieux dessus nostre bon-heur
 Qu'il veult aneantir & changer en malheur;
 Leuez de vostre armet la visiere abaissée,
 Et d'une œillade en bas doucement enfoncée
 Regardez ce present, qu'entre tant de canons,
 De soldats valeureux, de braues Goufanons,
 L'appan deuotement aux pieds de vostre gloire,
 Pour arrhes d'un plus beau, que ie rendray notoire
 Auant qu'il soit long temps, s'il vous plaist d'œillader
 D'un bon œil, ce premier qui desire aborder
 Au paisible sejour du haïre de vos graces,
 Afin de s'asseurer encontre les menages
 Du Carybde enuieux, qui grondant de fureur
 L'engloutira soudain s'il n'a vostre faueur.*

Vostre tres-humble & tres-obcissant
 seruiteur, G V Y D E T O V R S.

ANAGRAMMA
TISMVS.

MICAEL GUIDO.
GAUDE MI, CLIO.

POETÆ COMMENDATI-
TIVM CARMEN AD
Clio Musam.

Regina mî Clîo, querimoniis
Gaude fugatis: Te duce gaudij
Cunâctis coronatus dicbus
Pierios modulabor hymnos.
Vultu renidens ceu Clytie rubet,
Alasque pandit purpureo tumens
Colore, gratæ lucis auctor
Lumine cum radiat micanti:
Sic ore, Clîo, si mihi gaudeas
Blando, supernis clarus honoribus
Fulgebo, posteri colent me,
Atque decus meditabor ingens.
Leuis quieto pectore turbidos
Vulgi tumultus effugiam celer:
Humumque (te fauente) spernam,
Mente lares penetrans Olympi.
Me redde, Clîo, carmine nobilem,
Vatumque turmas inter amabiles

Me pone, sic placebo dulcis
Turonicæ fidicen camœnæ.
Eritque doctis gratior auribus
Non inuenusto carmine barbitos:
Et quæque diffundet per ætras
Verba meo modulata plectro:
Inuisa nunquam, dulce sonantibus
Referta metris, sic erit: Omnibus
Exosus esset, cui sonori
Illius haud moduli placerent.
Chelysque tandem sic mea se sua
Referre cernet præmia, laudibus
Turoniorum quam celebris
Nunc meritis cumulat propago.
Clio sororum dux(mea pollice
Per quam suauis carmina barbitus
Sonat) saluto te, sacramque
Dulciter Aonidum cohortem.
Te auctore, Clio, voluor ab omnibus.
Tu sola præstas, ut Guidonis decus
In omnium versetur ore,
Famaque non moritura viuat.
Artem dedisti carminis, & mihi
Nomen poëtæ, iam capiti meo
Rosaque confertamque myrto
Nectere posse iuuat coronam.
Acceptus ergo si videar, meus
Si rumor vibes peruolitet, caput
Si tollam ad astra: cuncta, Clio,
Mente tibi refero lubenti.

ALIUD CARMEN

AD EANDEM.

Gaude mî Clio, læta sereno
 Me tua pertinent gaudia vultu.
 Nunc mihi prima dies lucis, adire
 Nunc tenues cœpi syderis auras,
 Cum mihi tam grato ridet amore
 Clio, quæque petit vulgus auenti
 Mente, lubens sperno, lubrica vulgi
 Gaudia mœsticiæ pectora replent.
 Me sat fœlicem reddere Clio
 Vna valet. magnos diues honores
 Venetur, census quærat avarus,
 Nihil mihi vobiscum vilis Iberus,
 Et Tagus, auriferis Lydia sordent
 Stagna vadis, Clio me mea cunctis
 Sola iuuat rebus, tollere ad astra
 Quam mea mens gestit versibus: Ergo
 Gaude mî Clio, te manet ingens
 Gloria, teque sequar tempus in omne,
 Si mihi si faueas, clarus honore.



A

MONSIEVR GUY DE
TOURS ADVOCAT

Sonnet.

DV grand Ronsard tu as la gravité;
De du Bellay la douceur infinie;
Du hault Garnier la tragique Manie,
Faisant d'eux trois vne seule unité.
Aussi Phœbus puissante Deité,
Veut voir tousiours ta perruque ennoblie
D'un triple attour de sa plante iolie,
Pour en toy seul monstrier leur trinité.
Cesse tes pleurs & tes plaintes (ô France)
Qui iours & nuicts te tiennent en souffrance,
Pour le trespas de ces trois demy-Dieux:
En ton seul Guy tu les peux voir reuiure.
Tu peux reuoir leurs escrits en son liure,
Eston renom, à iamais glorieux.

A luy-mesme, sur ses Amours.

Grand est l'honneur, mon Guy, que tu t'acquier
En tes discours, soit qu'on te puisse entendre
Dans vn barreau, demander ou deffendre ;
Soit que tu parle entre tes familiers.
Mais ce n'est rien au prix de ces Lauriers
Toujours viuans, que ta Muse sçait prendre
D'Apollon mesme, afin de les estendre
Dessus ton chef, pour tes iustes loiers.
Les vers chantez en faueur de ton ENTE:
Ceux d'ANNE aussi, te donnent vne attente
Du mesme honneur qui fait viure Ronsard.
Qui oseroit te nier telle gloire;
Veu qu'en naissant, les filles de Memoire
T'ont enrichy, comme luy, de cêt art?

MOREAY DE NEVFVIEZ.

Q V A T R A I N

A M O N S I E V R G V Y
sur ses Amours.

GVy, ne te vante pas que de ta docte veine
Soyent escoulez ces vers adoucis par ta main,
Amour en est l'auteur, tu n'es que l'escriuain;
Amour en a le los, tu n'en as que la peine.

L. GOVLY.



SUR
LES OEUVRES DE
MONSIEUR GUY
de Tours.

CLair flambeau de mon ame, há que ie porte enuy
A ton contentement ! Que tu m'as fait de bien
De m'auoir retiré du boubier terrien,
Esleuant mon desir au beau ciel de ta vye !
Cher mignon de Phœbus, à aucun ie ne nye
L'honneur que i'ay receu de ton graue entretien
M'ayant fait voir soudain le beau chœur Pierien,
Qui t'eschauffe l'esprit de sa docte Manie.
Sans ton ayde, mon Guy, i'amaís ie n'eusse peu
Gouster les douces Eaux que dans Pinde i'ay ben,
Ny voir le bal sacré des filles de Memoire:
Donc si ie puis vn iour m'aquerir de l'honneur
Au mestier prophetiq du Delphien harpeur,
A toy seul i'en deburay la Couronne de gloire.

Ith. Hobier.

A Monsieur Guy de Tours.

A Vec tant de diuerses larmes
On a gemi deffous les armes
De l'enfant prince de nos cœurs,
On a par tous les artifices
Que les amans trouuent propices,
Fait voir de l'amour les ardeurs:
De quelles pointes amoureuses,
De quelles flammes plus heureuses,
Peux-tu doncques estre agité?
Qui te fait apres tant d'atteintes,
Resonner tes nouvelles plaintes
Pour vne nouvelle beauté?
Dieu! que l'Amour a de puissance,
De secrets & de cognoissance
Qu'il communique aux langoureux,
Dans son abondance tu trouues
Aux doux ennuis que tu esprouues,
Ces doux remedes amoureux:
Bien-heureux puis que tu peux dire
Le travail que ton cœur sousspire,
A ta Maistresse le contant,
Et plus heureux puis que la belle
Qui sçait que tu brusles pour elle,
Recognoist que tu meurs constant.
Qu'ainsi ma nouvelle Maistresse
Iette l'œil dessus ma detresse,
Et recoyne mon amitié,
Vueille l'Amour, que ie lamente
Aussi doucement que tu chante,
Pour en fin l'induire à pitié.

BERGALDE



LE
PREMIER LIVRE
DES SOVSPIRS AMOV-
REUX DE GUY DE
TOURS.

Sonnets en faueur de
son Ente.

I



OVS qu'Esperance & Fortune traitresse.
Vont abusant, vous qui passez le iour
Assuiectis sous l'Empire d'Amour,
Et sous la Loy d'un'ingrate Maistresse:
Vous qu'un regret eternellement presse:

Vous qu'un soucy denore sans sejour:
Vous qui sentez le bec de ce Vantour
Qui châtia la faute larronnesse:

Lisez ces vers, pour vos yeux seulement
Ie les ay faits & non pour brauement
Me voir au chef la Delphique couronne:

A un tel bien ie n'aspiray iamais!
Il me suffit si mon mal desormais
Par compaignie allegeance vous donne.

A

SONNETS EN FAVEUR

II.

Ces Ris mignons, ces regards atrayans
 Pour qui Paris reprendroit la cuirasse
 S'il reuiuoit, en prodiguant sa race
 Contre l'effort des freres Atreans.
 Ce front poly, ces cheueux cedreans,
 Qui vont ionant sur ceste belle face,
 Ce port diuin, ce printemps dont la grace
 Ne craint l'huyuer des Hyperboreans.
 Ce col douillet, ces deux mains yuoirines,
 Et l'enbonpoint de ces boules marbrines,
 Si doucement enforcellent mes yeux:
 Que ie ne puis (ô chose émerueillable)
 Voir autre obiect qui me soit agreable,
 Ny autre Dame ou mon cœur s'ayme mieux.

III.

Enamouré d'une Nymphé plus belle
 Que n'est le iour, & plus dure que n'est
 Le Dyamant qui dessous l'Aube naist,
 Je vay mourant d'une peine eternelle.
 L'Idole ingrat d'Athenes ne fut telle
 A son Amant comme ma Dame m'est:
 Amour ainsi mon amitié repaist
 Que son Espoux la Dindyme Cybelle.
 Cruel Amour, puis que tu cognoissois
 La dureté de son cœur, tu deuois
 M'enamourant d'une chose si dure,
 Me faire don du Luth qui fleschissoit
 Les vieux rochers & les amolissoit,
 Pour amolir & fleschir sa nature.

IIII.

Lors que Venus veid la beauté de celle
 Qui fait les traits és forges de ses yeux
 Que Cupidon, le grand maistre des Dieux,
 Dedans mon cœur trop fierement recelle :
 Dist en pleurant, ha la belle pucelle !
 Se peut-il voir sous la voulte des Cieux
 Nymphes qui ait le Ris si gracieux,
 Ny l'œil si beau, ny la bouche si belle ?
 Je croy que non ! & si le beau Paris
 En Idz eust veu le pourpre de son ris,
 Et l'Orient de sa face adoree,
 A ma beauté n'eust esté si courtois :
 Ains l'estimant seule plus que les trois
 Que nous estions l'eust du prix honoree :

V.

Heureux le iour, le mois & la semaine,
 L'heure, le Temps, la minutte & le point,
 Le lieu, la place, où mon cœur fut espoingt
 Des yeux niguards de ma douce inhumaine.
 Heureux le mal que sa fierté m'ameine.
 Heureux le bien que ie n'espere point,
 Si ie ne suis avec elle conioinct
 Par le lien du nuptial Hymene :
 Heureux le dueil, les morts, & les ennuis,
 Qu'en l'adorant ie souffre iours & nuicts.
 Heureux le laps de ma belle ieunesse,
 Heureux celuy qui lisant mes escrits
 Aura pitié de ces amoureux cris,
 Qu'en vain ie forme aux pieds de sa rude Jo.

SONNETS EN FAVEUR

VI.

Ni par le Ciel les Estoilles errantes,
 Ni par la Mer les grands vaisseaux ramez,
 Ni par les champs les Paladins armez,
 Ni par les bois les feres bien courantes,
 Ni par les prez les fleurettes riantes,
 Ni le fletis des Oiseaux emplumez,
 Ni les ruisseaux de murmure animez,
 Ni des iardins les herbes odorantes,
 Ni les responds des parlantes forests,
 Ni du Soleil les courses & les raiz,
 Ni la clarté d'une Lune serene,
 Ne donne tant de plaisir à mes yeux
 Que la beauté d'un Ente, dont les Dieux
 Ont enrichi nos vergers de Touraine.

VII.

Vn iour que l'air estincelloit d'ardeur,
 Sous vn pommier se reposoit mon Ente
 Et desserrant sa poitrine haletante
 Et de son sein l'une Et l'autre rondeur:
 Dist, ie voudroy qu'un vent de sa froideur
 Vint appaiser la chaleur violente
 Qui maintenant me rend si nonchalante,
 Et me despeint de trop rouge couleur.
 Elle n'eust dit plustost ceste parole,
 Que mes souffirs enfantent un AEole,
 Qui frais & doux son ardeur alenta.
 Mais grandement s'esbayt en son ame
 De voir ce vent qui tant la contenta
 Sortir si froid d'une si grande flamme.

VIII.

Au plus beau lieu du temple de Memoire,
Pres le Laurier par Petrarque planté,
Et l'Olinier si doctement vanté
Par du Bellay sur les bords de mon Loyrez
Je veux planter vn'Ente dont la gloire
N'aura pas moins çà bas d'autorité
Qu'ils en ont eu, ny moins d'eternité,
Car ja son los tout par tout est notoire:
Ia de ses fleurs l'Aurore s'embellit,
Et le Soleil en bigarre son liêt,
En toutes parts la terre s'en decore.
Bref il n'y a sous la voute des Cieux,
Lieu tant soit-il incognen de nos yeux,
Qui ne l'admire & qui ne m'en honore.

IX.

Que gaignez-vous de m'estre si cruelle!
Ne pensez-pas que vostre cruauté
Fasse amoindrir ma ferme loyauté:
La cruauté ne peut rien decontre elle.
Tandis qu'aux os i'auray de la moiëlle
Et dans mon cœur quelque esprit arresté,
J'adoreray vostre extreme beauté,
Et si i'y faulx, que meschant on m'appelle.
L'aveugle archer du bel or de son trait
Si vivement en a peint le pourtrait
Dedans mon cœur sa demeure ordinaire,
Que ni le Temps, ni la Parque, ni vous,
Ny vos rigueurs, ny vos aspres courroux
Ny moy, n'auons pouuoir de l'en defaire.

SONNETS EN FAYVE

X.

L'esgalle à vous la belle Tyndaride:
 Sa beauté fist saccager Ilion,
 Et fist encor occir un million
 D'hommes guerriers, sur le bord Simoide:
 Vostre beauté, Madame, est homicide
 D'autant de cœurs, qui pleins d'affection
 Courent apres vostre perfection,
 Ayant Amour au lieu du grand Atride.
 Elle n'estoit de Paris tant aymee,
 Que de chacun vous estes estimee,
 Mais il y a difference d'un point
 D'elle & de vous, ô ma gentille Dame,
 Pour trop aymer Helene receut blasme,
 Et l'on vous blasme (hélas!) pour n'aymer point.

XI.

Las! ie sçay bien que ie fis grand'offense
 Quand ie voulu contre Ampour tenir fort,
 Il m'en prend mal, aussi auois- ie tort
 De vouloir faire à tel Dieu resistance.
 Luy courroucé d'une telle arrogance,
 Si viuement redoubla son effort
 Encontre moy, qu'il emporta le fort
 Où ma raison faisoit sa demeurance:
 Et puis apres transporté de furie,
 Il fist dresser son camp & sa battrie
 Deuant celuy que soustenoit mon cœur,
 Qu'il print d'assault, puis le combla de flammes,
 De morts, de cris, de sanglots, & de larmes:
 En lieu conquis ainsi fait le vainqueur.

XII.

*Avec Amour ma Dame trauersoit
A pas contez la largeur d'une pree,
Vn beau matin que l'Aube diapree
A se leuer encore commençoit:
Ia l'Orient à longs traits rougissoit
Sous le vermill de sa face pourpree,
Et ja desja dessus nostre contree
Le nouveau iour peu à peu s'aduançoit.
Mais aussi tost que ceste belle Aurore
Eut veu le beau des beantez que i'adore
S'alla cacher de vergongne qu'ell'eut
De se voir mordre en diuine elegance
Qu'une beauté de naturelle essence,
Et en pleura tant cela luy desplent.*

XIII.

*Auant-hier vn cristal degoustoit
Si tristement des beaux yeux de ma Dame,
Que les rochers sans humeur & sans ame
A lamenter mesmement incitoit.
Si triste en Naxe Ariadne n'estoit
Nommant en vain son ravisseur infame,
Ny de Phynée Et de Persé, la femme,
Quand son orgueil au roc la garrotoit.
Dieux ! quel malheur causoit à ma deesse
Ceste douleur, ceste amere tristesse,
Ces passions, ces larmes & ces pleurs ?
Estoit-ce point qu'elle sentoit coupable
Son cœur du mal qui m'est si dommageable,
Non : car ses Ris naissent de mes douleurs.*

SONNETS EN FAVEUR

XIIII.

Bel Apollon à la gentille tresse,
 O grand Prophete, ô grand Patarean,
 O braue Archer, ô prince Thymbrean,
 O medecin vien guerir ma maistresse.
 Si de son sein tu chasses sa detresse
 Ore, deuot, ton autel Carnean,
 Couronné d'Ache, ore ton Grinean
 l'encenseray d'une sainte allegresse.
 Et toy qui es le souverain des Dieux
 Quittes mon cœur & vole dans les Cieux
 Pour amener le medecin celeste,
 A celle fin qu'il la vienne guerir:
 Car, ô grand Dieu, si elle alloit mourir
 Sa mort seroit la tienne manifeste.

XV.

On ne void tant sous vne nuit seraine
 De feux au Ciel briller de tous costez,
 On ne void tant en May de nouveautez
 Par les jardins de ma belle Touraine:
 On ne void tant en Egypte d'Areine,
 Qu'on apperçoit de diuines beautez,
 De Cupidons, d'honestes cruautez,
 Dessus le sein de ma chaste Sereine
 Là deux tetons couronnez de rubis,
 Bossant vn peu leurs trop iustes habits,
 Sous vn cambré rondement apparoiſſent:
 Là mes desirs, là mes affectionz,
 Là mes amours priuez de fictionz,
 Là sans espoir mes esperances paissent.

XVI.

Ville de Tours, honneur de ma naissance,
 Ne pense-pas que pour tant de bons fruiçts,
 Qu'abondamment tous les iours tu produiçts,
 Dicté tu sois le iardin de la France.

Pour ce suiet tu n'as la iouyssance
 D'un tel honneur, qui fait que tu reluis
 Par tout le monde & qu'icy tu ionys
 D'un los, sur qui le trespas n'a puissance,
 Sont les beantez de cest'Ente, mon Tours,
 A qui, loyal, j'ay voué mes Amours,
 Qui te font vivre en vne telle gloire:
 Sont ses beantez qui sont ces belles fleurs
 Et ces bons fruiçts, qui font que tels valeurs
 Sont pour iaman au temple de Memoire.

XVII.

Voicy le Coudre où ma sainte Angelette
 Se vint asséoir pour y prendre le fraiz,
 Et pour s'armer à l'encontre des raiz,
 Que le Soleil du trebuchet nous gette.
 Voicy le Coudre où ie la vy seulette,
 Où mes deux yeux humerent à longs traiz,
 Le doux venin qu'enfantent les attraiz,
 Attraiz autheurs de ma flame secrette.
 Cel'est vrayment, & pource (mes Amis)
 En reuerant la beauté qui m'a mis
 L'amour au cœur, beuons sous sa ramee:
 Sus, que chacun tarisse iusqu'au fond
 Autant de fois ce goubelet profond,
 Qu'y ay de fois baisé ma bien aymée.

SONNETS EN FAVEUR

XVIII.

Bien-heureux Coudre, où m'y trop plus heureux
 En cent façons l'ay baisotté la bouche
 De la beauté qui iusqu'au cœur me touche,
 Estant couché sur son sein amoureux.
 Que de Iupin le foudre rigoureux
 Iamais grondant ne menace ta souche,
 Et que iamais Aquilon ne te couche
 Ni ne te soit fierement dangereux.
 Ains que tousiours le gracieux Zephire
 Fasse, gaillard, ta cheueleure rire,
 Et que tousiours l'oiseau musicien,
 Ores gayment ses amours y ressonne,
 Ores dolent les tençons y fredonne
 Que fille il eut au prince Thracien.

XIX.

Pour le depart de ma douee inhumaine
 Vn mal si grief Amour me fait souffrir,
 Qu'on n'en sçauroit au parricide offrir
 Vn plus cruel que celuy qui me peine.
 D'Æolien qui la roche promeine,
 Et celuy-là qui ne fait que courir
 Apres le fruct pour sa faim secourir,
 N'ont tant de maulx que ce mal m'en ameine.
 Helas ! depuis ce depart odieux,
 Ce meschant mal, ce mal seditieux
 A tant esmeu de civiles furies
 En moy chetif, qu'aujourd'huy uene sens
 Parmi mes os, mes veines & mes sens,
 Que peurs, qu'horreurs, que cris & que turies.

XX.

C'est une erreur, mon Balleur, que de croire
 Qu'on ne peut vivre en ce monde sans cœur :
 Si tu veux voir comme c'est une erreur,
 Ouvres mon sein, car elle y est notoire.
 Desque cest œil où se campe la gloire,
 La Dité, la puissance & l'honneur,
 Et le credit de mon petit Seigneur
 Eut fait aux miens son estincelle voire
 Je suis sans cœur, Et toutesfois ie sçay
 Par le cruel & douloureux essay
 Des passions qu'à mon bien on oppose,
 Que ie suis vif : Si ie n'estois vivant
 Je n'irois-point tant de maux esprouvant
 „ Le trespassé ne sent aucune chose.

XXI.

Je ne voy rien que moy seul douloureux
 Soit par les prez, ou soit par les bocages,
 Soit par le vuide, ou par les marescages,
 Ni que moy seul miserable amoureux.
 Les papillons par les prez odoroux,
 Les Cerfs legers à l'abry des fueillages,
 L'oïseau par l'air, les poissons aux riuages,
 Traitent l'amour & vivent bien heureux :
 Mesme ie voy que le rampant Lierre
 A son plaisir estroittement enferme
 Des grands Ormeaux le tige noüailleux :
 Bref par les prez, par les bois, par le vuide,
 Par les ruisseaux, (mon Cousin,) ie ne cuide
 Qu'il y ait rien plus que moy malheureux.

SONNETS EN FAVEUR

XXII.

Petit Contouer, où ma gentille Dame
 A la faueur des tenebres du soir,
 Aupres de moy se souloit venir seoir,
 Pour desiouir de nostre sainte flame.
 Quand ie te voy sans elle ie me pâme,
 Et suis contrainct de la mort recevoir,
 Car tout autant que ie suis sans la voir,
 Ie suis sans cœur, sans pouuoir Et sans ame.
 Elle est mon Tout, d'elle entierement sort
 Mon bien, mon heur, mon destin Et mon sort
 Mon amitié, mon soing Et mon enuie.
 Et tout ainsi que le chand du Soleil
 Donne estre à tout, le feu de son bel oeil
 Me donne force, accroissance Et la vie.

XXIII.

Ie ne suis rien, si ie suis quelque chose
 Ie suis vn tronc en homme eslabouré,
 Ie suis vn corps paste & desfiguré
 Qui dedans soy ne tient nulle ame enclose.
 L'esloignement de celle à qui ie n'ose
 Dire ie suis de vous enamouré,
 Tant son cœur est de rigueur emmuré,
 A fait de moy telle metamorphose.
 Mais ainsi veuf d'esprit & de couleur,
 Ie ne suis point orphelin de douleur,
 Amour tousiours & tousiours d'une rage
 Feconde en maux renouuelle mon mal!
 Tousiours ie sens ce cruel animal
 Qui me tourmente & sans cesse m'outrage.

XXIIII.

Aislez d'Amour, d'Esperance & de Foy,
 Volez mes vers, volez d'une aisle prompte
 A ma Deesse, à ma belle Amatonte
 Et luy contez mon angoisseux esmoy.
 Las ! contez luy le mal que ie reçoÿ
 Pour estre absent de son œil qui me donte
 Et dites luy qu'elle fait peu de conte
 D'un qui luy est mille fois plus qu'à soy :
 Vous luy direz d'une bouche dolente,
 Et d'une voix piteusement mourante,
 Venex Madame, helas venez à Tours,
 Si vous voulez que vostre Guy ne meure
 Par vostre faute & par vostre demeure,
 Ne perdez point de si saintes amours.

XXV.

Puis que les champs iouÿssent de ma belle
 Je veux quiter les Villes & les Cours,
 Je ne veux plus demeurer dedans Tours
 A celle fin d'habiter avec elle.
 Desia Venus s'est faite pastourelle
 Et son enfant le Prince des Amours
 Apprend desia les champestres discours
 Pour luy tenir une escorte fidelle.
 L'honneur, le bien, les graces, les beaultez
 Les yeux, les ris, y vont de tous costez
 Fuyant l'orgueil & la pompe des Villes.
 Allons y donc : suyuons ces Deitez !
 Il est de fer qui demeure aux Citez,
 Puis que les champs ont choses si gentilles.

SONNETS EN FAVEUR

XXVI.

Amour, Amour, que n'ay-ie ainsi que toy
Des ailerons, ou que n'ay-ie la plante
Legere autant qu'eut la belle Atalante
En conseruant les rigueurs de sa loy,
Pour courre apres le coche que ie voy
Loing de mes yeux emmener ma chere Ente,
Non de mon cœur qui iamais ne l'absente
Ains nuit & iour la tient avecques soy.
O gentil cœur, d'autant que ma maistresse
La tienne ainçois, passe toute Deesse
En parfaicte beauté,
Tu vas passant tout autre cœur malade
Des traiz qu'Amour iette de son axillade,
En ferme loyauté.

XXVII.

De quel present, de quelle recompense,
Pourrois-ie bien, Cousin, recompenser
Ce tant heureux agreable penser
Qui me fait veoir ma Dame en son absence.
Si i'estois Roy, de prodigue despense
Le luy ferois vn beau temple dresser
Où chacun iour ie l'iron encenser
Haut inuquant sa diuine puissance.
Par ce penser, mon Cousin, ie ne suis
Iamais absent de ma Dame, Et ne puis
Croire qu'elle soit absente en son absence.
Par lui tousiours ie l'ay deuant les yeux,
Ie l'ay au cœur, ie la trouue en tous lieux
Et pres de moy nuit & iour ie la pense.

XXVIII.

De cent poignards mon ame fut ouuerte
Et mon cœur fut perse de part en part
Lors que ie vy proche de son despart
Ceste beauté d'Amours toute couuerte:
Pour lamenter vne si chere perte
Que l'Océan n'est dedans mon regard
Et que Neptun benin ne me despart
Toutes les eaux de Glaucque & Melicerte!
Que dis-je hélas! toute l'eau de la mer
Ni des torrens que l'on veoit escumer
En descendans des montaignes hautaines
Ne suffiroit à pleurer le tourment
Que j'ay au cœur pour cest eslongnement
Ni toute l'eau de toutes les fontaines.

ELEGIE.

PVs-que tu veux sçavoir, Maistresse, en quelle sorte
Ie vy loing de ton œil qui tout mon bon heur porte,
Et quels sont mes esbats & à quels passetemps,
Attendant ton retour ie despense le temps:
Lis cest escrit, Maistresse, ou sans fard & sans feinte
Ainsi qu'en vn tableau telle chose est despeinte.

Helas! ie ne vy pas! ou ie vy tout ainsi
Que fait loing de rhœbus le iaunissant Souci,
Qui n'a si tost perdu la plaisante lumiere
De ce Dieu radieux dans la mer escumiere,
Qu'il ne soit tout defait, qu'il ne panche le chef
Reclos & reserré d'un si triste mechief,
Et tandis que la mer en a la iouissance
N'a lustre, ni beauté, ni force, ni puissance,

E L E G I E.

Et mourroit de regret s'il n'auoit vn espoir
Ainsi que nous auons, de bien tost la reuoir.

Helas ! combien helas ! ton absence, madame,
M'eust elle mis de fois sous la commune lame
Sans ce diuin espoir qui tousiours m'a traité
Et comme son enfant cherement alaieté.
M'accompagnant tousiours, assurant mon attente
De luy faire reuoir les beaux yeux de mon Ente,
Son fin or étallé en forme d'un croissant
A lentour de son front sans fraude rougissant :
Les roses & les lys de sa poupine ionë
Et sa bouche vermeille où Mercure se ionë,
Entre mille deuïs, bouche qui souriant
Nous montre des ioyaux autant quel'Orient,
Et nous emmusque plus de ses douces haleines
Que le musc enfanté des Arabiques pleines,
Son sein plus blanc que lait & les rouges boutons
Enchassez au sommet de ses ieunes tetons.
Son mouuement agile & sa diuine taille
Et sa main qui tousiours est preste à la bataille,
Afin de s'opposer brusquement aux assaux
Et aux foibles desseins de vingt mille vassaux,
Qui transportez d'Amour souuent veulent atreindre
A cela que l'honneur luy encharge de craindre,
Voyla comme ie vy. Mais helas ! ie ne sçay,
Ie ne sçay ven le mal qui me tient oppressé
Et qui iournellement me gourmande & me tue
Ainsi que le Vantour de sa griffe pointue,
Et de son bec crochu celuy que son peché
Tient de cent mille cloux sur Caucase attaché,
Comme ie t'escriray la miserable sorte
En laquelle ie suis & comme ie me porte,
Si ie ne te rescris qu'à tout'heure ie meurs
Et que de iour en iour s'allerent mes humeurs,

Que mon cœur affligé sans relasche souspire,
Qu'il ne tomba iamais dessus les monts d'Epire;
Tant d'esclats tonnerreux qu'il tombe dessus moy
De tourmens & d'ennuis, de gesnes & d'emoi
Pour ne te voir icy & que iamais nauire
Lors que le vent d'Affrique affreusement reuire,
L'eschine de la mer à gros reflots bossus
Abymant au dessous les ondes de dessus,
N'endura tant d'assaux des vagues courroucées
Contre le mol sapin de ses costes poissées,
Que i'endure de morts du bien me souuenant
Que ta presence icy me donnoit librement.

Il ne me reste plus qu'à t'escrire, Madame,
A quelz ébatemens ie deuide ma trame
Et à quelz passetemps, hélas! tous mes ébats
C'est d'appeller à moy les Parques de là bas,
Et tous mes passetemps c'est leur faire priere.
De me faire passer l'infortune riuiere,
C'est de pleurer sans cesse Et de me lamenter
Et comme vn furieux tousiours me tourmenter,
Et de mots outrageux maudire la iournee
Et l'heure & le moment que tu fus emmenee,
C'est de me promener par les lieux esgarez,
Au trauers des taillis du peuple separez,
N'ayant avecque moy pour compagnon fidelle
Que le seul souuenir d'Adrienne la Belle,
Souuenir qui tousiours au cœur me demourra
Et qui fidellement avecques moy mourra,
Afin que sous la terre encore il me souuienne,
Aussi bien que dessus de ma Belle Adrienne.
Puis en ce souuenir & ayant le regard,
Tout noyé de mes pleurs & tourné de la part,
Où tu seiournes trop pour moy trop miserable,
C'est de dire ces mots d'un accent pitoyable.

ELEGIE

Ha! Chasteau de Bagneux que ie t'estime heureuse
 Non pour estre auoné d'un Seigneur valeureux,
 Non pour auoir un mur dont le flanc & le feste
 Ne craignent des Canons l'homicide tempeste,
 Non pour tes grosses tours, non pour tes bastimens
 Superbement leuez dessus leurs fondemens,
 Mais pour estre honoré de l'heureuse presence
 De celle en qui les Dieux ont mis toute excellençe,
 De celle qui me fait pour sa perfection
 Supporter les tourmens que supporte Ixion.

Et toy Parc qui la vois sonnent sous ta fueillee
 Seule se promener en sa cotte habillee
 Discourant à part soy de nostre saint Amour
 Et du iour souhaité de son heureux retour.
 Et vous pareillement, ô delicates Prées,
 Proches de son sejour, où toutes les vesprées
 Elle va s'esgayer apres que le Soleil
 A fait place à la nuit courriere du sommeil.
 Menant avecques soy vne troupe de Phées
 En leurs propres cheueux pouspinement coiffées
 Et simples en habits, afin de mieux baller
 Et au son de leurs voix leurs dances esgaller.

Vous aussi petits Vents qui d'halenes doucettes
 Rafraichissez les lis de ses blanches cuissettes
 Et le mont cotonné de son beau Paradis,
 Quand ell tourne la volie & qu'à bords arrondis
 Quelque ieune mignon l'esleue par le vuide
 Et comme un peloton la tourne & la deuide.

Mais quoi Chasteau, Parc, Prez & Vents vous ne pouuez
 Comprendre le bon-heur que d'elle vous auez
 Car vous n'estes vestus d'affections humaines
 De muscles & de nerfs, de tendons & de veines
 Ainsi comme ie suis, ny n'auex iugement
 Mais aussi comme moy vous n'estes en tourment,

Vous n'estes affliges, vous n'estes point malades
 Et n'endurez d'Amour aucunes algarades
 Que dy-ie malheureux! sa diuine beauté
 Ne peut-elle aussi bien fléchir la dureté
 Des rochers & des bois Et/ animer les choses
 Qui n'ont au fond du cœur nulles ames encloses,
 Que le Lut Thracien? ou que celuy qui fit
 Le mur que le discord des deux freres defit?
 Ouy certes & n'est rien en la mere Nature
 De si dur, que le beau de ceste creature
 N'amollisse soudain & ne rende viuant,
 Fusse le Diamant qui naist sous le Leuant,
 Fusse l'acier, le fer, ou l'aimant, ou le marbre,
 Ou le cœur en durci d'un rocher ou d'un arbre.

Maistresse, voila donc comme loing de tes yeux
 La retraitte d'Amour, le seiour de mon mieuix,
 Ie vy Et/ ie m'esbats, si c'est s'esbatre & viure
 Que de n'estre iamais de tristesse deliure.

XXX.

Certes ie fais à mon ame dolente
 Tout en vn coup mille biens concevoir
 Pensant à ceux que ie dois recevoir
 Le iour heureux que reuiendra mon Ente.
 Il ne faut plus mes yeux qu'on se lamente
 Car c'est demain que nous deuons auoir
 Comme-on m'a dit le bien de la reuoir
 Et de baiser sa bouche d'Amarante.
 Mon Dieu que d'aise! Il me semble desia
 Que son bel œil ou Amour engagea
 Ma liberté si tost que ie l'en venē
 En me riant doucement me semont
 De luy baiser & la bouche & le front
 Et les tetons de sa poitrine nue.

SONNETS EN FAVEUR

XXXI.

To mes yeux, vous reuerrez demain
 Ceste beauté que d'autant plus i'honore
 Que sa fierté mange, succe & deuore
 Cruellement mon pauvre sang humain:
 Vous reuerrez ceste yuoirine main,
 Ces beaux Cheueux & ces beaux Yeux encore,
 Et ces tetons que mon penser adore,
 Et l'embonpoint de ce trop chaste Sein.
 Vous reuerrez ceste bouche rosine,
 Vermeille ainsi que celle d'Euphrosyne,
 Et de ce front la diuine beauté:
 Vous reuerrez sa grace qui m'enflame:
 Las mais mon Cœur! de ceste belle Dame,
 Tu sentiras l'extreme cruauté.

XXXII.

Pour ce iourd'huy que nul horrible flair
 Des vents mutins mon Loyre ne tourmente,
 Que son eau soit paisiblement contente
 Sur vn grauois estincellant & clair:
 Que les Zephirs n'y cessent de souffler
 Favorisant d'une haleine plaisante
 La belle barque en laquelle est mon Ente,
 Faisant son voile heureusement enfler.
 Que le troupeau des gentilles Naiades
 A sants poupins fassent mille gambades
 Tout à l'entour de son petit bateau.
 Et que deuant le Martinet volette,
 Accompagné de la blanche Mouëtte,
 Pour l'asseurer & du temps & de l'eau.

XXXIII.

Que maint beau fruit iaunisse nos vergers,
Que les beaux lis & les roses vermeilles
De toutes parts estallent leurs merueilles,
Que tout soit plein de parfums estrangers:
Que du Printemps les oiseaux messagers,
Mille chansons desgoisent sous les fucilles,
Que l'aîslé camp des celestes abeilles,
Decoupe l'air de ses cerceaux legers.
Que le sablon de mon Loyre se change
En celuy-là de Pactole & de Gange,
Son eau soit calme & l'air plein de douceur.
Que toute chose apparaisse riante,
Car ce iourd'huy doit reuenir mon Enté,
Mon Amitié, mon Amour & mon Cœur.

XXXIIII.

Bonjour mon Tout, mon Bien & mon Soulas,
Bonjour mon Cœur, mon œil & mon Ennie,
Bonjour mon Sang, mon Esprit & ma Vie,
Bonjour M'amour, ma Prison & mes Lacs,
He Dieu ! combien ay-ie poussé d'he las
Dedans le Ciel, & combien, ô m'amie.
Depuis leiour que me fustes ramie
Ay-ie esprouné l'angoisse du trespas !
I'ay tant de fois senty ses escarmouches
Que si i'auois cent langues & cent bouches
Ie ne pourrois toutes vous les conter.
Mais c'est tout vn, ô beauté que i'adore,
Puisque i'ay l'heur de vous reuoir encore:
Vn seul baiser me pourra contenter.

SONNETS EN FAVEUR

XXXV.

- O doux baiser, fils d'une bouche pleine
 D'Ambre, de musc, de girofle & d'Encens
 De Mard, de Mirrhe & d'aillots rougissans
 De Tim, d'Anis, de franche marjoleine.
 O doux baiser, dont la suave haleine
 Embla mon cœur & brouilla tous mes sens:
 O doux baiser qu'à tout' heure ie sens
 Au plus profond de ma maistresse vaine.
 O doux baiser, plus doux que toutes choses
 Qui me changeas en cent metamorphoses
 De ta douceur enjuré doucement.
 O doux baiser, tout confit de Nepenthe
 Et de Nectar, cher present que mon Ento
 Me fist hier à son auenement.

XXXVI.

Cent mille fois i'ay souhaité d'auoir
 Les ailerons de Dedale, ou le coche
 Qui emporta la fille au Roy de Colche
 Parmi les airs, afin de t'aller voir.
 Mais le destin contraire à mon vouloir
 A chaque pied m'attachant vne roche
 Pour m'enpescher de faire cett' approche,
 Cent mille fois m'a méle pouuoir.
 Qu'eussai-je fait voyant tel aduersaire
 Me desnier ton obiet salutaire
 Et s'opposer si cruel à mon veil,
 Sinon gemir! sinon crier & dire
 Que le Ciel est auteur de mon martire
 Et des ruisseaux que ie verse de l'œil.

XXXVII.

Amour voyant que vostre belle œillade
Versoit en nous un feu plus violent
Que son brandon il en fut si dolent
Qu'incontinent il en tomba malade
Et toutes-fois ainsi triste & maussade
Il ne cessa d'un esprit vigilant
De luy brasser ce mal qui maintenant
La rend débille Et d'une couleur fade.
Ha! pauvre Enfant, que tu nous monstres bien
Estre toy-mesme ennemy de ton bien
Puis que tu fais à ces beaux yeux outrage.
Par eux le Ciel, l'Air, la Terre Et la mer
Estoient contrains Et forcez de t'aymer,
Ou maintenant rien ne te fait hommage.

XXXVIII.

Mon Dieu! mon Dieu! que madame estoit belle,
Hier au soir en habit damoiseau!
Il n'a rien veu en ce monde de beau,
Qui ne la veü en robe damoiselle.
Elle sembloit une Venus nouvelle,
Et tout autour de son soleil iumeau
Et de sa ionë un escadron nouveau
D'Amours, voloient à petit branle d'aille.
Dessus son front ses cheueux garanséz
Estoient poupins, l'un dans l'autre enlaccéz,
Sa gorge estoit d'un carquan prisonniere,
Qui sur son sein à petis nœuds pendoit
Et là remply de lueur espendoit
Un iour qui l'autre effaçoit de lumiere.

SONNETS IN FAVEUR

XXXIX.

Mon amour croist & celuy de ma Dame
 De iour en iour se va diminuant,
 Plus mon feu croist, plus le sien va tuant
 Plus ie la prise & plus elle me blâme:
 Plus ie luy dy qu'elle est seule mon ame,
 Plus mes propos elle met au neant
 Plus ie la suy & plus me va fuyant,
 Plus ell'est sourde & plus ie la reclâme.
 Plus ie me dy son humble serviteur
 Plus elle dit que ie suis vn menteur,
 Et qu'autre part mon amitié demeure:
 Si qu'il faudra ainsi desespéré
 De son amour, où i'auois aspiré
 Trop follement, que follement ie meure.

XL.

Yeux, le mirouer du Ciel & de Nature,
 Yeux, où se tient la Cour de Cupidon
 Yeux, non pas yeux mais vn double brandon
 Qui m'ard le cœur d'un feu qui tousiours dure.
 Voyez pour Dieu la peine que i'endure
 Et me seruez de Phare & de guidon
 Où ie pretends rencontrer le guerdon
 Que mon seruice à bon droit se procure.
 Las ? vous sçauex, beaux yeux clairement pers,
 Qu'il y a bien trois ans que ie la sers
 Et toutesfois mon seruice fidelle
 N'a rien recen de son bien meritè:
 Helas, beaux yeux, ce n'est pas l'equité !
 Le vous en prends à tesmoings deuant elle ?

Soit

XLI.

Soit que Phœbus, chassant l'obscurité,
 De sa lueur toute chose embellisse,
 Soit que son char hastiuement se glisse
 Pour aborder à son point limité:
 Je pense à l'œil dont la divinité
 De mon amour est la premiere autrice
 Et au corail de la bouche tutrice
 Du mot que j'ay des long-temps merité.
 Mais que me sert de nourrir en mon ame
 Ce vain penser, qui plustost sous la lame
 Me poussera qu'au but de mon desir!
 Certes l'Amant a la teste bien folle
 Qui d'un suiet si vainement friuolle
 Pense à la fin tirer quelque plaisir.

XLII.

J'ay retrouvée ma liberté perdue,
 J'ay retrouvée mon plus riche tresor
 Qu'Amour cachoit dans une tresse d'or
 Sur un beau front en double arche tendue.
 Ha! que ie dois caresser ta venue
 Discord heureux, ha! que ie dois encor
 M'en resjouyr? par elle ie suis or
 Libre & ma foy n'est plus en rien tenue.
 Pour ce bien-fait, ô discord ie te veux
 Donner chascun an plein de zele & de vœux
 Maint holocauste & maint offre te faire,
 Sur un autel que ie dedieray,
 Où à chacun hautement ie diray
 Que quelquesfois tu nous est necessaire.

SONNETS EN FAVEUR

XLIII.

Qui m'a donné la racine d'Ulysse
 Pour me remettre en mon premier honneur?
 Qui m'a guery de la sotte fureur
 Dont m'agitoit Amour par sa malice?
 Qui m'a donné la bague de Melisse
 Pour me garder de cest œil enchanteur
 Et me monstrier clairement mon erreur
 Que j'approuuois enforcé du vice!
 Quiconque soit, soit humain ou soit Dieu
 Qui m'a tiré de ce dangereux lieu
 Où ceste Alcine arrestoit mon nauire:
 Deuotement ie luy sacrifieray
 Mainte hecatombe & le remerciray
 A tout iamais du bien qu'il me desire.

XLIIII.

O pas espars, ô esperances vaines,
 O souvenir, ô trop cruelle ardeur,
 O grand desir, ô trop debille cœur,
 O mes deux yeux non pas yeux mais fontaines!
 O beau visage artisan de mes peines,
 O doux refus, ô plaisante rigueur,
 O pauvre vie, ô gracieuse erreur
 Qui me fais viure & par monts & par plaines!
 O doux regards où l'amoureux archer
 Va les esprons & la bride chercher
 Pour me dompter alors que ie retieue!
 O bel Esprit, ô bell' Ente vrayment
 S'il y en a dessous le firmament,
 Que reste-til que la mort ne m'arriue?

XLV.

Veux-tu sonder le fond de mon martyre,
 Veux-tu sçavoir, Mignonne, en quel vaisseau
 Flotte ma vie & quel orage d'eau,
 De vents, de flots, tourmentent mon nauire?
 L'eau sont mes pleurs, & l'air que ie sousspire
 Si tristement pour ton visage beau,
 Ce sont les vents qui poussent mon bateau,
 Les flots ce sont les helas qu'on m'oyt dire:
 Le mast constance & le timon l'espoir,
 La voile erreur, l'ancre le desespoir,
 La cruauté, est l'orage qui flotte
 Dessus mon chef, & mon Esprit douteux,
 Mal sain, mal cault, est le vaisseau piteux,
 Mon soing la poupe & Amour le pilote.

XLVI.

Las! qu'en Amour ie suis infortuné!
 Toutes les fois que ma chere maistresse
 A volonte de me faire largesse
 De ses baisers, ie suis importuné.
 Tousiours quelqu'un à nuire destiné
 Rompt ses desseins & fraude ma lieffe;
 Si que ie n'ay souuent qu'une tristesse
 Au lieu du bien qui m'estoit ordonné.
 Non, ie voudrois que la fiere tempeste
 En cent morceaux eut escrazé la teste
 Du malheureux qui m'osta le moyen
 Hier au soir de baiser ma Charite,
 Et qui causa que pour lors mon merite
 Fut seulement recompense d'un rien.

SONNETS EN FAVEUR

XLVII.

Ce brasselet que ie gardois pour gage
 De nostre ferme & sincere amitié
 C'est à la fin rompu par la moitié
 Sans luy auoir pourchassé nul outrage.
 Je ne sçay pas que veut vn tel presage:
 Mais ie sçay bien que si n'auex pitié
 De ma douleur, que vostre mauuaisié
 M'affranchira de l'amoureux cordage.
 Et tout ainsi que le temps a cassé
 Ce brasselet dont i'estois enlassé,
 Vostre rigueur qui trop longue m'offense
 Pourra casser ma constance & ma foy:
 He ! qui voudroit endurer tel esmoy
 Si longuement sans espoir d'allegeance ?

XLVIII.

Je ne croy point qu'au profond des Enfers
 Vn Pirithois tant de peines endure,
 Ni vn Sisyf roulant sa roche dure,
 Comme i'en ay pour mon Ente soufferts.
 Mille tourmens à moy se sont offerts
 Depuis trois ans pour auoir d'auanture
 Veu son bel œil, chef d'œuvre de Nature,
 Oeil d'où l'Archer me iette mille fers.
 Mais ces tourmens, ainçois ces fieres pestes,
 Ne me seroient aucunement molestes
 Et ne pourroient ma raison offenser
 Si i'esperois, apres tant de miseres,
 Heureusement declorre les barrieres
 De ses douceurs pour me recompenser.

XLIX.

J'auray tousiours en crainte Et en horreur
Du mois de Iuing la troisieme iournee:
Je la diray tousiours infortunee,
Malencontreuse & pleine de terreur.
Elle merite auoir tel deshonneur,
Et de iamais ne paroistre en l'annee:
Car aussi bien sa course retournee
Ne nous scauroit apporter que malheur,
En ceste dure & maudite iournee,
Mon Entee estant sur une Haquenec,
Tomba par terre avec tant de malheurs
Que son bras droit receut si fiere angoisse,
Que ie croyois que ma triste Maistresse
Se deust noyer dans l'argent de ses pleurs.

L.

C'est fait de moy, c'est fait il faut mourir,
Il n'y a point à mon mal de remede:
Du Dictamon le pouuoir il excede,
Et le Moly ne m'en peut secourir.
Il n'y a rien qui me puisse guerir
Qu'une beauté à qui tout'autre cede:
Mais d'elle vient le mal qui me decede
Et qui me fait tant de maux encourir.
Donques mourons: Car de son aduersaire
Espérer ayde ou confort salutaire
C'est s'abuser! Adieu donc, ô beauté,
Trop fierement de mon cœur homicide:
Je vay passer le fleuve Acherontide
Pour obeyr à vostre cruauté.

SONNETS EN FAVEUR

LI.

Pleurez mes yeux, accompagnez mon cœur,
 C'est la raison que luy faciez escorte:
 Car ce fut vous qui ouuristes la porte
 Au fier Tyran qui le tient en langueur.
 Faut qu'un chacun lamente son erreur,
 Et que le dueil de son offense il porte.
 Doncques pleurez, mais quoy! de telle sorte
 Que de vos pleurs vous noyez ma sureur.
 Ainsi qu'auez esté son origine,
 Soyex, mes yeux, sa mort Et sa ruyne;
 Et ne cessez tesmoignans nos douleurs
 De larmoyer, afin que ie le noye
 Avecques moy sa miserable proye
 Dans les torrens qui naistront de vos pleurs.

LII.

Les Dieux voyans la beauté qui me donne
 Tant de trespas pour l'attente d'un bien,
 Que toutes fois ie n'espere, combien
 Qu'il semble à voir que son œil me l'ordonne:
 L'un d'entr'eux dist grandement ie m'estonne
 Que nostre Roy le grand Saturnien
 N'ard maintenant, comme au temps ancien,
 Et que d'Amour tout son cœur ne bouillonne.
 Au temps passé les belles il aymoit:
 Ores Europe, or Lede l'enflamoit,
 Et maintenant il n'ard de ceste belle.
 Amour luy dist n'en sois point en esmoy:
 Au temps passé nulle n'estoit rebelle,
 Ceste-cy l'est Et n'a soucy de moy,

LIII.

En quelle part du Ciel, en quelle Idee,
 Estoit l'objet d'où la Nature a pris
 Ceste beauté ? dont mon cœur est espris
 Et dont mon ame est trop affriandee.
 Il ne peut estre icy bas regardée
 Nymphé qui ait Et l'œillade & le Ris
 Tant amorcez des appas de Cypris,
 Le teint si beau, la voix si mignardée.
 Qui ne l'a veüe, il ne sçait pas comment
 Amour offense & guerit un Amant,
 Comme en ses lacx toute chose il enferme.
 Comme il se fait le Monarque des Rois,
 Le Dieu des Dieux, Et comme sous ses Loys
 Il met le Ciel, L'air, la Mer & la Terre.

LIIII.

Ne suis-je pas un estrange animal ?
 Plus que mes yeux i'ayme ce qui m'ennuye,
 Rien ne me plaist que ce qui me desuie,
 Je fay le bien & ie poursuy le mal.
 Quel fier Aspect regnoit au point natal
 Que les hauts Dieux me presterent la vie !
 Quelle Erinny ! quelle maudite Ennie
 Dés lors me fist compagnon de Tantal ?
 Dés que ie prins en ce monde naissance
 Je suis en dueil, en pleurs & en souffrance,
 Je n'eus iamais un'heure de repos.
 Petit enfant ie vivois en seruage,
 Et maintenant au plus verd de mon age,
 Vne beauté me captive le dos.

SONNETS EN FAVEUR

L V.

Par vos beaux yeux, où la delicateſſe
Rit comme en ceux de la belle Venuſ,
Par vos cheueux brunnettement menus,
Par l'embonpoint de voſtre gentilleſſe,
Par vos propos ſi remplis de ſageſſe,
Par vos beaux doigts legerement charnus,
Dont mille cœurs ſont prins & detenus,
Par voſtre port tout remply d'allegreſſe,
Par voſtre iouë à la roſe pareille,
Par voſtre bouche où la mignarde abeille
Forme en tout temps ſon nectar ſauoureux,
Par nos Amours, ma Dame, ie vous iure
Qu'à voſtre honneur ie ne fis oncq iniure!
Qui le feroit ſeroit bien mal'heureux.

L VI.

En ceſte belle & premiere iournee
Du mois de May que n'ay-ie en mon pouuoir
Le rameau d'or qui ſans crainte fiſt voir
Le triſte Enfer au magnanime Enee!
Ou ceſte verge à Mercure donnée
Par Apollon, qui peut l'Orque eſmouuoir
Et du plus creux de ſes Antres rauoir
Malgré Pluton l'ame la plus damnée!
S'ainſi eſtoit, au nom de Cupidon
Et des Gemeaux i'en ferois vn beau don
A celle-là qu'vniquement i'adore,
A celle-fin d'entrer dans les Enfers
Où les rigueurs de ſon cœur trop peruers
Gefne le mien qui mon ſecours implore.

LVII.

Sous tel aspect i'embouchay l'hameçon
 Enuclopé des beautéz de ma Dame,
 Que ie ne puis en destacher mon ame,
 Ni l'en oster en aucune façon:
 O de Cypris venerable enfançon,
 Que nuit & iour en mes vœus ie reclame
 Dy ie te pry' (si la pitié t'entame)
 Ce que tu veux pour elle de rançon:
 Las ! dy-le-moy, dy-le-moy, pitoyable,
 Car si iamais ame fut miserable
 Captius à l'haim d'une fiere beauté
 La mienne l'est : ainsi puisse tu estre
 Tousiours des Dieux & des hommes le Maistre
 Et tout par tout en crainte redouté.

LVIII.

Si d'elle plus, mon cœur, tu te racointes,
 Si plus tu vas son amour recerchant,
 Puisse le Ciel, comme d'un fait meschant,
 Te foudroyer de son foudre à trois pointes.
 Ne vois-tu pas que ce ne sont que feintes,
 Que ce n'est rien qu'un parler allechant,
 Qu'un beau semblant, qu'un Sirenien chant,
 Qu'un haim caché sous des paroles saintes.
 S'elle t'aymoit ainsi comme elle dit,
 Tu aurois plus sur elle de credit,
 Et quelquesfois d'un baiser secourable
 Adouciroit la rigueur du torment
 Qui sans repos te martire en l'aymant,
 Cent mille fois plus que toy miserable.

LIX.

Où fuyez-vous? Je ne viens pas vous voir
 Pour deshonneur ou dommage vous faire!
 Tant seulement i'y viens pour satisfaire
 A mon amour & à vostre vouloir.
 Je voudrais-bien, ô fuytine, sçavoir
 Depuis quel temps ie commence à desplaire
 A vos beaux yeux, où le brandon esclaire
 Du petit Dieu qui peut tout esmouvoir.
 Je ne sçay point vous auoir fait outrage
 Ni desplaisir, ne forfait, ni dommage:
 Ni ne croy point que pour vous venir voir
 Je vous apporte aucune malencontre:
 Je ne suis pas de mauuaise rencontre,
 Ni diable autant que ie vous semble noir.

LX.

D'objet sacré de ta beauté, Maistresse,
 Me fait passer le mal, dont la rigueur
 Martire, gesne, Et tourmente mon cœur
 D'une trop longue & fascheuse detresse:
 Voila pourquoy l'œil si souuent ie dresse
 Or sur ton front où se campe l'honneur,
 Or sur ton sein des graces gouverneur,
 Ou sur ta ioue Et ore sur ta tresse.
 Ainsi qu'on void à l'abord du Soleil
 S'enfuir la nuit, ainsi s'enfuit mon dueil
 Quand ie te voy si parfaictement belle!
 Quand l'apperçoy tant de graces en toy
 Tous mes ennuyx s'escartent loin de moy,
 Tant tes beautex enchantent ma cervelle!

LXI.

Or que la nuit doucement se promene
Parmy le Ciel dans son coche estoilé,
Ayant le iour de son bandeau voilé,
Pour donner treue à toute chose humaine:
Ie veille, i'ards, ie pense Et/ me demene,
De trop d'Amour & de rage affolé
Dedans mon liét, sans estre consolé
Que de l'esperoir d'une Parque prochaine.
Vien doncques vien, Parque, me secourir!
Ne tardes plus, i'ayme trop mieux mourir
Tout en un coup par ton trait qui tout donte
Que de languir, chetif, si longuement
En si cruel Et/ penible tourment:
Douce est la mort d'autant plus qu'elle est prompte.

Chanson.

IE m'estonne que ma flame
Ne vous eschauffe, Madame,
Et ne fond ton, vos glaçons,
Quand godinement ie bine
De vostre bouche poupine,
Les petits couraux bessons.
Quand ie mords dedans ma bouche
Vostre poil, qui s'escarmouche
Si folastrement au tour
De ce front, où vit la gloire
De la gentille victoire
Qu'à sur moy l'enfant Amour.
Quand doucement ie t'estonne
De vostre sein de Latonne

CHANSON.

Les tetons mignardelets,
Les lys & les belles roses,
Les Aiglantines escluses,
Et les boutons verdelets.

Ou que vostre froide glace
Tout à l'instant ne m'englace,
Et n'affoiblist le grand feu,
Qui secrettement me seche,
Et, tout ainsi qu'une meche,
Me consume peu à peu.

Mais dequoy, fol, m'estonnay-ie !
Ceste froidureuse neige
Qui vous englace, prouient
De la braise qui m'encendre,
Et de vostre froid s'engendre
Le feu qui par tout me tient.

Tellement que ie n'ay garde,
Quand ainsi ie vous mignarde
De nous rendre esgaux tous deux
Puis que ma flame est la mere
De vostre froidure amere
Et vostre froid de mes feux.

Amourette.

Ma belle, blanche Pucelette,
Mignardelette, doucelette,
Dont le beau teton verdelet
Est plus blanc que neige Et que lait:
Dont le beau visage ressemble
A la rose qui porte ensemble
La blanche & la rouge couleur,
Pour flatter un peu ma douleur,
Ma belle blanche pucelette,

Doucelette mignardelette
 Monstres-moy tes cheueux orins
 Luisans, espars à menus brins
 Au tour de ta face vermeille.
 Monstres-moy ta gorge pareille
 Au teint du marbre l'arien,
 Au teint de l'yoire Indien:
 Monstres-moy les vives prunelles
 De tes yeux pareils aux estoilles,
 De tes yeux si gayment aspis
 Sous les arcs bruns de tes sourcils.
 Monstres-moy ta rosine iouë
 Que Cyprine pour siene auouë.
 Monstres-moy ce Cytherien
 Dessus ce pourpre Tyrien.

Donnes ta bouche coralline
 A celle fin que ie la bine
 Que ie la bine bellement,
 Doucement, colombellement:
 Que ie la bine en telle sorte
 Que hors de moy mon ame sorte.

Ha! tu susses de ton amant
 Le meilleur de l'entendement.

Ha! belle blanche pucelette
 Mignardelette doucelette,
 Tes baisers penetrent son cœur,
 Tes baisers suçent sa vigueur,
 Tu le destruis & le consommes:
 Caches, caches ces belles pommes
 Ces beaux tetons sous leurs habits,
 Caches ces deux petits rubis
 Qui si richement les couronnent
 Et de maints raiz les environnent.

Ton sein n'est qu'Ambre & que Parfum,

AMOYRETTE.

Tu n'as, Mignarde, membre aucun
 Qui n'enfante mille delices,
 Mille amoureux, mille blandices,
 Mille carites, mille ris,
 Mille gaytez, mille Cypris:
 Caches, caches donc Pucelette,
 Doucelette, mignardelette,
 Ton sein qui le met au tombeau
 Par l'abondance de son beau.
 Ne vois-tu que ie meurs, Mignonne?
 Ne vois-tu que la mort selonne
 Me blesse de son trait pointu?
 Ainsi my-mort me laisses-tu?

Ode.

Comme un certain homme miroit
 Ceste beauté que tant ie loüe,
 Or ses yeux clairs il admiroit,
 Or le cynabre de sa ioüe,
 Or ses cheuenx en tortillons,
 Ores son col ore ses mains blanches,
 Ores ses bras greslement longs,
 Ores le geste de ses hanches,
 Or les articles de ses doigts
 Pareils aux blanchastres gelées
 Qui glacent du froid Polonois
 Les eaux, les monts & les valées,
 Ores sa bouche mille fois
 Plus douce que le doux breunage
 Qui desaltere quelquefois
 Les Dieux, & ores son langage
 Si persuasif & disert,

Et plein de si douces merueilles
Que d'esprit il me rend desert
Si tost qu'il me touche l'oreille:
Puis en soy tout esmerueillé
Me dist, Guy, que ceste maline
M'eust de filets appareillé
S'elle l'eust esté plus benine.

SERMENT DE PERPETUEL-
LE AMOVR A SON ENTE.

LA main au sein ie vous veux
Iurer par vos beaux cheueux,
Par vostre beau front d'yuoire,
Par la couleur vn peu noire
De vos sourcils brunelets,
Par vos astres iumelets,
Par vostre taille diuine,
Par vostre face poupine,
Par le beau coral riant,
Et par le bel Orient
De vostre bouche remplie
De maint parole iolie,
Par les œiletz mariez
Et ensemble meliez
Aux beaux lys qui aboutissent
Et qui en rondeur finissent
Vostre menton fosselu:
Par vostre col potelu,
Par vostre gorge marbrine,
Par vostre blanche poitrine

SONNETS EN FAVEUR

Par ces deux ondes de lait
 Qu'un Zephire doucelet
 Au dessus pousse & repousse
 D'une mignarde seconssé,
 Et par cela d'embonpoint
 Que ie ne vous nomme point:
 Par vostre maintien honnesté
 Et par vostre port celeste,
 Qu'en toute fidelité
 J'aymeray vostre beauté,
 Et que i'amaïs autre Dame
 Que vous n'esclairra mon Ame.

LXII.

Plustost Phæbus s'ennuyra de sa course,
 Plustost de iour les estoiles luiront
 Plustost les eaux de mon Loire fuiront
 Encontre-mont rebrossant à leur source.
 Plustost au Ciel la grande Et petite Ourse
 Estroittement ensemble se liront
 Plustost sans luy toutes choses yront
 Plustost Nature à tous sera rebourse.
 Plustost la Mer se verra sans bouillons,
 Lors que dessus ronflent les Aquilons:
 Plustost encor la discorde ancienne
 Retournera: plustost sera sans pleurs
 Le fils d'Hyré, & le Printemps sans fleurs
 Qu'autre beauté s'adore que la tiennne.

LXIII.

Dieux qu'ay-ie fait ! *he las ! que durement*
Sans y penser i'ay frappé ceste iouë
Tendre, vermeille, ou Cupidon se iouë
Et où il prend le plus d'esbatement.
Pour chastier ce forfait dignement
A vos genoux, ma Deesse, i'auouë
Que d'Ixion ie merite la rouë,
Et tousiours d'estre en penible tourment:
Tousiours d'auoir le rocher de Sisyphe,
Et dans le cœur l'impitoyable griff.
De cest oiseau qui deschire le sein
De Promethee, afin de se repaistre
De ses poulmons dès qu'il les void renaistre,
Et de Tantal la miserable fain.

LXIII.

Meschante Main, *tu merites la mort*
D'auoir si fort outragé ma Guerriere:
Par toy Meschante, vne triste riuiera
De ses beaux yeux en abondance fort.
*Beaux yeux *he las ! d'où s'escoule mon sort**
Redonnez-vous vostre beauté premiere:
Car ie m'en vay la mettre prisonniere
Et la lier d'une chaisne bien fort:
Pour dignement recompenser son vice,
Ie vay luy faire endurer le supplice
Tel qu'endura celle de ce Romain,
Qui transporté de rage & de furie
D'auoir failly le Prince d'Hetruirie
Mist en vn feu son innocente main.

ELEGIE.

DE parfums Sabeans, ni de priere aucune,
 De vœux, ni d'oraisons les Dieux ie n'importune
 Comme vn tas d'affamez, pour tenir vn tel rang
 Que tenoit icy bas Alexandre le grand,
 Que tenoit vn Cesar lors que de tout le monde
 Sa belliqueuse main portoit la pomme ronde,
 Ou pour auoir tout l'or que l'aure marchand
 Par cent mille trespas aux Indes va cerchant:
 Où tous les beaux ioyaux que la mer Erithree
 Estincellans fait voir sous son onde vitree:
 Toutes ces vanitez ne me font point plier
 Les genoux aux autels ni les Dieux supplier.

Mon tout si ie leur fais quelqu'offrande ou priere,
 Quelqu'holocauſte ſaint de deuote maniere,
 Ce n'eſt pour eſtre Roy, mais bien pour auoir d'eux
 Ceſt honneur de pouuoir nous entr'aymer tous deux,
 De me faire deſpendre en te ſervant, Maſtreſſe,
 Ma vie, mon Eſprit, mon Sang & ma Ieuneſſe,
 Et apres vn longtems nous faire par Caron
 Enſemble trajecter le ſleuue d'Acheron,
 Pour auſſi bien qu'icy ſous les douces friſcades,
 Sous les Mirthes ſacrex le long des paliffades,
 Couuertes d'Orangers, au champ Elizien
 Cueillir de nos amours le plaſſir & le bien:
 Voila pourquoy ie ſay des prieres, Maſtreſſe,
 Et non pas pour me voir abundant en richeſſe.

Pourueuque ie ſois tien Et que micme tu ſois,
 Il ne me chault de l'Or des Princes ni des Rois:
 Ie pourrois bien paſſer ma iuneſſe & ma vie,
 Sans Or & ſans Argent, & non ſans toy, m'Amie,
 Tu eſ ſeule mon bien, mon or & mon argent?

Fussay-je Roy sans toy ie serois indigent.
 Non, non la pauvreté ne fera point, Madame,
 Que ie ne t'ayme mieux mille fois que mon Ame,
 Plus que l'Or & l'Argent i'estime la Vertu,
 L'honneur & la Beauté dont ton corps est vestu.

Y-a-t'il diamant, rubis, perle d'élite,
 Emeraude, Saphir, Opalle qui merite
 La moindre des vertus qui decorent ton corps:
 „ La Vertu mille fois vault mieux que les tresors.
 „ Il faut premierement acquerir la Sagesse:
 „ La sagesse aux humains est la seule richesse.
 Que seruent ces tresors, que seruent ces grâds faix
 De ducas & d'escus? que seruent ses buffets,
 Pompeusement chargez de maint precieus vase.
 Que seruent ces logis si tapissez de Gaze.

„ Les biens, ni les grandeurs ne nous soulagēt point,
 „ Ni ne seruent de rien quand quelque mal nous point
 „ Ils nous nuysent plustost? Car l'execrable enuie
 „ Qu'auons d'en amasser nous tourmente la vie:
 „ Au contraire l'Amour nous console tousiours,
 „ Et nous fait aualler plus doucement nos iours:
 „ Mesme apres le trespas il chatouille nos ames,
 „ Et nos corps inhumex sous les ombrenses lames.

Or ie suis resolu de faire plus de cas
 De tes belles vertus que non pas des ducas:
 „ L'argent est moins que l'or & l'or que la Sagesse,
 L'auray doncques assez en t'ayant de richesse.



SONGE EN FORME DELEGIE

A MADAME FENEE LA B.

Sœur de son Ente.

Combien que ie sois seur, Madame, que les songes
Qu'en dormant nous faisons ne sont que des mesonges
Si veux- ie vous escrire en ces vers brefuement
Vn songe que i'ay fait ceste nuit en dormant.
Le songeois que mon Ente estoit en vne salle
Où sept filles estoient d'apparence nymphale
Qui luy vestoient le corps de nuptiaux habits,
L'une allumoit son chef de fl. mboyans rubis,
L'autre tenoit és mains vne couronne preste
Afin de luy poser doucement sur la teste,
Vn'autre embellissoit de deux riches galons
Ses cheueux qui chatins flotoient iusqu'aux talons,
Vn'autre luy mettoit des rabatx à ses manches,
Vn'autre luy plissoit sa robe sur les hanches,
Vn'autre luy couuroit le sein & le tetin
D'un colet de cambré, vn'autre d'un patin
Luy enfermoit le pied : puis toutes sept ensemble
La menerent se seoir sur vn banc ce me semble
Pompousement vestu de velours orangé,
Ondoyant par les bords d'un passément frangé.
Quand elles l'eurent sise, elles mesmes se seirent
Pres d'elle & à causer l'une à l'autre se meirent :
Moy qui les regardois par vn petit pertuis
Que i'auois descouuert dans le milieu de l'huis
Et qui voyois sans moy mon Ente en telle sorte
Le ne me peu tenir de frapper à la porte

Où l'une de ces sept promptement accourut
 Aussi tost que le coup ses oreilles ferut
 Demander qui s'estoit, c'est G v y, dis-je sur l'heure
 Ouurez, si ne voulez qu'à ceste porte il meure!

Elle m'ayant ouy s'ensuit aussi soudain
 Que fait par les forests le Cheureil ou le Dain
 Obstinement suyu de vne meute abbayante,
 Raconter qui i'estois à la troupe attendante.
 Mais quand mon Ente sceut que i'estois celuy-la
 Qui frappoit à la porte vne peur s'escoula
 Si froide dans son sein, qu'elle deuint plus palle
 Que n'est le trespasé qu'en la fosse on deualla.
 La splendeur des Rubis & des fins Diamans
 Qui deçà qui delà lustreroient ses vestemens
 Ne sceut faire que lors le beau de son visage
 Du mal qu'elle sentoit ne donnast tesmoignage
 Et dist tout basement, qu'aucune n'ouure l'huis
 Deust-il y trespasser d'un million d'ennuis,
 Nul homme fust-il Roy du françois heritage
 Ne passera cest huis que par le mariage.

Ainsi disoit mon Ente: & moy qui auois bien
 Entendu ses propos, Je fus sans dire rien
 Longtemps à ceste porte ayant l'ame troublée
 Et de rage Et d'amour prodigusement comblée.

En fin ayant reprins mes sens, & ramassé
 Mon esprit qui m'auoit auparauant laissé
 Avec vn haut soupir ie dy telle parole,
 Qui plus viste que vent vers son oreille vole.
 Ingrate c'est donc là le bien que tu me rends
 Pour t'auoir cherement l'espace de trois ans
 Aymée plus que moy? C'est donc la recompense
 De t'auoir obey de toute ma puissance?
 Doncques ce refus est le guerdon que desert
 Ma fidelle amitié? Malheureux est qui sers

SONGE EN FORME

Fidèlement la femme esperant auoir d'elle
 Quelque contentement pour luy estre fidelle.
 Ce n'est qu'ingratitude Et que mēchanceté,
 Que rigueur, que despit & que legereté.

Qu'en cent mille morceaux Iupiter me foudroye
 Et le chef plus menu que cendre me poudroye,
 Si ie suis iamais serf du sexe feminin,
 Qui n'est rien que poison, qu'ordure & que venin.
 L'homme vrayment est sot & digne de grand blāme
 Qui consomme son age à seruir vne femme
 Sujet vain Et leger, qui vit du seul desir
 De faire à leurs seruans dommage & déplaisir,
 Et qui sotte se croit d'autant plus honorable
 Qu'elle est tousiours maline & tousiours variable.
 „Celuy qui desire estre en tout point malheureux
 „Qu'il espouse vne femme ou qu'il soit amoureux.
 Ie n'eusse iamais creu qu'une dame si belle
 Eust esté contre Amour si fiere & si rebelle!

Donc tu ne veux m'ouurir ame faite de fer
 Que iamais mes souspirs ne sceurent eschauffer!
 Tu ne veux donc m'ouurir! ô cœur plus dur que roche,
 Afin que ie te voye, & que de toy i'approche!
 He Dieu que t'ay-ie fait! hélas qu'ay-ie commis
 Pour estre mis au rang de tes fiers ennemis!
 T'ay-ie desobey! ay-ie fait quelque offence
 Qui merite d'auoir si triste recompense.
 Ie ne pense iamais t'auoir fait aucun tort
 Et si ie t'en ay fait que promptement la mort
 M'enferme de son dard afin que Radamante
 La bas pour ce mēfait me gesne & me tourmente,
 D'un supplice cruel: mais ie ne pense pas
 Que pour ce sujet là m'auienne le trespas,
 Car ie ne fets onc iniure ni outrage
 La donc n'exerce plus enuers moy telle rage!

Quoy, cruelle, tant plus tu me voy tourmenté
 Tu renforce vers moy ta siere cruauté!
 Helas adoucis toy! adoucis toy, Mignonne,
 Et ne te monstre plus à ton Guy si felonne!
 Quel plaisir reçois tu de me voir affligé,
 Et de tant de malheurs durement assiégré,
 Pour t'aymer mille fois plus que ma propre vie!
 Change, change, mon Tout, de conseil & d'ennui,
 Aye pitié de moy! & d'un œil adouci
 Pitoyable, pren garde à mon cruel souci!
 Doncques tous ces souspirs sans le saint mariage
 N'auront pas le pouuoir de m'ouurir ce passage,
 Ouure, ou me fais ouurir: ie te iure la foy
 De iamaïs n'épouser autre femme que toy.

Si tost que ce doux mot eut touché leur oreille,
 Mon Ente comme au bruit de quelque grand' meruelles
 Se leue de son siege & promptem' ouurit l'huy,
 Me disant cher Amy delaisse tes ennuis,
 Ne trouue pas mauuais si de telle rudesse
 Enuers toy t'ay usé, * Diane! la deesse
 M'a contraint de ce faire, Amy pardonne moy
 Car ie ne seray plus si cruelle enuers toy,
 Allons voir nostre sœur qui demeure ici contre.
 Ie la prins par la main & d'une braue montre
 Ensemble nous marchons par cette ville où tous
 Verfoient ioyeusement le regard dessus nous,
 Dont ie fus si ioyeux, que cette grande ioye
 M'esueillit, nous encor au milieu de la voye.

* Diane
 se préd
 pour la
 chaste-
 té.

AUTRE ELEGIE.

Que ie hay ces vieillards qui pësant m'arracher
L'amour que ie te porte à force de prescher
Que tu n'as des moyens cuidant que ma ieunesse
Appete autant de biens que leur sottie vieillesse.

Malheureux incensez qui de rien ne font cas
Sinon que des escus, sinon que des ducas,
Sinon que des ioyaux qu'avec si grand' peine
Des pays estrangers en France on nous amaine:
Comme si en l'argent, en l'or Et au moyen
Et non en autre bien consistoit le vray bien.

„Tu es plus riche qu'eux: car la vraye richesse
„Et le souverain bien consiste en la sagesse.
„Cil qui est sans sagesse Et sans vertu n'a rien
„Eust-il dessous sa loy le globe terrien
„Et cil qui est sans or & sons nul heritage
„Est plus riche cent fois que Crasse s'il est sage.

Mesme en ces vanitez tu es plus riche qu'eux
Et au prix de tes biens ils ne sont que des gueux
Sçauroient-il auoir or en leur coffre, Maistresse,
Si fin & si luyfant que celuy de ta tresse?
Argent si clair & net que celuy de ton front
Où l'honneur & l'amour leur demeurance sont?
Ebene si noirci que celuy qui s'encline

Sur tes yeux mes Seigneurs en double arche ebenine?
Deux Saphirs dont l'azur soit si delicieux
Si beau & si serein que celuy de tes yeux?
Cynabre si plaisant que celuy de ta iouë?
Marbre si blanchissant que le marbre qui nouë
Sur ton sein esleué en deux flots arondis
D'amour & de mes yeux le plus cher Paradis?
Coral si rougissant que celuy de ta bouche

Pleine

Pleine d'ambre Et de musc, où personne ne touche
 Qu'Amour qu'o voit tousiours folastrer au dedans?
 Dyamans si naïfs ne si fins que tes dents?
 Rubis si precieux que ceux qui aboutissent
 Tes tetons qui poupins en leurs raiz s'eslouyssent,
 Monstrant honnestement par leur ferme rondeur
 Detes chastes desirs le desir Et l'ardeur!

Quoy! ces pauures badins scauroient ils voir encore
 Dix perlettes de choix fillettes de l'Aurore
 Qui soient telles que sont celles qui de tes mains
 Finissent richement les dix freres germains?
 Non non, ils ne scauroient? Car tout ce que Nature
 Auoit peu conseruer d'une soigneuse cure,
 De rare, d'excellent, de parfait & de net
 Depuis mil ans en ça dedans son cabinet
 Le iour que tu nâquis elle t'en fist vn offre
 Et pour t'en enrichir en appauurit son coffre,
 Tellement qu'au dedans il ne demeura bien
 En aucune façon qui merite le tien.

Cessez doncques, cessez vieillars de me reprendre
 Et de plus apres moy vos paroles despendre,
 „ Car l'homme n'est point fol, ny n'est point animal
 „ Qui cerche les vertus & deteste le mal.

ODE IMITEE DV LATIN
 DE BONNEFONS.

Tousiours le Troyen de sa buye
 Ne verse icy bas vne pluye:
 Tousiours on ne voit escumer
 Sous Aquilon la grande mer.
 Mais incessamment vne ousee
 De pleurs tient ma tace arrousee,
 Et tousiours vne aspre rigueur

O D E.

Tourmente & agite mon cœur.
Toujours la Celeste furie
Ne tance l'orgueil de Carie:
Mais toujours le foudre amoureux
Menace mon chef malheureux.

Toujours au larron Promethee
La poitrine n'est becquetee
Du Vautour enragé de faim:
Mais toujours mon malheureux sein
Et ma miserable poitrine
Sont rongez du fils de Cyprine.

Toujours Sisyphe ne sent pas
Son rocher devaler en bas:
Mais ie sens toujours sanspuissance
Tomber en bas mon esperance.
O que sous astre infortuné
Ie suis en ce bas monde né?

Chanson.

Heureuse la iournee
Le moment & le point
Que sa beaulté fut nee
Et que i'en fus époint.

Q Ve mon ame ie prise
Et mon cœur, ô Cypris,
Elle pour estre éprise
Et luy pour estre épris
D'une ieune Carite
Qui te surpasse en ris,
Qui mieux que toy merite
La pomme de Paris.

Heureuse la iournee
Le moment & le poinct
Que sa beaulté fut nee
Et que i'en fus époingt.

Combien que ie n'essprouue
En l'aymant que douleur
Si est-ce que ie trouue
Que i'ay beaucoup d'honneur
Pour vne telle Dame
De souffrir iours & nuits
Au plus vif de mon ame
Un million d'ennuis.

Heureuse la iournee
Le moment & le poinct
Que sa beaulté fut nee
Et que i'en fus époingt.

Sur la celeste voute
Iupin n'est tant heureux
Quand à plein verre il goust
Le Nectar sauoureux.
Que ie suis, ô Cyprine,
Souffrant les cruantez
Au fond de ma poitrine
De si grandes beantez.

Heureuse la iournee
Le moment & le poinct
Que sa beaulté fut nee
Et que i'en fus époingt.

CHANSON.

Je meritois d'estre
Le souverain des Dieux,
Et d'auoir en ma dextre
Le sceptre des hauts Cieux;
Si d'une beauté telle
L'orgueilleuse fierté,
Dans la tombe mortelle
M'auoit précipité,

Heureuse la iournee
Le moment & le poinct
Que sa beauté fut nee
Et que i'en fus espoinct.

La Puce.

PETITE Puce, ainçois amere peste
Trop fierement aux pucelles moleste,
Ie ne pourrois, ô cruelle, en mes vers
Mesdire assez de tes faits si pervers
Et des tourmens que tu fais aux pucelles:
Tu poings leurs corps de morsures cruelles,
Et sans pitié ore sous le teton,
Or sur le sein, ore sur le menton,
Or sur la cuisse, or sur le ventre, Et ore
Sur le mignon que mon penser adore,
Or sur la fesse & ore sur le flanc
Tu les meurdris & leur sucçes le sang:
Laisant au lieu de ta dure morsure,
Long temps apres une rouge blessure,
Dont bien souuent ont le cœur despité:
Car ces rougeurs offensent leur beauté.

Souventes fois ton aiguillon leur pince
 Si vivement leur peau douillette Et mince
 Que tu les fais par tout le corps fremir.
 Par toy la nuit ell ne peuvent dormir,
 Ell ont tousiours la main en sentinelle
 Pour t'attrapper ore sur leur mammelle
 Or sur leur ventre & ore aux environs
 Du Paradis que tant nous desirons.

Pleust-il aux Dieux immortels que ie peusse
 Quand ie voudrois me transformer en Puce,
 A celle-fin que i'eusse le pouvoir
 De manier, de taster & de voir
 Le lieu pour qui ma trop dure Maistresse
 Me donne au cœur un monde de detresse.
 Si ie scauois que les enchantemens,
 Que les vaisseaux, que les attouchemens
 Dont Circé usa par estrange malice
 Pour transformer les compagnons d'Ulysse
 En vilz pourceaux, fussent bons à muer
 Un homme en puce & puis sans le tuer
 Quand il voudroit le rendre de puce, homme:
 I'en userois afin que quand le somme
 Dedans le liét enveloppe les yeux
 De la beauté dont ie suis furieux,
 Subtillement i'entraisse dans sa couche
 Pour luy baiser les roses de sa bouche,
 Pour manier & taster à souhait
 De son beau sein les deux gazons de lait,
 Pour librement sur sa cuisse arrondie,
 Et sur sa fesse amplement rebondie
 Me promener & faire mille bonds,
 Bref pour la voir du chef insqu'au talons.
 Puis ennuyé de telle mignardise,
 I'yrois tout plein du feu qu'Amour attize

LA PUCE

Dessus son sein, afin de luy humer
Toute l'humeur qui l'empesche d'aymer.
Et en son lieu luy mettre en la poitrine
Le feu gaillard de la gente Cyprine
Dont l'ardeur fait que nous nous entr'aymons
Et que d'enfans la terre nous semons,
Et qu'imitant toute autre creature
Nous assemblons les outils de nature.

Mais aussi tost que le feu de Cypris
De tous costez auroit son cœur épris
Et que l'humeur du tout seroit ostee:
Je laisserois ma figure empruntée
Et reprendrois celle qu'auparavant
J'aurois laissée & puis, Dieu sçait comment?
Voyant mon Ente en mes bras detenüe,
Pleine d'Amour, courtoise & toute nuë,
Opiniastre à mon feu souslager,
Toute la nuict i'apprendrois à nager
Dedans la Mer d'une beauté si belle,
Ore planant ore noüant sur elle.
Toute la nuict en cent mille façons
Je baiserois les petits monts beffons
De son beau sein, & les vermeilles roses
Sur les replis de ses leures écloses,
Et tout folastre en si folastres ieux
Je n'aurois cesse à tordre ses cheueux,
A pratiquer cent mille mignardises,
Cent mille ébats, cent mille gaillardises
A la taster ore bas, ore hault,
A la fesser, à prendre son Connaut,
Et luy monstrier combien ie suis adextre
A voltiger à droit & à senextre:
Mais quand le iour s'en voudroit reuenir
Je voudrois d'homme en puce deuenir

A celle fin de sortir d'avec elle
 Sans estre veu d'aucune sentinelle:
 Ou sans sortir demeurer tout le iour
 Dedans son liēt attendant le retour
 Du soir, afin d'encore me reioindre
 (Homme refait) sans soupçon & sans craindre
 A ces costez: & par ainsi tousiours
 En seureté, iouyr de mes amours.



LXV.

Las ! ie n'ay plus que ceste nuit à viure :
 Demain matin mon ame doit partir
 Avec ma Dame ! ô cruel departir !
 Que n'ay-ie au moins le moyen de vous suyure:
 Je voudrois estre ou de plon ou de cuyure
 Pour ne pouuoir les angoisses sentir
 Que sentiray, quand tu deuras sortir
 Hors de mon sein afin de la poursuyure.
 Au moins, mon ame, en cest eslongnement
 Ie te supplie affectionnément
 De luy conter la peine que i'endure:
 De luy conter mes ameres douleurs
 Avecques tant de souspirs & de pleurs
 Qu'à son retour ie la trouue moins dure.

SONNETS EN FAVEUR

LXVI.

Je voudrois estre au profond de la mer,
 Ou sur un mont quelque roche insensible:
 Je voudrois estre une souche impassible
 A celle-fin de ne pouuoir aymer.
 Pour aymer trop & pour trop estimer
 Vne beauté rigoureuse au possible,
 Je souffre au cœur un tourment si terrible
 Qu'il n'en est point là bas de plus amer.
 Dieux immortels si la pitié demeure
 Dedans vos cœurs permettez que ie meure,
 Ou que ie sois en marbre transformé:
 A celle fin qu'en si dure nature
 Je puisse mieux supporter l'auanture
 D'un miserable ayment sans estre aimé.

LXVII.

Pardonne-moy si ie ne sçauois croire
 Bon Iupiter, que tu reçois tant
 De miel au cœur, quand ton oreille entend
 La douce voix des filles de Mémoire,
 Que i'en reçois quand celle où vit la gloire
 Et le guerdon que ma peine pretend,
 Chante les vers qu'Amour en s'esbatant
 Me fait gemir sur le bord de mon Loyre.
 Telle douceur ne coule de la voix
 Du Rossignol alors qu'au plus doux mois
 Par les buissons il courtize sa dame:
 Que de la voix de celle en qui ie vy
 Il en couloit le iour que ie la vy,
 Et que son chant amadoüa mon ame.

LXVIII.

Plus que la mort ie veux fuir les lieux
 Où la beauté qui mon ame tempeste
 Trop fierement me saccagea la teste
 Sur mes vingt ans du foudre de ses yeux.
 Ie ne veux plus que mon mal soucieux
 Tant de caquets ni tant de ris appreste:
 Ores ie veux que la raison m'arreste:
 C'est trop long temps demeuré furieux.
 Trois fois Phœbus à la perruque blonde,
 D'un nouuel an a serpenté le monde
 Depuis hélas ! que ie suis amoureux,
 Et que ie sers une fiere excellence
 Qui pour guerdon de mon obeissance
 Comble mon cœur de soucis languoureux.

LXIX.

Maugré mon vueil il faut que ie reuere
 Ceste beauté qui deuore mon cœur
 Et qui, captif, sous sa fiere rigueur
 Le fait mourir d'une mort trop seuer.
 N'auois-tu point, ô prince de Cythere,
 Autre moyen de te faire vainqueur
 De moy pauure, qu'empruntant la vigueur
 Des yeux mignards d'une dame si fiere?
 Auois-ie un cœur plus qu'un autre fascheux
 A recevoir les effects de tes feux?
 Estois-ie, Amour, si difficile à prendre,
 Que pour m'auoir il t'a fallu seruir
 D'une beauté qui peut mesme afferuir
 Dessous tes loix le rocher le moins tendre !

SONNETS EN FAVEUR

LXX.

Par donnez-moy ie ne suis point ialoux !
 Tant seulement ie me fasche, Madame,
 Dequoy mon Cœur, mon Esprit & mon Ame
 Si loyaument vous ayment maugré vous !
 Helas i ay veu qu'auiez souci de nous !
 Mais maintenant ie ne sçay quelle flame
 Qui de cestuy qui de cil vous enflame
 A ce souci mis sans dessus dessous.
 Si que ie suis aujourd'huy le dernier
 De vos amans & i'estois le premier.
 O qui a til au monde plus fragile
 Que l'amitié des femmes Et leur foy !
 Ha ! q' à mon dam maintenant i'apperçoy
 Estre certain ce qu'en a dit Virgile.



A

MONSIEVR DE
RONSARD ROY

DES POETES

François.

Ronsard, d'autant qu'en vers tu me surpasses
 Et que tu as tout autre surpassé,
 Celle, dont l'œil ma le cœur offensé,
 Passe ta Dame en beautez & en graces.
Combien, Ronsard, à nos futures races
 Et à nous mesme eusses-tu delaislé
 De plus beaux vers: si Amour t'eust pouffé
 Ainsi que moy dedans si belles nassés?
Bien que tes vers soyent tellement sçauans
 Qu'ils n'ont laissé, Ronsard, à tes luyuans
 Qu'un desespoir d'imiter leur doctrine.
Si eusses-tu dauantage entrepris
 Si l'Archerot fils aîné de Cypris
 De ma Deesse eust touché ta poitrine.



SONNET
A MONSIEVR GUY SVR
L'EXCELLENCE DV POVR-
trait de son Ente.

DE quel pinceau as-tu, ô Guy divin Apelle,
Pourtrait si viuement ton Ente en ce tableau
Digne de decorer nostre Fontainebleau,
Ou plustost d'enrichir en Cypre vne chapelle.
Si ton Ente, mon Guy, est par tout aussi belle
Qu'elle est dans tes Sonnets le donne-iour fläbeau
Courant nostre horrizon ne void rien de si beau
Qu'est ton Ente & que sont les vers que tu fais d'elle.
Mon Tours resiouys-toy! celuy qui pour son Ente
A fait ce beau Pourtrait & qui pour elle chante
Tant de graues Sonnets d'une amoureuse voix
Est ton fils, qui fera que toute la Touraine
Se lou'ra de son Guy, comme le Vendomois
Se loüe de Ronsard & d'Homere un' Athene.

Iaques de la Rue Tourangeau.



POURTRAIT DE SON ENTE.

Sonnet aux Lecteurs.

I.

A Insi qu'Amour a gravé de son trait
Dedans mon cœur la vive remembrance
De la Beauté qui me tient en souffrance
Sur ce papier i'en ay fait le pourtrait.
Done si quelqu'un desire voir l'extrait
Du plus beau corps qui vint en nostre France,
Viens me cillader ce papier, où ie pense
L'auoir au vray diuinement pourtrait.
Il ne verra seulement la figure
De la beauté qui tant me desfigure
Et qui me peint sur le front le trespas:
Mais il verra quelle amitié ie porte
Aux traits vians de ceste image morte,
Affriandé des amoureux appas.

POVRTRAIT
Aux Cheueux.

II.

De quel pinceau subtil & délié
Peindray-ie bien ceste tresse de soye,
Ce brun Dedale où mon ame fouruoie
Et où mon Cœur est doucement lié!
Je peindrois bien de ce Dieu supplié
Des Thymbreans la tresse qui ondoye
A flocons d'or & le pail qui flamboie
Dedans le Ciel du Lion alié.
Je peindrois bien toutes les autres tresses
Qui sont au chef des plus belles Deesses:
Mais ie ne sçay si ie pourtrairay-bien
Celle qu'au front de ma Nymphe iolie
Se courbe en arc, tant ell'est embellie
De ne sçay quel inimitable bien.

Aux Mesmes.

III.

Cheueux frisez en mille crespillons
Et mignotez d'une tant bonne grace
Qu'Amour n'a point une plus belle nasse
Nyles Zephirs plus beaux éuentillons.
Ainsi qu'on void les cornus papillons
Voler ioyeux sur quelque verde place
Ainsi ce Dieu d'une ioyeuse face
Vole dessus vos crespes tortillons.
O beaux Cheueux, ô Perruque menuë,
Où est mon ame en prison detenuë
Et mille cœurs attachez & liez
Si vous voulez que par toute la terre
On vous louange au son de ma guiterre
Encordez-là de vos brins déliez.

Au Front.

IIII.

Front bien poly, trosne de magesté,
 Front yuoirin, où la Vertu se place,
 Front, où Diane ainsi qu'en vne glace
 Mire l'honneur de sa virginité,
 Front, marbre ainçois, où la divinité
 La gaillardise & la plus belle grace,
 Le ieu, le Ris, Idaliene race,
 Ont buriné toute leur Deité,
 Qu'un Vendomois, qu'un Belleau ne suis-je ore
 Pour peindre au vif ta beauté que j'adore
 Et l'Orient de ton lustre vermeil !
 Sur toy, beau front, si proprement s'assemble
 Le lyeu au teint de la rose qu'il semble
 Qu'en toy tousiours se leue le Soleil.

Aux Sourcils.

V.

Sourcils voutex, source de mon malheur,
 Source vrayment si l'arc d'Amour malheure !
 Car, ô Sourcils, vous n'estes ie m'asseure
 Que les beaux arcx de ce petit voleur.
 Donc, ô beaux arcx de noiratre couleur,
 Arcx ebenins, dont la courbe enfonseure
 M'a fait au cœur vne telle blesseure
 Que ie ne puis sentir autre douleur.
 Donc il faudra, beaux arcx, que ie vous fasse
 Subtillement paroistre en ceste face
 Bien que m'ayez offensé durement ?
 Non, ie voudrois que ie peusse parfaire
 Ce mien tableau sans qu'il vous fallust fairez
 Mais ie ne puis car fen est l'ornement.

POURTRAIT

Aux Yeux.

VI.

YEux, qui donnez à mes penfers des ailes,
 Les esleuant de ces terrestres lieux
 Pour les porter insqu'au trosne des Dieux
 Et leur monstrer les deitez plus belles.
 Yeux, où d'Amour naissent les estincelles:
 Yeux, dont l'azur est plus delicieux
 A contempler que n'est celuy des Cieux,
 Ni que les yeux des douces colombelles.
 Yeux, non pas yeux mais Spheres de Cypris,
 Dont les rayons m'ont tellement épris,
 Qu'au lieu de sang mes veines sont de braise.
 O beaux Soleils non iamais embrunis:
 Que ce m'est d'heur d'estre vostre Phœnix.
 Mourir pour vous c'est mourir de trop d'aise.

Aux Mesmes.

VII.

YEux, non pas yeux, mais Saphirs azurex,
 Yeux, qui auez & les traits & la flame
 Dont Cupidon époïnçonne & enflame
 Cent mille cœurs de vous enamourez.
 Yeux, de mes yeux chastement adorez,
 Yeux, où se forge & se trempe la lame
 Qui en cent lieux mon pauvre cœur entame,
 Et toutesfois, beaux yeux vous l'ignorez.
 Ha pleust à Dieu ! que le Ciel m'eust fait naistre
 Ayant au Sein une large fenestre
 Ou qu'il m'eust fait l'estomac de cristal:
 Au moins, beaux yeux, vous verriez quelle peine,
 Quelle douleur à la Parque me meins
 Et de combien vostre fen m'est fatal.

Aux Oreilles.

VIII.

O Belle, ienne & rondelette Oreille,
 Dont le destour en oualle formé
 M'a mille fois en herme transformé
 Voyant de pres ta celeste merueille :
 Trois quatre fois ie te suppli ne vueille,
 Qu'à mes helas ton pertuis soit fermé:
 Piteuse entends de mon cœur enfermé
 Dans tes detours la douleur nompareille.
 Si tu daignois vn quart d'heure esconter
 Les cruantez qu'Amour me fait goustey
 En t'adorant, belle Oreille, i'estime
 Que ie pourrois rencontrer à la fin
 De mes trauaux la souhaitable fin
 Et que non vueil s'accorderoit à ma ryme.

Au Nez.

IX.

Nez, il faudroit que ie sceusse pourtraire
 Comme un Apelle ou bien cōme vn Timant
 Pour peindre au vis ton diuin bastiment
 Et ta longueur à la laide contraire.
 Celle qui peut par ses graces distraire
 Le beau Paris de son entendement
 N'en auoit pas, selon mon iugement,
 Vn si bien fait Et qui peust si bien plaire.
 Mon Dieu quel bien & quel contentement
 Reçoit vn œil voyant si ioliment
 Ton beau porfil par ta face descendre.
 Mon Dieu ! mon Dieu quel paradis au cœur
 Reçoit celuy qui peut sentir l'odeur
 En te baisant que tu daignes respandre.

POURTRAIT

Aux Ioïes.

X.

Quand ie te voy, ô nymphelette ioïe,
 Ie pense voir quelque l'yz blanchissant
 Baiser le teint d'un bouton rougissant
 Ou quelque œillet qui dessus le lait noïe:
 Plus que ton teint d'argentine ie loïe
 Ces petits trous que ton ris blandissant
 Au beau milieu de toy va batissant
 Car mon Seigneur à tout heure si ioïe.
 Dans ces trous la cest Archerot vainqueur
 Estoit caché, le iour que dans mon cœur
 Il mist le trait empenné de ta grace.
 Il y estoit, mais ie ne le vy point
 Sinon apres que sa fleche m'eust poingt,
 Et qu'il se fut emparé de la place.

A la Bouche.

XI.

Bouche dy moy, dy moy, Bouche sucrée,
 Bouche de musc, Bouche de toutes parïs
 Mignonnement enceinte de ramparts
 De fin corail, où Amour se récrez:
 Dy, quelle fleur dès long temps enpourpree
 Du sang diuin de tant de vaillans Mars
 Peut esgaler ces couraux tant mignards
 Où mainte perle en bel ordre est encree:
 Dy, ie te prie, afin qu'en l'épurgeant
 Dans vne Conque aussi claire qu'argent
 De son beau sang ie te peigne en ma carte,
 Et que d'un art prompt & laborieux
 Ie rende icy les hommes furieux
 Du vain pourtrait de ta vine écarlate.

Sonnet aux Auettes.

XII.

Fille du Ciel, ô menagere Auette
 Ne lasses plus tes vollans auirons
 Pour effleurer à petis becs larrons,
 Les belles fleurs qui naissent sur hymette.
 Sans te peiner d'une si longue traite
 Sur ceste bouche ou bien aux environs
 Tu peux sucçer un milier de fleurons,
 Maint hyacinthe Et mainte Paquerette:
 Ici la fleur qui nâquit d'Adonis
 Croist à foison, ici sont épanis
 Les Lix les Tymes & le girofle encore:
 Mais gardes t'oy, déroband leur douceur
 Pour t'enrichir, qu'un brandon ravisseur
 Ainsi qu'à moy, le cœur ne te denore.

Au Menton.

XIII.

Petit Menton, pouspinement fourché
 Par le milieu d'une petite raye,
 C'est toy, mignard, qui me ronges le faye,
 C'est toy qui m'as sur Caucaſe fiché.
 Si dedans toy quelqu'Alcide est caché
 Commande luy, beau menton, qu'il employe
 De son pouuoir à me remettre en ioye
 Et à m'oster d'où ie suis ataché.
 Puis ie diray par toute nostre France
 Que tu es seul mon Dieu de deliurance,
 Quel est ton prix, Et qu'ell'est ta valeur:
 Et comme Hercule en force inuolable
 Pour t'obeyr me fut si charitable,
 Croissant son los d'un tresiesme labeur.

POVRTRAIT

Au Chef.

XIIII.

CHeſ tout diuin, il faut que ie me ſerue
 De ton Eſprit à toute choſe meur
 Si ie veux bien acheuer ce labeur
 Qui vn renom eternel me reſerue.
 Cheſ où le Ciel tous ſes treſors conſerue,
 Qui és rempli de ſcience & d'honneur,
 Comme iadis le Celeſte Empereur
 De ton cerueau ſay naiſtre vne Minerve
 Fay tu le peux, afin que ſon ſecours
 M'ayde à dreſſer de ceſt œuvre le cours
 Et à nager ce deſtroit de Malee.
 „ Tu és diuin : toute diuinité
 „ Doibt ſubuenir à la neceſſité
 „ De celuy là dont ell'eſt appellee.

Au Col, & à la Gorge.

XV.

Col blanc & rond, Gorge graſſe & douillette
 Qui ſouſtenez ce petit Vniuers,
 Ce Chef des Chefs dont les effets diuers
 M'ont mis au cœur l'amoureuſe ſagette.
 Col vn peu long, Gorge vn petit languette
 Voulez-vous-pas que i'honore mes vers
 De vos beaux lyx qui n'ont peur des hyuers
 Ni de l'ardeur que l' Auant-chien nous iette.
 O Col charnu ton graſſet embonpoint
 Comme beaucoup ne nous decouure point
 Des nerfs tendus alors que tu te tournes,
 Tu és tout beau : Et toy Gorge de lyx
 Tu és ſi belle en tes deux petits plix
 Qu'en mes penſers ſans ceſſe tu ſeournes.

Au Sein.

XVI.

Sein de Liguste où mainte belle veine
 De çà de là se couleure en rameaux,
 Ainsi que fait à l'entour des Ormeaux
 Ou le Lyerre ou la Lembrunche vaine.
 Ou tout ainsi qu'en une mer seine
 Le franc Coral, le miracle des eaux
 Te te veux peindre en mes carmes nouveaux
 Et t'affranchir de la Parque inhumaine.
 Ton lait caillé merite beaucoup mieux
 Pour sa blancheur de decorer les Cieux,
 Que ne fait pas celuy-là de la Cheure,
 Qui alaicta dans l'Antre Dictéan
 Soigneusement le grand Panonphean,
 Desalterant son enfantine leure.

Aux Tetons.

XVII.

Fermes Tetons, auteurs de mon souci,
 Sacré tresor de ce Sein de Porphire,
 Flots aboutis de rubis qu'un Zephire
 Fait tremblotter d'un sousspir adouci.
 Sein, mer ainçois de lait bien époussi
 Si tu n'as soing de mon petit nauiure
 Entre tes flots flottant plein de martire
 Iamais n'ira usqu'au port de merci.
 Sein toutesfois bien peu ie me soucie
 De ton secours: mon Nauiure & ma vie
 Auront entor trop de los d'abyfmer
 Et de noyer leur fiere destinee
 Et de trouuer leur derniere iournee
 Par si beaux flots dedans si belle Mer.

POVRTRAIT.

Aux Espauls.

XVIII.

IL me faudroit du marbre Parien
 Pour faire bien ceste Espaul iumelle
 Qui en blancheur surpasse la memmelle,
 De la beauté mere au Cytherien:
 Il me faudroit de l'yuoire Indien,
 Ou de celuy dont la troupe immortelle
 Des puissants Dieux, piteuse refist celle
 Qui fut ostee au filz Tantalien:
 Il me faudroit de la neige plus blanche
 Que celle-là que l'huyet morne épanche
 Dessus le chef de quelque mont fort hant:
 Et me faudroit ô delicate Espaulle
 Estre le mieux peignant de nostre Gaule,
 Pour te pourtraire ainsi comme il te fant.

Aux Bras.

XIX.

BRas de Iunon legerement charnu,
 Bras arrondi d'un artiste chef-d'œuvre,
 Bras qui dessous ta claire peau decœurre
 De rouge sang maint ruisselet menu:
 Bras yuoirin, que mille fois tout nu
 J'ay baisoté de ma iumelle leure.
 Bras, pleust aux Dieux que i'eusse fait un œuvre,
 En tes liens ardemment detenu.
 Jamais, ô sainte Idaliene gloire,
 Ne chanteray-ie un Pean de victoire
 Entortillé de ce bras solement?
 Et ne tiendray-ie en vne couche mole
 Jamais mon Ente, afin que ie recole
 En sa moitié ma moitié doucement?

Aux mains.

XX.

O Belle Main, dont mon cœur est épris,
 O belle Main dont la blancheur insigne
 Est mille, mille Et mille fois plus digne
 Du present d'or que celle de Cypris.
 De tes cinq doigts la richesse & le prix
 Pourroient encor' eschanger en un Cigne
 Ce puissant Dieu pere du lumeau Signe,
 Qu'on voit flamber au celeste lambris.
 O belle Main, ô main douce guerriere,
 Main qui detient mon ame prisonniere
 Dans les filetz de cet aveugle Archer
 Si tu as soing d'estre de moy pourtraite
 N'empesche plus ma main quand ie souhaite
 Taster le mont de ce ioyau si cher.

Au Ventre.

XXI.

Si le parfait consiste en chose ronde,
 Comme il est vray, petit Ventre refait,
 Ventre poupin, tu es du tout parfait
 Car rien plus rond ne se trouue en ce monde.
 Ceste beauté qui s'engendra de l'onde,
 Puis engendra cet enfant qui me fait
 Tant lamenter, ne l'auoit si bien fait
 Passant la mer dans sa coquille blonde.
 Tu es tout doux, tout gras, tout rebondi,
 Tout, potelé, tout beau, tout arrondi
 Tout blanc, tout net, tout gentil & tout lesté!
 Mais si tu veux encore estre plus rond
 Pay des outilz, Ventre, qui te feront
 Beaucoup plus rond que la rondeur celeste.

POVRTRAIT

Au NombriL.

XXII.

Petit NombriL, NombriL signe amoureux,
 Bien que mon œil n'eut iamais ceste grace
 De te voir nud si prendray- ie l'audace
 De te pourtraire en mes vers sauoureux.
 Petit NombriL, qui me rend langoureux
 Par un desir qui tousiours me pourchasse
 De voir le lieu, le canton Et la place
 Et le voisin de ton seiour heureux:
 Petit NombriL, ainçois petite rose
 Dans le milieu de ce beau ventre esclose:
 Petit NombriL, fidelle compaignon
 Du Paradis où ie tasche sans cesse
 D'entrer, & là d'une prompte allegresse
 Me bien-heurer d'un branlement mignon.

A son Compaignon.

XXIII.

O Des Amours le repos gracieux,
 O le tresor des tresors de mon Ente,
 O petit mont, ô coraline fente,
 Qui peut tenter les hommes & les Dieux.
 Mont feultre d'un cotoin precieux,
 O Paradis, faudra-t'il que ie tente
 Ton vain pourtrait sans qu'au vray ie contente
 De ta douceur mes esprits enuieux.
 Croy moy, tu fais, mon Ente, trop de conte
 En ta verdeur de ne sçay quelle honte?
 Honte qui fait que le monde defaut.
 Non non, ne crains: ensuy-moy la Nature
 Laisant la honte à ceux qui en ont cure:
 „ Iamais en soy la nature ne faut.

Aux

Aux Cuisses,

XXIIII.

Cuisses, cent fois plus blanches que n'est pas
 Le Cigne errant le long de la Tamise
 Et plus cent fois que n'est la neige mise
 En quelque endroit escarté de nos pas.

Souffrirez-vous que ie voise au trespass
 Sans visiter ce gazon qui se frise
 Entre vous deux d'un cotton que ie prise
 Plus que celui qu'eut Iason par appas.

Non que ie croy ! car telle forfaiture
 Démentiroit vostre blanche teinture
 Et la beauté de vos flancz arrondis.

On dit aussi que le blanc signifie
 Simplicité, s'il faut que ie m'y fie,
 J'iray bien tost tout droit en Paradis.

Aux Genoux.

XXV.

Souples Genoux, hostes de ma Memoire,
 Dont les ressorts emmentellez de chair
 Font ceste iambe arrester ou marcher,
 Selon qu'il plaist à cest Ange de gloire.

Genoux, plus doux qu'une boule d'ivoire,
 Et mille fois plus plaisans à toucher
 Que ne sont ceux des Nayades du Cher,
 Ou que ceux-là des Nymphes de mon Loire.

Halbeaux Genoux trop fidelles portiers
 Du Paradis où l'entrouis volontiers
 Si vos efforts ne trompoient mes pratiques:

Si vous voulez que ie vous peigne bien,
 Permettez-moy un si desiré bien,
 Vous n'en serez reputés moins padiques.

POURTRAIT
Aux Iambes.

XXVI.

Pilliers d'argent, qui fermes supportez
Ce beau logis, cest'Espargne où Nature
Et le forger de toute creature
Ont enfermé leurs plus riches beautez.
Iambes de lyx qui toutes surmontez
A bien danser : monstrez vostre teinture,
Vostre longueur, & de quelle peinture
Il faut trasser les greues que portez.
Dieux immortels, quelle vivante neige!
Que de blancheur ! hélas, bons Dieux ! que n'ay-ie
D'un seul Bunel la delicate main,
Et son pinceau trempé dans de la cresse
Pour vous trasser ! Si chose si supresme
Se peut trasser par artifice humain.

Aux Pieds.

XXVII.

Il ne faut plus qu'on me vante Tethis
Roïne des Eaux & femme de Neptune
Pour ses beaux pieds, ceux de ma Nymphé brune
Sont plus estroits & beaucoup plus petits.
Pieds assurez, rondement abrutis
En dix orteils vens de toute infortune !
Ce peut-il voir Deesse sous la Lune
Qui en ait deux si beaux & si gentis ?
Je suis heureux vraiment ie le confesse
Et trop heureux, de quoy ma Muse cesse
Son ceuvre aux pieds d'un pourtrait si divin :
Donc pour finir au parfait Simulacre
De votieux à tes pieds ie consacre
Pour tout iaman mon principe & ma fin.

L'Auteur à son Pourtrait.

XXVIII.

Que n'ay-ie au Chef une centaine d'yeux
 Comme celuy qui la fille d'Inache
 Gardoit aux prez alors qu'elle estoit va che
 Pour t'ombrager, ô Pourtrait, un peu mieux.
 Je suis certain qu'un monde d'Enuieux
 La dans son cœur mainte iniure remasche
 Pour t'acoster, Pourtrait, mais ne t'en faschez
 L'Ignorant est toujours iniurieux.
 Pourueu, Pourtrait, que tu puisse complaire
 A ton patron, que te chaut de desplaire
 A tant de Sorz jaloux de la vertu?
 Qui en despit de leur langue baveuse
 Me ceint le chef de la branche famense
 Pour n'estre point de leur foudre battu.
 Luy mesme.

XXIX.

Tout le plus beau dont le Ciel & Nature
 M'ont fortuné du iour que ie nasquis:
 Tout ce que i'ay par artifice acquis
 Suyuant le trac de ma bonne auanture:
 Tout ce qui m'est de diuine pasture:
 Tout ce qui est à ma gloire requis:
 Et tout cela dont ie me suis enquis
 Depuis dix ans par une honneste cure:
 Tous les lauriers & toutes les douceurs
 Que m'ont donné les neuf sçauantes Sœurs,
 Depuis le iour que ie leur fis hommage,
 Tout ce que i'ay de l'immortalité:
 Tout ce que i'ay de la mortalité
 Je le consacre aux pieds de cest image.

Fin du premier liure des Souspirs Amoureux.

A MONSIEVR GUY SVR
LES AMOVRS DE
son Anne.

SI doucement l'oiseau musicien
Ne plainct en May sous la verde crespine
Des arbrisseaux l'impudique rapine
De son honneur par le Roy Thracien :
Si doucement le harpeur ancien
Ne se plaignoit là bas à Proserpine
Du fier trespas de sa nymphe poupine
Pour la r'auoir du creux Tenarien :
Que tu te plains doucement de ton Anne
Mon docte Guy, qui fiere te condamne
Pour l'aymer trop à cent mille trespas.
Puis que le miel de ta plainte amoureuse
N'a peu charmer sa fierté rigoureuse,
Qui desormais en zoudra faire cas?

Gabri. laquet Lionnois.



LE
 SECOND LIVRE
 DES SOVSPIRS AMOV-
 REUX DE GVX
 de Tours.

Sonnets en faueur de son Anne.

I



Mour voyant que ie m'estois osté
 Du tout en tout de son obeysance,
 Et que luy seul il n'auoit la puisſance
 De me regir selon ſa volonté.
 Il m'endia ſecours à ta beauté
 Et empenna la fleche qui m'offenſe
 Si doucement, de ta belle eloquence
 Et fiſt ſon arc de ton ſourcil voûté:
 De tes Cheueux il ourdit la ficelle
 De ce bel arc: de la vine eſtincelle
 De tes beaux Yeux, il en fiſt ſon brandon.
 Puis en ce poinct il vint pour me combattre:
 Mais moy, voyant qu'il auoit pour me battre
 Tant de beaultez, ie luy requiſ pardon.

D iij

SOUSPIRS AMOUREUX

II.

C'est à ce coup, Musés, que ie suis pris
 Et qu'un bel œil triomphe de mon ame:
 C'est à ce coup que l'amoureuse flame
 De tous costez me tient le cœur épris:
 C'est à ce coup que l'enfant de Cypri
 Me fait au vray seruiteur d'une Dame,
 Dont la beauté qu'en mes vœux ie reclame
 Du beau Troyen meriteroit le prix:
 C'est à ce coup que le Ciel me condamne
 Parfaitement d'aymer une belle Anne
 Et d'embellir le monde de son nom.
 Sus doncques sus, Pucelles que i'estime,
 Portez si loing les accens de ma ryme,
 Que l'Vniuers soit moins que son renom.

III.

Amour pour faire une belle vengeance
 De moy chetif, qui l'auois à desdain,
 Partit du Ciel ayant l'arc en la main
 Bien resolu de punir mon offense.
 Du premier coup droit au cœur il m'eslance
 Un poignant trait, que ie voulu soudain
 Defraciner, mais quoy ce fut en vain,
 Car mon Espoir y faisoit resistance:
 Si le Thebain aux combats hasardeux
 N'osoit vaillant combattre contre deux,
 Moy qui ne suis nullement pour la guerre
 Qu'iussay-ie fait contre tels ennemis
 Qui maintesfois ont à leur loy soumis
 Le Ciel, la Mer, les Enfers & la Terre.

IIII.

Clothon à peine au tour de sa fusée
 De mon printemps la trame deuilloit,
 A peine encor ma leure se bordoit
 D'une toison brunettement frisée:
 Quand un bel œil d'une flamme puisée
 Du plus beau feu qui dans le Ciel ardoit,
 Eprit mon cœur, qui point ne se gardoit.
 Et me rendit toute l'ame embrasée.
 Cinq ans y a que ie suis tout en feu,
 Et toutes fois eschauffer ie n'ay peu
 Le beau juiet de ma flamme supreme.
 O bel œil brun semence de mon dueil
 Je t'accompare en effect au Soleil,
 Qui brusle tout sans se brusler soy mesme.

V.

Anne mon Tout, que tant i'honore & prise,
 Je ne suis point ce fier Pigmalion
 Qui plus cruel qu'un Tigre on qu'un Lion
 Tua l'Espoux de ta germaine Elise.
 Je ne suis point ce traistre fils d'Anchise
 Reste des feux du superbe Ilion,
 Qui à ta sœur remply d'un million
 De trahisons rompit sa foy promise:
 Mais bien ie suis ce lamentable Guy
 Qui pour t'aymer a tellement languy
 Depuis cinq ans en passion extreme,
 Qu'ores il n'a ny force, ny pouuoir
 De te seruir, ny mesme de mouuoir
 Sa langue afin de te dire qu'il t'ayme.

VI.

Quand i'apperçoy les beautex de mon Ange,
 Je m'esbays que le pere des Dieux
 Pour l'abuser & pour en iouyr mieux
 En quelque Cigne encore ne se change:
 Qu'il ne se met sous la figure estrange
 Ou d'un Taureau, ou d'un Or precieux:
 Cent mille fois il a quitté les cieux
 Pour des beautex de plus basse loüange.
 Danaë, Lede & ceste nymphe encor
 Qui fut rauie à son pere Agenor
 N'auoient le port, ny le ris si solastre.
 He! fut-il onc vne telle beauté
 Que celle-là qu'en toute loyauté
 Mon cœur adore & mon œil idolastre?

VII.

Je pense errer là haut entre les Dieux
 Et m'abreuuer de Nectar à leur table
 Quand i'apperçois la clarté delectable
 De cest œil brun d'où s'écoule mon mieux.
 Il fait beau voir la lumiere des Cieux,
 Et du printemps la grace peu durable:
 Il fait beau voir dessus l'Indique sable
 Le Diamant reluire precieux:
 Il fait beau voir l'Aurore diapree
 Sortir gayment de sa couche pourpree
 Peinte de fleurs: mais il fait plus beau voir
 L'œil, que mon œil si chastement adore,
 Car de luy seul le Soleil & l'Aurore,
 Et le printemps empruntent leur pouuoir.

VIII.

Ce peut-il faire, ô Dieux, qu'une Beauté
 D'ame & de corps si parfaitement belle
 Soit contre amour de nature rebelle
 Conuant un cœur remply de cruauté
 Je ne croy pas, ô Dieux, qu'ayez esté
 Si desloyaux & si pleins de cautelle
 D'emprisonner sous une beauté telle
 Quelque rigueur ou quelque dureté.
 Si elle estoit de nature seueré,
 Cest Vniuers qui tant l'ayme & reueré
 Comme empruntant d'elle son action
 Seroit perdu & le sec & l'humide,
 Le froid, le chaud, le mol & le solide
 Retourneroient en leur confusion.

IX.

Ore ie croy, Phœbus pere du iour,
 Que sur les bords du Phrigien Scamandre
 Tu fus espris des beautés de Cassandre
 Laquelle en fin te fit un mauuais tour.
 Et que du Ciel ton bien-heureux seiour
 En ces bas lieux tu as daigné descendre
 Souuentefois pour nos Dames surprendre
 Trop viuement épointé de leur amour:
 Car ce pendant que ma belle folastre
 Estoit hier à rire & à s'ébatre
 Parmy les champs de ses beautés ravis,
 Tu ne cessas d'une vaine escincelle
 De l'ceillader l'estimant la plus belle
 (Non sans raison) de celles que tu vis.

X.

Tu conseillois à ta germaine Elise
 D'aymer le frere au petit Cupidon,
 Qui des fureurs du Dolope brandon
 Dessus son dos sauua son pere Anchise:
 Et luy disois, Ma sœur que plus ie prise
 Que la clarté dont Titan nous fait don,
 Que tu verrois en grand honneur Sidon
 Si ce Troyen à femme t'auoit prise:
 Et luy disois qu'il n'estoit sous les Cieux
 Rien aux humains de plus delicieux,
 Que cest Archer & sa flame supreme:
 Doncques pourquoy ne veux-tu point aymer,
 Toy qui d'amour la voulois enflamer!
 Laisse ta sœur & songes pour toy-mesme.

XI.

Que dans cest eau ne la tien-ie aussi nuë
 Que i'y suis nud ! imitant les Tritons,
 Les Esturgeons, les Dauphins Et les Tons
 Je froy l'amour sur la greue menuë:
 Je baiserois sa gorgette charnuë
 Et le vermeil de ses ieunes tetons.
 Blancs & polis comme deux pelotons
 De lait & caillé, ou de neige chennë:
 Je mignott'rois ses cheveux gredillez
 Confusément sur l'onde esparpillez,
 Dont Cupidon mille cœurs encordelle.
 Puis i'essayerois, ainsi que le poisson
 Par quelque belle Et gentille façon
 Au prochain bord de frayer avec elle.

XII.

Non, non vrayment tu ne me cognois pas
 A mon malheur, ie le sçay bien, Mignonne,
 Si tu auois cognoissance assez bonne
 De moy cheuf, i'aurois quelque soulas,
 Et m'auoiant, de moy tu ferois cas,
 Ou tu serois une fiere Lionne:
 Car pour t'aymer iour & nuict me talonne
 Obstinément un monde de trespas.
 Si tu sçauois mon vouloir & combien
 Je te desire & d'honneur & de bien,
 Je suis certain que i'aurois quelque place
 En ton amour & que sans plus tarder
 Tu laisserois mon nauire aborder,
 Heureusement au haure de ta grace.

XIII.

Ceste beauté qui doucement me tuë
 Suiuoit hier sa mere pas à pas:
 Plus iolymment Pafithe ne suit pas
 La Deité en Cypre recognuë.
 Folastrément elle femoit la ruë
 D'un million de gracieux appas
 Que mes deux yeux, trop prompts à mon trespas,
 Alloient mangeant d'une bouche goulüë.
 Mais aussi tost qu'ils en eurent mangé
 Je fus en cerf, comme Acteon, changé,
 Puis demoré d'une innombrable suite
 Non de limiers, mais de soucis mordans,
 De soings diuers & de desirs ardans,
 Qu'un Artémis halloit apres ma fuite.

XIIII.

Anne mon Tout, en despit que i'en aye,
 Il faut qu'à tous ie confesse hautement,
 Que ton bel œil du monde l'ornement,
 M'a fait au cœur vne profonde playe:
 Et toutesfois ie ne veux qu'on essaye
 De me donner quelque soulagement:
 Ce m'est trop d'heur & de contentement
 D'estre blessé d'une œillade si gaye.
 Face le Ciel, Amour & le destin,
 Que mon cœur soit à iamais le butin
 De ce bel œil qui doucement l'entame
 De ce bel œil qui le premier ailla
 D'un beau desir mon soing qui s'enuolla
 Dés lors au Ciel pour voir au vray ma Dame.

XV.

Pour la douleur extrêmement cruelle,
 Qui iour & nuit m'époinçonne & me mord,
 Longs temps y a que la seuerie mort
 M'eust trauersé le cœur de sa quadrelle:
 Mais pour autant que le pourtrait de celle
 Dont les beautez me font si doux effort,
 Y estoit peint, n'y voulut faire tort
 Craignant gaster vne image si belle.
 Voyla que c'est que d'auoir imprimé
 Dedans le cœur le pourtrait estimé
 De ma déesse: ô pourtraiture belle,
 Je suis certain que tous ceux qui l'auront
 Ainsi que moy dans le cœur, ne mourront
 Frappez du trait de la Parque cruelle.

XVI.

Rien qu'un seul poinct, Anne, ne vous empesche,
 D'estre çà bas la premiere en beauté,
 Ce seul poinct est ceste orde cruauté,
 Anne, qui fait que vostre beauté pêche:
 Osez la donc, sus sus qu'on se dépesche
 Pour paruenir à ceste primauté!
 Soyez courtoise, usez de priuauté,
 Ne soyez plus si dure Et si reuesche.
 Anne, vrayment la rigueur vous sied mal!
 La rigueur est propre à quelque animal
 Qui court les champs, non à la belle fille.
 Un chacun dit que si vous n'auiez point
 Le cœur taché d'un si malheureux poinct,
 Que vous seriez parfaitement gentille.

XVII.

J'auray tousiours au plus beau de mon ame
 Du mois d'Auril le vingt uniesme iour:
 Car ce iour là le puissant Dieu d'amour
 M'éprint le cœur de sa gentille flame.
 En ce iour là j'eus l'heur de voir ma Dame,
 De voir son front des graces le sciour,
 De voir ses yeux, où folastre à l'entour
 Cêt archerot dont la fleche m'entame,
 O iour heureux en qui ma puberté
 Heureusement perdit sa liberté,
 Qui maintenant heureuse, est affermie
 Avec mon cœur, deffous l'heureux pouuoir
 D'une beante qui fait d'ordre mouuoir
 Les pas suzuis du Sphère de ma vie.

XVIII.

Hier au soir, qu'il la faisoit bon voir
 Se pourmener en simple verdugade,
 Et des rayons de sa gentille œillade,
 Faire le Ciel de merueille esmouvoir!
 He Dieu! que lors n'auoy-ie le pouuoir
 De luy donner vne estroicte accolade,
 Ou pour le moins de moy-mesme ambassade,
 Luy faire au vray mes angoisses scauoir!
 Mon Dieu! mon Dieu! que i'auoy grande enuie
 De l'aborder la voyant si iolie,
 Et si folastre en son cotillon verd:
 Mais ie n'osay, car dedans son œillade
 Cent Amoureux estoient en embuscade
 Qui de cent traitz le sein m'eussent ouuert.

XIX.

Ieune Beauté, merueille de nostre age,
 Ie t'ayme tant que ie voudrois auoir
 Cent Et cent cœurs, afin de te pouuoir
 Aymer cent fois & cent fois dauantage,
 He Dieu! que n'ay-ie à l'entour du visage
 Ainsi qu'Argus cent yeux pour mieux te voir!
 Que n'ay-ie aussi pour mieux te conceuoir
 Autant d'esprits que par l'air il en nage!
 Pour bien aymer tant Et tant de beautex,
 Qu'on voit reluire en toy de tous costex,
 C'est peu d'un cœur, Madame,
 Et c'est trop peu que deux yeux pour les voir,
 Et pour en soy toutes les conceuoir,
 C'est trop peu que d'une ame.

XX.

Ceste Beauté pour laquelle ie porte
 Les pleurs aux yeux, le souci sur le front,
 Hier au soir ourreloit d'un doigt pront
 De la holande estant sise à sa porte,
 Et là ce Dieu dont la quadrelle forte
 M'a fait au cœur un ulcere profond
 Mignardement voletoit tout au rond
 Des raiz dorez de son œillade accorte.
 Puis ennuyé de voller se cachoit
 Dedans ses yeux, d'où viste il decochoit
 Dix mille traitz sifflans comme la foudre
 Dedans les cœurs de ceux qui en passant
 Alloient leurs yeux des graces repaissant
 Qui s'esbattorent avecques elle à coudre.

XXI.

Ie pense voir la mignarde Cypris
 Se promener sous la tarde serce
 Par le trauers d'une odorante pree
 Avec Amour, les Graces & les Ris.
 Quand i'appercoy celle qui me tient pris
 Dans les crespons de sa tresse doree
 Se promener au soir estant parce
 Tant seulement de son cottillon gris:
 Quand ie la voy entre ses deux cousines,
 Ains entre deux Nymphelettes diuines
 Se bragarder en ce gay vestement,
 Et des rayons de ses vives œillades
 Serener l'œil des pitieuses Pleiades
 Et resjoüy par tout le firmament.

S O V S P I R S A M O U R E U X

XXII.

Je vois hier estant à ma fenestre
 Deux beaux Soleilz coste à coste marcher,
 Avecques eux estoit ce ieune archer
 Qui est des dieux & des hommes le maistre:
 Je ne pouuois appertement cognoistre
 Lequel des deux luy estoit le plus cher,
 Or il alloit le fenestre cercher,
 Or il cerchoit celuy du costé dextre:
 Tantost gaillard le gauche il caressoit,
 Tantost ioyeux le dextre il cherissoit
 Ne monstrant point affection plus grande,
 A l'un qu'à l'autre, horsins qu'il baisottoit
 Vn petit plus celuy du costé droit,
 Car il auoit la bouche plus friande.

XXIII.

Si ie voulois, Anne, vous presenter
 Quelques fleurons dignes de vostre grâce,
 Qui celle-là des Charites efface
 Je les voudroy de vous mesme emprunter.
 De vostre Sein digne que Iupiter
 En pluye d'or encore se reface
 L'emprunteroy' les beaux lyx, où se place
 Ce ieune archer qu'on ne peut eniter.
 De vostre iouë à l'Aurore pareille
 L'emprunteroy' l'aiglantine vermeille,
 Et les œilletz de vos leures encor:
 Puis pour les ioindre en vn bouquet insigne
 L'emprunterois vn de vos cheueux d'or:
 Seroit-ce pas vn bouquet de vous digne?

XXIIII.

Je n'ay point d'yeux que pour voir ma rebelle,
 Ni de desirs que pour la desirer,
 Ni de sousspirs que pour la sousspirer,
 Ni de penfers que pour penser en elle.
 Iel'ay si bien empreinte en ma cervelle
 Que ie ne puis autre chose priser,
 Ni d'autre dame en tous lieux deuiser,
 Ni receuoir affection que d'elle:
 Je n'ay des piedz que pour l'aller chercher,
 Je n'ay des mains qu'afin de la toucher,
 Ni point de cœur que pour concenoir d'elle.
 Bref ie n'ay rien qu'elle n'ait, Et ne puis
 Me dire à moy tant à elle ie suis,
 Et toutesfois elle m'est si cruelle!

XXV.

Je cherche paix & ne trouue que gaerre,
 Je suis en feu Et si suis tout glacé,
 Je n'estreins rien & tiens tout embrassé
 Je volle au Ciel & ne bouge de terre:
 Je suis deliure & l'on me tient enserre,
 J'aime estre libre & veux estre enlacé,
 J'ay un cœur vif en un corps trespasé,
 Je veux honneur par des-honneur acquerre:
 Je voy sans yeux, ie disconre sans voix,
 Je veux mourir sans mourir toutesfois,
 A mon secours un rocher ie reclâme:
 Je me nourris du fruit de mon tourment
 Vie & trespas ie prise également,
 En tel estat ie suis pour vous, madame.

XXVI.

Traistres aspects d'horoscope amiable,
 Yeux, qui m'avez si faussement deceu,
 Que maudit soit le iour que i'apperceus
 De vos regards le Ris tant dommageable.
 Mieux m'eust vallu qu'une peste incurable
 Eust dans mes os mille fieures conceu,
 Ou que mon cœur au trauers eust receu
 Le trait fatal de la mort implacable.
 Helas! depuis ce iour infortuné
 Que ie vous vey, un desir obstiné
 A fait tousiours dedans moy sa demeure
 Et un Espoir aussi meschant que luy
 Sous beau semblant entretient mon ennuy
 Afin tousiours que mourant ie ne meure.

XXVII.

Pour auoir prins ta seconde naissance
 Du preux Ajax, & ta rouge couleur
 De son beau sang, quand luy plein de fureur
 Il expia luy-mesme son offense.
 O bel Ocillet, il ne faut que tu pense
 Qu'un tel subiet excite ect honneur
 Que ie te fais, un plus rare bon-heur
 Contraint mon cœur à telle reuerence:
 C'est que ton teinct me semble tout pareil
 A celuy là de ce coral vermeil,
 Qui doublement flambe dessus la bouche
 De la beauté que d'autant plus ie suy
 Que sa rigueur augmente mon ennuy,
 Et qu'elle m'est inhumaine & farouche.

XXVIII.

Sur l'herbe tendre à l'ombre d'un ormeau
 Cette beauté que j'adore estoit sise
 Là Cupidon, le Ris, la Mignardise
 Volloient au tour de son soleil iumbeau.
 Jamais le Ciel ne fist rien de si beau:
 Dessus sa ioüe estoit vne cerise
 Qui au milieu d'une blancheur exquise
 Flamboit ainsi qu'un coral dedans l'eau.
 Un attifait luy couvroit le visage
 Qui augmentoit sa grace d'unantage
 Ce me sembloit tant i'estoy transporté.
 Zephire adonc qui la voyoit si belle
 Molettement l'esuentoit de son aile,
 Se pendillant à son poil mignotté.

XXIX.

Amour, qui voys tous mes pensers ouuers
 Et les tourmens où toy seul tu me guides
 D'où vient cela que mes maux homicides
 Sont, fors à toy, à tout autre couuers?
 Ceste Beauté qui preside à mes vers
 Et qui commande à mes neuf Pierides
 Dit qu'elle n'a les yeux assez lucides
 Pour voir en moy tant de tourmens diuers.
 Puis se moquant me dit que ie la moque,
 Quand à mon aide humblement ie l'inuoque,
 Et qu'à ses yeux ie demande pitié.
 Helas! Amour punis cette arrogante!
 Fais qu'elle m'ayme ou que de moy s'absente
 Malgré ses yeux toute vaine amitié.

SOUPIRS A MOUREUX.

XXX.

Je ne suis pas si pauvre de raison
 De m'estimer capable de ta grace,
 Anne, iamaïs une si sotte audace
 N'envenima mon cœur de ce poison.
 Pour faire à toy de moy comparaison
 Il me faudroit estre né de la race
 De Iupiter, & tenir une place
 Telle qu'il tient en la haute maison.
 Mais quoy? tu es en beauté si divine
 Que ie ne scay si un Dieu seroit digne
 De ton amour, & moy qui ne suis tel,
 Ains un mortel auroy-ie ceste audace
 De m'estimer capable de ta grace,
 Quand d'un tel heur n'est digne un immortal?

XXXI.

Toy qui as ven l'excellence de celle
 Qui rend Amour de moy victorieux
 Dy hardiment, Contentez vous mes yeux
 Vous ne verrez iamaïs chose si belle.
 Iupin afin qu'il n'en fist plus de telle
 Dès qu'il l'eut faite et que du haut des Cieux
 Il l'eut coulee en ces terrestres lieux
 En cent morceaux en rompit le modelle.
 S'il ne l'eut fait ja son cœur s'esmouuoit
 De la beauté que ce modelle auoit
 Esquillonné d'une pareille rage
 Qu'estoit celuy qui follement espris
 D'un vain Image implora tant Cypris
 Qu'elle anima de pitié cet Image.

XXXII.

*Si vous n'avez, Dame pitié de moy,
 Si vous n'avez pitié de moy, Madame,
 Vous me verrez deuant vous rendre l'ame,
 Frappé du trait de la mort que ie voy.
 Si vous aymant le trespas ie reçoÿ
 A tout iamais vous en receurez blâme:
 Donc pour n'auoir vn si vilain diffame,
 Ayez pitié de mon lugubre esmoy.
 Vn seul regard de vostre œil pitoyable,
 Vn doux souris de vostre bouche aymable
 Peut de ma mort le coup aneantir:
 Lancez moy donc vne œillade pitieuse,
 Riez moy donc d'une bouche amoureuse,
 De mon trespas vous pourriez repentir.*

XXXIII.

*L'Ismarien peut par vers arrester
 Des fiers torrens les courses vagabondes,
 Et sur le dos des marinieres ondes
 Faire cesser les haleines d'Auster:
 Par vous il peut son Euridice oster
 Hors de l'horreur des abismes profondes
 Et de Cerbere aux trois gueules immondes
 Les gros abois & les yeux enchanter.
 Moy, ie ne puis ni par vers, ni par carmes,
 Ne par souspirs, par plaintes, ni par larmes,
 Charmer le cœur de celle que ie sers.
 O siere dame, auras-tu point de honte
 Quel'Enfer mesme en pitié te surmonte,
 Et les Lyons courans par les deserts?*

XXVIII.

Le temps passé Niobe fut changée
 En un rocher, Philomele en oiseau,
 Daphne en laurier, Syringue en un rousseau,
 Et toy Clitie en fleurlette orangee:
 Glaucque en un Dieu apres l'herbe mangée,
 Et le mignon dont le visage beau
 Bastit au fond d'une onde son tombeau
 En une fleur dont Echo fut vengée.
 Moy ie voudroy que le Ciel m'eust changé
 A ce beau linge à l'entour ouragé
 Que sur son col porte mon Angelette,
 Non seulement pour empeschcr l'ardeur
 Du Syrien, mais pour auoir c et heur,
 D'environner sa blanche gorgelette.

XXXV.

Plus ie la voy plus ie la trouue belle,
 Et quand cent fois le iour ie la verrois
 Cent fois le iour, le Clers, i'y trouuerois
 Quelque beauté d'accroissance nouuelle.
 Quand le Printemps en Mars se renouuelle
 On ne voit tant de feuillages au bois
 En un moment naistr: tout à la fois
 Que de beautex & de graces en elle.
 Non, tu dirois que les Astres des Cieux
 Nature & l'Art ne seroient soucieux
 Que d'embellir, de pollir & d'accroistre
 L'infinité de ses perfections
 Pour les premiers nous faire icy paroistre:
 Elle en beautex, moy en affections.

XXXVI.

Un iour voyant cette belle Geolliere
 Qui tient mon ame és filez de ses yeux
 Faire au grand Dieu, d'un cœur deuotieux
 Mainte oraison de deuote maniere,
 Je me disoy, cette Angelette fiere
 Craignant que Dieu luy soit malicieux,
 Pour me causer tant de maux soucieux
 Fait-elle point cette sainte priere!
 S'il est ainsi, bon Dieu, pardonne luy:
 Car ce seroit augmenter mon ennuy
 Si elle auoit pour moy quelque dommage.
 I'aymeroy mieux mourir cruellement
 Qu'elle eust pour moy le plus moindre tourment:
 Mais adoncis le fiel de son courage.

XXXVII.

Fault il hélas! que ie laisse ses yeux
 Ces deux beaux yeux qui me donnent la vie,
 Et sans lesquels toute chose m'ennuie
 Comme estans seuls mon plaisir & mon mieux!
 O mon depart, que tu m'es odieux!
 He que tu porte à mon aise d'enuie
 De luy rauir la beauté qui l'unie
 Aux plus grand heur des hommes & des Dieux.
 Hélas depart, ou permets que ie meure
 En la laissant, ou bien que ie demeure
 Pour m'affranchir du tourment qui me poinzt
 Mais non, depart, car l'amour que ie porte
 A ma Deesse est d'une telle sorte
 Que l'esloignant ie ne l'esloigne point.

XXXVIII.

O doux regards, ô bouche, dont il sort
 Vn ris, vn chant, vne parole accorte,
 Qui referoit vne personne morte
 Le r'appellant du Charontide port :
 O Cheueux bruns, qui me liez si fort
 Et dont le Dieu qui pour ses armes porte
 La Fleche & l'Arc fait la ficelle forte
 Dont sans pitié il me traîne à la mort.
 O main douillette, ô leure cynabrine,
 O Front d'ivoire, ô gorgette marbrine,
 O Sein de lyx, des graces le sejour :
 A peine au cœur sens-iel l'amere playe
 De vostre adieu, tant extreme est la ioye
 Qu'ore ie sens pour vostre heureux retour.

XXXIX.

Que ma Deesse est belle quand i'y pense,
 Que ses yeux sont amoureuxment beaux,
 Ie croy qu'Amour n'a point d'autres flambeaux
 Pour échauffer dedans nous sa puissance.
 Son doux maintien, sa douce contenance
 Et ses cheueux frisottez en anneaux
 Ou vont ioüant mille & mille amoureux
 Sont du vray beau la vaine remembrance.
 Aux doux accens de sa mignarde voix
 Elle desplante & replante les boys,
 Comme faisoit l'Is marien Orphee.
 Ha ! que celuy est plein de dureté
 Qui ne tressault voyant telle beauté,
 Et comme moy n'en a l'ame échauffee.

XL.

De vos cheueux la rousfoiante Aurore
 Tiffe son chef, & le luisant Soleil
 De la splendeur qui sintille en vostre œil
 A raiz dorez son œillade redore.
 De l'argent vis qui vostre front decore
 Le rehaussant d'un gracieux orgueil
 La Lune prend ce neigieux appareil
 Dont toute nuit la blancheur nous honore.
 Du beau Coral qui sur vos leures rit
 Les rouges fleurs où le nom est escrit
 De ces vieux Roys empruntent leur beau lustre.
 Du petit bout de vos iennes tetons
 Le franc rosier colore ses boutons,
 Et de vos mains se blanchist le Ligustre.

XLI.

O belle Main, qui me serres le cœur!
 Qui clos ma vie en si petite espace!
 O belle Main, ainçois ô belle nasse!
 Où m'emprisonne Amour mon belliqueur!
 Main, que mes Yeux d'une triste liqueur
 Ont tant lauee en implorant ta grace!
 Main, pour laquelle il faut que ie trespasse
 Tant tu m'es fiere & pleine de rigueur.
 O belle Main, ne me sois plus farouche,
 Et me permets que librement ie touche
 A ce beau Sein ja desia s'estenant
 En deux coustaux de porphire Et/ d'ivoire,
 Coustaux flottant ainsi qu'au bord de Loire
 Deux petits flots sous un debile vent.

XLII.

Si tu ne veux que ie t'ayme, Maistresse,
 Ostes tes yeux plus luisans que le iour,
 Ostes ton front des graces le seiour,
 Ostes ton ris, ostes ta gentillesse,
 Ostes ta bouche, où la delicateſſe
 Et les baisers follastrent à l'entour,
 Ostes ton poil où se pandille Amour,
 Ostes ton port si remply d'allegresse,
 Ostes ton col rondement blanchissant,
 Ostes ta ionë Et son teint rougissant,
 Ostes tes mains, ta voix & ta parole:
 Car ce pendant que tu auras en toy
 Tant de beautez, il faudra malgré moy,
 Que plein d'amour à tes pieds ie m'immole.

XLIII.

Mon Dieu ! mon Dieu ! que mon Anne est mignarde !
 Mon Dieu ! qu'elle a le visage mignard !
 Mon Dieu ! qu'elle a le mouuement gaillard !
 Mon Dieu ! qu'elle a l'apparence gaillarde.
 Mon Dieu ! mon Dieu ! que gayment elle darde
 Les rairz diuins de son chaste regard.
 Mon Dieu ! mon Dieu ! que son col est bragard
 Quand d'un carquan sa gorge se bragarde.
 Mon Dieu ! mon Dieu ! que ie m'estime heureux
 D'auoir le cœur ardemment amoureux
 De ces beautez uniquement parfaittes.
 Mon Dieu ! mon Dieu ! quel heur aurois-ie au pris,
 Si l'Archerot de la belle Cypriſ
 Vouloit ensemble unir nos amourettes !

XLIIII.

Plus qu'à iouïr, qu'à danser & qu'à rire,
 Qu'à deuiser, qu'à boire, qu'à manger
 Et qu'à dormir, ie me plais à songer
 A ce bel œil que tout le monde admire.

Lors que Phœbus chez Tethis se retire,
 Lors qu'on l'en void au matin de s'loger,
 Mon cœur qu'Amour ne cesse de ronger,
 Pense à cet œil pour flatter mon martire.

Il m'est auis quand ie pense en ces yeux
 Clairs, flamboyans comme estoilles des Cieux,
 Que loin de moy toute peine demeure,
 Et ne sçauroy, tant mon Entendement
 En est épris, viure un petit moment
 Sans y penser nulle fois en un'heure.

XLV.

Cet œil riant, cette bouche vermeille,
 Ce ris mignard, cet eloquent parler,
 Ce teinct qu'on peut à la rose esgaler,
 Ce poil brunet, ce petit bout d'oreille,
 Ce col de larct, cette double merueille
 De ce beau sein, ce gracieux aller,
 Ce port qui peut lupin mesme affoller,
 Ce front de lyx, cette ame sans pareille,
 Ce bel Esprit, ce vif Entendement,
 Dont renaistroit Pallas secondement,
 Ont tant versé de flammes en mon ame,
 Que sans les pleurs qui sortent sans repos
 Hors de mes yeux, dès long temps Atropos
 En leur ardeur eust consommé ma trame.

XLVI.

Demandez-vous qui me iaunist la face!
 O mes Amis, veu que iurnellement
 Vn soing caché dans mon Entendement
 Du trait fatal de la mort me menace :
 Veu que ie suis en vn feu qui m'englace:
 Veu que ie n'ay vn seul petit moment
 De treue ou paix avec vn pensément
 Qui iour & nuict mille morts me pourchasse!
 Je suis si plein d'amere passion,
 Que ie surpasse en malheur Ixion,
 Et ses tourments ne sont que douces peines
 Au prix de ceux que ie couue en mon flanc,
 Et qui glouttons s'espandent par mes veines
 Pour s'enyrurer du meilleur de mon sang.

LXVII.

Cesse, mon cœur, cesse de sousspirer,
 Car d'autant plus, chetif, que tu sousspire
 Tant plus le vent de te sousspirs empire
 Le feu qui fait ton ardeur empirer.
 Cesse, mon cœur, cesse plus d'aspirer
 A la hauteur où en vain tu aspire:
 Et toy, Espoir, qui contre moy conspire,
 Cesse, pauvre, de plus y conspirer.
 Et toy penser qui iour & nuict me ronges,
 Que penses-tu ! penses-tu que tes songes
 Vains & legers & follement conceus
 Puissent iamaiz estre creus veritables ?
 Quand leurs effets sont tousiours variables,
 Et que mes sens en sont tousiours deceus ?

XLVIII.

*Ne me refuse, Anne, pour ton seruant:
 Je te puis mieux servir que tu ne pense:
 Je te puis faire une Deesse en France
 Par les beaux vers que ie vays escriuant,
 Je puis darder du Ponant au Levant
 Plustost qu'en l'air un oiseau ne s'eslance,
 De ta beauté la diuine excellence,
 Et ton beau nom rendre tousiours viuant.
 Je puis encor en despit de Saturne
 Et de sa faulx, de la Parque & de l'Urne,
 Te peindre icy d'immortelles couleurs:
 Donc pour seruant, mignonne, ne refuse
 Celuy qui peut par l'outil de sa Muse
 Eterniser ton nom & tes valeurs.*

XLIX.

*Auant hier ma chaste Cytheree
 Si doucement un salut me donna,
 Que la raison soudain m'abandonna,
 D'aise d'auoir esté tant honoree:
 Son ris, sa voix Et sa grace assuree
 En mesme temps si bien elle ordonna,
 Qu'incontinent que le corps se clina
 La grace fut & la voix preparee.
 Il fut si doux, mon Dieu! qu'en y songeant
 Il m'est auis que l'heur me va logeant
 Au Paradis des plus belles Idees.
 Il m'est aduis que ie suis plus heureux
 Que Iupiter quand à longues ondes,
 Il boit au Ciel son nectar saoureux.*

SOUSPIRS AMOUREUX

L.

Reuien, Zephire, Et/ avec toy ramene
 Les belles fleurs merueilles du Printemps,
 Les ris mignards, les jeux, les passetemps,
 Afin qu'un peu mon ame se promene.
 Des Aquilons la froidureuse haleine,
 Et l'huyet morne ont duré trop longtemps,
 Doncques reuien Et/ chasse tous ces Vents
 Qui de frimas enfarinent la plaine.
 Comment peux-tu souffrir si longuement,
 Que de Chloris le beau bigarrement
 Soit retardé du mary d'Orithye?
 Ce te sera vne honte à iamais,
 Si en honneur bien tost tu ne remets
 De sa beauté, la richesse amortie.

LI.

De vos yeux bruns l'œilade est si fatale,
 Qu'autant de fois que vous me regardez,
 Autant de fois, Anne, vous me dardex
 Au fond du cœur, la fleche de Cephale.
 Les traitz lancez des regards d'Euryale,
 Et ceux iadis sur les Grecs debandez,
 N'estoyent si crains, que sont apprehendez
 Ceux que vos yeux iettent sans interualle.
 Dés qu'on en est offensé tant soit peu,
 On sent en soy naistre ne sçay quel feu,
 Qui tout à coup dans le cœur se vient rendre,
 Et là se fait si grand & si puissant,
 Par un desir qui le va nourrissant,
 Qu'en moins de rien il le reduit en cendre.

LII.

Puis que le Ciel voulut à ma naissance
 Du plus divin de mes affections,
 Par l'allambic de vos perfections
 Tirer de moy une cinquiesme essence:
 Puis que d'Amour la supresme puissance
 Vent que ie n'aye autres intentions
 Dedans le cœur, ny autres passions
 Que de chanter qu'ell'est vostre excellence:
 Puis que le feu dont vos yeux m'ont épris,
 A tellement espuré mes esprits
 Qu'aux plus grâds Dieux ie suis presque semblable:
 Puis que dans moy n'est plus rien de mortel:
 Puis que par vous ie suis devenu tel:
 Anne, pourquoy ne vous suis-ie agreable?

LIII.

Qui voudra voir combien pent la Nature,
 Combien aussi le ciel a de pouvoir,
 Qu'il vienne un peu cette Angclette voir
 D'où mon œil prend sa plus douce pasture:
 Qu'il vienne tost, de peur que la mort dure
 Ne nous l'emporte au celeste manoir
 Qui dès long temps desire la r'auoir:
 Bien peu çà bas toute grand'beauté dure.
 En la voyant il verra tous les Cieux,
 Et tout cela qu'a de delicieux
 Et de beauté la Nature seconde:
 Puis il dira de merueille ray,
 Heureux le iour & l'heure que ie vy
 Cette beauté, seule beauté du monde.

LIIII.

Quel mien destin! qu'elle force contraire,
 Me reconduict dans le camp où tousiours
 Je suis vaincu du prince des Amours,
 Quelque bon tour que ie luy puisse faire
 Si n'auroit il pouuoir de me deffaire
 Sans deux yeux bruns qui luy donnent secours:
 Yeux qui pourroient du moindre de leurs tours,
 Tant ils sont beaux, le plus barbare attirer.
 Quand il se voit proche d'estre vaincu
 De leurs rayons il couure son escu,
 Qui puis apres me dardent une flâme
 De tel effect que celle qu'éclatoit
 Celuy qu'Atlant aux batailles portoitz:
 Ainsi ce Dieu triomphe de mon ame.

LV.

Seule Beauté de mes yeux adoree,
 Tu as le Ris & le regard si beau,
 Que si es mains tu portois vn flambeau,
 On te prendroit pour l'alme Cytheree.
 Tu as comme elle vne grace assuree,
 Et dans les raiX de ton Soleil inmeu
 Comme en ses yeux maint folastre Amoureux
 Tient pour blesser la fleche preparee.
 Tu as la voix & le parler comme elle,
 Comme son sein ton beau sein se pommelle,
 Et toutes deux auez mesme en bon-point,
 Vos leures sont vermeilles comme rose,
 Vous differez toutes-fois d'une chose,
 Car Venus ayme & toy tu n'aymes point.

LXVI.

Donc ie n'auray pour toute recompense,
 De mon amour que ce triste refus,
 Qui rend mon cœur si honteux & confus,
 Que ie voudroy trës passer quand i'y pense!
 Adieu te dy, ô chetive Esperance,
 Va te cacher dans le vaisseau reclus
 Que porte au poing Pâdore & n'en sors plus
 Pour recuider trahir mon innocence.
 Depuis cinq ans tu m'as tant abusé
 Que tes abus m'ont rendu plus rusé
 Que ne fut onc le cautelenx Vlysse.
 Et d'autre part ce refus desdaigneux
 Pour me garder de tes sorts dangereux
 M'a mis au doigt la bague de Melisse.

LXVII.

Intessamment ie coule de mes yeux
 A gros bouillons deux riuieres larmeuſes,
 Pour amortir les flâmes amoureuses
 Qui sans pitié me bruslent en tous lieux.
 Ce grand Alcid', qui la terre & les Cieux
 Esmerueilloit de ses guerres fameuses,
 N'enduroit tant de passions flâmeuses
 Quand tout en feu s'accompagna des Dieux;
 Mais d'autant plus qu'à vagues emponlees
 Tombent dessus mes larmes escoulees:
 Et d'autant plus s'allument dans mon cœur.
 Ainsi le chaultx son ardeur rend plus forte
 Noüant dans l'eau qui la veut rendre morte,
 De son contraire augmentant sa vigueur.

Cette beauté Astre de mon malheur
 Me dist un soir, lors que la poussiniere
 Plonge le iour dans l'onde mariniere,
 Qu'onques n'auroit pitié de ma douleur.
 A ce propos ie changay de couleur,
 Mon front perdit sa grace costumiere,
 L'ing de mes yeux s'escarta la lumiere,
 Et mon visage horribla de palleur.
 Ainsi changé, ie sanglotte vne plainte
 De la façon; donc mon amitié sainte
 Ne seruira qu'à me mettre au tombeau.
 Ce qu'entendant ceste fiere excellence,
 Dist, ce n'est plus d'honneur que tu ne pense,
 De trespasser pour vn suiet si beau.

Puis qu'il te plaist qu'en te seruant ie meure,
 Et d'un trespas guerdonner mon amour,
 Ie ne veux plus icy faire seiour,
 Mais deualler où la Parque demeure.
 Sus, sus, mourons, & allons dès cette heure
 Voir de Pluton la pallissante Cour:
 Outre ton gré ie ne puis voir le iour,
 Ne sa clarté qui toute autre bien-heure.
 Mais pour cela, mon Tout, ne pen ses pas
 Que de tes yeux ie fasse moins de cas,
 Et que m'amour tombe en la fosse blesme:
 Mon amour est en l'ame & non au corps,
 Et mon ame est exempte des efforts
 Du fier trespas; donc m'amour est de m'sme.

LX.

Où print Amour le cedre noirissant
 Pour embrunir l'ondoyante crespine
 De vos cheueux qui de grace pouppine,
 Sur vostre front se courbent en croissant?
 En quel iardin çà & là fleurissant,
 Print il l'aillet, & dessus quelle espine,
 A-t'il cueilly la fleurette Adonine
 Pour colorer vostre bouche d'Encent.
 Où à-t'il pris le gracieux cynabre
 De vostre ioné? où à-t'il pris le marbre
 De vostre Sein doucement esmeu?
 Mais las! mon Tout, où à-t'il pris la flamme
 De vos beaux yeux, dont il brusle mon amie
 Si vivement, que ie suis tout en feu?

LXI.

Ie veux aller en la forest d'Ardeine
 Boire de l'eau dont Renand conuertit
 Sa grande amour, en hayne, & amortit
 Totalement son amoureuse peine.
 Ie veux rentrer és graces de ma Reine,
 Qui de mon chef alors se departit,
 Que ma iennesse à l'amour consentit,
 Et la receut pour dame souveraine.
 Bref ie me veux priuer entierement
 De cette amour qui me va consommant,
 En adorant vne ingrate Maistrresse.
 Que dis-ie, ô Dieu! mon brasier est si chaud,
 Que ma raison ny l'eau que beut Renand,
 Ne le scauroyent contraindre à prendre cesse.

LXII.

Vouloir m'essrouue, Amour guide mes pas,
 Plaisir m'attire, usance me transporte,
 Espoir m'alaiète & mon soing reconforte
 Pendant la main à mon cœur qui est las.
 La doit-il prendre, ou bien n'en faire cas?
 S'il la reçoit, elle rendra plus forte
 La folle amour qu'obstinément il porte
 A la beauté qui le meine au trespas:
 S'il ne la prend & que point il ne laisse
 Ceste amitié qui le ronge sans cesse,
 En sa douleur qui le consolera?
 Des amoureux l'Esperance est la vie,
 Et toutesfois ce n'est que tromperie,
 Helas ! mon Cœur, qui te conseillera?

LXIII.

Dedans son bain Diane ne pleut tans
 Au Cadmean qui la vid toute nuë,
 Que la beauté que j'ay pour Dame esleuë
 Me pleut hier sur Loyre s'esbatant.
 Amour estoit dans ses yeux voletant,
 Ayant és mains sa quadrelle esmouluë,
 Dessus sa bouche une trouppes menue
 De Ris, d'Atraits, s'ollaistroit iolymment.
 Le Dieu de Loyre & ses belles Náyades
 Qui lors foulloyent à nombreuses gambades
 Le verd tapy de leur humide bord,
 En la voyant si belle & si parfaite
 Dirent tout haut, voicy ceste Nymphette
 Pour qui les Dieux vouldroyent contre à la mort.

LXIIII.

Si vous n'auez pitié de mes douleurs,
 Si vous n'auez, Maistresse, quelque enuie
 De soustager le vaisseau de ma vie
 Flottant pour vous entre tant de malheurs:
 S'il ne vous plaist de desseicher les pleurs
 Qui vont roullant sur ma face blesmie,
 Ne pensez pas, ô ma belle ennemie
 Guérir jamais de vos palles couleurs.
 Le Ciel dolent de la mortelle angosse
 Dont vos rigueurs me tourmentent sans cesse,
 A fait serment par le Stix infernal,
 Que vous aurez la face pallissante
 Tant qu'enuers moy vous serez arrogante:
 Si vous m'aymiez vous n'aurez plus de mal.

LXV.

Bien qu'un horreur pallement iaunissant
 D'un teinct blaffard tes graces endommage:
 Bien qu'on ne void sur ton triste visage,
 Que le pourtrait d'un trespas menassant:
 Bien que ton œil foiblement languissant
 Soit obscurcy d'un ombrageux nuage,
 Bien que ton ris soit gasté devant l'aage,
 Et que ton front s'en aille perissant:
 Bien que tu sois si desfaite & si blesme,
 Qu'on te prédroit çà bas pour la mort mesme,
 Anne, de toy ie ne suis moins épris
 Que i'estois lors que tu semblois Cythere,
 N'ayant esgard à ta palle misere:
 Mais aux beantez dont iadis tu me pris.

SOUSPIRS AMOUREUX

LXVI.

Quand ie te voy la face si blefmie,
 Et l'œil si lent à ses fleches darder,
 Ie ne me puis, Anne, persuader
 Que ce soit toy que j'appelle m' Amie.
 Las ! où est or' cette œillade iolie,
 Dont tu soulois si gayment regarder:
 Où est ce ris qui sçauoit brigander
 Si doucement la franchise & la vie?
 Bien que cent fois ils m'ont de sens perclus,
 Si suis-ie en dueil de ne les reuoir plus,
 Et de t'en uoir si longtems d'spouruë.
 Si ie sçauois en quelle part des Cieux
 Dieu les retient, d'un vol audacieux
 L'y vollerois pour complaire à ma uenë.

LXVII.

Si tu veux uoir la diuine beauté
 Que tu auois auant que ton audace,
 Forçast Amour de t'enlaidir la face,
 Pour corriger ta folle cruauté:
 Ouure mon sein par le gauche costé,
 Et voy mon cœur qui encore trespasse
 Pour ta rigueur, là, ton antique grace
 Pourtraite y est comme en sa nouveauté.
 Là tes yeux bruns, là ta bouche & la gloire
 De ton beau front, là ta gorge d'uoire
 Y uiuent peincts d'un pinceau non trôpeur.
 Mais las ! ie crains qu'en voyant ton visage,
 Ainsi masqué d'un pallissant nuage
 Dedans mon cœur ils ne meurent de peur.

LXVIII.

D'où vient cela qu'une prompte merueille
 Glace mon sang & me change en rocher,
 Autant de fois que ie puis l'approcher,
 Et que ie voy sa bouchette vermeille ?
 D'où vient cela que cette nompaille
 M'est si farouche & si n'ay rien plus cher,
 Qu'à l'honorer, la suivre & la chercher,
 Soit que le iour se couche ou se reueille ?
 D'où vient cela dy le moy, mon Brisset,
 De qui l'esprit toute science sçait,
 Comme il l'a fait maintes-fois apparostre,
 „ Las! dy le moy: l'Amy doit soulager
 „ Son autre Amy quand il est en danger:
 „ Le bon Amy se fait ainsi cognoistre.

LXIX.

Chargé d'oubly mon vaisseau va flottant
 En plein minuit, sans phanal & sans guide,
 Par une Mer, où l'amoureux Carybde,
 Insques au Ciel ses ondes va rotant.
 A chaque rame un penser inconstant
 Est attaché, qui vers le gouffre aide
 Tire la nef, aydé du vent humide
 De ces souspirs que ie suspire tant.
 Mon fol desir enyuré de jeunesse
 Et d'un Espoir qui iamaïs ne me laisse,
 Est la prison de ce fresle vaisseau.
 Donc ô mon Dieu! comment se peut-il faire
 Que ie me sauue, ayant pour aduersaire,
 Le gouuerneur de mon propre bateau?

Cousin Moreau, quand ie repense au temps
 Que i'estoy libre, vne tristesse fiere
 Saisist mon cœur d'une telle maniere,
 Que loing de moy s'enfuit tout passetemps
 Et tout ainsi que l'on void au Printemps
 Vne prairie en fleurons singuliere,
 Perdre du tout sa beauté printaniere
 Par la fureur des volages Autans:
 On void de moy s'escarter toute ioye,
 Pour me donner entierement en proye
 A l'appetit d'un regret inhumain:
 Il est bien vray quand en apres ie pense,
 Que ma Maistresse est l'Vnique excellence
 De l'Vniuers, qu'il me quitte soudain.

Fleur de vertu, fontaine de beauté,
 Qui de mon cœur tout bas penser esloigne,
 Par qui le Ciel icy bas nous tesmoigne
 Combien il peut dessus l'humanité.
 Lors que ie pense en ta diuinité,
 D'ire & de dueil tout le front me vergongne,
 Scachant qu'en vain ma Muse s'embe songne
 A raconter quelle est ta Deuté.
 Pour dignement loüanger ton merite,
 Et ta beauté en tant de cœurs escrete,
 Il me faudroit estre cël qui chanta
 Si hautement sur les bords de mon Loyre,
 De sa Cassandre & l'honneur & la gloire,
 Qu'auecques luy iusqu'au ciel les monta.

LXXII.

Tu vois, Amour, que ma ieune Maistresse
 Moque ta force & de moy n'a souci:
 Te lairras tu, grand Dieu, brauer ainsi,
 Quand tous les Dieux honorent ton altesse?
 Il faut, Amour, il faut qu'elle cognoisse
 Comme ton arc en voute racourci,
 Sçait chastier un cœur trop endurci,
 Et de quelz traitz les superbes il blesse.
 Viens donc, Amour, & d'un grand coup de dard
 Pertuise luy le cœur de part en part,
 Et tout ainsi que Pallas porte-lance
 Dardoit ses feux sur le Grec son haineux,
 Darde les tiens sur son cœur dedaigneux,
 Et prens ainsi de nous deux la vengeance.

LXXIII.

Croys vistement, ô mon petit Bocage,
 Sans auoir peur que le foudre des Cieux,
 Ny que des vents le soufffle audacieux
 Te puisse nuire ou te faire dommage.
 Croys vistement, afin que ton ombrage
 Tous les Estez nous soit d'licieux,
 Garantissant du chaud malicieux
 De l' Auant-Chien, nostre tendre visage.
 Non pour cela, Bocage, ne croys point,
 Mais pour l'amour de celle qui me poingt,
 Si doucement de sa grace estimee.
 Elle m'a dit & promis dès long temps,
 Qu'elle viendrait au retour du Printemps,
 Prendre le frais sous ta verde ramée.

LXXIII.

C'est un abus, vrayment c'est un abus,
 C'est un abus, que d'aller en Phocie,
 Pour se remplir le sein de prophetie
 Et pour parler aux Trepieds de Phœbus.
 Sans rechercher les riuages herbus
 De Pindr, on peut oyant ta poésie,
 Docte Costé, auoir l'ame saisie
 Du Cynthien aux cheueux crespelus.
 Quand de tes vers tu repais mon ouye,
 Loin de mon corps mon ame éuanouye
 Fuyt dans les cieulx apres un si doux bien.
 Si de mes vers la douceur estoit telle,
 Je suis certain que ma Nymphé cruelle
 S'adouciroit par un si doux moyen.

LXXV.

Tout lieu m'attriste où cette unique Grace,
 Qui fait de moy comme il plaist à ses yeux,
 Ne monstre point le thresor precienx
 De sa beaulté qui toute autre surpasse.
 Sans contempler le blanchissant espace
 De son beau front, & l'attrait gracieux
 De son regard qui tenteroit les Dieux,
 Il m'est aduis que le cœur me trespasse.
 Comme l'esprit qui est né saintement,
 Trouue au vray Dieu tout son contentement
 Voyant les raiz de sa face diuine:
 Ainsi ie trouue en celle qui m'a pris,
 Tous les plaisirs qu'appellent mes esprits,
 Voyant les raiz de sa face benime.

LXXVI.

De plus beaux yeux, d'un plus luisant visage,
 D'un plus beau poil, & d'un front plus poly,
 D'un col plus rond, d'un maintien plus ioly,
 D'un ris plus doux, & d'un plus doux langage.
 D'un sein plus blanc, où plus doucement nage
 Un beau teton, d'un corps mieux accompli,
 D'un plus beau port, d'un teint plus embelly,
 Et d'un Esprit plus sçauant & plus sage,
 L'Enfant Amour n'eust sceu me captiuier,
 Ny de raison & de cœur me priuier,
 Thresors helas! que ie regrette encore!
 Certainement ie me puis bien vanter,
 Qu'Amour me fait iour & nuict lamenter,
 Autre Epimeth' pour une autre Pandore.

LXXVII.

Les iours ie pleure & lamente les nuicts,
 Accompagné d'une eternelle braise,
 Où Cupidon, comme en vne fournaise,
 Incessamment me forge mille ennuy:
 Et toutes-fois la Nymphé à qui ie suis
 Quand ie me plains, dit que ie suis trop aise,
 Tant elle m'est inhumaine & mauuaise,
 Et peu d'accord du bien que ie poursuis.
 Pleust il à Dieu! estre ja tout en cendre,
 Ou froid autant qu'est vne Salamandre,
 Pour resister contre vne telle ardeur.
 Mais las! ie croy que cette ardente flame,
 Dont cet Enfant nous brusle iusqu'à l'ame,
 Ne s'amortist par aucune froideur.

LXXVIII.

Qui voit Madame & qui ne s'émervueille
 En la voyant de voir tant de beautex,
 Tant d'Amoureux & tant de voluptex,
 Toïer au tour de sa bouche vermeille,
 Il est de fer, & a l'ame pareille
 A ces Rochers, qui pleins de cruautex
 Perdent les Nefs dessous les flotz voutex,
 Lors qu'Aquilon la marine reueille.
 Quand ie la voy, un prompt estonnement
 Saisit mon cœur & mon entendement
 Qui loing de moy les porte dans la nue:
 Ou bien-heureux, ilz voyent à souhait
 Aupres de Dieu le celeste pourtrait
 De la beauté dont elle est promenné.

LXXIX.

Pour mieux ouyr les celestes merueilles,
 Et les accents de ta mignarde voix,
 O mon Souci, ô mon tout, ie voudrois
 Avoir le corps tout composé d'oreilles.
 Pour voir a gré tes beautex nompareilles,
 Digne suiet des Princes Et des Roys,
 Ie desir'roy autant d'yeux qu'en un boys,
 On voit en Iuin de verdissantes fueilles.
 Ie voudrois estre un demon composé
 De mille Esprits, pour estre plus rusé,
 A dignement ton Essence comprendre:
 Mais n'estant point tout cela, ie ne puis
 La concevoir, ny digne ie ne suis
 De t'acillader, ny digne de t'entendre.

LXXX.

Comment es tu si pleine de dédains ?
 Veu que ta sœur pour estre dédaigneuse,
 Fut tellement chetive & mal-heureuse,
 Qu'elle s'occit soy-mesme de ses mains ?
 Ne crains tu point que les Dieux souverains
 Pour te punir te rendent amoureuse
 D'un estrangier à l'ame cauteleuse,
 Pour auoir tant dedaigné tes prochains ?
 Que le trespass de ta germaine Elize,
 Anne mon tout, te rende mieux apprise,
 Chassant de toy cet orgueil odieux.
 „ Heureux trois fois celuy que le dommage
 „ D'astruy rend plus preuoiant & plus sage :
 „ Sur tous pechez l'orgueil desplait aux Dieux,

LXXXI.

Toute chose ayme, & n'y a rien que vous
 Qui n'aymez point, en ces gisantes terres:
 L'acier, le fer, les arbres Et les pierres
 Les eaux, les monts, aiment ainsi que nous.
 Les fiers Lyons, les Tigres & les Loups,
 Et des Dragons aux dangereuses serres,
 Les vents mutins & mesme les Tonnerres
 Trouuent qu'Amour est agreable & doux.
 Seule icy bas vous auez la poitrine
 Versue du feu de la belle Cyprine,
 Feu qui Pluton a peu mesme enflamer.
 A tout le moins s'il ne vous plaist, ma Belle,
 De nous aymmer, ne soyez si cruelle
 De nous deffendre à ne vous point aymmer.

LXXX.

Que j'ay de mal sans espoir de confort,
 Que j'ay de dueil sans espoir de liesse,
 Que j'ay d'ennuis sans espoir d'allegresse,
 Que j'ay d'assauts sans espoir de support.
 Emprunte, Amour, l'un des traits de la mort,
 Et le détrempe aux yeux de ma Maistresse,
 Puis blesse m'en d'une telle rudesse
 Qu'alors ie tombe au Charontide port.
 Admienne apres que quelque amoureux Poëte
 Ayant de pleurs la face toute moëite,
 Daigne ces vers sur ma tombe engraver:
 Le corps qui gist sous ceste froide lame
 Pour n'espargner aucun bien de sa Dame,
 Pria luy-mesme Amour de le tuer.

LXXXI.

Bella Psiché, dont la beauté suprefme,
 Les doux regards, les Ris & les attraitz,
 Sont les brandons, les fleches & les traitz,
 Dont Cupidon s'arme contre soy-mesme:
 Ne vois tu point sur mon visage blesme
 De mes douleurs les douloureux portraitz;
 Las! quand veux tu regarder de plus prez
 De moy, chetif, la passion extrefme.
 Il ne te chant de mes tourmens, non plus
 Que s'ils n'estoient de tes beaultez venus,
 Que s'ils n'auoient de tes yeux prins naissance.
 Anne, pour Dieu aye de moy merci!
 Le Scorpion blesse Et guarist ainsi:
 „ Heureux celuy qui guarist son offence.

LXXXII.

Le bon Démon qui à mon heur preside,
 Pour resjouyr mon cœur tant tourmenté,
 Ce iour heureux m'a fait voir la beauté,
 Qui de mon cœur est si douce homicide.
 La Chasteté alloit devant pour guide,
 L'honneur marchoit à son dextre costé,
 A l'autre estoit la douce gravité:
 Plus que Vesper son œil estoit lucide.
 Ce bon Démon non content de m'avoir
 Un peu de loïn tant de beautez fait voir,
 Voulut helas! que de pres ie les visse:
 Mais aussi tost que de pres ie les vy,
 Ie fus de tant & de tant d'heur rauy,
 Que de trop d'heur fallut que ie perisse.

LXXXIII.

Comme un Croissant paroist sur les Estoilles,
 Comme une Mer paroist sur un ruisseau,
 Comme un sapin sur un ieune arbrisseau,
 Comme un Paon dessus les colombelles.
 Ainsi paroist sur toutes les plus belles,
 Celle qui fait de mon cœur un fourneau,
 Et de mes yeux un Deluge nouveau,
 Et de mes sens mille guerres cruelles:
 Mais tout ainsi que paroist sa beauté
 Dessus tout autre ainsi ma loyauté
 Sur tout Amant, loyal me fait paroistre:
 Et si quelqu'un ose dire au rebours,
 Vicine au combat, ie luy feray cognoistre,
 La verité par la fin de ses iours,

LXXXVI.

Voici la rive & l'herbe tendrelette,
 Et les fleurons, où ma deesse vn soir
 Apres auoir folasté, se vint seoir,
 Auecques mainte & mainte Nymphelette.
 De ses doux Ri naïssoit la Pasquerette,
 Le Ciel ioyeux de si belle la voir,
 Faisoit au tour de sa face pleurnoir
 Maint hyacinthe & mainte violette.
 Le dieu Amour qui avec elle estoit,
 Prenoit ces fleurs & les embouquetoit,
 Puis en faisant vne humble reuerence,
 Les agençoit luy-mesme de sa main
 Sur le caillé de son pudique sein,
 He dieu! quel heur il auoit quand i'y pense!

LXXXVII.

Bien que ie sçache, ô ma belle deesse,
 Qu'en vous ayment ie n'ayme que ma mort,
 Et le suiet du souci qui me mord
 L'ame & le cœur d'une eternelle angosse.
 Ce neantmoins, constant ie ne delaisse
 De vous aymer & cherir aussi fort
 Que si de vous i'espere reconfort
 A la douleur qui m'afflige sans cesse.
 D'où vient cela! & qu'est-ce qui m'induit
 D'armer l'obiet du mal qui plus me nuit
 Et d'adorer mon cruel aduersaire?
 Est-ce le vœil de mon fascheux destin?
 Ou de vos yeux le pouuoir aymentin
 Qui me contraint de m'estre si contraire?

Dieux

LXXXVIII.

Depuis le chef iusqu'au bas de la plante
 Le sens d'Amour le feu pernicieux,
 Qui court en moy, comme fait par les Cieux
 Le trait flambant d'une estoille vallante.
 Ore à mes os son ardeur violante
 Fait éprouver ses effectz soucieux;
 Ore à mes nerfs de douleur ocieux,
 Sans que iamais sa cruautés' allente.
 Donc y a-t-il aucun plus mal-heureux
 Que moy pour estre ardemment amoureux;
 Et toutes-fois, celle pour qui i'endure,
 N'a de mon feu nulle compassion:
 Et si n'ay point aucune affection
 De m'affranchir d'une peine si dure.

LXXXIX.

Plus elle m'est inhumaine & cruelle,
 Plus ie l'adore & la desire aymer,
 Plus ie l'entens ma foy desestimer,
 Plus i'ay desir de luy estre fidelle.
 Plus son regard m'est fierement rebelle,
 Plus ie me veux de ses yeux allumer:
 Plus elle trouue amour rude & amer,
 Plus ie le trouue aisé pour l'amour d'elle.
 Donc par ainsi elle ne gaigne rien
 De se servir d'un si lâche moien,
 Pour voir de moy toute amitié banier:
 Et quand encor sa dure maunaitié
 M'auroit tué, ma fidelle amitié,
 Ne finiroit, car elle est infinie.

SOUSPIRS AMOUREUX

LXXXX.

Ha! pauvre Guy, que tu es desolé,
 Pour estre absent des beaux yeux de ta Dame,
 Beaux yeux brunets, dont la diuine flame
 En tes ennuyx te rendoit consolé!
 Que feras-tu estant si reculé
 De ces beaux yeux, ainçois de ta chere ame,
 Qu'en vain, hélas! au secours tu reclame
 De la douleur qui te rend affolé?
 Iamais Anthoine au fort de son desastre,
 N'eut tant d'ardeur de voir sa Cleopatre,
 Que tu en as de renouir ces yeux doux.
 Doux yeux, hélas! si vous auez enuie
 Que vostre Guy ne perde point la vie,
 Avancez-vous, hélas! avancez-vous.

LXXXXI.

Ce que là bas endure vn Ixion,
 Vn Pyrrithois, vn heritier d'Ægée,
 Vn fier Tantale à la faim enragée,
 Et vn Sisyph' tousiours en action:
 Mon pauvre cœur aymant sans fiction
 L'endure icy, & mon ame affligée,
 Sans esperer de se voir soulagée
 Aucunement en son affliction.
 Hélas! comment auroit-elle esperance
 De reconfort? quand l'Vnique excellence,
 Seul argument de telle cruauté,
 Aymeroit mieux les souffrir elle mesme
 Que luy ayder tant vn malheur extrême
 Encontre moy mutine sa beauté.

LXXX XII.

Loire, qui vas de ton onde vitrée
 Razant les murs de ma ville de Tours,
 Et qui conduis sans faire aucuns destours
 Tes flots chenus au sein de la Marée :
 Si tu vois plus sur ta rive dorée
 D'un beau sablon s'esgayer de maints tours
 Cette beauté source de mes amours,
 Et des tourments qui m'ont l'ame esgarée:
 Je te supply' d'un murmure adouci,
 Luy raconter le penible souci
 Qui pour l'aymer incessamment m'affole.
 Si tu me fais une telle faueur,
 Par mes escries ie feray ton honneur
 Tel que celui de Gange Et de Pactole.

SONGE.

IL faisoit chaud Et le pere du iour
 Auoit ja fait la moitié de son tour:
 Quand pour charmer ma peine soucieuse
 Je me posay sur ma couche ocieuse,
 Ayant fermé les fenestres pour mieux
 Que le sommeil se glissast en mes yeux.
 Mais aussi tost que la vertu sorciere
 De ses pavots eut cillé ma lumiere,
 Le Dieu Morphée ennuyé de mes pleurs
 Et des trauaux de mes longues douleurs,
 Me vint offrir en songe ma Maistresse,
 Mon Ange ainçois, ayant sa brune tresse
 Esparsé au vent en mille crespillons,
 Ou les Amours, ainsi que papillons,

SONGE.

V'olloyent ioyeux armez d'arcz & de trouffes,
 Et enrichis de cent mille detrouffes.
 Sa robe estoit ouuerte pardenant
 Qu'elle taschoit de reioindre souuent,
 Pour m'empescher de contempler la gloire
 Et la rondeur de ces ondes d'yuoire,
 Qui vont flottant à petis mouuemens,
 Sur son beau sein suieët de mes tourmens.

Mais aussi tost qu'en ce point ie l'euy veüe
 L'es volonteé de la voir toute nue,
 Si que malgré ses sçeminins effors
 Ie luy descouure entierement le corps,
 Et sur mon liët brusquement ie la couche
 Où ie baisay cent mille fois sa bouche,
 Et ses beaux yeux, dont la flamme pourroit
 Ressusciter un homme qui mourroit,
 Fendre les rocs, appaiser la marine,
 Et arracher le cœur de la poitrine.
 Cent & cent fois dominant sa rigueur,
 Ie l'embrassay d'une masle vigueur,
 Et l'approchay de si pres, ce me semble,
 Que nos outils se ioignirent ensemble.

O Dieu que d'aïse! ô Dieu quelles beautex
 Voioy-ie lors! & quelles nouveautex,
 De lyx, d'œillets à pleines mains touchoy-ie!
 Et quelz plaisirs au fond du cœur auoy-ie!

Ie ne puis croire, ô Dieu! que dans les cieux
 Il y ait rien de plus delicieux!
 Et croy qu'au pris d'une telle lieffe
 Paradis soit une amere tristesse.

Certainement si i'eusse plus long temps
 Repen mon cœur d'un si doux passetemps,
 Ie feusse un Dieu, & sentoy ja mon ame
 S'aïller le dos d'une diuine flamme,

Pour m'emporter de ce terrestre lieu,
 Là haut au Ciel pour me faire un grand Dieu.
 Et croy que cël qui auroit iouissance
 Recellement de si rare excellence,
 Non seulement seroit un Dieu plus grand
 Que celuy-là qui tout brise & tout fend
 Quand il luy plaist, tant sa force est supresme,
 Mais plus que Dieu, il seroit les Dieux mesme.

CHANSON.

IE suis amoureux d'une fille,
 Plus belle cent fois que n'estoit
 Venus, alors que la portoit
 Sa mere au fond d'une coquille.

Je pense que nature aydee
 Du pouuoir souverain des Dieux,
 Ne l'ait faicte que pour les yeux,
 Et que pour estre regardee.

Iamais la Roïne Égyptienne
 Ne mignotta dessus son front,
 D'un doigt fémininement prompt,
 Si belle tresse qu'est la sienne.

Titan qui le iour nous apporte,
 Tout resiouy de l'Orient,
 N'a l'œil si beau, ne si riant,
 Qu'est le sien qui tout mon heur porte.

Sa belle & delicate joüe
 N'est autre chose qu'un œillet,
 Qui tout odorant & douillet,
 Dedans un plat de crespine noüe,

CHANSON.

Il me souvient d'une grenade
Riante au Soleil automnal,
Quand ie voy le double coral
De sa bouche où Amour panade.

Hé Dieu! que la rondeur unie
De son mignardelet menton,
Se rapporte bien au bouton
D'une rose presque épanie.

Son col ressemble une colonne
De marbre blanc, Et son beau Sein
Large, net, entrouuert & plein
Ressemble à celui de Latonne.

He Dieu ! qu'il fait bon voir encore
Sur ce sein doucement esmeu,
Descendre & monter peu à peu
Ces flots que mon penser adore!

Ses mains sont aussi delicates
Que du satin, Et ses dix doigts
Dignes du sceptre de nos Rois,
S'aboutissent de dix agates.

Iunon n'a le maintien si graue
Qu'elle a, ny l'aquense Tethis
Auecques ses talons petis,
Au marcher n'a le pied si braue.

Bref la moindre beauté de celle
Que mon cœur adore & mes yeux,
Passe la plus belle des Cieux,
Et de la terre vniuerselle.

CHANSON.

CEt œil qui se salue à l'égal
 D'un front d'ivoire ou de cristal,
 Noüant d'une douceur benine
 Dessous vne voute ebenine,
 Hier mille traitz me darda,
 Quand mon Anne me regarda.

Mais quoy! ces mille traitz, au lieu
 De m'offenser, ont au milieu
 De mon cœur peint de la cruelle
 Mille fois la figure belle:
 Si que mon cœur de tout costez,
 N'est qu'un Paradis de beautez.

N'allez plus, Esprits curieux,
 Chercher le parfait dans les cieux:
 Pour le trouver il ne faut ore
 Que voir la beauté que j'adore,
 Ou voir ces mille beaux pourtraitz
 Qu'au cœur m'ont engravé ces traitz.

CHANSON.

Mignonne, quand tu me dardes
 A languissantes œillades
 Les regards délicieux
 De tes yeux;
 Incontinent vne flamme
 S'esparille dans mon ame,
 Qui me fond en la façon
 Que fond dessus Erimanthe,

CHANSON.

*Par une ardeur vehemente
Quelque paresseux glaçon.*

*Alors comme une fleurette
Qu'une tendre pucelette
A fait servir longuement
D'ornement,
A son beau Sein de Ligustre,
Se fanist & perd son lustre,
Et renuerse le chef bas:
Je perds toute ma puissance,
Et n'ay non plus de substance
Qu'un corps saisy du trespas.*

*Vne nuitteuse fumiere
Nie desrobe la lumiere,
Et cependant que ie sens
En mes sens,
Un brouillement si moleste,
Si terrible & si funeste,
Tu te ris pour l'augmenter !
Mais tu te trompes, Maistresse,
Car au contraire il s'abbaïsse
Joyeux de te contenter.*

CHANSON.

I*E veux finir mes escrits
Et mes cris,
Et mes plaintes nompareilles,
Puis que pour les esconter,
Et goustier,
Madame n'a point d'auailles.*

Je vœux n'avoir plus le teint
Ainsi peint
De couleur à demy bleüe,
Car pour voir ceste couleur
De douleur,
Madame n'a point de vœüe.

Je fails, Madame les oyt,
Et les voit,
Non pas pour m'estre propice:
Mais bien pour se resjouyr,
De m'ouyr
Plaindre de mon grief supplice.

Elle void tous les ennuis,
Où ie suis
Pour l'aymer plus que moy-mesme:
Mais c'est le plaisir plus grand
Qu'elle prend
De me voir si palle & blesme.

Ses lieffes & ses ris
De mes cris
Croissent & prennent naissance,
Et du malheur qui me tient,
Luy prouient
Toute sa resjouyffance.

Mais quel arrest aymant in
Du Destin!
Quelle force vehemente,
Las! me contraint d'estimer,
Et d'aymer
Cela qui plus me tourmente?

CHANSON.

Je ne scauroy ni empêcher,
 De chercher
 Son amour, bien que ie sçache
 Au vray, qu'en vain ie la suy,
 Et poursuy,
 Et qu'à la fléchir ie tafche.
 Mourons ! c'est assez languy,
 Pauvre Guy,
 La Mort seule a la puissance,
 D'arracher hors de ton cœur,
 La rigueur
 De ceste amour qui t'offense.
 Adieu ! ie m'en vay mourir,
 Et courir
 Là bas d'une plante Isuelle:
 J'espere plus de confort
 De la Mort,
 Que de mon Anne cruelle.

LXXXIII.

Tu la veux voir, hélas ne crains-tu point!
 Ne crains-tu point, ô mon cher de la Ruë,
 Que Cupidon de ses yeux ne te ruë
 Un trait, semblable à celui qui me poingt?
 Dés qu'on a veu le diuin embonpoint
 Et l'Orient de sa face apparü,
 On sent son ame ardemment seruë
 De ne sçay quoy qui la raison disioint.
 Premièrement sa grace nompareille
 Te transira d'une rare merueille,
 T'empierant comme un chef Medusin:
 Et si encore, un desir plein de flame.
 Engroissera d'un second magazin
 De Cupidons, l'impollu de ton ame.

LXXXIV.

Revien à moy, revien te te supplie,
O ma Raison ! hélas sans ton secours,
Je ne scaurois m'affranchir des destours
Du Labyrinth' où me tient ma folie.

Si ta vertu à moy ne se rallie,
Bien tost la mort aboutira mes iours
Car ja desia mes trop folles Amours,
Ont despraué le meilleur de ma vie.

„ L'homme priué de ton support diuin,
„ Est tout ainsi qu'un Nauiue orphelin
„ De son pilote entre les simplegades.
„ Tu es son Ourse & sans ton flamboyer,
„ Il ne scauroit, sans danger de noyer,
„ Ancrer sa nef à des heurenuses rades.

AMOUR FUITIF, EN FA-
VEUR DE M. MOREAU.

DE çà de là, de village en village,
De bourg en bourg, de citez en citez,
De ville en ville, & bres de tous costez,
Venus cherchoit son enfançon volage.

Las ! si quelqu'un, pleurante disoit-elle,
A veu mon fils, le petit Cupidon,
Qu'il me le dye, il aura pour guerdon
Un doux baiser de ma bouche immortelle.

S'il me l'ameine, il aura dauantage,
Je luy feray une Maistresse auoir,
Qui en beauté, en grace & en scauoir,
Surpassera tout' autre de son âge.
Je luy don'ray sur moy telle puissance
Que ie donnay au gentil Adonis :

A M O U R

*Je luy feray des plaisirs infinis,
Et si l'auray tousiours en souuenance.*

Ainsi disoit cette belle immortelle :

*Mais pour neant tant de biens promettoit ;
Car en ses mains aucun ne luy mettoit
Son fils Amour, ny n'en donnoit nouuelle.*

*Ce qui luy fist redoubler sa misere,
Ses passions, ses ennuis & son dueil:
Et renuerser mille larmes de l'œil,
Tristes tesmoins de sa douleur amere.*

*Sa belle ionë, à la rose pareille,
D'un chaud cristal si tristement baignoit,
Que les rochers mesmement contraignoit
A lamenter sa douleur nompareille.*

*La Gaillardise, & la Delicateffe,
Les Ieux, les Ris, les Graces, les Beaux,
Comme à l'enuy pleuroyent de tous costez
De ceste triste & dolente Deesse.*

*Si qu'un ieune homme atteint de leur cōplainte,
Luy dist, Venus, amoureuse Cypris,
Quitte ton dueil, tes larmes & tes cris,
Et que du tout ta douleur soit esteinte.*

*Car si tu veux me donner assurance
De tant de biens qu'as maintenant offers,
I'yray chercher, mesme iusqu'aux Enfers,
Ton Cupidon en toute diligence.*

*Qui seroit l'homme & si sot & si beste,
Qui pour iouyr de tant & tant de biens,
Craindroit l'effroy des chamys Tenariens,
Et les aboys du chien à triple teste?*

*Il n'eut si tost acheuë ces paroles,
Que la Deesse amoureuse Venus,
(Ayant le Sein & les deux tetons nus)
Vient sur sa bouche asscoir ses lèvres molles.*

Et luy faisant mille & mille caresses,
Luy dist, mon fils, mon mignon, ne crains point,
Ie te tiendray promesse de tout point.
,, Iamais les Dieux ne fraudulent leurs promesses.
A ces propos, ayant ja l'ame éprise
Des doux baisers que luy donnoit Cypris,
Vouloit partir, sollicité du prix
Que luy gardoit Venus sous sa chemise:
Mais elle adonc empoignant sa ceinture,
Luy dist, demeure : auant que de partir,
En peu de mots ie te veux aduertir
De mon enfant la forme & la nature.
Il n'est pas blanc, ains rouge comme flame;
Ses yeux sont prompts: il a le cœur meschant,
Son deus est courtois & allechant,
Et si iamais ne respond à son ame.
Il a la voix fort douce & fort benine:
Mais quand il est de courroux agité,
Il est plus fier qu'un Tigre despité,
Et rien qu'horreur ne demonstre sa mine.
Son poil est beau, sa face est arrogante,
Il a les mains petites, mais pourtant
Les traitz qu'il va deçà delà iettant,
Forcent là bas Pluton & Radamanthe.
Il est tout nud & n'a rien que la venè,
Et les Esprits, d'un voile enuvelopex,
A celle fin qu'ils ne soyent occupex
A la raison qui luy est inconnuë.
Comme un oyseau il a sur ses aisselles
Deux aillérons dont il vole disposé
Tantost à l'homme, à la femme tantost,
Ne se nichant que dedans leurs moiïelles.
Il porte un arc merueilleusement mince,
Sur qui tousiours un trait est encoché:

A M O U R

Trait qui petit à maintes-fois touché
 De tous les Dieux le Monarque Et le prince.
 Au dos il porte vne trouffe dorée
 Où sont des traitz pointus extrêmement,
 Dont quelquesfois me blesse mesmement,
 Rendant de moy sa victoire honorée.
 Il n'y a rien en luy que chose amere,
 Que cruauté: Et son vray naturel
 Est d'estre ardent, inhumain Et cruel:
 N'ayant soucy de pere ny de mere.
 Sa dextre main qui sans tuer consume,
 Porte vn brandon tellement allumé,
 Qu'il en a mesme autres-fois enflammé
 Ce grand Soleil qui toute chose allume.
 Si tu le prens, d'une chaine bien forte
 Garrote-le, Et me l'amene ainsi:
 Si tu le vois larmoyer de soucy,
 Gardes toy bien; il trompe en ceste sorte.
 S'il te souffrit, pour tout cela ne laisses
 De l'atrainer: s'il te veut appaiser
 Par flatterie ou bien par vn baiser,
 Ne le permets, ce sont de ses finesse.
 Et s'il te dit, ie te donne mes armes,
 Mon petit arc, mes traitz & mon carquois,
 Ie te supplye, Amy, ne les reçois,
 Car elles sont toutes pleines de charmes.
 A tant se teut la Deesse Cythere,
 Et le ieune homme en diligence part,
 Esperant bien rencontrer le fuyart,
 Et promptement de le rendre à sa mere.
 Il trotte, il court, il va de place en place,
 De terre en terre, il va de mer en mer
 Querant, cherchant ce petit Dieu d'aimer;
 Ce petit Dieu si remply de fallace.

Il est tantost vers la froide Scythie,
Où font seiour les Sarmates gelez :
Tantost il est vers ces peuples haslez
Qui sont seigneurs de l'Afrique roslie.
Il auoit presque esté par tout le monde,
Et s'en faillloit la France seulement
Qu'il n'eust tracé la terre entierement,
Et que ses yeux n'y eussent fait la ronde.
Donc il s'en vint au Royaume de France,
Où longuement il fut à voyager
Sans rencontrer ce petit dieu leger,
Dont il crenoit au cœur de desplaisance.
En fin ayant d'une iambe courriere,
Fait par la France un milion de tours,
Un bon Démon l'amena dedans Tours,
Ayant pitié de sa longue carriere.
Un iour errant seulet parmy la ville,
Il amusa ses yeux Et ses esprits
A contempler les Deesses de prix
Qui s'y marchoyent d'une façon gentille.
Les contemplant il vous auise entr'elles
O ma chere Anne, & voyant vos regards
N'estre sinon que fleches & que dards,
Qu'allechemens que vives estincelles:
Bref vous voyant sur toutes la premiere
Reluire en grace, en ris & en attraitz,
Il eut desir de vous voir de plus pres,
Et d'adorer vostre belle lumiere.
Mais aussi tost qu'il fut, ô ma rebelle,
Proche de vous, il auise un enfant
Dedans vos yeux gaillard & piafant,
Qui tremoussoit à chaque flanc une aille.
Le regardant il vit dedans sa dextre,
Un petit arc, une trouffe à son dos.

A M O U R

Où mille traitz estoient dedans enclos,
 Et un brandon dedans sa main fenestre.
 A tout cela, il eut ferme assurance
 Que s'estoit cël qu'il n'auoit peu trouuer
 En tant de lieux, & pour mieux l'esprouuer
 De tels propos le menace & le tance.
 Mèchant garçon, retourne vers ta mere,
 Si tu ne veux sa disgrâce encourir :
 Elle mourroit s'elle pouuoit mourir
 Tant ton absence à son cœur est amere.
 Si tu ne veux retourner deuers elle
 Par amitié, ie t'assure, cruel,
 De t'y mener ainsi qu'un criminel,
 Les poings liez d'une forte fisselle.
 Ha! pauvre sot! dist Cupidon à l'heure
 Qu'il eut ouy ces menaçans propos,
 Fuy t'en d'icy, & me laisse en repos;
 En ces beaux yeux i'ay choisi ma demeure,
 Oses tu hien sans crainte de mon Ire,
 Pauvre insensé, tels propos me tentes?
 D'un tel orgueil ie te feray punir:
 Si tu me croy, fuy viste & te retire.
 Va vers ma mere, & luy dis qu'elle appaise
 Sès passions, & que i'ay pour logis
 Vn couple d'yeux, qui font que ie regis
 L'Eau, l'air, la Terre Et le Ciel à mon aise.
 A tant ce Dieu mist fin à son langage,
 Et le pauvre homme ennuyé de se voir
 Hors du bon-heur qu'il esperoit auoir,
 Court à Venu raconter son voyage.
 Ainsi ce Dieu, ô ma Deesse belle,
 Ne deslogea du sejour de vos yeux;
 Yeux, l'affinoir de ses traitz furieux;
 Yeux, ou tousiours il fait la sentinelle.

O grand Demon, dont la puissance forte
Entretient tout, ô prince des Amours,
O Dieu des dieux, fauorise tousiours
Ceste beauté qui tout mon bon-heur porte.
Du mesme trait dont la dextre diuine
A son pourtrait engraué dans mon cœur,
Ie te supplie, ô gentil belliqueur,
De luy grauer le mien dans la poitrine.
Tu scais combien i'ayme cette cruelle:
Tu scais combien ie luy suis seruiteur:
Donc, ô grand Dieu, fay que i'aye cét heur
De luy complaire & d'estre chery d'elle.
Quitte ses yeux, & en son cœur denalle
Pour l'eschauffer, & rompre cette glas,
Qui la contraint de ne me cherir pas,
Et de moquer mon angoisse fatale.
Ainsi tousiours le Ciel, la terre & l'onde
Et les Enfers, ô puissant Cupidon,
Puisse sentir l'effort de ton brandon,
Et t'aduouer le principe du monde.

XCV.

Grand Dieu d'Amour, si ie suis le premier
 Des Tourangeaux qui ay chanté ta gloire,
 Lune ton arc, & me donne victoire
 Sur la beauté que ie ne puis plier.
 I'ay beau me plaindre & mercy luy crier,
 I'ay beau pleurer & luy rendre notoire
 L'occulte amour que ses yeux me font boires
 De mes douleurs son cœur se rend plus fier.
 Abaisse, Amour, cette ieune arrogance:
 Je ne requiers vne autre recompense
 De tant de maulx que ses desdains me font:
 Si tu le fais, ô celeste Monarque,
 L'auray tousiours le myrthe sur le front.
 Au bel effect fault vne belle marque.

XCVI.

Doy-ie mandire ou louer la iournee
 Que tes beaux yeux prindrent ma liberté?
 Je n'en sçay rien: car à la verité,
 Elle me fut cruelle & fortunée.
 Cruelle, autant qu'une flâme obstinée,
 Chassa de moy toute felicité,
 Remplit mon cœur de toute aduersité,
 Et m'aveugla plus que n'estoit Phinée.
 Elle me fut heureuse pour autant
 Qu'elle me fist vn amoureux constant
 De ta beauté qui n'a point de semblable.
 O iour heureux & mal-heureux aussi;
 Qui m'as rendu de tout ce monde ici,
 Le plus heureux & le plus miserable!

XC VII.

Ce n'est pas toy, Deesse d'Amatonte,
 Qui dois porter la pomme de beauté,
 C'est celle-là qui tient ma liberté,
 Car en beauté sa beauté te surmonte.
 Le moindre attrait de son œil qui me donte,
 Le moindre ris de son coral vouté,
 Bref de son corps la moindre volupté,
 A la plus grand' de tes beautez fait honte.
 Ne doute point que si le beau Pasteur
 Qui ruyna sa ville, eust en cét heur
 De voir ses yeux où Amour se retire,
 Qu'il ne luy eust donné la pomme d'or,
 Peu soucieux de la seur de Castor:
 „ Le noble cœur an parfait tousiours tire.

XC VIII.

Doctes Esprits, qui sur l'aille diuine
 De vos vertus & de vos doctes vers
 Voyez poster vos noms par l'Vniuers,
 Plustost qu'un vent ne court sur la marine:
 Venez voir l'œil qui le mien illumine,
 Me descourrant par la pleine des Airs
 De çà de là, mille sentiers diuers,
 Par qui mon ame aux Astres s'achemine.
 Si vous auiez contemplé ce bel œil,
 Cêt œil qui passe en clarté le Soleil,
 Vous ne voudriez ardre d'une autre flâme:
 Et quitteriez tant de feintes beautez
 Que vos escrits ventent de tous costez,
 Pour l'adorer & du cœur & de l'ame.

XCXI.

Ainsi que l'Aigle emporta Ganymede
 Dedans le Ciel, ainsi mon beau desir
 Me porte au Ciel, pour me paistre à loisir
 De la beauté d'où ma Dame procede.
 Là, comme icy, toute beauté luy cede,
 Là les grands Dieux n'ont point d'autre plaisir
 Que de la voir, ayment mieux la choisir.
 Pour leur obiet, que la fille de Lede.
 Inpin rauy de ses rares beautex,
 Et tout le chœur des autres deitez,
 Trop amoureux, ne bouge d'avec elle.
 Jugez Amans, le bien que ie recoy
 De voir au Ciel les Dieux, ainsi que moy,
 Espoinçonnez des beautex de ma belle.

C.

Dames de Tours, osez vous bien paroistre,
 Et vous monstrez en la forest d'Amours,
 Quand ma deesse à gentils petits tours
 S'y va carrant avec Amour mon maistre.
 Vous ne deuiex pour vostre honneur, y estre
 Quand elle y est, & faites au rebours
 De ce qu'il faut que faciez dedans Tours,
 Pour vos beautex y faire recognoistre.
 Non, non ie faulx: ce n'est pas ce suiet
 Qui vous y tire, ains son diuin obiect
 Dont en beauté vos beautex vous parfaictes.
 Ainsi la Lune emprunte du Soleil
 Cette blancheur qui rayonne en son œil:
 Les moindres parts aux grandes sont suiettes.

C.I.

Quand de mon mal l'occulte vehemence
 Sans tresspasser, m'aura fait tresspasser,
 Je ne veux pas qu'on me face dresser
 Un tel tombeau que fut celuy d'Amansé.
 Je ne veux pas que d'une lame immense
 De marbre blanc, difficile à lisser,
 Je sois couuert, car ie ne puis penser
 Qu'apres la mort serue telle despenſe.
 Je veux sans plus que tout au tour du lieu
 Où ie seray iusqu'au retour de Dieu,
 Que maint Cypres en oüalle on y plante:
 Et qu'à l'entour on y grave ces vers:
 Celuy qui gist entre ces arbres vers
 Endure encor son amour Violente,

C.II.

Voulez vous point, Angelique beauté,
 Prendre pitié du mal qui me deuore!
 Las! voulez vous m'estre cruelle encore,
 Et me gesner de vostre cruauté?
 Ah! vous m'auez, Anne, assez tourmenté:
 Pource humblement vostre pitié l'implore,
 Secourez moy: ou ie m'en vay dès ore
 Rendre l'Esprit pour vostre dureté.
 Non, j'ay desir, ma Deesse, d'attendre
 „ Encore un peu: le temps fait tout comprendre.
 „ Le temps en fin fait toute chose voir.
 Quand par le temps vous sçaurez la misere
 Que j'ay pour vous, j'espere recevoir
 De vous le fruit duquel ie desesperé.

CIII.

La larme à l'œil, sur le front le souci,
 La mort au Sein, les souspirs en la bouche,
 Seule beauté qui seule au cœur me touche,
 Je vien vers vous pour vous crier merci.
 Recevez moy d'un regard adouci,
 Et contemplez qu'elle rude êcarmouche
 Me fait Amour, qui m'est tousiours farouche,
 Pource qu'il voit que me l'estes aussi.
 Vous deshaubez sa nature premiere
 Qui par douceur esclouit la lumiere
 Que le chaos couuoit en ses Enfers:
 Sa douceur est du monde la seule ame:
 Doncques pour m'estre inhumaine, Madame,
 Voulez vous l'estre à tout cest uniuers?

CIIII.

Qui vous a dit que j'ay mesdit de vous,
 Il a menty, il a menty, Madame,
 Je n'en iamaïs ce desir dedans l'ame,
 Je suis trop bon, trop honnestes Et trop doux:
 Dieux immortels, où est vostre courroux?
 Que n'avez vous ja puny cêt infame?
 Cefaulx menteur? Grands Dieux ie vous reclâme!
 En cêt affaire ayez souci de nous.
 Il n'y a rien qui vous soit plus contraire
 Que le menteur: donc hastez vous de faire
 A cestuy-cy vos tonnerres sentir.
 Escarbonillez d'une horrible tempeste
 Le test maudit de sa pariure teste,
 Pour luy monstrier qu'il ne faut pas mentir.

CV.

Vous ne deuriez, Anne, pour un menteur,
 Pour un coquin d'esprit & de cervelle,
 Pour un maraud, un faiseur de querelle,
 Me desnier ainsi vostre faveur.
 Ne croyez pas son langage imposteur:
 Il a menty; & de ce i en appelle
 Dieu à tesmoing, qui sçait au vray, ma belle,
 Que ie ne suis de cette iniure authœur.
 Mais dites moy? seroit-il bien possible,
 Que ie puisse estre homme tant insensible,
 De detracter de vous, à qui ie suis?
 Si de vos yeux mon ame prend naissance,
 Et si sans vous ie n'ay nulle puissance,
 Sans vous aussi detracter ie ne puis.

CVI.

En vain, en vain, mon Cœur, tu te travailles
 De t'affranchir de l'amoureux lien,
 Tu sortirois plustost, ie le sçay bien,
 D'entre les dents de cent mille tenailles:
 Tu sortirois plustost de cent batailles,
 Et des déours du Dedale ancien,
 Ois du pouvoir du monstre Lycien
 Qui tout estoit emmantelé d'ecailles.
 Quand le Thebain t'en voudroit deslacer
 Il ne pourroit, car on ne peut forcer
 De son destin la fatale ordonnance.
 Quand tu nasquis en ces terrestres lieux,
 Il fut conclud au concile des Dieux,
 Que tu serois ainsi ta penitence.

CVII.

A tout le moins si i'auois cét honneur
 De la hanter & de parler à elle,
 Pour le guerdon de mon amour fidelle,
 Je ne plaindrois si souuent ma douleur.
 Mais ô Destin, ô Desastre, ô Malheur!
 Sa mere m'est si farouche & cruelle;
 Qu'elle ne veut que ma Dresse belle
 M'esluse au vray pour son vray seruiteur.
 O dure mere! ô femme difficile!
 Si tu sçauois combien i'ayme ta fille,
 Et de quelz feux mon cœur en est épris:
 Tu m'octroirois le bien que ie demande:
 Ce bien est grand, mais mon amour est grande:
 Toute amour grande est digne de grand prix.

CVIII.

Vous mes Amis, que l'heur m'a fait cognoistre,
 Pendant qu'estiez en la ville de Tours
 Qui vous perdant a perdu ses attours,
 Et n'est plus rien qu'une ville champestre:
 Si quelquesfois ie vous ay fait paroistre
 De quelle ardeur & de quelles amours
 Je vous aymois Et vous ayme tousiours,
 Lisez ces vers qu'en un an i'ay fait naistre.
 Secourez-les contre les mesdisans,
 Qui n'en pourroyent autant faire en dix ans,
 Non pas en vingt, & ie les en deffie.
 Ainsi tousiours puisiez-vous concevoir
 Du Ciel, cela que vous voulez auoir,
 Et du grand Dieu qu'on adore en Paphie.
 Rebrosses

CIX.

Rebrosses, Loire à ta source seconde,
 Et va conter d'une dolente voix,
 A mon laquet, honneur du Lyonnois,
 Cette douleur qui usqu'au cœur me sonde:
 Racontes luy comme mon ame abonde
 En mille ennuis, & que si quelques-fois
 L'aveugle Archer l'a tenu sous ses loix,
 Qu'à ses souspirs il delasche la bonde.
 Non, n'en fais rien: ce seroit augmenter
 Mes passions, luy voyant supporter,
 Pour mon suiet, un tourment si moleste.
 Loire, si fays; ce luy sera honneur
 D'accompagner son amy en douleur:
 Pylade ainsi s'honora par Oreste.

CX.

Ce ne sont point les neiges deuallées
 Des hauts sommets des Aluerniques monts:
 Ce ne sont point les torrents vagabonds:
 Ce ne sont point les sources recellées.
 Ce ne sont point les larmes écoulées
 Du pied tranché des Sapins aux bois longs,
 Loire, qui font par ondeux pelotons
 Courir ainsi tes vagues empoillées.
 Ce sont les pleurs que versent les deux yeux
 De mon laquet dolent & soucieux,
 Pour me voir tant endurer d'infortunes.
 O cher Amy, donne fin à tes pleurs;
 Car tu accroys en pleurant mes douleurs:
 Des vrayz Amis les douleurs sont communes.

CXI.

Et bien, Madame, Et bien il faut mourir :
 Vous ne sçauriez plus grãd honneur me faire
 Que de vouloir par vos mains me deffaire :
 Hastez-vous donc, ie suis prest de souffrir.
 Je voudrois ia chez Pluton discourir
 De vos beautez, & comme pour vous plaire
 Je n'ay point craint vne mort tres seuer
 Ne pouuant plus de louange acquerir.
 Que ces Esprits seront aysez, Madame,
 D'auoir entr'eux vne si gentille ame
 Que la mienne est & d'ouyr vos valeurs :
 Aux doux propos de si rares merueilles,
 Comme aux souspirs des plaintes nō pareilles
 Du Thracien, i'esteindray leurs douleurs.

CXII.

Pour n'auoir creu la parole sacrée
 De tes Deuins, pauvre Protefilas,
 Tu eus premier du trenchant costelas
 Du grand Hector, la teste massacrée.
 Pour n'auoir creu la chaste Cytherée,
 Qui tient mon ame es prisons de ses laqs,
 I'ay le premier esprouuē les esclats
 Du foudre ardent de sa fierté iurée.
 Mais tu as eu plus que moy de bon-heur;
 Car les Gregeois pleurerent ta douleur.
 Las ! mais d'aucun la mienne n'est pleurée.
 I'ay beau souffrir, nul n'a compassion
 Ny de mon dueil, ny de ma passion,
 Ny de la mort qui m'est toute assurée.

CXIII.

Te te supply' cesse, mon Dufautrait,
 De souhaitter de la voir, la cruelle
 Amour qui est tousiours en sentinelle
 Dedans ses yeux, t'occirait de son trait.
 Contente-toy d'en voir icy l'extrait :
 „ Il n'appartient à l'humaine prunelle
 „ De voir au vray une Dame immortelle :
 „ Que mon malheur t'auorte ce souhait.
 Ou si la mort, peinte sur mon visage,
 Ne peut oster de ton ieune courage
 Ce haut desir, dont ton cœur est imbeu :
 A tout le moins que la trop grande audace
 Du Cadmean, moins desirieux te face :
 „ On se repent quelquesfois d'avoir ven.

CXIII.

Hault esleué sur l'aile de ma ryme,
 Loing de la dent du peuple vicieux,
 Je veux graver ces Sonnets dans les Cieux,
 Qu'Amour luy-mesme a polly de sa lyme.
 Divines Seurs, qui habitez la cime
 Du mont Parnasse au seiour gracieux,
 Favorisez mon vol audacieux,
 Vous en aurez quelque iour de l'estime.
 Et toy Phœbus, pere des beaux Espris,
 Ne sois contraire à mon vol entrepris,
 Et ne fends point la cire de mon aile.
 Ou, si tu veux que ton alme flambeau
 Bruse mon dos, donne moy pour tombeau,
 Non une Mer, mais le Sein de ma Belle.

Fin du Second liure des
Souspirs amou-
reux,





LE
TROISIEME LIVRE
DES SOVSPIRS AMOV-
REUX DE GUY
de Tours.

ET
Second Liure en faueur de son Anne.

I.

A Mour si doucement a pris ma liberté,
Que si, comme equitable, il me la vouloit
rendre,
Ie l'en refuserois Et ne la voudrois prédre,
Tant ie l'estime heureuse en sa captivité.
La prison où elle est n'est qu'un lieu de beauté,
Un Paradis en qui les Dieux ont fait descendre
Tout ce qu'on pouuoit d'eux en ce monde comprendre
De beau, d'honneur, de chaste & de diuinité.
Heureux cent fois le iour, cent & cent fois encore,
Qu'Amour (que toute chose en toute chose adore)
Emprisonna mon cœur en un si digne lieu.
Il ne sera iamais, fussay-ie sous la tombe,
Que ce iour tous les ans ie n'immole à ce Dieu,
Pour loyer d'un tel bien, une belle Hecatombe.

II.

Je prens tant de plaisir à vous aymer, Maistresse,
 Que ie n'ay autre soing, qu'à chercher nuit & iour
 Le moyen de pouuoir augmenter mon amour,
 Afin qu'en l'augmentant i'augmente ma lieffe.
 Mais recerchant tel bien, ô ma belle Deesse,
 Je ressemble à celuy qui au triste seiour
 Des Enfers, sur un mont fait rouller de maint tour,
 Vn cailloux qui iamaïs en repos ne le laisse.
 Il tente l'impossible & ie le tente aussi:
 Car vouloir augmenter mon amoureux souci
 Pour croistre le plaisir qu'en vous ayant ie treuue;
 C'est vouloir remonter son roc sans deualer,
 C'est vouloir iusqu'au ciel sans ailerons voller,
 Ou du vol Dedalicq' faire seconde preuue.

III.

Mon Anne & Cupidon sont presque mesme chose:
 Si mon Anne souffrit, Amour souffrit aussi,
 Si elle est souciée, Amour est en souci;
 Si mon Anne repose, Amour aussi repose.
 Si mon Anne ne parle, il a la bouche close;
 Si mon Anne deuise, Amour deuise aussi;
 Si elle a froid ou chaud, il est chaud ou transi;
 Si mon Anne compose, Amour aussi compose.
 Si elle ouure les yeux, Amour ouure les yeux;
 Si ioyeuse elle chante, Amour chante ioyeux;
 Si son pied va marchant, Amour marche cōme elle.
 Bref tout ce qu'elle fait, Amour le fait soudain;
 Ils different pourtant; Car Amour est humain,
 Et mon Anne est farouche inhumaine & cruelle.

IIII.

Qui dit que l'Amour croist par une sympathie
 Il ne dit verité, pour autant que ie meurs
 Ayant une beauté contraire à mes humeurs
 Et à moy discordante en chacune partie.
 L'esbranleray plustost les rochers de Scythie,
 Du vent de mes soupirs, que ses fieres rigueurs;
 Et plustost que son cœur, le son de mes clameurs
 Adouceroit l'orgueil du mary d'Orithye.
 Cét aueugle Archerot ne comoint pas aussi
 Les contraires, d'autant que s'il estoit ainsi,
 La flame, dont finet nos libertez, l'emble,
 Feroit Madame & moy quadrer ensemblément,
 Et mouvoir nos desirs d'un pareil mouvement,
 Et ioindre sans discord nos contraires ensemble.

V.

Madame, ce n'est point l'orgueil ny le mespris,
 Qui font que quelques fois pardenant vous ie passe
 Sans me recommander à vostre bonne grace,
 Et salüer vos yeux, planettes de Cypris.
 Madame, vostre Guy n'est point si mal apris,
 Que s'il ne se sentoit de qualité trop basse,
 Il ne vous salüast d'une ioyeuse face,
 Il craindroit, l'ayant fait, d'auoir trop entrepris.
 Il vous honore tant, vous aime & vous reuere,
 Qu'il craint plus que le trait de la Parque seuer,
 De vous estre ennuyeux & de vous faire tort.
 Voire il vous aime tant, que mesmement il n'ose,
 De peur de vous fascher, dire qu'estes la cause
 Et le suiet du mal qui le meine à la mort.

LES SOVSPIRS AMOUREUX

VI.

Ni le peu de soucy qu'elle a de mon tourment,
 Ni cette folle amour qu'obstiné ie luy porte,
 Ni l'Espoir affronteur qui trop haut me transporte,
 Ni mille & mille maux que ie souffre en l'aymant;
 Ni ses ieunes desdains croissants iournellement,
 Ni tant de passions que sa fierté m'apporte,
 Ni la crainte que i'ay qu'une autre me l'emporte,
 Ni la chaleur du feu qui me va consumant.
 Ni l'arrest de ma mort qu'on lit dessus ma face,
 Ni le dueil que ie sens estant loing de sa grace,
 Ni ses propos diuins qui me sont interdits,
 N'auront iamais pouuoir d'esloigner de mon ame,
 L'ardente affection que ie porte à ma Dame:
 Car telle affection m'est vn vray paradis.

VII.

D'une belle, polie & claire & vine glace,
 Sort la flâme qui m'ard, me consume & destruit,
 Qui me succe le sang, me l'hume & me le cuit,
 Et qui iournellement desfigure ma face.
 Desia le trait fatal de la mort me menace,
 Qui comme vn ciel tonnant & vn Lyon qui bruit,
 Pourchasse incessamment ma vie qui le fuit,
 Dont de crainte & de peur ie tremble en toute place.
 Helas que do y-ie faire! où auray-ie recours!
 Ce qui me peut ayder, m'est contraire & rebours,
 Et la beauté qui est mon herbe singuliere;
 Ne me veut secourir: Las! si par amitié
 Vous ne voulez m'ayder, aydez moy par pitié,
 Belle Anne, à iointes mains ie vous en fais priere!

VIII.

Ne vous suffit-il-pas, belle Anne de mon ame,
 De me brusler le cœur du feu de vos beaux yeux?
 Voire de me brusler en tant & tant de lieux,
 Que ie ne suis plus rien qu'une amoureuse flamme?
 Ne vous suffit-il-pas de me voir, ô Madame,
 Le butin eternel d'un feu victorieux,
 Pour estre idolastant d'un cœur deuotieux
 Votre beauté qu'en vain en bruslant ie reclame?
 Sans encore vouloir dedans le feu ietter
 Ces Sonnets innocens, qu'Amour m'a fait chanter,
 Pour faire vos vertus par tout le monde entendre?
 Mais quoy! siere Beauté, vous guaigneriez fort peu,
 Pour les perdre du tout, de les ietter au feu,
 Car ainsi qu'un Phœnix, renaiestroient de leur céd.

IX.

Je sçay bien que tu peux trouuer vn seruiteur,
 Plus beau que ie ne suis de port & de visage,
 Qui amadrezera mieux que moy, son langage,
 Qui me surpassera de force & de hanteur;
 Qui sera, plus que moy, de soy-mesme amateur,
 Qui aura plus que moy, peut estre, d'heritage,
 Que Fortune en bon-heur cherira dauantage,
 A qui le Ciel benin fera plus de faueur.
 Mais, Anne, ie sçay bien que tu n'as la puissance,
 D'en trouuer qui si fort ayme ton excellence,
 Et tes rares beautez qui me font languoureux:
 Non, Anne, tu ne peux Et trouuasses-tu mesme,
 Pour seruant, le grand Dieu qui a le Diademe
 A bon droit sur le chef, de l'Empire amoureux.

LES SOUSPIRS AMOUREUX

X.

Vous donner des bouquets c'est porter de l'arcine
 Aux riuës de la Mer, des rameaux aux forestz,
 Des lyx à vostre Sein, à vos Yeux des attraitz,
 Des naques à vos doigts, du musc à vostre haleine.
 De bouquets, Et de fleurs vous estes toute pleine,
 Les vertus, les honneurs, dont vous faites acquestz,
 Sont vos roses, vos lyx, vos fleurs & vos bouquetz,
 Qui font tant admirer les vergers de Touraine.
 Doncq au lieu d'un bouquet ie vous offre ces vers,
 Ce iourd'huy qu'un chacun par ce grand Vniuers
 Reuere le saint nom dont vous estes nommée.
 Le temps à la parfin le bouquet faniroit.
 Mais les fleurs de ces vers fanir il ne scauroit,
 Non plus que les fleurons de vostre renommée.

XI.

Anne, dont les beautez me tiennent sous les loix
 De l'Archer Paphien, que dessous cët ombrage
 Ne t'ay-ie, mon Desir ? pour alentir la rage,
 Qui douce me r'affolle au plus verd de mes mois ?
 Las ! s'il estoit ainsi, Mignonne, quelquesfois
 Baisotant l'Orient de ton ieune visage,
 Et pressant l'embonpoint de ton gentil corsage,
 Assis en ton giron doucement ie mourrois.
 Au chant du Rossignol ie n'auroy point de cesse
 D'accorder les chasons qu'en ton hõneur, Maistresse,
 J'ay composé depuis le iour que tu me pris.
 Non, ie ne cesseroiy de baisoter ta bouche,
 Où le Cytherien me dresse l'escarmouche,
 Armé d'un petit camp de Graces & de Ris.

XII.

Si tu es amoureux de la diuinité.

Nos Amours, de la Ruë, ont semblable origine:

Ton amour est Diuine & la miene est diuine:

Tu aymes le Soleil Et i'ayme sa clarté.

Est-ce pas adorer la mesme Deité,

Qu'adorer ses effectz? & prisant la machine

De la Terre, de l'Air, du Ciel, de la marine,

Prise-ton pas l'auteur de sa natiuité?

Je pense que celuy qui chante les louanges

De ma belle Maistresse equiparable aux Anges,

Louange, honore, prise, ayme & reuere Dieu.

Car ie croy fermement que Dieu ne la point faite,

Et d'Esprit & de Corps si belle & si parfaite;

Que pour se faire en elle adorer en ce lieu.

XIII.

Que i'auoy de plaisir voyant mon Angelette

Seule se promener par dedans vn verger,

Et là se façonner d'un poulce mesnager,

Vn bouquet couronné de mainte pasquerette.

Que i'auoy de plaisir quand cette Nymphelette

Marchoit parmy les fleurs d'un mouuement leger,

Et voyant sous les pas de sen pied passager

Naistre, comme à l'enuy, mainte & mainte fleurlette.

Que i'auois de plaisir de voir espanouir.

Les Lyx deuant ses yeux, & l'air se resioiir,

De voir tant de beaultez en une si belle Ange.

Entre tant de plaisirs ie ne laissoy pourtant

De craindre que l'Inpin, qui la desire tant,

Ne print, pour me l'oster, quelque figure estrange,

Belle fleur de quinze ans qu'en toute reuerence,
 J'adore dans mon cœur, hélas ! ne veux tu point,
 Que ce doux Archerot qui si doucement poingt,
 De son feu doucereux allume ton enfance ?
 Aymes, ore qu'Auril ton visage eniouuance:
 Ores que les attraitz, les graces, l'embonpoint,
 La beauté, le loisir, t'honorent de tout point,
 Et qu'en toy seule ensemble ils font leur demeurance.
 Belle, ne garde point à Pluton ta beauté,
 Ny au Temps, qui remply de trop de cruauté,
 Gaste & deuare tout : Il vaut mieux qu'un ieune
 Disposé, comme ie suis, par mille passetemps (homme)
 Cueille sein contre sein, les fleurs de ton Printemps,
 Et en si doux esbats apres toy se consume.

Tu me dis bien souvent, cher amy De la salle,
 Que tu es esbahy comme ie puis chanter,
 Des vers si doucereux, veu que sans s'absenter
 Amour gesne mon cœur d'une angoisse infernale.
 Veux qu'une eau de mes yeux incessamment deualle,
 Veux qu'un soing amoureux ne se peut contenter
 De me faire le iour & la nuict lamente,
 Prenant nourrissement de ma peine fatale.
 Ne t'en esbays plus; d'autant que l'amoureux
 Plus est passionné, débile & languoureux,
 Et en plus doux accens se plaint & se lamente:
 Imitant en cela le Cygne blanchissant,
 Qui tant plus est pressé du trespas meurtrissant,
 Plus doucement se plaint & plus doucement châte.

XVI.

Ar ne, pour me vanger de tes ieunes desdains,
Ie ne souhaite point qu'une aspre maladie
Rende de ton beau front la voulture enlaidie,
Et ternisse tes yeux si clairs & si serains:
Ie ne souhaite point que les iours si soudains,
Et la triste vieillesse à l'ame refroidie,
Te rendent sur tes os débille & engourdie,
Et te donnent pour ayde un baston en tes mains.
N'ais ie souhaite bien que l'enfant de Cyprine
Abandonne tes yeux & voise en ta poi trine,
Pour allumer ton cœur d'un brasier tout pareil,
A celui qui tousiours me consume & me bruste,
Et qui tout embrasé, comme un second Hercule,
M'esleuera bien tost au seiour du Soleil.

XVII.

Le iour qu'elle me print, elle sembloit de port,
Dé grace, de beauté, de ris & de merite,
A la belle Venus, quand encore petite
Au fond d'une coquille elle nagoit à bord.
Mille petis Amours dans ses yeux tenoyent fort,
A l'entour de son front ielloit mainte Carite,
Sa leure rougissoit comme une marguerite,
Ou comme un bel œillet qui de sa chasse sort,
Ie cuidoy fermement qu'elle fust Venus mesme,
Tant en rares beautex sa face estoit extrême,
Tant graue estoit son port, tant doux estoit son ris:
Mais quelque temps apres, sa cruelle rudesse
M'apprint qu'elle n'estoit ceste belle Deesse:
Car nulle cruauté n'accompagne Cypris.

XVIII.

De l'arbre de Pallas le Polype de mer
 N'est point tant amoureux que ie suis de ma Dame;
 I'en suis tât amoureux que ie n'ay point d'autre ame
 Infuse dans le corps, que cêt heur de l'aymer.
 Forget, ie l'ayme tant que tout me semble amer
 Au prix de son amour, dont la gentille flame
 D'une si douce ardeur si doucement m'enflame,
 Qu'autant que Iupiter on me peut estimer.
 Plus de contentement ne prend la Pyralide
 Au lieu le plus ardent de sa flâme liquide,
 Que mon cœur en reçoit au milieu de son feu.
 Si elle s'esloignoit tant soit peu de sa flame,
 Elle mourroit soudain; & mon cœur rendroit l'ame,
 Si son feu doucereux il quittoit tant soit peu.

XIX.

Et bien, pour auoir dit quelque mot contre vous,
 Faut-il m'estre si dure, inhumaine & cruelle?
 Ne scauiez vous pas bien que i'estoys ans ceruelles,
 Et que vostre desdain m'assolle à tous les coups?
 Si ie vous ay forfait, des ores à genoux
 Ie vous requiers mercy, pardonnez n'oy ma belle!
 Imitex ce grand Dieu, comme estant immortelle,
 Qui sur le repentant n'exerce sin courroux.
 Ou si vous me trouuez indigne de clemence
 Comme ayant perpetré vne trop grand'offence,
 Soyex moy désormais d'un si fascheux abord,
 Que ie perde l'esper d'auoir misericorde:
 Ainsi vous filerez la malheureuse corde
 Dont ie me traineray moy-mesmes à la mort.

XX.

Je sçay bien, mon Cousin, que ta gente Lucelle
 Peut faire d'un soufry les rochers esmonuoir,
 Et d'un trait de ses yeux en l'ame conceuoir,
 Mieux que les traits d'Amour, mainte viue estincelle.
 Je sçay bien, mon Cousin, que cette Iouuancelle
 Qui te sert de conduite au chemin du sçauoir,
 Nous fait appertement en ce bas monde voir,
 Tout ce que la Nature a de parfait en elle.
 Je sçay bien, mon Cousin, que tu es tres-heureux,
 De viure & de mourir si parfait amoureux
 D'une telle beauté, qui n'a point de premiere,
 Que celle en qui ie vy, que celle en qui ie meurs,
 Que celle que me fait tel que sont ses humeurs:
 Si tu le veux sçauoir, voys-là de ma lumiere.

XXI.

Non, ie n'auray iamais en ses yeux de fiance,
 Leurs regards sont trompeurs & pleins de trahison:
 Ils sont cause, Binet, que ie suis en prison,
 Et qu'entre mille ennuyx ie passe ma iouuence.
 Eux, en amadoiant ma debile innocence,
 D'un acueil gracieux Et ma sotte raison,
 Par un petit soufry, meirent en ma maison
 Le feu de cét enfant qui met tout en enfance.
 Tellement qu'aujourd'huy, ce Prince Idalien
 Fait de mon pauvre cœur un mont Sicilien
 Qui brusle incessamment & iamais ne consument
 Et quand il apperçoit que cét amoureux feu,
 A faute de fuet se diminue un peu,
 Il denalle en mon cœur & plus grand le rallume.

LES SOUSPIRS AMOUREUX

A Mademoiselle de S. Oyu.

XXII.

Comment eussay-je peu danser, Mademoiselle,
 Que l'auroy les deux mains & les deux pieds liez,
 Dans le reth brunissant de ses crins desliez,
 Et le cœur tout en feu & l'esprit tout en elle?
 Je n'auroy nerf sur moy, ny tendon, ny moëlle,
 Ny sang, depuis le chef jusqu'au dessous des pieds,
 L'en iure par vos yeux à Venus dediez,
 Qu'Amour ne tourmentast d'une peine cruelle.
 Si tost que luy touchay, sa delicate main
 Pour la mener danser, ie senty tout soudain
 Mon corps s'empierrier en vne roche blesme.
 Et comme si le chef hydeusement crineux
 De Meduse, m'eust veu d'un regard fascineux,
 Je senty dedans moy un changement extrême.

XXIII.

D'un choc continuel le desdain que me porte
 Ce miracle en beauté, & la grande amitié,
 Que ie luy porte aussi, sans aucune pitié,
 Se battent & se font vne guerre tres forte.
 Le desdain veut gangner l'amour qui me transporte:
 Et l'amour que ie porte à ma chere moitié,
 Vcut vaincre ce desdain remply de mauuaitié,
 Et de iour & de nuict se battent en la sorte.
 Quand à moy, ie scay bien que ce ieune desdain
 N'aura iamais pouuoir d'arracher de mon sein
 Cette belle amitié, ny s'en rendre le maistre.
 Je croy que l'amitié aussi ne vaincra pas:
 Pleust à Dieu, que tous deux tombassent au trespas,
 Afin que sans ces maulx elle & moy pensions estre!

XXIII.

Si tu ne veux m'aymer, ô ma douce Rebelle,
 Permits à tout le moins que te t'ayme & ne sois
 Si pleine de rigueur, car si ie ne t'aymois,
 La mort incontinent m'enmeneroit chez elle.
 Ie n'ay d'autre ame en moy que cét amour fidelle,
 Cette gentille amour, Et si tu me l'ostois,
 Tu m'osterois l'esprit, la raison Et la voix,
 Amortissant du tout ma masse corporelle.
 C'est ore, Cupidon, qu'asseürément ie croy,
 Que sans faute tu es de toute chose Roy,
 Que tu es cét Esprit infus par tout le monde;
 Que rien sans ton pouuoir, ne vit en ces bas lieux
 Que tu es le maintien des hommes & des Dieux,
 Et que ta main de tout porte la pomme ronde.

XXV.

Celle qui dans ses yeux tient ma mort & ma vie,
 Hier se promenant pres de moy pas à pas,
 O rigoureux desdain! sur moy ne daigna pas,
 Ietter vn seul regard, tant mon heur luy ennue.
 Anne, si vous auez vne si grande enuie
 Que le dard inhumain du violant trespas,
 Me face deualler aux ombres de là bas,
 Ie suis prest d'obeir à vos desirs, m' amie.
 Faites ce que voudrez de moy, ie suis à vous,
 Exercez dessus moy vos plus aspres courroux,
 Et d'un trépas cruel gnerdonnez mon seruice.
 La donc auancez vous; ie ne puis recevoir,
 Plus grand contentement, qu'en trépassant me voir
 Faire à vos cruautex de mon cœur sacrifice.

XXVI.

Helas! qu'il me desplaist d'estre si longuement
 Absent de ces beaux yeux, dont la diuine flâme
 Est l'Orient perleux du Soleil de mon ame,
 Et de l'Astre sous qui ie vy fatalement.
 Mille & mille regrets, pour leur esloignement,
 Taschent de iour en iour d'vne homicide lame
 A couper inhumains cette fragile trâme
 Que me file Clothon tant variablement.
 Ie voudroy que desia leur volonté fust faite,
 Ou que cette beauté uniquement parfaite,
 D'un retour auancé les eust chassé de moy.
 C'est trop long temps languir en peine Et en tristesse;
 Las! regretz, hastez vous, ou vous hastez, Maistresse!
 Afin que l'un de vous finisse mon esmoy.

XXVII.

Ie ne suis point mortel: ie fusse desia mort,
 Si le trespas sur moy eust eu quelque puissance;
 Et tant de maux diuers que i'ay pour vne absence,
 M'eussent ja deuallé au Charontide port.
 Ie ne suis pas diuin: car nul humain effort
 A la diuinité ne peut faire nuisance:
 Et ie sens iour & nuict vn depart qui m'offence,
 Me tirace, me poingt, m'esgratigne & me mord.
 Helas, que suis-ie donc! Et qu'elle est ma nature?
 Fut il iamais à moy semblable creature;
 Qui ne scauroit mourir, ny viure sans douleur?
 Ha! ie sçay bien que c'est; c'est la seule Esperance
 Que i'ay de voir bien tost cette unique excellence,
 Qui empesche ma mort, & non point mô mal-heur.

COMPLAINTE.

Absent de ces beaux yeux dont le diuin flambeau
 Donne iour à mes iours, & puissance à ma vie,
 Que puis-je faire mieux, qu'obeir à l'enuie
 Que i'ay de me bastir de mes pleurs un tombeau?
 Pleurez doncques mes yeux, & tristes ne cessez
 Vos larmes Et vos pleurs, qu'il n'y ait à suffire
 Des eaux pour me noyer, & vainement construire
 Vne tombe, aux mal-heurs dans mon cœur amasser,
 Effroyables Rochers, & vous chemins secretz,
 Que i'ay cent mille fois animé, de mes carmes,
 Cependant que mes yeux bastiront de leurs larmes
 Mon lugubre tombeau, escoutez mes regretz!
 Fut-il iamais au monde vn plus chetif amant
 Absent comme ie suis, des beaux yeux de sa Dame?
 Y a til passion que n'essrouue mon ame,
 Ny torture ny mal, pour cét esloignement?
 Helas! depuis le iour que partirent ces yeux,
 Ces yeux, dont le départ m'aneugle de tenebres,
 Ie n'ay fait que gemir des complaintes funebres,
 Cherchant de çà de là les plus sauvages lieux.
 Ores tout éploré, sur le bord d'un ruisseau,
 Ie remplis l'air de cris, comme la Minoïde
 Sur le bord Naxean, quand son mary perfide
 Sans elle dêmara son funeste vaisseau.
 Ores dans vn desert, au milieu des rochers,
 Ie conte mes douleurs aux postillons d'Aëole,
 Qui, aux piteux accens de ma triste parole,
 Assoupissent le bruit de leurs cerceaux legers.
 Ores dedans vn bois de feuilles obscurci,
 Aux oiseaux du neteux i'appren l'air de ma plainte,
 Qu'ils rechantent apres: puis ayant l'ame atteinte

COMPLAINTE.

D'extrême passion, ie me plains ainsi:
 O beaux yeux, de mes yeux la diuine clarté;
 Beaux Yeux, dont Cupidon emprunte sa puissance,
 Pour Dieu reuez-tost: ie mœurs d'impatience,
 D'estre si longuement sans vostre Dité.
 Sans vous ie ne suis rien, vous estes le suet,
 Qui donne mouuement au globe de ma vie:
 Si tost que ie vous voy, mon ame se manie,
 Et suis sans mouuement absent de vostre obiet.
 Vous estes mon Soleil, ie suis vostre soucy,
 Qui meurs incontinent que vos clartez s'absentent,
 Et qui renaiss soudain qu'elles se representent,
 Prenant de vous la vie & le trespas aussi.
 Je suis mort maintenant que ie ne puis vous voir:
 Mais las! si vous auez en l'ame quelq' enuie,
 De me faire iouyr de ma premiere vie,
 Remonstrez moy vos yeux qui font tout esmouoir.

XXVIII.

Cette ieune beauté, Idole de mon cœur,
 Reuiendra-elle point? mon Dieu! que i'ay d'enuie
 De reuoir ces yeux bruns, lumiere de ma vie,
 Et dont le soleil mesme emprunte sa vigueur!
 Pour leur absence, hélas! une triste liqueur
 Dégoute incessamment aussi menu que pluye
 De mes yeux esblouis, à qui trop il ennuie
 D'estre si longuement en obscure languueur.
 Je suis esmeruillé d'où ces pauvres yeux peuent
 Espuier tant de pleurs que iour & nuict ils pleuuent
 Sur mon visage peint des frayeurs de la mort.
 Cessez, cessez vos pleurs, mes yeux, car l'esperance
 Me promet que bien tost vous auez iouissance
 Des beaux yeux esloignez que vous plaignez si fort.

X XIX.

Combien qu'un long chemin m'esloigne de vos yeux,
Petis yeux, où Venus ses amorces retire,
Et d'où son fils Amour mignardement me tire
Mille traits, qui le font de moy victorieux;
Je ne laisse pourtant de les voir en tous lieux,
Et de sentir en moy l'agréable martire,
Dont de pres ils gesnoient mon cœur, qui ne desire
Plus d'heur, que de mourir en tourment si ioyeux.
Une maison, un mont ou un arbre, Maistresse,
Peuvent bien empescher de voir la blonde tresse
Du Soleil, non le iour que produisent ses rays :
Ainsi le long chemin empesche bien ma veüe
De voir vostre beauté de graces tant pourueüe,
Mais non pas d'en sentir ny d'en voir les effects.

A I R.

Sortez du fond de ma poitrine,
Souffirs, & allez viftement
Center à ma toute divine,
En quel miserable tourment
Je suis pour son eslongnement.

Dites luy qu'une douleur forte
M'a presque mis dans le tombeau,
Et que c'est le bien que m'apporte
L'esloignement de ce flambeau
Qui dans ses yeux reluit si beau.

Dites luy, d'un piteux langage,
Que si elle à quelque vouloir

COMPLAINTE.

De me garantir de la rage
Du tourment qui me fait doulour,
Que bien tost me vienne renouir.

Complainte.

Si ie pouuois me doulour,
Comme i'en ayle vouloir,
Il n'y a roche si dure,
Que ma plainte ne rendist
Pitoyable, & ne fendist,
Mal-gré sa forte nature.

Le Cygne au bord Meandrin
Ne console point sa fin
D'une voix plus lamentable.
Las! que ie consolerois
D'une lamentable voix,
Mon tourment insupportable.

Souspirs, fils de mes ennuis,
Pour Dieu ne fermez plus l'huis
A ma veix tant desolee!
Au moins que i'aye cêt heur,
De raconter la douleur,
Qui dresse mon Mansolee.

Au moins que ie puisse auoir
Cêt heur de faire scauoir
La cause de mon martire!
Ce seroit trop de rigueur,
De souffrir la mort au cœur,
Et de ne l'oser pas dire.

- „ Dire son affliction,
„ Allège la passion
„ Dedans la poitrine enclosée
„ Et au contraire elle prend
„ Un accroissement plus grand,
„ Quand descouvrir on ne l'ose.

Helas! qui eust iamaïs creu,
Que les Amans eussent eu
Tant d'angoisses en leurs ames?
Tant de violens efforts,
Et sans mourir, tant de mors
En l'absence de leurs Dames?

Celuy-là que son peché
Tient sur Caucaſe attaché
De quatre chaînes puissantes,
A qui le bec d'un Vautour
Ronge & mange nuit, & iour
Les entrailles renaissantes:

N'endure point tant de mal,
Que fait un amant loyal
En l'absence de sa Dame:
Car à tout heur un regret
D'un gémissement secret,
L'espoingonne usqu'à l'ame.

La nuit au lieu de dormir,
Il est contraint de gémir
Baignant de larmes sa couche,
Et n'a point d'autres soulas
Qu'à resonner mille helas,
Dans sa soupirante bouche.

COMPLAINTE.

L'Amour, la Mort, les Ennuis
De mille tourmens suyuis,
Incessamment le guerroyent :
Mille fantosmes vollans,
Et mille maux violans,
Dedans ses larmes le noyent.

Le iour, quand le Soleil luit,
Chetif, non plus que la nuict,
Il n'a treue de ses peines:
Sans cesse sa passion
Le tient en affliction,
Et luy desseiche les veines.

Las ! au prix de ses traux,
Dammex, vos cris & vos maux
Ne sont que douces lieffes:
I'aymeroy mieux mille fois,
Là bas estre un Pyrithois,
Que souffrir telles angouffes.

J'en parle comme scauant,
Nuict Et iour les esprouuant
En l'absence de ma Dame:
Pleust-il à Dieu ! que l'effort
D'une impitoyable mort,
M'eust ia mis deffous la lame ?

Je scay, qu'apres mon trespas,
Je n'endureroy là bas,
Vne peine si felonne,
Que celle là qui m'assault,
Et me tourmente icy hault,
Pour ne voir point ma mugnonne.

O Dieux

O Dieux! si quelque pitié
 Vous avez de l'amitié
 Que loyalement on garde:
 Faites moy tant de faveur,
 Que bien tost j'aye cêt heur
 De voir l'œil de ma Mignarde!



XXX.

O Cheveux, doux liens de mon ame affermie,
 O Front calme & serain, ô Sourcils ébenins,
 O beaux yeux brunelets, dont les astres benins
 Gouvernent à leur gré le vaisseau de ma vie!
 O delicate Ioïe, où la mordante envie
 Ne scauroit que reprendre, ô rempars coralins,
 O bouche d'Amaranthe, ô propos tous druids,
 O Ris, qui quelques-fois mes travaux des-ennuie!
 O col plus blanc que neige, ô gorgette de lait,
 Qui ceinte richement d'un carquan noirlet,
 Se fait par son contraire apparostre plus belle!
 O mon Anne, ô mon Tout, ô mon cœur, ô m'amour,
 N'auray-je jamais l'heur de vous voir de retour?
 Revenez, ou la mort m'emmenera chez elle!

XX XI.

Elle est donc de retour cette vermeille Aurore
 Qui avec elle esclost le iour de ma clarté!
 Elle est donc de retour cette unique beauté,
 Que mon œil idolastre & que mon cœur a dore
 Elle est donc de retour cette riche Pandore
 Qui a tant eu de dons de chaque Deité,
 Qu'en la voyant, on void toute diuinité,
 Et tout ce qu'icy bas on souhaite & honore!
 Elle est donc de retour! & si n'ay eu cêt heur,
 De la voir & d'appandre aux pieds de sa grandeur
 L'airz qu'au fond du cœur ie sens pour sa venue.
 O bien-heureux retour, qui chasses tout ainsi
 L'angoisse de mon cœur, qu'un Soleil éclairci
 Chasse l'obscurité d'une poisseuse nuë.

XX XII.

Anne dont les beaultez iour & nuict me font viure
 Entre mille trespas, cêt Archerot vainqueur
 A mieux escrit ton nom au centre de mon cœur,
 Que ie ne l'ay escrit au dedans de ce Liure.
 Si tu sçauois combien ce petit Dieu me liure
 D'extrêmes passions en ayment ta valeur,
 Ie sçay que tu auroys pitié de ma douleur,
 Eusses-tu le cœur fait de metal ou de cuire.
 Cinq ans sont ja passez que plein d'affection
 I'endure mille ennuyz pour ta perfection,
 Sans que tu ayes d'eux ny de moy cognoissance.
 Mais pour tous ces ennuyz, ie ne requiers, sinon
 Qu'amour dedans ton cœur escriue ainsi mon nom,
 Qu'il a le tien escrit dedans ma souuenance.

CHANSON.

LA beauté que ie sers est tant esmerueillable,
Qu'il ne se peut penser rien de plus merueilleux:
C'est bien le plus bel œuvre & le plus admirable,
Qui se soit iamais fait de Nature & des Cieux.

Des accens Ligyens de sa voix nompareille,
Elle anime les Rocs & desplante les boys,
Elle arrache des corps les ames par l'oreille,
Elle arreste les Vents & les fait tenir coys.

Quand ses cheueux épars à tresses refrappées
D'un Zephire mollet, luy flottent iusqu'aux pieds,
Je pense voir Diane avecques ses Napées
Suyure par les for estz les Sangliers espiex.

Lors qu'elle forme un ris de sa bouche mignarde,
Si le Ciel est troublé de nuages espais,
Elle en chasse bien loing toute leur blafarde,
Et sereine son front & le remet en paix.

Si elle parle, adonc la terre se colore
D'un milion de fleurs, & ainsi qu'au Printemps,
On ne voit par le Ciel, qui tant l'ayme & honore,
Que petits Cupidons, que Ris, que passeremps.

S'elle mouue les yeux, il n'est rien impossible
Al'Enfant de Cypris; alors il peut oster
Le tonnerre grondant & la foudre terrible,
Des menassantes mains du puissant Iupiter.

Quand son pied va marchant, les Dames curieuses
Admirent de son port la grane maiesté,

SOVS P. AMOV. DE G. DE TOVRS.
Et toutes à l'enuy, d'aillades gracieuses
Regardent de ses pas le mouvement flatté.

Bien que tant de beautez ne m'apportent que peines,
Qu'angoisseuses douleurs, que persecutions,
Si m'estimoy-ie heureux d'auoir dedans mes veines,
Pour vn si beau suiet, tant d'aigres passions.

„ On ne peut trop souffrir pour vne belle Dame:
„ Aussi bien les trespas qu'on endure en ayment,
„ Ne sont que Paradis à ceux qui dedans l'ame
„ Souffrent, ainsi que moy, pour vn bel argument.

Peinture d'Amour.

LE premier qui peignit Amour petit garçon,
Au engle & emplumé & sans nulle vesture,
Monstra bien, le peignant d'une telle façon,
Qu'il estoit sans Esprit & lourd à la peinture.

Celuy n'est point Enfant qui dompte Iupiter,
Qui luy oste des mains le foudroyant Tonnerre,
Qui peut, d'un petit trait, à l'aise surmonter
Le Ciel, l'Air Et la Mer, les Enfers & la Terre.

Celuy n'est point sans yeux, qui decoche si droit
Dans le cœur d'un chacun ses poignantes quadrelles,
Qui ne faillit iamais à rencontrer l'endroit
Menagé du regard de ses vives prunelles.

Celuy n'est point volage, ains solide & constant,
Qui fait incessamment dans mon cœur sa demeure,
Qui depuis cinq Estéx, que ie regrette tant,
Ne m'a pas estoigné d'une minute d'heure.

*Celuy ne va point nud qui despoille les Dieux,
Les Princes, & les Roys, Monarques de la terre,
Quoy! celuy qui comade en ce monde & aux Cieux,
Troit-il sans habits, comme feroit vn erre?*

*Tandis que ie faisois ces amoureux discours,
Mon Anne en souriant me dist, si tu desires
Tirer naïvement le prince des Amours,
Devines ce qu'il faut? il faut que tu me tires:*

*Defict de combat d'Anne
& d'Amour.*

M*On Anne voyant un iour,
Dans un pré l'enfant Amour,
Luy dist, d'une voix folastre,
Petit Dieu veux tu combattre?
Soudain ce Cytherien
Luy respond, ie le veux bien,
Laisse donc, luy dist Madame,
Cette violente flame,
Ces fleches & ce carquois,
Et ce petit arc turquois.*

*Et quoy! si ie m'en desnée,
Que pourra ma dextre nue
Contre toy, luy dist riant
Ce petit Dieu variant!*

*Toutes-fois puis qu'as enuie
D'esbatre en ce point ta vie,
Je quitteray mon carquois,
Et mon petit arc turquois,
Et ma flame violente,
Pourveu que tu sois contente
De clorre tes deux beaux yeux,
Car leurs raiz bruslent les Dieux:*

SOVS. AMOVR. DE G. DE TOVRS

Et que ta langue sommeille
 Dedans ta bouche vermeille,
 Car son langage disero
 Les Dieux & les hommes perd.
 Je le veux, dist ma Deesse,
 Puis tout soudain elle abaisse
 Ses paupieres sur ses yeux,
 Dont les raiz bruslent les Dieux,
 Et dans sa vermeille bouche,
 Qui iusques au cœur me touche.
 Elle enferma son parler,
 Qui peut les Dieux affoller.
 Mais soudain que sa paupiere
 Luy eut fillé la lumiere,
 Et que ses yeux furent clos,
 Et sa bouche sans propos:
 Amour dans le ciel s'enuolle
 Luy disant cette parole;
 Anne, l'attrait gracieux
 Que tu as, ayant les yeux
 Fermez, & la bouche close,
 Peut surmonter toute chose.

ODELETTE.

IAdu le beau Priamide
 Vit en la montaigne d'Ide
 Trois Deesses en trois corps;
 En vn i'en voy trois, alors
 Que ie voy cette Mignonne
 Dont amour me passionne.
 En bonne grace & en ris
 Elle est la gente Cypris,
 Et Iunon en excellence,
 Et Minerve en sapience.

Autre à Zephyre.

E Stendu dedans un pré
De mille fleurs diapré,
Je disois au doux Zephyre
Qui doucement y sousspire,
Zephyre, renforce un peu
Ton flair, pour estendre un feu
Que l'enfance de Cyprine
Entretient en ma poitrine.
Ce vent alors me respond,
Mes flairs assez forts ne sont
Pour esteindre ceste flamme,
Qui te brule jusqu'à l'ame,
Pour l'esteindre tu devrois
Aller trouver quelques-fois,
Celle pour qui tu trespasse:
Car elle est toute de glace.

CHANSON.

M On Anne trouvant un iour
Endormy l'Enfant Amour,
Finement luy print ses flèches,
Son arc turquois & ses mèches.

Mais si tost que le sommeil
Eut abandonné son œil,
Et qu'il se trouua sans armes,
Il versa cent mille larmes.

Ne pleures tant, dist Cypris,
Tes traitz, & tes feux surpris,
Anne les a voulu prendre,
Mon mignon pour te les rendre.

SOUSP. AMOUR. DE G. DE TOURS

Elle n'a besoin de tes yeux:
Car des beaux raiz de ses yeux,
Et de sa douce faconde,
Elle embraze tout le monde.

Ode à Phœbus.

PHœbus à la blonde tresse,
Viens t'en icy promptement,
Pour donner allegement
A ma fieureuse Maistresse.
Ce te sera vne honte,
Si cette amere douleur
Ternist la viue couleur
De sa bouche qui me donte.
Viens donc, Phœbus, & te haste,
De peur que ce fieureux mal
N'endommage le coral
De sa leure delicatte!
De peur que sa belle Ioïe
Ne perde son teint pourprin,
Où tousiours le Dieu Cyprin
Follastre & gayment se ioïe.
Halce seroit grand dommage,
Si son ieune front de lait
Deuenoit affreux & laid
Et refroigné deuant l'âge:
Si cette ieune Deesse,
Par vn fieureux accident,
Tout d'un coup alloit perdant
La grace Et la gentillesse.
Phœbus, sois luy donc propice,
Et tost denalle en ce lieu:

EN FAV. DE SON ANNE. LIV. III. 89
Car c'est la raison qu'un Dieu
Vne Deesse guarisse.

A Luy-mesme.

Helas, hélas! que ie suis
Plein de tourmens & d'ennuis!
Helas, hélas! que mon ame,
Dans mon miserable corps,
Sent de violens efforts
Pour la fievre de ma Dame!

Depuis le iour mal-heureux,
Que cet accident fievreux
La tient au liét languoureuse,
Depuis ie n'ay pas cessé
D'avoir le cœur angouissé
D'une douleur espineuse.

Pour luy mendier secours
A qui auray-ie recours?
Sera-ce à toy, grand Prophete,
Grand Dieu, dont la sainte voix
Par les Chesnes Dodonois,
Fut long temps nostre interprete?

Ouy, car tu secoures ceux
Qui ne sont point paressieux,
De suivre cette Neusnaime
Qui habite sur le mont
De Parnasse au double front,
Et s'abreuue en ta fontaine.

Et si depuis le berceau
Se réuere l'arbrisseau
Seul ornement de ta tresse,
Ie te prie, ô puissant Dieu,

SOVSP. AMOUR. DE G. DE TOURS.
De t'en venir en ce lieu
Pour souslager ma Maistresse.

Jamais pour un si beau corps
Tu n'employas les efforts
De ton Dictamon Cretique:
Si gaillard tu l'avois veu,
Ton cœur seroit tout esmeu
De sa façon angelique.

Viens donc pour avoir cét heur
D'estre amoureux seruiteur
Et medecin tout ensemble,
De la plus rare beauté
Qui soit & qui ait esté
Et qui sera, ce me semble.

A Luy-Mesme.

ELEGIE.

EN fin, ô beau Phœbus, ô vainqueur Pythien,
Qui assis au sommet du coupeau Cynthien,
Voys en Dele baller par fremissantes troupes,
Au tour de tes autelz, les Cretes & Dryopes,
Et le cœur esioüy des Agartises peints,
En fin tu as ouy mes lamentables plains.
Tu as ratifié ma demande equitable.
Banissant loing du corps de ma Nymphé honorable,
D'Anne mon cher souci, d'Anne mon cher esmoy,
D'Anne le seul honneur des Vierges Et/ de moy,
Ce tremblement sieureux, qui l'agitoit sans cesse,
Et la martyrisoit d'une mortelle anguisse,
Voulant aneantir d'une blefine palleur,
Les œilleux mariez à la blanche couleur
Des Lyz de son visage, où de mains bien apprises,

Les Graces, ont gravé leurs chiffres Et deuises.

Mon Dieu qu'eussay-ie fait ! s'il luy fust auenu
Un desastre si grand ? Et que fust deuenu
L'Enfant Cytherien, si cette maladie
Par trop de passion eust sa face enlaidie ?
C'estoit fait que de luy tout ainsi que de moy.
Son regne estoit perdu Et le meilleur de soy.
Ses traitz fussent rompus Et sa flame tant crainte
Des Dieux Et des humains totalement esteinte.
Luy-mesme ne fust plus : car à la verité,
Il n'est point d'autre amour que sa rare beauté.

Et toy belle Deesse en Cythere adorée,
Venus aux yeux rians, à la tresse dorée,
A la gorge douillette, au menton fosselé,
Au Sein plus blanc que lait, au teton pommelé,
Au soufrire attrayant, à la grace naïfue,
Au petit pied glissant de demarche lasiue,
Dis, quelle fusses-tu, si son visage beau,
Qui represente icy, comme vn riche tableau,
Tes diuines beautés Et ta façon celeste,
Eust receu de ce mal quelque accident moleste ?
Tu fusses sans honneur Et tes saintes maisons,
Amathonte Et Paphos, fussent sans oraisons :
D'autant que les humains ne te font point hommage,
Que par le saint obiect d'une si belle image.
La voyant aussi tost de Cupidon espris,
Reclament ta puissance Et ton nom, ô Cypris,
Et couronnent de myrthe Et d'humble marioline,
Embaument tes autels d'une odeur Sabeene,
Te font cent mille vœux, Et n'ont autre souci
Que de te louer Et honorer aussi.

Sus donc, belle Venus, Et toy Dieu tutelair
D'Eryce Et de Cythere, au eugle Sagittaire,
Qui décoches si droit, aux centres de nos cœurs,

SOVS. AMOVR. DE G. DE TOURS
 Tes traitez & des hauts Dieux & des homes vainqueurs;
 Venex & qu'un rameau de verd laurier ou d'ache,
 Deuotieusement le chef vous empanache:
 Afin qu'ensemblement, sur ces pastis herbus,
 Nous dressions un autel en l'honneur de Phæbus,
 Où nous l'honorérons tous les ans, au iour mesme,
 Qu'il luy pleu de chasser cette fieure tant blesme
 D'Anne mon cher souci, dont les rares beautex
 Font çà bas respecter vos saintes Deitez.



XXXIII.

L'Escumiere Venus, & les trois belles Graces,
 Despites en leur cœur, de voir cette beauté,
 Que i'adore & reuere en toute loyauté,
 Les surpasser en ris, en beautex & en graces:
 Toutes pleines au cœur de ialouses menaces,
 Allèrent implorer, en toute humilité,
 Le secours mal-heureux de la Deesse Até,
 Pour nuire au beau suiet qui me tient en ses nasset.
 Cette fiere, approuuant leur maudite oraison,
 Escoulla ne sçay qu'elle angoisserie poison,
 Dans le corps Angelic de celle qui m'embraise:
 Cuidant aneantir sa diuine beauté:
 Mais tout ainsi que l'or s'affine en la fournaise,
 Sa grace s'embellist en telle cruauté.

XXXIIII.

Mon cœur, mon petit œil, mon idole, ma vie,
 Mon tout, mon heur, mon bien, ma seconde moitié,
 Ma lumière, mon iour, mon unique amitié,
 Mon desir, mon espoir, mon souhait, mon enuie:
 Anne, dont le bel œil tient mon ame affermie,
 Ne veux-tu point auoir de moy quelque pitié?
 Ne veux-tu point quitter cette orde mauuaitié
 Repugnante à ton nom, qui d'aymer te conuie?
 Si pour moy tu ne veux plus douce deuenir,
 Deuiens-le pour ton nom, afin qu'à l'aduenir,
 Ensemble vous ayez vne belle louange.
 Estre rude & porter vn nom plein de douceur,
 Estre belle Et cruelle, ô mon Anne, ô ma Sœur,
 C'est estre vn Antechrist sous vne face d'Ange.

XXXV.

Amour n'est immortel, que pour rendre immortelle
 La belle affection que ie porte aux beautéz
 Qu'on void en vostre corps vure de tous costez,
 Et qui vous font çà bas sur toutes la plus belle.
 Amour n'a point le dos garny d'une double aille,
 Que pour guinder au ciel de vos diuinitéz
 Les vœux, que ie vous fay, lors que vos cruautéz
 Redoublent contre moy leur puissance cruelle.
 Amour n'a point de traitz, sinon pour me blesser,
 Amour n'a point de nœuds, sinon pour m'enlaser,
 Amour n'est point armé, sinon contre moy-mesme.
 Amour n'a point de feux que pour me martirer,
 Amour n'a d'arc és mains, sinon pour me tirer,
 Bref Amour n'est Amour, qu'afin que ie vous ayme.

O D E.

CYthere pour reposer,
 Vint une fois se poser
 Sous le gracieux ombrage
 D'un pin, au pointu feuillage,
 Et tenoit en son giron
 Son petit fils Cupidon,
 Qui tout soudain que sa mere
 Eut l'une & l'autre paupiere
 Ioincte sur l'une & l'autre œil,
 Par le charme du Sommeil,
 Subtillement se dérobe
 D'entre les plis de sa robe,
 Et alla se faux Archer,
 Aux yeux d'Anne se cacher.
 Venus, si tost qu'esueillée,
 En soy toute esmerueillée,
 Cerche & demande en tout lieu,
 Nouvelle du petit Dieu.
 Le peuple en fin, luy va dire,
 C'est enfant que tu desire
 Trouuer, ô belle Cypris,
 Anne n'aguere l'a pris,
 Et le tient en embuscade
 Dans les raiz de son allade.

Quatrain.

Pourquoi te mires-tu, Mignonne en ceste glace?
 Si tu veux bien mirer tes beautez & ta grace!
 Mires toy dans mon cœur profondément naïvée:
 Amour de son trait d'or y a pourtrait au vray.

XXXVI.

Les uns vont souhaitant les tresors precieux,
 Les rubis, les saphirs, que la mer Erytrée
 Estincellans fait voir sous son onde vitrée,
 Tant ils ont dans l'Esprit un soing auaricieux.
 Les autres empestez d'un cœur ambitieux,
 Voudroyent estre icy bas autant que cét Atrée,
 Qui par armes dompta l'Asiene contrée
 Et le superbe mur que bastirent les Dieux.
 Quant à moy, mon Souchay, seulement ie souhaite
 La grace de ma belle & diuine Angelette,
 Sans de tant de souhaits mon soin martiriser:
 Mais, que dy-ie pauvre! en souhaitant sa grace,
 Ie souhaite cent fois plus de biens que n'eut Crasse:
 Sa grace est un tresor qu'on ne scauroit priser.

XXXVII.

Madame, ie vous veux aymer extrêmement,
 Puis qu'en perfections vous estes tant extrême,
 Et si veux que mon cœur aussi fasse de mesme,
 Ie le desauouroy s'il faisoit autrement.
 Ie ne veux pas qu'il soit vn seul petit moment,
 Sans penser en vos yeux que si chèrement i'ayme,
 Que pour les bien aymer ie me hays moy-mesme,
 Dequoy ie ne les puis aymer plus fermement.
 Ie vous aymeray tant, tant & tant, ma Deesse,
 Mon cœur, mon amitié, mon unique Maistresse,
 Que mesme mon amour passera le vouloir
 „ Que i'ay de vous aymer. L'amour qui se mesure
 „ A nostre humain vouloir, meurt tousiours sans usure,
 „ A toute chose on doit Cupidon preualoir.

SOVS. AMOVR. DE G. DE TOVRS.
A MONSIEVR BARET, AD-
VOCAT EN PARLEMENT.

XXXVIII.

Des fleurs printaniers le Nectar odoreux,
N'est si delicienx à l'hybléene Alette,
Ny le miel, qu'elle en fait en son humble logette,
N'est au goust des humains si doux & sauoureux;
Que le miel de tes vers, Baret, est doncereux
Aux oreilles de ceux qu'Apollon le prophete
Abreuue, comme toy, de la claire ondelette
Qui bruit sur Helicon d'un murmure amoureux.
Il me semble en oyant ta douce Poësie,
Que ie repais mes sens de manne & d'Ambrosie,
Et que i'entends la voix des neufscauantes Sœurs.
Pleust à Dieu, mon Baret, que la douce harmonie
De tes Carmes confits en douceur infinie,
Eust changé les rigueurs de mon Anne en douceurs!

LOVANGE DE LA BRUNETTE
A GUY FAVEREAU, SIEVR DE
la grange, Aduocat en
Parlement.

IL est vray, ie le confesse,
Fauereau, que ma Deesse
A les cheueux brunnetz,
Et les deux yeux noireletz,
Qu'elle a de brune teinture
La delicate voûture
De ses sourcilz gracieux,
Dont Amour ingenieux
Fait l'arc duquel il me iette

Au cœur sa fiere sagette.

*Mais pour cela, Fauereau,
Son visage est-il moins beau?
Sa grace en est elle moindre?
Son œil en peut-il moins pōindre?
Et le corail doux riant
De sa bouche, moins friant?
Et la façon de son geste
En est elle moins celeste?
L'ondoyment de son aller,
Et les mots de son parler,
En sont-ils moins agreables?
Moins plaisans & moins louables?
Et son Esprit en est-il
Moins habille & moins subtil?*

*La Nuiet est sombre & noirette,
Et la Lune brunelette
Poste par les Astres beaux,
Au galop, sur deux moreaux.
Venus aime les nuiets sombres,
Les lieux recois, & les ombres
Des taillis & des forests,
Et le fond des Antres fraiz,
Le silence des vallées
D'ombrages emmantelées,
Et cette belle Cypri
Pour estre brune, eut le prix
De cette pomme dorée,
Qui sur la race Hectorée
Versa tant d'afflictions,
Et de maledictions.*

*Y-a-t-il vine estincelle,
Qui ne brille en la prunelle,
Et au regard d'un œil brun?*

SOVS P. AMOV. DE G. DE TOVRS.

Y-a-t-il plaisir aucun,
Y-a-t-il liesse aucune,
Que n'ait vne fille brune?
D'une brune le baiser
Est cent fois plus à priser,
Que celuy-la de la blonde.

Aussi n'est-il en ce monde,
Baiser plus délicieux,
Plus doux & plus gracieux,
Plus amoureux & folastre,
Que celuy d'une noirastre.
Ny baiser plus fade au cœur,
Plus orphelin de vigueur,
Ny plus desplaisant à l'ame,
Que cül d'une blonde Dame.
La Grece & l'Itale aussi
Sont vrayz tesmoins de cecy,
Qui ne trouvent fille aucune
Belle, si elle n'est brune,
Si elle n'a les cheveux
Brunelets & les deux yeux.

Aux yeux des filles brunettes
Vous voyez mille Amourettes,
Mille graces, mille attraitz,
Mille brandons, mille traitz.
Maint amoureuse scintille
Y briller, & mille & mille
Follastres Cupidonneaux
Volleter, ainsi qu'oyseaux,
Par leurs cheueleures noires,
Piaffants de leurs victoires.

Les lieses, les plaisirs,
Les Delices, les Desirs,
Les gaillardes mignardises,

Les mignardes Gaillardises,
 Les agreables Deuis
 De mille baisers suzuis,
 Les Ris emmusqueux de basme,
 Et d'Amour la douce flame,
 Folastrant soir & matin,
 Sur le bel escarlatin
 De leur bouchette petite,
 Oū mainte perle d'eslite,
 Tyes-bien asirge dedans,
 Apparoist au lieu de dents.

Bref, les Dames brunelettes,
 Bref les brunes pucelletes
 Sont plus belles, que ne sont
 Celles qui ont le poil blond,
 Et les yeux de couleur bleüe,
 Ainsi qu'une espaisse nuë.

Quant à moy, tant que i'auray
 Le cœur vif, i'estimeray
 Les noirelettes Pucelles
 Cent mille fois plus, que celles
 Qui, comme vne Pallas, ont
 Les yeux verts Et le poil blond.

Donc, Faucreau, ie t'assure,
 Par la gentille enfonceure
 De l'Arc & par le brandon
 Du petit Dieu Cupidon,
 Que i'aymeray mon Annette,
 Tant qu'elle sera brunette,

SOVSP. AMOV. DE G. DE TOURS.

Louange du Pré de son Anne.

LE voicy, ce ioly pré
De mille fleurs diapré,
Où ma follestre Angelette,
Où ma belle Nymphetle,
Reçoit tant de Passetemps
En la saison du Printemps,
Le voicy, que ie le baise
Mille fois tout à mon aise,
Voire autant de fois, qu'il a
De fleurettes çà & là.

Ha ! mignon que ie t'honore,
Non pour l'esmail qui colore,
D'un diuers bigarrement,
Ton mollet accoustrement:
Mais pource que tu agrée
A ma Dryade sucrée,
A mon Anne, dont les yeux
Luisent, comme Astres des Cieux.

Vrayment quelque froide roche,
Dont aucun homme n'aprobe,
Pour le danger effroyant
Qu'elle monstre en la voyant,
M'auroit congeu dans son ventre,
Et dans le profond d'un Antre
Quelque Tigre au viste cours,
Ou quel qu'Ourse au crin rebours,
M'auroit nourry de chair crüe,
Et de sa tette peluë,
En quelque lieu deserté,
M'auroit petit alaicté,
Si aux nations estranges

Je ne chantoy tes louanges
D'un vers mignonement doux:
Et si ne chantoy à tous,
Que ma mortelle Deesse
Dessus tout Pré te caresse,
Et te trouue le plus beau
De tous ceux que la claire eau
Du Cher à la lente trace,
De son tour humide embrasse.

Done, ô beau Pré, ie diray,
Et si point ne mentiray,
Qu'il n'y a pré en ce monde,
Qui en tant de fleurs abonde
Que toy, qui vas surpassant
Tout autre pré fleurissant,
Que toy, en qui lon void naistre
La pasquerette champestre,
La fleur du treffle Et du thim,
Du picot & du plantin,
Du serpollet, de l'ozeille
Que la mesnagere abeille,
Et les petis papillons,
Et mille & mille oisillons
Suggent chaque matinée,
Désque l'humour emmanuée
Dessus est cheute du Ciel,
Afin d'en faire leur miel.

Le Pré où la belle Europe
Cueilloit, avecques sa troupe,
Des fleurs pour embouqueter,
Lors que le grand Iupiter
La ravit pour sa maistresse,
Ayant emprunté l'espece
D'un gay taureau blanchissant,

SOVSP. AMOVR. DI G. DE TOVRS.

N'estoit pas fleurissant
Que toy, dont le tapys porte
Des fleurons de toute sorte.

Le riuage où le Thebain,
De son invincible main,
Arracha la corne horrible
Du front d'Achelous terrible,
N'estoit si bien diapré
Que tu es, ô ioly pré:
Bien qu'aux Nnyades douillettes
Il fournit lors de fleuriettes,
Pour en remplir iusqu'aux bords
Cette corne au bout retors.
La prée où muée en vache
Paissoit la fille d'Inache,
Lors que de cent yeux aigus
La gardoit le monstre Argus,
N'estoit pas si variante
En fleurons, ne si riante,
Que tu es, aussi tousiours
Les Delices, les Amours
Vollent & vollent sans cesse
Parmy ta delicateffe;
Inuitant le troupeau cher
Des belles nymphes du Cher,
Et le sacré chœur des Phées
Poupinement atiffées,
Et les Syluains d'alentour
A s'entre-faire l'amour.

Le beau pré, où Proserpine
Fut des Pluton la rapine,
N'estoit si bien diapré
Que tu es, ô ioly pré.

La rine de Castalie

N'est en fleurons si iolye
 Que tu es, ny celle-là
 Où Iupin despuçella
 Dessous la forme d'un C ygne,
 Lede d'un tel honneur digne:
 Bref, ni riuage, ni pré
 N'est tant que toy diapré.

Doncq a bon droit mon Annette,
 Mon Euphrosyne bruneite
 T'appelle son pré ioly,
 Son pré de fleurs embelly,
 Son pré mignon, son pré riche,
 Son pré qui n'est point en friche,
 Son beau pré, son pré gaillard,
 Son pré gay, son pré mignard.

Mon Dieu! quel plaisir estoit-ce
 A cette troupe Derresse
 Qui suivoit ma Nymphie, adonc
 Qu'elle s'esbatoit au long
 De sa verdure esmaillée,
 De la voir si esueillée,
 Marcher, courir Et sauter,
 Et quelquesfois s'arrester
 Pour baiser ton herbe espaisse
 De sa lenre baisereffe!

Helas! où estoy-ie alors?
 Non, de regret ie me mords,
 Que ie n'estois avec elle,
 Ou que n'estois sauterelle,
 Ou Gresset, ou Grezillon,
 Pour voir sous son cotillon
 Cette precieuse chose,
 Helas! que nommer ie n'ose:
 Ny en moy-mesme penser,

SOUSP. AMOUR. DE G. DE TOURS.
Tant ie crains de l'offenser.

Mon Dieu! en la voyant telle
Parmy ton herbe nouvelle
Que i'eusse recen de bien,
De delices, & combien
De cheres resiouyssances!
Ains plustost de desplaisances,
O ioly pré, de te voir
Au lieu de moy, recevoir
De sa bouchette petite
Les baisers que ie merite
Mieux que toy, car tu ne peux
Gouster ses baisers heureux
Comme moy, qui ay vne ame
Propre à recevoir tel bâme,
Et propre à iuger, combien
Ses doux baisers sont de bien.

Or puis que ma Nymphelette,
Ma toute belle Angelette
T'ayme, ie te veux aymer,
Et sur tout autre estimer,
Te promettant, qu'à ma Lyre
Ie ne feray plus rien dire
Que ton los, pour l'amitié
Que te porte ma moitié.

O D E.

Tant que vivant ie seray,
Anne, ie vous aymeray,
Et vostre fiere rudesse,
Qui me tourmente sans cesse,
Vos rigueurs & vos desdains,
Et vos changemens soudains,

N'auront iamais la puissance,
(I'en iure vostre excellence,)
De bannir hors du seiour
De mon cœur, la grande amour
Qu'obstinément ie vous porte,
Tant elle est constante & forte.

Et si apres le trespas,
Maistresse, on ayme là bas,
Croyez, qu'en la fosse obscure
Ie n'auray pas moins de cure
De vous aymer, que i'auois
Lors qu'au monde ie viuois.

A son Boccage.

O Ioly Bosquet,
Où tousiours babilles,
D'un mignard caquet,
La trouppes gentille
Des oyseaux gaillards,
Qui d'une aille peinte
Vollet tent sans crainte,
Parmy tes fueillards.

Ton ombre sacrée
Au Silence coy,
Si fort me recrée
Que ie meurs de quoy
La Lyre de Thrace,
Ne me vient des Cieux,
Afin qu'en tous lieux
Tu m'accompagnaſſe.

SOVSP. AMOVR. DE G. DE TOVRS.

N'est-ce vn grand desdruict,
Aux saisons qu'Hercule
Plus asprement luit
En la Canicule,
D'auoir sur son œil
Vn espais fueillage,
Qui nostre visage
Prine du Soleil?

Que iamais des foudres
Les feux inhumains
N'offensent tes Coudres
Plantez de mes mains :
Ny chaleur, ny pluye;
Ny gresle, ny vent
Fierement soufflant,
Iamais ne t'ennuye.

Loing de toy tousiours
La Taulpe orpheline
Du iour de nos iours
Ne te soit maline,
Ores, ny iamais,
La chenille infecte,
Ne fasse retraite
Dans ton bois espais.

Mais bien sous ton ombre
Les Rossignolletz,
Avec vn bon nombre
D'autres oiseletz,
Volettent sans cesse
Chantans les beautetz,
Et les cruautetz
D'Anne ma Deesse.

COMPLAINTE.

Las! Je voudrois, que de la Parque amero
 Le funeste cousteau
 M'eust, en naissant du ventre de ma Mere,
 Fait cheoir dans le tombeau.

Que j'ay de mal! Et toutesfois la Belle
 Qui me tient en langueur,
 Plus ie languis plus elle m'est rebelle
 Et pleine de rigueur.

Non plus qu'un roc que la marine lave,
 Ma sincere amitié,
 Ny la douleur qui tous mes sens deprave,
 N'esmonnent sa pitié.

Qui eust pensé qu'une si douce face
 Des beautez le seiour,
 Et qu'un regard si plein de bonne grace,
 N'eussent point eu d'amour?

Que maudit soit le iour que la quadrelle
 De l'Enfant de Cypris
 Si fermement me fist serviteur d'elle,
 Et m'en rendit épris!

Depuis ce iour, toute amere tristesse
 N'a pas abandonné
 Mon pauvre cœur, qui soupire sans cesse
 Pour n'estre guerdonné.

SOVSP. AMOVR. DE G. DE TOURS

Mais las! en vain, pauvre cœur tu soupires
Et de deuil tu te pais,
Car au guerdon où peu cault tu aspires,
Tu ne viendras iamais.

Il faut mourir; la mort est le salaire
Que tu dois recevoir,
„ Des vrayz Amans le guerdon ordinaire
„ Est le sepulcre noir.

Pleurez mes Yeux, ie veux que cette fiere
Qui cause mes douleurs,
Noyer me voye en la triste riniere
Qui n'aistra de vos pleurs.

ODE Sur la mort d'un
Papillon.

Lors qu'un petit Papillon
De son double esuentillon
Voloit au tour de la face
De mon Anne, il print l'audace
De baisser les beaux œilletz,
Et les couraux vermeilletz
De sa bouche, toute pleine
D'une ambrosiène aleine.

Mais las! comme il les baisoit,
Et à souhait se païssoit
D'une viande si douce,
La mignarde de son poulce
Si doucement le ferut,
Que le pauvre en mourut,
Et dit on qu'il fist entendre

Tels propos, avant que rendre
 Sa chere amelette au vent:
 Que i'auray d'oresnavant
 D'honneur, de gloire, & d'enuie,
 Pour auoir perdu la vie
 Par les mains d'une beauté,
 Pour qui toute Deité
 Quiteroit la voûte ronde
 Du Ciel, pour venir au monde
 Chercher vn mesme trespas,
 Que celuy qui de ce pas
 Me va mettre dans la tombe
 Où il faut que chacun tombe!

A I R.

A Mour mille pleurs espanchant,
 De toutes pars alloit cerchant
 Sa mere, la belle Cythere,
 Mais en la cerchant çà & là
 Il vit mon Anne, & l'appella
 Tout aussi tost sa douce mere.

Elle adonc, iettant vn regard
 De trauers, sur ce Dieu mignard,
 Luy dist d'une parole prompte,
 Je ne suis ta mere Cypris:
 Dont Cupidon fut si épris
 D'ire, qu'il en rougit de honte.

SOVS. AMOVR. DE G. DE TOVRS.

PROSOPOPEE DV

Miroir de mon Anne.

M On Anne vn iour se mirant,
 Et ses beautex admirant,
 Son miroir luy dist, cruelle,
 Que te sert il d'estre belle?
 Mais, dy moy, que te sert il
 D'auoir le front si gentil?
 D'auoir le plein de ta face
 Si rempli de bonne grace?
 Le poil si bien atiffé,
 Et le chef si bien coiffé?
 Le corsage si celeste;
 Si tu fuis, comme la peste,
 Amour & ses passetemps,
 En la fleur de ton printemps?
 Cela sied mal à la belle
 D'estre à Cupidon rebelle.
 Et toute Dame qui est
 Ieune, agreable & qui plaist,
 Doit pendant que la verdure
 De sa ieune beauté dure,
 „ Aymer: car le plus souuent
 „ La beauté fuit comme vent,
 „ Et la ieunesse s'enuolle,
 „ Comme fait vne parole,
 „ Sans iamais plus reuenir.
 Et l'on ne peut raieunir,
 Comme le serpent qui laisse,
 Quand il luy plaist, sa vieillesse.
 Donc, Mignonne, ce pendant
 Que ton œil est si ardent,
 Que sur ta face pou pino

Fleurist la belle aiglantine,
 Que le fleuron de Cypris
 Rougist entre mille ris
 Au tour de ta belle bouche,
 Qui iusqu'à l'ame me touche,
 Pendant que toutes beautex
 T'escortent de tous costez,
 Et que le temps t'est propice,
 Ayme, avant que tu vieillisse.

Helas, mon Dieu! quel regret,
 Quel gemissement secret
 Tu aurois en ta vieillesse,
 D'avoir passé sans liesse,
 Et sans aucun passetemps,
 Les beautex de ton Printemps!

Mais d'y, pourquoy t'auroit faite
 La nature si parfaite?
 Sinon pour prendre plaisir
 En amour, & pour choisir
 Quelqu'un rempli d'alairesse
 Qui toute nuit te caresse,
 Qui te baise tout le iour
 Sans s'ennuyer de l'amour?

„ Vne fille trop pudique,
 „ Et qui à rien ne s'applique
 „ Qu'à decevoir sa beauté:
 „ D'une longue chasteté,
 „ N'est pas digne qu'on l'appelle
 „ Fille, mais beste cruelle,
 „ Voire vne masse de fer,
 „ Qu'Amour ne peut échauffer.

De cecy ie te conseilie:
 Et croy que si ton oreille
 Ne surpasse en surdité

SOUSP. AMOUR. DE G. DE TOURS.
Des marbres la dureté,
Que cette vine parole
Te fera plus douce & molle
Enuers ton fidelle Guy,
Qui tant a pour toy languy.

CHANSON.

Bien-heureuse tu chante,
Cigalle, en ces rameaux,
Et, chetif, ie lamente
Mon dueil sous ses Ormeaux,

Tu te pais de rosée,
Ie me pais de ces pleurs
Dont ma face arrosée
Tesmoigne mes douleurs.

La chaleur estinale
Ne t'endommage point,
Et la flame fatale
D'Amour tousiours me poingt.

Où il te plaist tu volles,
Et ie suis en prison:
Gayes sont tes paroles,
Et triste est ma chanson.

Ta chaleur se consume
Au flair des doux Zephirs,
Et la mienne s'allume
Au feu de mes souspirs.

Trop tu te glorifie,
Et ie m'abaisse trop
Sous ce Dieu de Paphie,
Qui m'emmene au galop.

Mignonne ie t'égale
En un point seulement,
C'est qu'en chantant, Cigale,
Tu meurs Et moy chantant.

CHANSON.

Voyant hier Cupidon
Sans fleches & sans brandon,
Je demanday à sa mere,
Où estoit sa flame amere,
Et ses fleches, dont l'effort
Est si fort
Que tout luy obtempere.

En bref elle me respond,
Les fleches de mon fils sont
Dans les beaux yeux de ta Dame,
Et ses feux dedans ton ame,
En quel plus assuré lieu
Eust ce Dieu
Mis ses traitz & sa flame ?

Ha ! tu dis vray, dy-ie lors,
Car ce n'est rien de mon corps,
Que brasiers & que flammèches,
Que feux ardeïs & que mèches,

SOUSP. AMOY. DE G. DE TOURS.
Et de mon Anne les yeux
Gracieux,
Ne sont que dards & fleches.

ODE A son Anne.

A Cause que ta beaulté;
Mignonne, a la primauté
Dessus tout'autre vivante,
Tu m'es fiere Et arrogante:
Tu te ris de ma langueur,
Et du brasier de mon cœur,
Et lors que ie te saluë,
Te rencontrant par la ruë,
Tu tournes en autre part,
Pour ne me voir, ton regard.

Doncq en ce point tu te mocque;
Ans, venez, ie vous inuque,
Pour abaisser son orgueil
Qui me deuale au cercueil.

Et toy vieillesse tardive,
Ores monstres toy hastive,
Et de ton marcher plus prompt
Vien t'en luy rider le front,
Et luy voler sa ieunesse,
Et blanchir sa noire tresse,
Afin qu'ainsi, de son corps
Tout orgueil sorte dehors.

ELEGIE.

MOn Dieu! que i'ay de maux pour vous aymer,
 Madame,

Mon Dieu! que i'ay d'ennuis enclos dedans mon ame,
 Pour estre idolâtrant d'une parfaite foy,
 Vostre ieune beauté, qui n'a soucy de moy;
 Qui d'autant plus me voit souffrir pour l'amour d'elle,
 Se monstre à mes douleurs inhumaine Et rebelle.
 O dure cruauté, ô malheureux Amour!
 Que maudite soit l'heure & maudit soit le iour
 Que ie t'esus suiet, & que ta chaude flamme
 Eprit mon ieune sang d'une si froide Dame!

Au moins si j'esperois, apres tant de douleurs,
 Tant d'ennuis tant de maux & tant d'ameres pleurs
 Qui de iour & de nuict roullent dessus ma face,
 Surgir heureusement au haïre de sa grace,
 Je ne me plaindroy pas: Mais las! aucun Espoir
 Ne flatte les tourments qui tant me font doulour,
 Et n'est rien que la mort que j'apelle à tout'heure,
 Qui puisse mettre fin au dueil qui me mal-heure.

„ Mais que dy-ie, insensé! Amour n'est point suiet.
 „ Aux efforts de la mort, ny au fil de son trait.
 „ Nous sentons aussi bien nos peines amoureuses
 „ Dedans le froid giron des Vrnes tenebreuses
 „ Apres que sommes morts, que nous faisons alors
 „ Qu'en ce monde la vie anime nostre corps.

Las! que feray-ie donc, puis que la Parque fiero
 Ne peut avec mon corps occire ma misere?
 Où auray-ie recours? Non ie ne puis penser,
 Madame, que vos yeux qui ont peu m'offenser
 Les premiers de leurs raiz, soyent si pleins de rudesse,
 Qu'ilz n'ayent quelque iour pitié de mon angosse.

SOUSP. AMOUR. DE G. DE TOURS.

Seroit-il bien possible, Anne, que dans vos yeux
Mille fois plus plaisans que la lampe des cieus,
Et qu'entre les rayons de leur gentille œillade,
Où Amour iour Et nuict se tient en embuscade,
La pitié ne logeast ? & que sous vostre sein,
Des Graces le sejour, Et d'Amourettes plein,
Qui sousleue desja deux pommes de porphire
Qu'animent les souspirs d'un gracieux Zephire,
Se cacheast traittement un cœur plein de venin,
De rigueur Et de sang, Et non un cœur benin,
Pitoyable, amoureux, gracieux & facile
A prendre les èbats de Venus la gentille ?
Non, ie ne le croy pas : mais bien que vostre corps
Est tel par le dedans, comme par le dehors.
Ie veux donc desormais embrasser l'Espérance,
Et souffrir mes douleurs d'une brave assurance,
Me dire bien-heureux, en attendant le iour
Que vous prendrez pitié de ma fidelle amour.

ELEGIE.

QVores n'ay-ie le cœur plus dur que ces Rochers
Qui firent enfondrer nauires Et Nochers
Au bord Euboéen, quand la flame traitresse
De Nauple, fist noyer la flotte domteresse
Du mur Neptunien, voulant venger la mort
De son fils que les Grecs occirent à grand tort !
Ou que n'ay-ie le sein plus dur que ceste roche
Où l'Aigle sans pitié, d'un bec couppant & croche
Deschire les poulmons du pauvre malheureux
Qui vola Iupiter de son feu chaleureux !
Afin de ne sentir les angoisses cruelles
Que ie sens nuict Et iour dans mes tendres moüelles

Pour aymer, & servir en toute loyauté,
 Vne Dame qui est si parfaite en beauté,
 Que sa perfection, qui tout autre surpasse,
 Fait que de trop d'amour chacun'heure ie trespasse!
 Heureux & trop heureux ie serois en l'aymant,
 Si son cœur, que ie croy plus dur que n'est l'Aymant,
 N'estoit si obstiné à me faire dommage!
 Helas! ie n'en puis plus, Et l'amoureuse rage
 Me tourmente si fort & me donne tel dueil,
 Que ie ne say, chetif, qu'abayer au cercueil.
 N'attendant que la mort qui me doit à cett'heure
 Deualer palle & froid où la Parque demeure.
 O mon Anne! ô mon Tout! ne voyez vous comment
 Pour aymer vos beautex ie tombe au monument?
 Ne voyez vous, hélas! comme sans interualle
 L'amour que ie vous porte en l'Orque me deualle?
 Secourtez moy, ma vie, & veufue de pitié
 Ne changez à la mort ma sincere amitié!
 Belle, vous voyez bien par mon visage blesme,
 Que j'ayme vos beautex cent fois plus que moy mesme
 Voyez vous pas mes yeux sans cesse larmoyer?
 Et mes pleurs en leurs eaux à demy me noyer?
 Soyex moy donc benigne, & d'un œil pitoyable
 Regardez les douleurs qui me font miserable.
 Vous pouuez, ô m'Amour, d'un seul petit baiser
 (Las! que ce vous est peu) toutes les appaiser.
 Si pour si peu de bien vous me laissez, Madame,
 Deualer au tombeau, vous en receurez blasme
 Tant que serez vivante, & apres vostre mort,
 On punira là bas un si damnable tort.
 On dit qu'au plus profond du mal-heureux Auerne
 Il y a ne sçay quelle effroyable cauerne,
 D'où sort incessamment à pelotons fumeux
 Les grisieres vapeurs de l'Archien bourbeux,

SOVS P. AMOUR. DE G. DE TOURS.

Et que là sont punis les esprits & les ames,
Et les ombres muets des filles & des femmes
Qui viuantes çà hault n'ont voulu secourir
Leurs pauures seruiteurs qu'elles voyoient mourir.
Madame, assurez-vous d'y auoir vne place,
Si tost vous n'abaissez enuers moy vostre audace:
S'il ne vous plaist bien tost d'auoir compassion
De mes pleurs, tesmoignans l'occulte passion
Que ie souffre au profond de mon ame fidelle,
Pour aymer vos beaux yeux d'une amitié si belle.

Las! ie ne gangne rien d'implorer son secours.
Non, elle aymeroit mieux là bas sentir tousiours
Du Vantour Titjen l'impitoyable griffe,
Et rouler le cailloux du malheureux Sisyphé,
Accompagner le sort des Danaïdes Seurs;
Et voir dessus son chef les rochers menageurs
La ja prests à tomber, que de m'estre piteuse,
Et de m'auoir souffri d'une œillade amoureuse.
Mais d'où prouient cela? Et quel est le suiet
Qui fait que ie vous suis si vil Et si abiect?
Que vous ne daigneriez, en passant par la rue
Me rendre mon salut lors que ie vous salue?
Est-ce que ie vous semble ou trop noir ou trop laid?
Madame, ie suis tel que le grand Dieu m'a fait.
Si ne suys-ie si noir, ny de si laide face,
Qu'incapable ie sois de vostre bonne grace.
Et l'un de ces deux poincts vous est aussi commun
Qu'à moy; car vous auez le visage un peu brun,
Les cheueux un peu bruns, l'œillade un peu brunette,
Luisante toutesfois ainsi qu'une Planette.
Mais quoy! pour tout cela delaissez-vous d'auoir
Le pris sur les beantez qu'en ce monde on peut voir?
Aussi moy, pour auoir la face brunissante,
Les cheueux noircissans, la barbe noircissante,

„ Laissay-ie d'estre beau? D'un homme la beauté
 „ Consiste en la noirceur, aussi fait la bonté.
 On dit communément que les hommes qui portent
 Le poil noir au menton & au chef, reconfortent
 Cent fois mieux une Dame, alors qu'entre les draps,
 D'un lien amoureux se tiennent bras à bras,
 Que ne font pas les blonds: Aussi Venus la belle,
 De tous les Dieux du Ciel, ayme mieux avec elle
 Le grand Dieu Thracien aux noircessans cheueux,
 Au teint noir & haslé, comme estant plus nerveux;
 Et pource, ie scay bien que ce n'est pas la cause
 Qui fait que ne m'aymez, ainçois quelque autre chose.
 Est-ce point que ie suis d'un lignage trop bas,
 Ma Deesse, qui fait que vous ne m'aymez pas?
 Non, ce n'est point cela; car d'un semblable office
 Nos peres au Palais exergoyent la iustice.
 Est-ce point que ie n'ay l'Esprit assez gaillard,
 Et qu'à l'esgal du vostre il est trop sommeillard?
 Non, ce n'est point cela; car vous scauez, Madame,
 Ou le deuez /scauoir, qu'elle est ma gentille ame.
 On scait bien que dans Tours on ne scauroit venter
 Aucun, qui en honneur me puisse surmonter,
 Qui ait l'Esprit plus beau pour euitier le vice,
 J'adonne ma ieunesse à tout bel exercice.
 Au lieu d'estre amoureux des cartes & des dez,
 J'émaille mon papier des nombres accordez
 Que me nomme Phœbus, & souvent par mes catmes
 J'appaise les souspirs & arreste les larmes.
 „ Que me faites verser: Certes, l'homme mal né
 „ Au mestier des neuf Sœurs n'est iamais adonné:
 „ Ains ceux qui ont au corps une ame genereuse,
 „ Et de gloire & d'honneur ardamment amoureux:
 Toutesfois peu souvent ceste verue me tient.
 Quand iour vous ie sousspire, ou quand il me souuiens

SOVS. AMOVR. DE G. DE TOVRS.

Du mal que i'ay pour vous, ie me mets à escrire
 La cause & le motif de mon plaisant martire :
 Je descris vos beautex dont Cupidon m'èprit
 Dés l'âge de vingt ans, pour me servir d'Esprit.
 Ne pensez-pas pourtant si des vers ie compose,
 Que ie sois inutile Et ne puisse autre chose,
 I'en seroy bien marry : Je sçay bien le moyen,
 Comme les autres font, de m'aquerir du bien,
 Je sçay bien refuter le point de l'aduersaire;
 Je feray bien tousiours ce qu'un autre peut faire;
 Je sçay bien comme il faut dans l'anare Parquet
 Reuendre au poix de l'or mon legiste caquet:
 Je sçay comme il faut suryre & les Roys & les Princes,
 Et les grands gouuerneurs des royales prouinces.
 Rien ne me sembla onc, Maistresse, malaisé
 Que vostre seule amour, dont ie suis abusé.

Mais parlant du moyen d'acquerir des richesses
 Au tour des grands Seigneurs, & des grandes Princeesses,
 A la Cour, au Palais: Sont-ce point vos moyens,
 Plus grands en reuenu, que ne sont pas les miens,
 Qui sont que ne m'aymez? Ouy c'est la seule cause;
 C'en est le seul suiet Et non point autre chose.
 O richesse damnable! ô Siecle monstrueux!
 Où seulement l'argent fait l'homme vertueux!
 Le plus lourdault qui soit au monde est habille homme,
 Pourueu qu'on sçache au vray qu'il possède grãd'somme
 „ De ducas & d'escus : le fol qui a du bien
 „ Est sage, Et l'homme sage est un fol s'il n'a rien.
 Celuy pourroit auoir les vertus d'un Socrate,
 Le sçauoir d'un Platon, la langue d'Isocrate,
 Qui ne sera qu'un sot s'il n'a force trefors,
 Et force riches fiefs dans la ville & dehors.

Ploust à Dieu, que la loy que ces grands Capitaines
 Que ces Gracches, l'honneur des phalanges Romaines

Vouloient faire observer Et remettre en honneur,
 Fust en France observée! au moins le Laboureur,
 Le Paysant, le Pasteur, auroient autant de terre
 Que le riche Bourgeois, qui tant de biens asserre.
 L'un n'en auroit pas plus que l'autre, & par ainsi,
 Les François cesseroient la peine & le souci
 Qu'ils ont d'en amasser. Mais où est tu allée
 O saison que Saturne à la faulx dentelée
 Gouvernoit sans travail, & sans voir accouplez
 Les bœufs fendre les champs, pour y semer les bléz?
 Ou es-tu derechef! Je voudrois que la France
 Iouist, comme autres-fois, de ta sainte presence;
 Et que l'aspre desir & la faim d'acquérir
 De l'Or, fussent bien loin de nous qu'ils font mourir.

O maudite Richesse où tout malheur abonde!
 O fureur qui tenaille aujourdhuy tout le monde!
 Tu es donc le suiet pour qui telle beauté
 M'use si laschement de cette cruauté?
 Madame pour n'avoir tant que vous de richesse,
 Fault-il m'estre si fiere Et pleine de rudesse?
 J'ay d'honnestes moiens, & si sçay bien encor
 (Ce que j'ay desia dit) comme se gagne l'Or
 Aymez ainsi que moy, aymez sans avarice.
 Jamais un brave cœur n'est touché de ce vice.
 Ce ne sont vos moiens, Madame, qui me font
 En vous aymant porter le trespas sur le front:
 Sont vos belles vertus, vos beautéz, vostre grace
 Et l'honneur qui reluit en vostre noble race.
 Si le bien seulement me faisoit amoureux,
 Je n'y roy pas vers vous pour estre plus heureux.
 A si pauvre suiet mon penser ne s'arreste,
 Pay le cœur eschauffé d'un desir plus honneste,
 Je vise bien plus hault, non, ie ne voudrois pas
 Faire pour vostre bien le moindre de mes pas.

SOUVS. AMOVR. DE G. DE TOURS

Quand vous n'aurez vaillant qu'une seule chemise,
 Mon ame (croyez moy) ne seroit moins eprise
 De vos belles vertus dont ie fais plus d'estat,
 Que de tous vos moyens, de fortune l'ebat.
 Me prise qui voudra & mes vers & ma ryme,
 „ Maistresse, la vertu ne reçoit point d'estime:
 „ Elle n'a point de prix. Tel me donne la loy
 Et fait du suffisant, quin'est pas tant que moy:
 Mais il ne m'enchant pas: car ie ne veux complaire
 A ce monstre ignorant qu'on nomme le vulgaire:
 „ Mal-heureux est celuy qui laisse la vertu,
 „ Pour plaire aux passions de ce monstre testu.
 Soyex, mon doux esmoy, soyex plus amoureuse
 De ceux qui sont poussez d'une ame vertueuse,
 Qui ont un bel Esprit dans un corps bien forme,
 Et qui ont d'un beau soing le courage allume,
 Or' qu'ils n'ayent grands biens, que de ces grosses bestes
 Qui n'ont aucun scauoir enclos dedans leurs testes,
 Qui sont plus hebetex que baudets, & plus lourds
 Qu'un Libyque Elephant, ou qu'un Buffle, ou qu'un
 Ours:
 Qui font les glorieux & les suffisans, pour ce
 Qu'ils ont force moyens & qu'ils ont bonne bourse:
 Bref qui ne scauent rien, & qui ne font vertu
 Que d'auoir tout le corps superbement vestu
 De quelque beau veloux, afin que leur sottise,
 Par tels habillemens ne puisse estre comprise
 Du vulgaire innocent, qui les voyant si beaux,
 Les prend pour hommes fins & non pour braues veaux.
 De parole & de cœur ie vous iure, Madame,
 Que ie mourrois d'ennuy, si vous estiez la femme
 De quelque riche sot, qui, peut estre, en trois nuicts
 Vous donroit un baisir sans autre chose, & puis
 Pareilleux au mestier de Venus la brunette.

Belourd s'endormiroit contre vous, ô pauvrete,
 Qui passeriez les nuicts gemissant à tous coups,
 De voir vostre mary ne faire cas de vous.
 Mais changeons de propos, s'il ne vous plaist Madame,
 Auoir pitié de moy, ie m'en vay rendre l'ame,
 Et faire sacrifice à vostre cruauté
 De mon sang, de ma vie & de ma loyauté:
 C'est trop long temps vescu en peine & en tristesse:
 Helas! ie n'en puis plus! adieu, belle Maistresse,



XXIX.

Fayme ce qui me hait, ie suy ce qui me fuit,
 Je consens à ma mort pour ruyner ma vie,
 Ie n'ay point dans le cœur autre plus grand enuie
 Que d'aymer, & cherir cela qui plus me nuit.
 Dès la pointe du iour ie souhaite la nuit,
 Pour me fantastiquer mainte & mainte folie:
 Et bref, Amy Lecteur, de menottes on lie
 Des fols, qui tant que moy n'ont le cerneau seduit.
 Mais n'est-ce pas auoir la teste sans ceruelle,
 Que d'aller au galop où le trespas m'appelle?
 Que de cherir la guerre? & d'abhorrer la paix?
 L'homme qui est espris de l'amoureuse rage,
 Est vn vray animal sous vn humain visage.
 „ L'Amour & la folie ont semblables effects.

XL.

*Anne, ie ne me plains d'un milion de peines
 Que ie souffre en ayant vostre extrême beauté,
 Ie ne me plains aussi de vostre cruauté,
 Bien qu'elle engendre en moy mille morts inhumaines.
 Ie ne me plains de voir vne ardeur en mes veines
 Brusler de mon Printemps la prime nouueauté,
 Ie ne me plains de voir ma ferme loyauté,
 Et ma belle amitié n'estre que choses vaines.
 Mais hélas! ie me plains de voir communement
 Ie ne sçay quelz facquins priuez d'entendement,
 Vous promener au soir, & moy n'oser atteindre.
 A si rare bon-heur, que sans comparaison
 Ie merite mieux qu'eux, d'autant que la raison
 Est plus que la sottise et la sottise moindre.*

XLI.

*Laisse moy reposer, ne te suffit-il pas,
 Amour, que tous les iours ta cruauté m'assomme,
 Sans encore les nuits empescher, que le Somme
 Enchanter mes soucis de ses plus doux appas?
 Laisse moy reposer: autrement le trespas,
 Qui toute chose en fin de ce monde consomme,
 Me raura soudain: pour autant que tout homme
 Sans repos, longuement ne peut viure icy bas.
 Mais non, ne permets point, Amour, que ie sommeille,
 Ains, fais que nuit et iour incessamment ie veille,
 Pensant en la beauté qui doucement me poingt.
 Ie reçois plus de bien pensant en telle chose,
 Que ie n'en reçois lors qu'assoupy ie repose:
 L'ayme mieux trespasser que de ny penser point.*

XLII.

Vous hayssiez le froid ce dites vous, Madame,
 Mais ie ne le croy pas: car s'il estoit ainsi,
 Vous aymeriez le feu & souffririez aussi,
 Qu'Amour vous échauffast de sa gentille flame:
 Vous ne couueriez tant de glaçons en vostre ame,
 Vostre cœur ne seroit si froid ne si transi,
 Et de mes chauds souspirs auriez quelque mercy,
 Cōme venant d'un feu que tout le corps m'enflame.
 C'est nostre naturel que d'aymer le contraire
 De ce qui nous desplaist, afin de luy desplaire:
 Vous n'aymez point le feu aduersaire du froid.
 Comment voulez vous donc que ie croye, Madame,
 Que le froid vous desplaist, quand vous auez en l'ame
 Un hyuer, que l'Amour échauffer ne scauroit?

LXIII.

Les Druydes & Bards tellement reueroyent
 Le Guy, qui les Rameaux emperle de nos Chesnes,
 Qu'au lieu de diamans, de bagues & de chaines,
 Le premier iour de l'An gayment s'en estrenoyent.
 Ces bons peres grisons tout ce iour en auoient
 En leurs mains, ayments mieux ces gentilles estreines
 Que tout l'or dont Paëtole enrichist ses areines:
 Les ieunes plus gaillards le chef s'en couronnoient.
 Ce premier iour de l'An, ô ma belle Angelique,
 Il me plaist d'imiter cette façon antique
 Et au lieu de Carquans, de Guy vous estrener,
 Mais ie suis ce Guy là recenez mon offrande
 Mainte belle Pucelle en don me la demande,
 Mais à d'autre qu'à vous ie ne la puis donner.

XLIIII.

Seul but de mes desirs, Anne mon petit œil,
 Helas! ne veux tu point adoucir ton courage,
 Enuers ton pauvre Guy, que l'amoureuse rage
 Pousse desia dessus les leures du cercueil?
 Mignonne, tu le peux d'un gracieux accueil
 Garantir de la mort & du cruel outrage
 Qui, comme une fureur, incessamment rauage
 Dans son cœur forsené de souffrir un tel dueil.
 Donc puis que tu le peux pour si petit de grace
 Affranchir du trespas qui de pres le menace,
 Helas! que tardes tu de luy donner confort?
 Ou bien, Mignonne, ou bien d'augmenter ta rudesse?
 Pour le faire mourir, afin que par la mort,
 Ou que par ta pitié sa douleur, prenne cesse?

XLV.

Que vous puis-je donner ma belle Souueraine,
 Pour May ce premier iour de ce mois gracieux,
 Puis qu'il n'est rien çà bas capable de vos yeux,
 Puis que de toutes fleurs vous estes toute pleine?
 Vostre face pareille à celle d'une Heleine,
 Vostre gorge, vos mains, vostre sein precieux,
 Ont des fleurons plus beaux & plus delicieux
 Que n'ont tous les lardins de ma belle Touraine.
 Toutes les belles fleurs que la gente Cypris
 Soigneusement gardoit au dedans du pourpris
 Des vergers d'Amathonte, & de Paphe & d'Eryce;
 Vous furent en naissant octroyez par le Ciel:
 Que vous don'ray-je d'oc, dites moy, mon doux miel,
 Quand il n'est rien çà bas que donner on vous puisse?

XLVI.

Que ne puis-je couper en deux cette amitié,
 Cette belle amitié qu'obstiné ie vous porte!
 Si ie pouvois cela, Beauté qui me transporte,
 Je vous en offriroy pour un May la moitié.
 Non point tant pour un May, que pour avoir pitié
 De moy, que le trespas incessamment escorte,
 Pour aymer vos beautés d'une amitié si forte,
 Que toute amour au prix n'est rien qu'inimitié.
 Mais las! ie ne le puis: l'Amour est une chose
 Qui point ne se divise & point ne se compose;
 (L'entens quand elle semble à celle qui me poingt:)
 Et quand ie le pourroy, vous estes si cruelle
 Que vous n'en voudriez point, ô ma douce Rebelle,
 Car tout vostre plaisir est de ne m'aymer point.

XLVII.

Lors qu'une fleur forte agitait ma Maistresse,
 La Mort vint à son lit, recressant en sa main
 Le bois supplément fort de son dard inhumain,
 Afin de la tuer au fort de son angoisse.
 Mais si tost qu'elle vit la fleur de sa jeunesse,
 Et le mont Iumelet de son trop chaste sein,
 Elle ne voulut pas achever son dessein,
 Et sans luy faire mal incontinent la laisse:
 Et d'soit s'en allant: une telle beauté
 Ne doit iamaïs sentir ma fiere cruauté,
 Ny morte de aller au manoir Plutonique:
 Les Enfers ne sont pas dignes de tel honneur.
 Apres cent ans d'icy, sans mort & sans douleur,
 Le Ciel s'enrichira de sa face angelique.

XLVIII.

Je n'ay plus de regret d'auoir tant en de mal,
 De trauaulx & d'ennuis, de dueil & de trestesse,
 Puis que j'ay eut cêt heur de baiser ma Maistresse,
 Et de sugger le miel de son double coral.
 O baiser, qui pourroit animer vn metal,
 O baiser sauoureux, dont la delicatesse
 M'a tellement comblé de diuine liesse,
 Que Iupin en bon heur me voudroit estre esgal.
 Or sois moy desormais tant fiere & tant cruelle
 Anne, que tu voudras; & sois moy plus rebelle
 Que tu ne m'as esté parauant, si tu peux.
 Je ne m'en souciray: car par la souuenance
 Du bien que ie receu de ce baiser heureux,
 Je t'empescheraï bien de me faire nuisance.

LXX.

Tout ce que Iupiter dans le Ciel reseruoit
 De douceur, de plaisant, & tout ce que Nature
 Depuis mill' ans en ça, d'une soigneuse cure,
 De miel & de parfum chèrement conseruoit:
 Tout cela que Venus en ses vergers auoit
 De beau, de delicat & de douce pasture,
 Et tout ce que l'archer, qui tire à l'aduanture,
 De douillet sous son aile auarement couuoit.
 Estoit comme ie croy, sur la leure bessonne
 De celle qui les fleurs de mon Printemps moissonne,
 Le iour que j'eü cêt heur de la pouuoir baiser.
 De ce diuin baiser la douceur & le blasme,
 Le plaisir & le musc, firent dedans mon ame,
 Tout fiel, tout desplaisir & tout dueil appaiser.

Quand

L.

Quand ce fut à mon tour de te baiser, Mignonne,
 Vne aise tellement vint mon ame saisir,
 Qu'elle pensa quitter (trop yure de plaisir)
 Le corps qui par destin icy bas l'emprisonne.
 Et n'eust esté le miel de ta leüre beffonne,
 Qui sur la mienne alors distilloit à loisir,
 Sans faute ell'eust suivy le cours de son desir,
 Tant charment les baisers que ta bouchette donne.
 Mais sentant sur ma leüre vn Nectar si divin,
 Ne voulut passer outre Et là se tint, afin
 De se paistre à souhait de si divines choses.
 O bien-heureux Nectar ! ô baiser plus heureux !
 Qui m'as felicité sur tous les amoureux,
 Par l'extreme douceur de tes vermeilles roses !

LI.

Sur ma leüre mourante à tout'heure, mon ame
 Vient pour y suggoter vne telle douceur
 Qu'elle y en suggota le iour que i'en tant d'heur
 De baiser le cora de ta bouche de bâme.
 Mais en vain ell'y vient, ô ma gentille Dame,
 Car il n'y en a plus, dont pleine de douleur,
 De souffirs & d'ennuys, d'angoisse & de malheur,
 Sur ma leüre à tous coups chetive elle se pâme.
 Las ! si quelque pitié habite dedans vous,
 Anne, rebaissez-moy d'un baiser aussi doux
 Que le premier, afin de soulager ma peine.
 A faute d'un baiser qui v'us est moins que riens,
 Et qui m'est plus que l'or, hélas ! voudriez-vous bien
 Me laisser enuahir d'une mort inhumaine ?

LII.

Quand ie pense au plaisir que ie receu le iour,
 Anne, que ie baisay vostre bouche rosine,
 Sauoureuse, mollette, odorante, ambrosine,
 Me semble que ie vole au celeste seiour:
 Me semble que Venus, Et/ son enfant Amour,
 Me meine promener sous la verde cresspine
 Des myrthes Paphiens, & que leur main poupine
 Mignote de cent fleurs mon chef tout à l'entour.
 Mais quoy! si seulement pensant en telle chose,
 Imaginairement ie me metamorphose
 En cent mille plaisirs: que deviendroy-ie au prix,
 Si i'auois vne nuit, d'un mouuement folastre,
 Foulé les lis douillets de vostre sein d'albastre,
 Trauaillant au mestier de la belle Cypris?

LIII.

Que maudit soit le iour, Anne, que ie baisay
 Le coral soupirant de vostre belle bouche
 Qu'Amour, tant seulement, succe, baisote & touche,
 Car à d'autre qu'à luy, cét heur est malaisé.
 Helas! depuis le iour que i'esy tant osé,
 Vn desir enflammé me fait telle écarmouche,
 Que soit que le Soleil se resueille, ou se couche,
 Ie sens vn Mongibel dans mon cœur embrasé.
 O desir importun, Et/ tout ardent de braise!
 Qui vent qu'encore vn coup mon Anne ie rebaise,
 Enseignes-moy comment ie la puis rebaiser!
 Mais quand à ton vouloir ie pourroy satisfaire,
 Cesseroy-tu, Desir? nenny, mais au contraire,
 Tu deviendrois plus grand au lieu de t'appaiser.

LIIII.

Ne m'importune plus, Desir, ie te supplie,
 Aussi bien ie ne puis satisfaire à ton veil :
 Pluſtoſt avec les dents ie prendroy le Soleil,
 Que de rebaisoter ceſte bouche iolie.
 Ie te iure la foy que ce t'eſt grand folie
 De m'y vouloir forcer : laiſſe donc ce conſeil,
 Ou mort tu me feras deualler au cercueil,
 Et l'ardeur de ton feu conſumera ma vie.
 Non, ne deſiſtes-point : car i'eſpere qu'apres
 Que tu m'auras tué & mis ſous les Cypres,
 Que mon ame ſera grandement conſolée,
 Et qu'elle iouyra d'un extreme plaiſir
 En ſoy-meſme, penſant qu'un ſi braue deſir
 M'aura dedans ſon feu conſtruit un Manſolée.

LV.

Vous diriez, luy voyant vne ſi douce face,
 Un langage ſi doux, un ſi doux entretien,
 Vne œillade ſi douce, & un ſi doux maintien,
 Qu'elle n'auroit en ſoy, ny rigueur ny falace:
 Et toutesſois ce n'eſt qu'amertume & qu'audace,
 Que fineſſe, qui meſme un cault Laertien
 Tromperoit aiſément, & le rendroit tout ſien,
 Malgré ſon noir Moly & ſa fiere menace.
 Son viſage n'eſt doux ſinon que pour tromper;
 Son langage n'eſt doux que pour nous attraper;
 Son entretien n'eſt doux que pour eſtre ſeuere;
 Son œil n'eſt doux qu'aſin de nous mettre à la mort,
 Et ſon maintien n'eſt doux que pour nous faire tort;
 Bref elle n'a douceur que pour nous eſtre amere.

LVI.

Quelque sot, qui aura la raison de trauers,
 Dira, se renfrongnant, Certes c'est grand dommage
 Dequoy Guy perd ainsi la fleur de son ieune âge,
 Et ne s'amuse à rien qu'à composer des vers:
 Mais las ! s'il auoit veu la beauté que ie fers,
 Il ne me blasmeroit, ains loü'roit mon ouurage,
 Et au lieu d'estre sol, il m'estimeroit sage,
 Luy mesme empanachant mon chef de Lauriers vers
 Puis tout ardant du feu qui brille en son œillade,
 (Oeillade où Cupidon se tient en embuscade)
 Dirait quen'ay-je hélas ! le pouuoir de chanter
 Le feu qui me destruit d'une ardeur vehemente,
 En vers aussi succrez, mon Guy, que tu en chante,
 Quand tu veux par tes vers ton ardeur enchanter ?

LVI.

Hélas ! quand pres de vous ie sousspire ma mort,
 Et qu'en mourant d'amour humblement ie vous crie :
 Anne, prenez pitié de mon mal ie vous prie !
 Autrement ie m'en vray au Charontide port ;
 Vous-vous mocquez de moy Et dites que j'ay tort
 De dire que ie meurs pour vostre tyrannie,
 Et qu'un homme mi-mort n'a pas telle harmonie
 En demandant merci, ny ne chante si fort.
 Anne, pardonnez-moy : car comme le Tonnerre,
 Qui tant plus est pressé de ruer contre terre
 Sa derniere fureur, tant plus bruit haultement ;
 L'Amoureux tout ainsi, lors que sa fin arrive,
 Et que pres il se void de l'Auernalc riué,
 Plus sousspire sa mort d'un haut esclattement.

LVII.

Non pour l'amour de moy, Anne, je te supplie,
 Mais pour l'amour de toy veilles-moy secourir:
 Helas ! Mignonne, hélas ! me lairras-tu mourir,
 Avant que ma Muse ait ta louange accomplie ?
 Ia desia de son corps mon ame se destie :
 Ia desia le trespas, qui l'est venu querir,
 Par trois ou quatre fois a voulu la ferir
 Du trait dont sans pitié il nous oste la vie,
 Mignonne, haste-toy donc ! ou des ores la Mort
 Exercera sur moy son homicide effort,
 Et tu'ra, me tuant, ta belle renommée.
 Quoy ! aymerois-tu mieux par telle cruauté
 Me faire trespasser, que de voir ta beauté
 En ce grand Vniuers à iamais estimée ?

LVIII.

Anne, ny tes beaux yeux, où Amour se retire,
 Ni tes beaux cheveux bruns qui m'ont emprisonné;
 Ni ton front où l'honneur son chiffre a buriné,
 Et où la chasteté sa louange remire.
 Mesme tant de vertus qu'on void en toy reluire,
 En toy, dis-ie, où les Dieux d'un heur predestiné
 Ont mis ce qu'ils auoient à Pandore donné,
 N'espargnant leurs trespas pour belle te construire:
 Ne l'ont point tant acquis de los par l'Vniuers,
 Qu'a fait le bruit volant des lamentables vers
 Que pour toy j'ay chantez en voix tant delicate.
 Tontesfois pour guerdon d'un si diuin support,
 Et pour t'auoir sauuée à iamais de la mort,
 Tu t'as fides iour & nuict de me tuer, ingrata !

LX.

Puis que pour vous aymer ie ne puis esperer
 Qu'une seuer mort pour toute recompense,
 Il me plaist de mourir sans faire resistance,
 Et mon funebre autel moy-mesme preparer.
 Vostre siere rigueur qui me fait souspirer,
 Sera l'autel sanglant ou la perseuerance
 De vostre cruauté Et de vostre arrogance,
 Immolera mon cœur qu'elle veut martirer.
 Auienne apres l'horreur de ce fier sacrifice,
 Qu'un poëte amoureux rende vostre malice
 Notoire à tout iamais ! puis tout baigné de pleurs
 Souspire tristement ceste iuste complainte,
 Sur le tombeau reclus de ma despouille esteinte:
 O Guy, qu'en bien aymât tu as eu de douleurs.

LXI.

Mon cœur est si comblé d'amertume Et d'angoisse,
 De souspirs & d'ennuis pour vostre cruauté,
 Que ie suis esbahy comme il a tant esté
 Vivant, & que la mort de plus pres ne le presse.
 C'en fust fait (que ie croy) n'eust esté la lieffe
 Qu'il conçoit en pensant qu'il est ainsi traité
 De la plus angelique & parfaite beauté
 Que iamais Iupiter fist de ce monde hostesse.
 Au fort de son tourment, pensant en vos beaux yeux
 Dont l'émail brunissant esmouueroit les Dieux,
 Et au ris delicat de vostre belle bouche,
 Incontinent tout dueil, tout mal & tout ennuy,
 Tout angoisseux tourment, s'escarte loin de luy:
 Tant cét heureux penser humainement le touche.

LXII.

Celuy vrayment est fol qui pense en bien ayment
 Recueillir quelque fruit de son amour fidelle;
 Si Amour guerdonnoit pour aymer d'un grand zele,
 Il m'eust felicité dessus tout autre amant.
 Un homme ne scauroit aymer plus chèrement
 Que i'ayme la beauté d'une Deesse belle:
 Pour l'aymer ie me veux une hayne mortelle,
 Despit que ie ne puis l'aymer plus fermement.
 Mais n'est-ce pas auoir la teste sans sagesse,
 Que d'attendre d'un gueux quelque grande richesse;
 Que de monstrier sa playe à un qui n'a point d'yeux;
 Que d'inuoquer un sourd au secours de sa peine;
 Que de suyure un enfant pour sage capitaine,
 Et d'esperer santé d'un poison vicieux?

LXIII.

Mon cœur, desistons-nous d'aymer ceste cruelle,
 Ceste beauté qu'Amour enfant ingenieux,
 A ça bas enuoyé pour prendre par les yeux
 Les hommes qui peu caults la regardent si belle.
 Ce n'est pas une fille, une fille n'est telle:
 Les filles d'icy bas n'ont l'œil si gracieux,
 Ny le cœur si glacé, ne si peu soucieux
 De l'humaine amitié, ny l'ame si rebelle.
 Je croy que c'est un roc qu'Amour par son pouuoir
 Fait en forme de fille en ce monde mouuoir,
 Rire, chanter, danser, aller, manger & boire:
 Non, ce n'est point un roc, c'est la belle Cyprie
 Qui ça bas est venue, & telle forme a pris
 Afin que dessus moy son enfant eust victoire.

LXIII.

Quelle diuinité a dedans moy conceu
 Ce regret qui me poingt d'auoir tant perdu d'âge
 A te faire service & à te faire hommage,
 Amour, dont les appas m'ont si long temps deceu?
 Mais dy-moy (faux Garçon) quel bien ay-ie receu,
 Quel profit, quel honneur, quel fruit, quel auantage,
 Pour t'auoir tant aymé? à peu que ie n'enrage,
 De ne m'estre plustost de ta fraude appergen.
 Pauures yeux desolez, par qui a esté faite
 Cette premiere erreur que trop tard ie regrette,
 Faites sortir de vous vn Phlegeton hideux:
 Fuites de ce peché maintenant penitence,
 Et pleurez iour & nuict cette maudite offense,
 Mais pour la bien pleurer c'est trop peu de vous deux.

LXIII.

Puis que mes vrais soupirs n'ont iamais seu mouuoir
 Ton cœur trop ennemy d'Amour Et de sa mere,
 Ie ne veux plus souffrir cette douleur amere
 Qui bawrelle mes sens sousmis à ton pouuoir.
 Adieu, belle Anne, adieu, ie ne veux plus te voir,
 Pour toy ie ne veux plus angoisser de misere:
 C'est trop continuer sa cruauté premiere
 A l'endroit d'un seruant qui fait bien son deuoir.
 Pour mon feu ta poitrine est vn peu trop gelée,
 Il faut à ma folie vne amante affollée,
 Qui sente comme moy le trait dont Amour poingt;
 Qui craigne de me perdre & qui me fasse craindre;
 Qui se plaigne tousiours & qui m'esconte plaindre
 L'en veux de la façon ou bien ie n'en veux point.

LXV.

Puis que mon amitié te vient à desplaisir,
 Puis que ton œil divin ne m'est point favorable,
 Puis que tu n'es en rien à mon mal secourable,
 Puis que pour ton serviant tu ne me veux choisir.
 Puis qu'à me tourmenter tu mets tout ton plaisir,
 Puis qu'à mes passions tu n'es point pitoyable,
 Puis que tu t'esjouys de me voir misérable,
 Puis que pour ton amour la mort me vient saisir.
 Puis que de ma douleur ta cruauté s'augmente,
 Puis que plus t'obcis & plus tu me tourmente,
 Puis que pour te servir il te faudroit un Dieu;
 Puis que ie ne suis pas un sot ny une beste,
 Puis que j'ay quelque peu de raison en ma teste,
 Puis que tu n'aymes point, ie te veux dire adieu.

LXVI.

Adieu beaux cheueux brans, dont le plus petit brin
 Lieroit un Iupiter tout ardent de colere;
 Adieu beaux yeux brunets, ainçois iumelle Sphere,
 Où brillent les flambeaux du petit Dieu Cyprin.
 Adieu bouche de musc, adieu beau front marbrin,
 Adieu petit menton, adieu douillete paire
 De tetons releuez, adieu poitrine chere,
 Adieu gorge de lait, adieu teint cynabrin.
 Adieu main delicate, adieu grace diuine,
 Adieu graue maintien, adieu face pouppine,
 Adieu ris qui feroit d'un homme un demi-Dieu,
 Adieu propos succrez qui me souliez attirer,
 Adieu ma folle amour, adieu douce Contraire,
 Adieu, fiere beauté, d'un eternal adieu !

LXVII.

Desdain, qui m'as remis la raison en la teste,
 Et donné le filet qui m'a tiré dehors
 Le Labyrinth' d'Amour au bastiment retors
 Où me vouloit manger mainte effroyble beste.
 Il faut dompteur d'Amour, il faut que ie t'appreste
 Sur le sablon doré des aquatiques bords
 De mon Loire, un Autel sur quatre pilliers forts,
 Où l'Amant desdaigné te viendra faire feste.
 Si tost qu'il t'aura fait sa deuote oraison,
 Fais luy rentrer au chef son absente raison,
 Et fais qu'à tout iamaïs Cupidon luy desplaise:
 Qu'il deteste ses nœuds, ses traitz & son carquois,
 Ses liens, ses appas, son petit arc turquois,
 Ses attraitz affronteurs Et sa cuisante braise.

LXVIII.

Anne, si vostre cœur ne desment vostre face,
 Et cent mille douceurs qui s'esbattent dessus,
 Ie scay que ces Sonnets ne seront point degeus
 D'esperer quelque chose en vostre bonne grace.
 Mais, pourquoy n'auroient-il cette gentille audace,
 Ven que de vos beautex ils ont esté congeus?
 Ce que vous cognoistrez quand les aurez receus:
 Car ils portent au front l'honneur de vostre race.
 L'Esprit de vos beautex infus dedans mon corps,
 Comme il les concenoit, ie les mettoy dehors
 En forme de souspirs, puis ma plume seconde
 Soudain les escrinoit des larmes de mes yeux,
 Madame, à celle fin qu'il se lize en tous lieux,
 Que pour mere ils ont eu la plus belle du monde.

LIX.

Triste ie soufpiroy cette plainte amoureuse,
 Assis dans le girois de la belle Eraton,
 Quand l'horrible Megere & sa seur Aleeton
 Rendoient de toutes parts la France malheureuse.
 Quand les François mutins d'une dague outrageuse
 S'entre-couppoient le fil que leur tramoit Cloihon,
 Eux-mesmes se faisant denaler chez Pluton:
 O fiere cruauté, ô guerre vergongneuse!
 Quand nos Princes Bourbons & les Princes Lorrains
 Auoient pour s'esgorger le coutelas aux mains,
 Et le desir au cœur de voir leur race esteinte:
 Pour n'ouyr leurs debats, ni le bruit des canons,
 Ni voir les estendars de tant de Gonfanons,
 I'escriuois en ces vers mon amoureuse plainte.

AMYNTE.

ECLOGVE. I.

A Mynte le berger auoit le cœur épris
 D'une Anne qui n'est pas moins belle que Cypris,
 Ni moins rude en amour que ceste Chasseresse
 Qu'on adore en trois noms comme triple Deesse.
 Ce pauvre languoureux furieux de n'auoir
 Ce que merite trop vn qui fait son deuoir
 Au seruice d'Amour, entroit en son bocage,
 Où seul, tout exploré, il tenoit ce langage
 Aux ruisseaux, aux forests & aux monts d'alentour.

SOUFFR. AMOUR. DE G. DE TOURS.

O Cruelle beauté, source de mon amour !

Tu n'as donc nul souci de mes amoureux carmes,

Ny aucune pitié de mes piteuses larmes ?

Ha tu me fais mourir ! pour Dieu secoures moy,

Et vien d'un doux baiser soulager mon esmoy !

Vien, Anne, cependant que ma troupe laincuse

Repose à la fraischeur de cette rive ombreuse,

Et que les lézards verds sont cachez & mussiez,

Au fond de ces halliers d'épines herissiez ;

Et ce pendant mon Cœur, que la gente Cigalle

Respond au ton piteux de ma chanson rurale.

Et quoy tu ne vien point ! Las ! qu'il m'eust vallu mienx

Supporter constamment l'orgueil audacieux

De Daphne, ou de Phyllis, ou de mon Amarylle,

Combien qu'elle ne soit si belle & si gentille,

Que toy, qui la surpasse en beauté, tout ainsi

Que l'œillet en rougeur surpasse le Souci.

„ O belle Anne, par trop ne te fie en ta grace ;

„ Toute humaine beauté en un moment se passe.

Mais comment suis-je tant desplaisant à tes yeux ?

Te semblay-je trop noir ou trop peu gracieux ?

On cueill' du vaciet la fleurette noirestre,

Et celle du Ligustre à bas chet toute flastre.

Je ne suis point si noir ne si difforme aussi :

N'agueres que le vent estoit fort adouci,

Je me suis regardé le geste & le visage

Dans l'eau qui doucement costoye le rivage

De la paisible mer, & si un tel miroir

Nefait point, ie ne suis ny trop laid ny trop noir.

Si tu crains que ie sois trop pauvre en heritage,

En brebis & agneaux, demande en ce village

Qu'elle richesse j'ay : En ces prochains herbis

Et dessus ces costaux, j'ay bien mille brebis,

Avec autant d'agneaux qui d'heure en heure tettent.

Et puis s'ouls de tetter, à ieiller se remettent,
 J'ay dix vaches ausi, qui en toute saison,
 De fromage & de lait fournissent ma maison:
 Vingt Bœufs gras & fessus j'ay dedans mes estables
 Pour labourer mes Champs aux saisons conuenables:
 Que ne m'aymes tu donc? Et donc que ne viens tu
 Aux champs avecques moy, où d'un garrot pointu
 Tantost nous blesserions vne biche legere.
 Et le Lievre tantost tapi sous la fougere:
 Tantost en regardant mes boucs paistre à loisir
 La Maulue qui leur plaist, nous aurions ce plaisir
 Ensemble d'imiter les chansons bocageres
 De Pan dieu des bergers, & des douces bergeres,
 Pan le premier apprint aux gaillards pastoureaux
 De ioindre ensemblement beaucoup de chalumeaux
 Avec un peu de cire au foyer amollie,
 Et à dire dessus mainte chanson folie.
 J'ay vne fluste où sont ensemble bien collez,
 Et fort habillement l'un à l'autre accouplez
 Sept differens tuyaux faits de creuse Ciguë,
 Les vns ont la voix basse & les autres aiguë.
 Damon le bon berger m'en fist don autres fois,
 Et me dist en mourant, helas! que j'en estois
 Le second possesseur: cette parole dictée,
 Ce bon homme alla boire au fleuve de Cocyte.

Au surplus, ie trouuay l'autre iour en un val
 Deux petis Cheüreaux qui ont le poil esgal,
 Et taché par endroits: ja deux petites cornes
 Leur dresse sur le front, comme petites bornes:
 Ils ne faillent iamais au soir & au matin,
 Et sur le haut du iour, de sugger le tetin
 De mes grasses brebis: cherement ie les garde
 Pour j'en faire bien tost un present, ô Mignarde.
 Cland. ne tache assez de les auoir de moy,

SOVS P. AMOVR. DE G. DE TOVRS.

Et les aura de fait, Anne, puisque ie voy
Que mes presens te sont de si petite estime,
Et qu'à tes fiers desdains, ie semble tant infime.
Vient'en icy, m'Amour! vien, la blanche Naïs
Te fait maint beau bouquet de cent fleurs cueillis,
Tantost mignardement au Narcisse elle assemble
Le beau Passelours Et les conioinct ensemble:
Vien, elle m'a promis de te faire festin
D'un fourmage enionché de fenouil & de thym,
Et d'un lait tout doré de la feuille iaunaistre
Des Soucis qu'elle cueill de sa dextre d'albastre:
Et moy ie porteray des Coings dont le coton
Sera plus blondissant, que le poil du menton
De mō bonc qui cōduict mes troupeaux aux capagnes,
Mêmes i'y porteray des noix & des Chastagnes,
Et des prunes qui sont plus iuues que n'est l'ori:
Et en ce beau banquet, i'y m'sleray encor
Des pommes, des Lauriers & du Myrthe amiable,
Par ce que leur odeur est au nez agreable.

Amynte tu es fol: ton Anne n'a souci
De toy pauvre chetif, ni de tes dons aussi.
Las, que fais-ie esperdu? aux naissantes fleurettes
L'enuoye les Autans, & aux fontaines nettes
L'enuoye les Sangliers de fange tous couuers!
Tu fuy les champs, Cruelle, & les bocages verts,
Et Diane, qui est triplement grand Dresse,
Les cherche, les habite & tousiours les caresse.
Sur tout, les bois me sont agreables Et doux:
Ainsi que la Lionne affreuse fuyt les Loups,
Et le Loup les brebis, & la brebis paissante
Du treffle & du Plantin la feuille verdissante,
Ie fuy les bois touffus, où i'ay plus de plaisir
Que tu n'as dedans Tours. Chacun suit son desir.
Que fais-ie tant icy? ja le beuf à l'œil morne

Rempporte au tect son ioug qui luy pend à la corne,
 Et defia le Soleil augmente en s'en allant,
 Les ombres: Toutes-fois le brasier violant
 D'Amour brusle mon cœur: mais hélas! quel remede
 Y peut-on appliquer? Ce feu à rien ne cede.
 Amynte, Amynte, hélas, que tu es insensé!
 Pour te plaindre d'Amour, pauvre tu as laissé
 Dans ce prochain ormeau ta vigne my-taillée:
 Rassereine tes yeux & ta face mouillée
 De tant de vaines pleurs! il vaut mieux s'amuser
 A tascher d'acquérir du bien pour en user,
 Quand tu seras vieillard & à faire des cages
 De ioncs entrelassez en cent mille passages:
 Tu trouuerras assez de Maistresses icy,
 Si cette Anne te fasche & t'apporte souci.

ANNETTE ET MAGDELON

ECLOGVE. II.

LES PASTEURS.

Amynte, Damon, Menalque.

D'Esfortune, un matin à l'ombrage d'un Tremble,
 Deux Pasteurs Tourageaux se trouuerot ensemble,
 Tous deux grands copagnons & tous deux bié congnus
 De Pan Dieu des bergers & des Faunes cornus:
 Et tous deux bien aymez du puissant Dieu de Cynthe,
 L'un auoit nom Damon, l'autre auoit nom Amynte,
 L'un aymoît Magdelon bergere de haut pris:
 L'autre d'Annette estoit ardemment épris,

SOVS P. AMOVR. DE G. DE TOVRS.

Et non pas sans raison, car cette ieune Annette
 Estoit bien la plus belle & parfaite brunette
 Qu'on pouuoit œillader: Elle auoit les cheueux
 Follastrement tiffex en cent sortes de nœux,
 Sur le haut de son front, dont la voute polie
 Surpassoit en blancheur la fleur de iolie
 Qui du lait de Ionon sa naissance emprunta,
 Et celle-la qu'Heleine en pleurant enfanta.
 L'esmail de ses doux yeux estoit de couleur noire,
 Yeux où d'Amour pompoit le triomphe & la gloire,
 Sa loüe ressembloit au bouton aiglantin;
 Comme une fraizze estoit le bout de son tetin,
 Tetin qu'a descouuert la mignarde secousse
 Des Zephyrs animoit d'une cadance douce.
 Son Sein estoit plus blanc que n'est le lait caillé,
 Elle auoit le corps droict Et l'Esprit esueillé.
 Sa main estoit semblable à celle de l'Aurore,
 Et ie croy qu'ell' l'auoit plus delicate encore.
 Bref cette Annette estoit si pleine de beauté,
 Qu'elle auoit sur toute autre icy la primauté.

Or Damon regardant d'Amynte le visage,
 Congnut à sa palleur que l'amourense rage
 Luy tourmentoit le cœur, & qu'un mal tout pareil
 Au sien, le renfroingnoit Et luy abaissoit l'œil:
 Ce qui l'enhardit lors de luy dire ces choses.

D A M O N.

Amynte, Amynte, hélas ! où sont ces belles roses
 Qui souloient de ta face embellir la rondeur?
 Ie croy qu'ainsi qu'à moy, la violente ardeur
 Du feu de Cupidon les a rendu fanies
 Alors qu'elles denoient estre plus espanies.

AMYNTE.

Ha! mon amy Damon, tu as bien auguré,
 Car c'est Amour vraiment qui m'a desfiguré:
 Et te diray comment ie suis réduit en cendre
 Par le feu de ce Dieu, s'il te plaist de m'entendre.

DAMON.

Ie suis prest d'obeyr à ton commandement:
 Fays ce que tu voudras, on dit communement,
 „ Qu'un Amant qui entend un autre Amant se plaindre,
 „ Sent en son cœur mourir la douleur un peu moindre.

AMYNTE.

Damon, cinq ans ya, que ce subtil Archer
 Abandonna le Ciel & se vint embucher
 Dans les yeux affectez d'une Annette si belle
 Qu'ell'a plus de beaultez que iamaïs n'eut Cybelle:
 De là, ce faulx Garson un garrot m'eslança
 Si vivement au cœur, qu'en outre il le perça
 Depuis ce coup receu, vne secrette flame
 N'a cessé de brusler mes veines Et mon ame:
 J'ay perdu la raison, i ay le sens depravé,
 J'ay eu tousiours de pleurs le visage abreuvé,
 Ie n'ay fait que gemir, toute peine m'offence
 Et d'un mal-heur finy un autre recommence:
 Ie ne me suis point veu sans quelque passion,
 Et si n'ay toutefois de moy compassion:
 Plus ie suis tourmenté plus ie le voudrois estre,
 Ou pour mourir bien tost, ou pour faire cognoistre
 Plus aisement les maux qui m'affligent le cœur,

SOYSP. AMOVR. DE G. DE TOVRS

A celle qui se plaist à m' user de rigueur.
J'ay mesme oublié l'art de faire des fourrages,
Et de faire d'osier des paniers & des cages,
De conduire aux pastis mes boucs & mes aigneaux
Qui pour ma folle amour recoyuent mille maux:
Bref j'ay tout oublié, horsmis l'amour extrême
Qui me fait oublier toute chose Et moy-mesme.
Las! Damon, si tu sçais le moyen de guerir
Le mal que fait Amour, veilles moy secourir.
Si tu es mon amy, Damon tu le dois faire.
L' Amy doit de l' amy soulager la misere.

DAMON.

Amynte mon amy, que me demandes tu?
Je suis autant que toy de ce mal combattu.

AMYNTE.

Helas! tu ne sçauras, car ma Nymphé surpasse
Celle qui t'enamoure, en beaultez & en grace.

DAMON.

Insensé que dis-tu? Autant qu'un Estourneau
Passe en grosseur de corps le plus petit moineau,
Autant ma Magdelon surpasse ton Annette,
Tant elle est en beaultez & en grace parfaite.

AMYNTE.

Dieux! comment ose tu tenir ce vain propos?
Te m'estonne que j'a le feu qui est enclos
Au Ciel n'a dissipé en cent morceaux la nuë

Pour reduire ton chef en poussiere menue,
O puissant Iupiter, des iustes amateur,
Ne puniras tu point ce faulx blasphemateur?

D A M O N.

*Amynte mon amy, sans t'aigrir d'auantage,
Et sans importuner ton genereux courage
De tant de marriffons, ie te diray comment
Nous scaurons qui de nous ayme plus fermement,
Et qui est seruiteur de plus belle Maistresse:
Allons pres ce ruisseau où l'herbe bien épaisse
Se bigarre gayment d'un million de fleurs,
Et là chantons combien nous auons de douleurs
Pour aymier constamment les beautex & les graces
De celles qui nous ont prisonniers en leurs nassés:
Et faisons que celuy qui chantera le mieux,
Aura ce bel honneur d'estre plus amoureux,
Et d'auoir la plus belle & parfaite Maistresse.*

A M Y N T E.

*C'est bien dit, ie le veux, afin que l'on cognoisse
Que mon cœur n'est mutin, ny long en son couroux,
Ains traictable, courtois & d'un naturel doux.
Mais qui nous iugera? encores faut il prendre
Quelque docte berger qui daigne nous entendre.*

D A M O N.

*Ie voy (ce m'est auis) sortir hors de ce bois
Menalque le berger, qui anime aux abbois
Son chien apres vn bouc qui la peau noire porte,
Amynte appelle-le, tu as la voix plus forte*

S'OVSE. AMOVR. DE G. DE TOURS
Et plus haute que moy qui me suis morfondu
Pour m'estre trop long temps contre terre estendu.
Holo, il l'entend bien & ja ces pas il dresse
Vers nous, voyre y accourt d'une prompte allaigresse.
Nul mieux que luy ne peut de cecy nous iuger,
Il est docte Poëte & fort sage berger.

MENALQVE.

Pan le Dieu des Pasteurs & Pales la mignarde
Vous maintiennent tousiours dessous leur sauuegarde:
Que dires vous Garçons? quoy! ne voulez vous pas
Monstrer par vos chansons combien vous faites cas
De celles que sçauetz? Amynte, ton Annette
Merite bien auoir de toy la chansonnette;
Damon, ta Magdelon merite bien aussi
Que tu chante en son los quelque chant adouci.
Sus, sus auancez vous d'enfer la chalemie,
Et que chacun de vous y chante son Amye.

AMYNTE.

Menalque, c'en fust fait si quelqu'un eust esté
Icy pour nous iuger qui eust le mieux chanté.
S'il te plaist de vouloir telle chose entreprendre,
Et selon l'equité iugement nous en rendre,
Tu nous feras plaisir, regarde si tu veux
Ouyr lequel sera le vainqueur de nous deux?

MENALQVE.

I'ay trop peu de raison & trop peu de science
En l'art de bien chanter, pour prendre cognoissance
De vostre different; toutesfois s'il vous plaist

De m'estimer pour tel, commencez, ie suis prest
De prester attentif à vos chants les oreilles,
Tant pour vous obeir que pour oïr merueilles.
Mais ne gagez vous rien pour le prix du vainqueur?
Le gain communement donne force & vigueur.

D A M O N.

Celuy qui chantera avecque plus d'adresse,
Emportera l'honneur d'aymer mieux sa Maistresse:
Et faudra que celuy qui aura moins chanté,
Confesse sa Maistresse auoir moins de beauté
Que celle du vainqueur: Voila nostre gageure.

M E N A L Q U E.

Vrayment vous ne pouuiez en mettre une meilleure,
Et celle là vous doit sur toutes exciter
A bien faire des vers, & à bien les chanter.
Me voila prest d'ouyr la douceur de vos carmes.
Sus donc, sus commencez vos gentilles alarmes.
Amynte, dis premier, tu es le plus âgé,
C'est raison que Damon t'octroye ce congé.

A M Y N T E.

Ie commenceray donc au nom de ma Mignonne,
D'Annette mon soucy, qui me tient en ses rets,
Après i'inuoqueray la fille de Latonne
Diane à l'arc d'argent & la blonde Ceres.

D A M O N.

Au nom de Magdelon, ma nympnette iolie,

SOVSP. A MOVR. DE G. DE TOVRS

Il me faut commencer pour me croistre le cœur;
Si ie n'y commençois ce me seroit folie
D'esperer, ô Pales, me rendre le vainqueur.

AMYNTE.

La mollette Venus, qui est la plus parfaite
Des Deesses du Ciel en grace & en beautex,
A l'œil Et le poil noir, & ma belle Nymphette
Les a de la façon, mais bien plus mignotez.

DAMON.

Pallas qu'en deux effects nous adorons au monde,
A les yeux verdoyans & le poil blondelet:
Ainsi ma Magdelon porte vne tresse blonde,
Mais plus que n'est le sien son œil est verdelet.

AMYNTE.

Cent fois plus blanc que lait & plus douillet encore
Que l'ynoire poly, mon Annette a le front:
Aussi ce petit Dieu qu'en Cythere on adore,
Y folastre tousiours & y vollette en rond.

DAMON.

Pource que Magdelon est mille fois plus blanche
Que le lis qui n'a point trop senty de chaleur,
Ny que quelque fleuron riant dessus sa branche,
Amour la suit, ainsi qu'un Tan fait vne fleur.

AMYNTE.

La bouche de mon Tout surpasse l'hyacinthe
 En vermeille couleur, & le Passevelours:
 C'est pourquoy moy chetif & desplorables Amynte
 En vain, pour la baiser, ie la suy tous les iours.

DAMON.

Plus rouge que coral, la Dame qui m'embrasse
 Du feu de Cupidon, a le double rempart
 De sa bouche de muse; C'est pourquoy ie la baise
 Cent mille fois le iour, comme estant son mignard.

AMYNTE.

L'Aiglantine qu'Amour sur toutes fleurs aduonë
 Pour sienne, n'a le teinct si plaisant & naïf
 Que le teinct delicat qui paroist sur la Iouë
 De celle, qui me rend ore mort ore vif.

DAMON.

Le Cynabre en beauté surpasse l'Aiglantine,
 Et le teinct precieux de celle à qui ie suis,
 Et qui si doucement ma ieunesse butine,
 Surpasse l'un et l'autre, & dire ie le puis.

AMYNTE.

Annette a le maintien & le port si modeste,
 La voix & le parler si doux & gracieux,
 Qu'on la prendroit plustost pour la royne celeste,

SOVS P. AMOVR. DE G. DE TOVRS
Qu'on ne feroit Iunon emperiere des Dieux.

DAMON.

*En tout ma Magdelon se monstre tant diuine,
Que ie croy qu'il n'y a ny Deesse ny Dieu,
Qui d'elle n'ait tiré sa celeste origine,
Seulement ses regards paradisent ce lieu.*

AMYNTE.

*Comme on voit à l'entour d'une grappe nouuelle
Voller ioyusement mille petits oyseaux:
Ainsi voit on voler une troupe immortelle
D'Amours, au tour des yeux que l'estime si beaux.*

DAMON.

*Les Graces, les Attrails, les douces Mignardises,
Les Jeux, les Passetemps, les delices, les Ris,
Et le chœur affecté des ieunes Gaillardises,
Nichent dedans les yeux qui m'ont le cœur épris.*

AMYNTE.

*Qu'on ne me vante plus la gente Pasithée
Pour auoir en beaultez tant de perfection,
Ou si ell'en a tant, faut qu'ell' l'ait empruntée
De celle que j'adore en toute affection.*

DAMON.

*Qu'on ne me vante plus la mignarde Euphrosyne
Pour estre delectable & gracieuse à tous,*

Car

*Car ce n'est rien au prix de ma toute diuine
Qui a le sein cent fois plus plaisant & plus doux.*

AMYNTE.

*Des Eaux & des forests les Nymphes & les Phées
Ne s'habillent si bien qu'Annette mon amour,
Ne si mignardement n'ont leur testes coiffées:
Tu le sçais bien, Damon, tu la vis l'autre iour.*

DAMON.

*He Dieu! que Magdelon à la tresse folastre
Et le poil bien peigné à l'entour de ses yeux:
L'Aurore aux beaux cheveux Et à la main rougeastre,
Amynte, tu le sçais, ne le peut auoir micux.*

AMYNTE.

*De parfums Sabeans la bouche de ma Dame
Est pleine, & de rubis & de perles aussi:
Sa voix pourroit tirer hors de deffous la lame
Un corps mort, & le faire encore viure icy.*

DAMON.

*En Avril ou en May il ne se trouue préee
Qui ait si bonne odeur, que celle-là qui sort
D'entre les deux couraulx de la bouche pourprée
De celle que j'estime & que j'ayme si fort.*

AMYNTE.

Sur cette riuée icy on ne peut voir vn arbre,

L

SOVS P. AMOVR. DE G. DE TOVRS.
Non seulement icy, mais en quelque autre endroit,
Fust-ce en Grece, en Iudée, en France, ou en Calabre,
Qui si droict ait le tronc qu'Annette a le corps droict.

DAMON.

Cent & cent fois encor Magdelon a la taille
Plus droict que ces ions qui bordent ce ruisseau,
Et qui mollement d'une verte muraille
Couronnent son cristal en forme d'un cerceau.

AMYNTE.

Tout ainsi que çà bas Annette est sans pareille
En grace & en beauté, nul n'est à moy pareil
En loyalle amitié: Annette est nompareille
En beautex, & Amynte en amour nompareil.

DAMON.

L'Auette n'ayme tant la fleur de Marioleine
De Giroffle & de Thym, ny le iaune freslon
La douceur des fleurons de Mauue & de Molleine,
Que ie suis amoureux des yeux de Magdelon.

AMYNTE.

On ne voit dans le Ciel briller tant de flammeches
Aux bresues nuicts d'Esté, qu'Annette me darda
Au plus vis de mon cœur, de flâmes et de fleches,
Lors que premierement son œil me regarda.

DAMON.

On ne voit descamper de leurs douces Logettes
Tant de mouches à miel au retour du Printemps,
Qu'Amour a mis en moy de feux & de sagettes :
Mais ce me sont au cœur autant de passetemps.

AMYNTE.

Le iour que ie nasquis, les hauts Dieux & Nature
Me bastirent le cœur de tres fin Dyamant,
Non pour me rendre dur sur toute creature,
Mais pour estre loyal & fidelle en aymant.

DAMON.

L'ayme si fermement, que Magdelon s'estonne
(Veu qu'elle m'est si fiere au poinct où ie pretends)
Dequoy j'ay la constance & l'amitié si bonne,
Et dequoy mon Esprit & mon cœur, l'ayment tant.

AMYNTE.

Si iamais Amoureux merita recompense
Pour aymer constamment, he! qui merite mieux
Recompense que moy! qui ay plus de constance
En Amour, que n'ont eu les hommes & les Dieux?

DAMON.

Tant que j'auray le cœur battant en la poitrine,
L'aymera y Magdelon, & si apres la mort
On ayme, ie te iure, ô ma Nymphé pouspine,

SOVSP. AMOVR. DE G. DE TOVRS
Que ie te serviray, voire autant, ou plus fort.

AMYNTE.

*Cinq ans y a, Damon, que i'ayme mon Annette;
La fiere toutes-fois ne me veut point aymer.
Plus i'adore ses yeux plus elle me reiette,
Tant le sucre d'Amour luy est aigre & amer.*

DAMON.

*Il y a bien trois ans (ce croy-ie) & d'avantage
Que ie sers ma Deesse en toute affection,
Mais elle ne m'est point contraire ny sauage,
Simon au poinct secret de la conionction,*

AMYNTE.

*Ma Deesse, aymes moy, & fais que mon service
Te soit doux & plaisant: Vrayment si tu le fais,
Je te feray present d'une grosse Escremee
Enclose en vn panier, & d'un fourmage frais.*

DAMON.

*Je donnay l'autre iour à ma chere Mignonne
Vn Pinson bien aprins & bien apriuoise.
Hier ie luy donnay vne belle pigeonne,
Luy faisant ce present, ie fus d'elle baisé.*

AMYNTE.

*Seul but de mes desirs, ta poitrine de marbre
Ne s'amolira donc au degout de mes pleurs:!*

De pitié ie pourrois flechir le cœur d'un arbre,
Et ternir la beauté de ces naïfues fleurs.

D A M O N.

Je serois plus heureux, Amynte, que l'heur mesme,
Si apres les baisers que mon cœur me despart,
Je goustois les douceurs de la douceur extreme
Qu'on reçoit, iouissant d'un corps aussi mignard.

A M Y N T E.

Si tu me cognoissois, tu ferois plus d'estime
De moy que tu ne fais, & ne me ni'rois pas
Ton amour, car ie puis de ma nombreuse ryme
Te deffendre à iamaïs des efforts du trespas.

D A M O N.

Magdelon me cognoist, aussi elle me chere,
Et ne desdaigne point les sons de mon pipeau,
Hier comme i'estois à goustier chez son pere,
Elle mist mille fleurs autour de mon chapeau.

A M Y N T E.

Combien que ta me sois, Annette, plus farouche
Que n'est un ieune oyseau desniché fraichement,
Si auray-ie tousiours ton nom dedans ma bouche,
Et ta ieune beauté dans mon entendement.

D A M O N.

Plustost deuers Lyon rebrossera mon Loire,

SOVS. AMOVR. DE G. DE TOURS
Et plustost on verra le courage selon
Des Tygres s'adoucir, que hors de ma memoire
Soit la grace, le Ris & l'œil de Magdelon.

MENALQUE.

J'ay ouy cent Et cent fois les chansons d'Amarylle,
Et le murmure doux de l'onde qui distille
De ces prochains ruisseaux, j'ay ouy le flageolet
De Tityre imiter le doux Rosignollet:
J'ay ouy tomber le lait, alors que dedans l'ouille
Par les doigts du berger à fils blancs il s'escouille:
J'ay ouy le chant piteux de Pan enamouré
De la belle Pitis: j'ay cent fois saouuré
De l'oreille, les sons de la gent Cigalle,
Et du gay Burichon la chanson matinalle:
J'ay ouy le cry que font les aignelets naissans
Et les piteux regrets des Cygnes perissans:
J'ay ouy, par le trauers des rinageres Aulnes,
Le flair & les souspirs des gracieux Fauannes:
J'ay ouy le bruit que font les Grillons par les Champs,
Mais ie n'ay rien ouy de si doux que vos Chants.

Amynte mon amy, ta docte Chançonnette
Monstre assez que tu ayme ardemment ton Annette;
Et qu'elle est icy bas la premiere en beauté.
Damon, tu as si bien & doctement chanté,
Qu'Amynte ne doit plus dire, que sa Deesse
En grace & en beauté surpasse ta Maistresse,
Et qu'il est plus que toy trauaillé de l'amour.
Il est tantost nudy, Adieu insqu'au retour.

MOPSE ET AMYNTE

ECLOGVE. III.

PRes d'un petit ruisseau bordé de sauvageaux
 Un iour s'allèrēt seoir deux pasteurs Tourangeaux
 Pour chanter de l'amour, tandis que par la préce
 Leurs brebis se païssoient de l'herbe diaprée.
 En l'art de bien fluster ils auoient grand renom:
 L'un Mopse s'appelloit, l'autre Amynte auoit nom.
 Mopse estoit amoureux de Phylis la bergere,
 Qui vainquoit en beauté la belle Messagere
 Du Soleil, quand il sort de l'humide séjour
 Tout leste Et tout gaillard pour nous rendre le iour:
 Mais (ô mal-heur pour luy!) autant qu'elle estoit belle,
 Elle estoit rioteuse, inhumaine Et rebelle:
 Ce qui luy fist ainsi commencer sa chanson.

MOPSE.

Phœbus, vy tu iamais çà bas pauvre garson
 Plus tourmenté que moy'en qui toutes les choses
 Qui menacent de mort, par destin sont enclouées,
 Pour azmer constamment les beaux yeux de Phylis,
 Et de son sein douillet les roses Et les Lys?

Lors que dessus le bord du Phrygien Scamandre
 Tu taschois d'adoucir les rigueurs de Cassandra
 Par le son de ton Luth, sentois-tu dans le cœur,
 Des passions d'amour si pleines de rigueur,
 Que celles que ie sens sur cette riuë ombreuse?
 Lâs, Phylis, que tu m'es sans cause rigoureuse!

L iij

SOVSP. AMOVR. DE G. DE TOVRS.

Il ny a dans ces prez tant d'herbes & de fleurs,
Que i'ay dedans le sein d'espineuses douleurs
Pour t'aymer, ô Phylis, toutesfois tu n'as cure
De moy, ny de ma foy: ains plus cruelle & dure
Que les Loups qui le soir aguettent nos troupeaux,
Et que les fiers Torrens tombans de ces coupeaux,
Tu augmente tes ris de ma peine outrageuse.
Las! Phylis, que tu m'es sans cause rigoureuse!

Pourquoy me haïs tu? comme i'estois petit,
Et toy petite aussi, j'auois bien ce credit
D'aller avecques toy iouïr par la campagne:
J'estois ton compagnon: tu estois ma compagne:
Je te cherchois des nids: des fruiëts ie te cueillois:
Je prenois des Gressets puis ie te les baillois,
Maintenant tu n'as soing de ma flame amoureuse.
Las, Phylis, que tu m'es sans cause rigoureuse!

Ne te souuient-il plus, qu'un soir ie te tenois
Dormante en mon giron, & que ie te binois
De si douce façon, qu'à toute heure ton ame
S'esueilloit en sursault au plaisir d'un tel bâme:
Ne te souuient-il plus que i'ay cent mille fois
Manié tes tetons, & frizé de mes doigts
Les beaux passiflons de ta tresse odoreuse:
Las, Phylis, que tu m'es sans cause rigoureuse!

Belle, sois moy plus douce, & me prens à mercy.
C'est aux Lyons d'auoir un courage endurcy,
Et non (comme tu sçais) aux pucelles gentilles:
„ La cruauté sied mal à tout genre de filles.
Tu auras plus de gloire à m'vser de douceur,
Que d'inhumanité: donc, ô ma chere Sœur,
Iette sur moy chetif vne œillade piteuse.

Las, Phylis, que tu m'es sans cause rigoureuse!

Gardes que ta fierté n'irrite Iupiter,
C'est un dieu qu'il ne faut nullement despiter:

Il hait les orgueilleux, & le feu de sa foudre
 Broye leur chef maudit communément en poudre.
 Au contraire il chérit & garde sous sa main
 Celuy qui a le cœur courtoisement humain.
 Et quoy, ne crains tu point son ire dangereuse?
 Las, Phylis, que tu m'es sans cause rigoureuse!

Je cognois maintenant quel est l'aveugle Archer,
 C'est un Demon conçu au ventre d'un rocher,
 Non en cül de Venus, & qui en sa jeunesse,
 Sugça le lait d'une Ourse & non d'une Deesse.
 S'il estoit de Venus legitiment né,
 Il ne seroit point tant aux meurtres adonné:

Des douceurs il ne sort que chose douceuse.
 Las, Phylis, que tu m'es sans cause rigoureuse!

Ce fut luy qui premier infecta l'univers
 De mille afflictions, & mille maux divers:
 Ce fut luy qui premier fist que la grande Troye
 Fut du gendarme Grec le butin & la proye.
 Ce fut luy qui premier l'alumelle forgea
 De laquelle Medée inhumaine esgorgea
 Ses enfans innocens (chose trop monstrueuse)
 Las, Phylis, que tu m'es sans cause rigoureuse!

Adieu bois, adieu prez, adieu monts esleuez,
 Adieu petis ruisseaux qui ce bord abreuvez,
 Adieu cheres brebis, adieu troupe barbiée
 De mes Chèvres & Boucs, adieu Campagne herbée
 Adieu tous Pastoureux, adieu, Phylis, adieu,
 Tu ne me feras plus tant de mal en ce lieu:
 Je m'enrê! regarde au moins ma fin trop mal-heureuse.
 Las, Phylis, que tu m'es sans cause rigoureuse!

Mopse ne cheut si tost en terre esvanouy,
 Qu'Amynthe, de fureur & de rage esblouy,
 Ne comença ainsi: Quittes ces vaines larmes,
 Et demande secours aux vertus de tes charmes,

SOVSP. A MOVR. DE G. DE TOVR

Amynte mal-heureux, puisque l'eau de tes pleurs
N'esteint point le brazier de tes viues chaleurs:
Ny n'amolift le cœur de celle qui t'offense
Les Charmes en amour ont beaucoup de puissance.

Par Charmes & par sorts on peut tirer des Cieux
La Lune au teinct d'argent, & de l'Orque odieux
Les Esprits coniurex: l'Enchanteresse Circe
Par Charmes transforma les compagnons d'Ulyffe
En paresseux pourceaux: bref par Charmes on peut
Faire trembler la Terre & le Ciel quand on veut
Et empescher les Loups de nous faire nuisance.
Les Charmes en amour ont beaucoup de puissance.

Corydon, murmurant les saintes oraisons
Propres à cēt effect, bastis moy de gazon
Sur ce bord, vn Autel dont la table esleuée
Soit du ius de Vervaine abondamment lauée:
Parfumes-le d'Encens par trois diuerses fois,
Puis allume dessus, avec vn peu de bois,
Vn feu dont la chaleur n'ait trop de violence.
Les Charmes en amour ont beaucoup de puissance.

Aussi tost qu'allumé, va viste me cueillir
De l'herbe aux Cheurepiez & puis la fais bouillir
Dedans vn pot d'airain, avec de la Roquette,
Et m'en mets le bouillon dedans vne burette,
Pour en faire aualler à celle qui n'a point
Pitié de la douleur dont sa beauté me poingt,
Ains qui de plus en plus augmente en arrogance.
Les Charmes en amour ont beaucoup de puissance.

Va me querir la chair que vigilant & prompts
Y arrachay l'autre iour hors d'e dessus le front
D'un poulin nouveau né, & la seiche à la flâme,
Pour en faire manger en poudre à cette Dame
Qui n'a de mon amour aucunement souci:
Apportes moy le sang d'une Colombe aussi,

Et d'un bout en chaleur la visqueuse semence.
Les Charmes en amour ont beaucoup de puissance.

Cerches moy quelque Chienne amoureuse, & en près
La matrice Et le cœur, en poudre cela rend
Les plus desnaturez, convoitieux & avides
Du plaisir de Venus: Cerches des Cantharides
Dans ces fresnes prochains, seulement leur odeur,
Tant ell'a de vertu, met vn cœur en ardeur.
Il ne faut en cecy rien mettre en oubliance.

Les Charmes en amour ont beaucoup de puissance.

Fais-moy de Cire vn corps qui en tout soit pareil
A celuy de cette Anne authrice de mon dueil,
Et le mets près du feu: Je veux reduire en cendre
Son cœur plein de glaçons, ou amoureux le rendre
Autant, ou plus, que moy: Je veux que tout ainsi
Que ce pourtrait fondra, que son cœur fonde aussi,
Et sente du pourtrait en effect l'apparence.
Les Charmes en amour ont beaucoup de puissance.

Va t'en secrettement cercher deuant son huis
Les Cheneux qu'elle iette en se peignant, & puis
M'en apporte: Je veux tout à l'entour d'un cierge,
Gros comme vn de ses doigts & fait de cire vierge,
En mettre murmurant quelques propos secrets,
Puis le tout allumer d'un tizon de Garais.
De cela mille fois j'ay fait experience.

Les Charmes en amour ont beaucoup de puissance.

Tout va bien; Et faudra qu'elle ait plus dur que fer
Le cœur & plus selon que les Dires d'Enfer,
Si ie ne la contrains à m'estre secourable,
Et si ie ne la rends plus douce & plus traitable
Par ces Charmes icy: Resjouys-toy, mon Cœur,
Il me semble desia que ie suis le vainqueur,
Et qu'elle vient vers nous pleine de penitence.
Les Charmes en amour ont beaucoup de puissance.

SOVS. AMOVR. DE G. DE TOVRS.

Amynte ayant finy ses Charmes & ses vers,
 Mopse, qui pres de luy gisoit tout à l'enuers,
 Ruint de pamoison, & vouloit ce pauvre homme
 Recommencer ses pleurs & sa plainte ainsi, comme
 Il auoit desia fait, mais Amynte luy dist
 Qu'il ne se souciaft, & que plus il ne fist
 De dueil pour ses amours, & qu'il auoit puissance
 Par charmes, de luy faire auoir la iouissance
 De sa dure Phylis : ainsi guais & ioyeux
 Auecques leurs troupeaux s'en allerent tous deux,
 Car le Soleil, lassé de sa course ordinaire,
 Esteignoit dans la mer son flambeau Luminaire.

DIALOGVE DE L'ECHO
 ET DE L'AMOUREUX.

L'Amoureux.

T Andis que ie suis seul en ce bois solitaire,
 Pensant en mes ennuis, hélas ! me doy-ie taire
 De mon Anne, qui fiere apreste mon trespas ? Echo. pas.
 Dieu qu'est-ce que j'entends, & qu'elle est la parolle
 Qui respond à ma voix ! mon Dieu, cela m'affollez
 J'ay crainte que quelqu'un ne se soit mis dessus
 Ces rochers cauerneux effroyables de houx,
 Ou entre ces halliers, pour sçauoir si ma bouche
 Se plaindroit de ma Dame, & la nomm'roit farouche.
 Seroit-ce point Echo qui ma voix à oüy ? Echo. ouy.
 O forestiere Echo, que tu m'as refouy !
 C'eust esté fait de moy si de quelqu'autre femme
 L'oreille m'eust oüy blasphemer de ma Dame.
 Or si iamais Amour te tourmenta le cœur
 Des accidens diners de sa douce rigueur:
 S'il te souvient encor de cette ardeur éprise

En toy, par les beautez de l'enfant de Cephise :
 Dy moy, car tu sçais tout comme estant un Esprit
 Remply de Deité, Si celle qui se rid
 Des fieres passions que sa beauté me donne,
 Me sera longuement si belle & si felonne?
 Et si quelque pitié ne l'adoucir point,
 Ou si quelque malheur perdra son emböpoint? E. point.
 Point, hélas ! Il faut donc que dedans moy ie fonde
 Cette foy, d'estre but à tous les maux du monde
 Tant que ie l'aymeray & ores d'endurer
 Vne glace, vne ardeur, sans oser murmurer,
 Et ores cent tressas pour son beau fröt d'ynoir? E. voir.
 Que maudit soit le iour que son ris me fist boire
 Le venin amoureux, & maudit soit le iour
 Que ie me laissay prendre aux embüches d'Amour!
 Mais dy moy, quelle elle est alors que ie souspire. E. pire.
 Qui est plus dure qu'elle en ce rond terrien? E. rien.
 Que deuient elle, Echo, du tourmēt que i'endure? E. dure.
 Que luy causēt mes maux, mes larmes & mes cris? E. ris.
 Qu'estoy-ie auparaüant que tenter ce passage? E. sage.
 Quel dueil a elle au cœur des maux döt suis repen? E. pen.
 Mais apres tant de maux dy moy, que sera-t'elle? E. telle.
 Qu'est-ce donc que ie fais de pleurer si souuent? E. vent.
 Qui est l'occasion de sa rigueur amere? E. mere.
 Que maudite soit-elle, Et/ Amour maudit soit. E. soit.
 Il vaut mieux q' i' essaye à m'oster cette attache. E. tasche.
 Ie vays donc y tascher, Belle Deesse, adieu. E. Adieu.



LES
MIGNARDISES
AMOVREVSES DE GVV
de Tours en faueur
de sa Nerée.

LIVRE QVATRIEME.

I.

Dessus l'Autel d'Amour ie veux ce mois icy,
Ce beau mois consacré à l'alme Cytherée,
Vous iurer saintement, ô ma belle Nerée,
Que serez desormais mon amoureux souci.
Mais ie veux qu'en apres vous me iuriez aussi
Que seulement de moy serez enamorée:
Ainsi nostre amitié l'un à l'autre iurée,
Luira tousiours en nous d'un feu bien esclairci.
O d'Amour Et du Ris, Venus douce nourrice,
Soit que tu sois en Cypre, en Paphe, ou en Eryce,
Entens ces iuremens & ces mystiques vœux!
Et fais que ton enfant à iamais soit contraire
A qui d'elle ou de moy sera si timeraire
De premier les enfreindre, & d'en rompre les nœuds.

MIGNARDISE.

I.

P Vis que tu és toute Mignarde,
 Puis que tu és toute gaillarde,
 Je veux d'un carme tout mignard,
 Je veux d'un carme tout gaillard,
 Chanter ta toute mignardise,
 Chanter ta toute gaillardise,
 Mais avant ie te veux baiser,
 Afin, Mignarde, d'appaiser
 Le brasier que ta mignardise,
 Le brasier que ta gaillardise
 Allume en moy si vivement,
 Que ie n'ay pouuoir nullement
 De chanter, tant sa vive flame
 Brusle mignardement mon ame.

Donc, ma Mignarde, baise moy,
 Donc, ma Gaillarde, approche toy,
 Afin que mille fois ie baise,
 Et suggotte tout à mon aise
 Ta bouchette mignardement,
 Ta bouchette gaillardement,
 Afin que i'appaise la flame
 Qui brusle vivement mon ame,
 Afin que ie puisse chanter,
 Afin que ie puisse venter
 Par tout, ta toute mignardise,
 Par tout, ta toute gaillardise,
 Par tout, l'agreceable plaisir
 Qu'en te baisant me vient saisir,

SOVSP. AMOV R. DE G. DE TOVRS.
Par tout le passetemps Et l'aise
Que ie reçoÿ quand ie te baise.

II.

MIgnonne, plus blanche que n'est
L'astre qui tous les mois renaist,
Et beaucoup plus belle & diuine
Que de Venus l'estoille orine,
Autant de baisers donne moy
Qu'il y a de graces en toy,
Et qu'il y a de mignardises,
Et d'amoureuses friandises.
Donne m'en autant que tes yeux
Ont de traitz fiers Et gracieux,
Et qu'ils versent dedans nos ames
De glaçons & d'ardantes flames
Qu'ils ont de vies, de trespas,
D'amorces, d'attraitz & d'appas.
Donne m'en autant qu'il pandille
Au bout de ta tresse gentille,
De solastres Cupidonneaux,
Ainçois de petis larronneaux,
Qui pillent la douce franchise
A tous ceux que la conuoitise
De te voir, vient enforceller.
Donne m'en autant qu'en parler
Tu as de graces, Et encore
Autant que ta bouche s'honore
De roses Et d'œillets fleuris,
Où s'esbattent cent mille ris.
Puis pressez leur contre leur,
De ta langue qui se couleure

Si douillettement quand tu veux,
 Entre leurs couraulx sauoureux,
 Tu me redonneras la vie
 Que m'aura parauant rauie
 Le plaisir, qu'ordinairement
 Reçoit au cœur un pauvre Amant
 Du premier baiser que luy donne
 Sa Dame, Et puis apres, Mignonne,
 Entre tant de ioyeux esbats,
 Tu te lairras tomber à bas,
 Contre-faisans l'esuanouye
 D'aise de me reuoir en vie,
 Afin que ie puisse, ô m' Amour,
 Te ressusciter à mon tour.
 Ainsi, ma Deesse Mignonne,
 Pendant que nostre âge fleuronne,
 Esouyrons nostre printemps
 De tels amoureux passetemps :
 La mort douteuse, & la vieillesse
 Nous inuite à telle liesse.

III.

Veux-tu bien, mon petit œil,
 Mon petit bouton vermeil,
 Ma petite pasquerette,
 Ma petite violette,
 Mon petit passencours,
 Mon amitié, mes amours,
 Veux-tu bien que ie te baise?
 Et qu'en te baisant i' appaise
 La violence du feu
 Qui me bruste peu à peu.

SOUSP. AMOUR. DE G. DE TOURS.

Veux-tu bien que ie t'accole,
Et qu'un petit ie recole
D'une gaillarde amitié,
Ma moitié dans ta moitié?
Dy, le veux-tu bien, Nérée,
Plus belle que Cythérée,
Dy, Nymphe, le veux-tu bien?
Ouy, puis que tu n'en dis rien.
Bien souvent on n'ose dire
Cela que plus on desire,
Et bien souvent ce qui plaît
Secrettement on le tait:
Sur toute chose le taira
En amour est salutaire.

IIII.

MAintenat que la belle flore
Fait tout par tout les fleurs éclore
Et que le gay Rosignolet
Enfucillé dans une ramée,
Va courtisant sa bien aymée
D'un langage mignardelet:
Maintenant que le doux Zephyre
Par l'air mollement souspire,
Et que la corne du Toreau,
Ouvrant le sein de la Nature,
Pare de diuerse peinture
Le front ioyeux du renouveau:
Quittons ma mignarde Nérée
Que les hauts Dieux ont enheurée
Des attrairx les plus allechants:
Quittons la ville, ie te prie,

Où l'on ne void que tromperie,
Et allons nous esbatre au champs.

Là, gaye en simple vertugade,
Tu fouleras d'une gambade
Le tapy d'un pré fleurissant:
Là, tu verras la pasquerette,
Les Coquerets, la Violette,
Lelyx, Et l'aillet rougissant.

Là, le tour d'une bonne feste
Tu environneras le feste
De ton chef, de mille fleurons
Qu'Amour, armé d'arc & de trouffe,
Rafraichira de la secousse
De ses peintures aillérons.

Là, dessus une rive assise,
Tu mireras, comme Narfize,
Le teint de ton visage beau;
De ton front la voute marbrine,
Et de ta leure cynabrine
Leris Et le reply iumbeau.

Là, sous le feuillage d'un chesne,
D'un fonteau, d'un orme, ou d'un fresne
Qu'un petit vent fera trembler,
De quelqu'amoureuse accolade
Tu guariras mon cœur, malade
Du desir de nous assembler.

Là, sous la verdure d'un Coudre,
Ensemblément nous pourrions coudre
Nos corps sans avoir peur de rien;
Nous repassans en cette sorte
Du doux plaisir que nous apporte
Le nœu de l'Androgin lien.

Là, dedans quelqu'Antre sauvage
Je baisotteray ton visage,

SOVSP. AMOVR DE G. DE TOVRS.

Et tes beaux tetons arondis:
Ton beau sein rempli de fleurettes,
(Ainçois de douces amourettes)
Qui font çà bas vn Paradis.

Là, dès la fraische matinée,
Nous verrons la bande obstinée
Des Auettes filles du Ciel,
Jusques à la tarde serée
Desrober la mâne ensucrée
Des fleurs, pour en faire leur miel.

Là, nous verrons à tire d'aille,
Voller la iaxarde Arondelle
Après les petis Papillons,
Et après la turtre craintive
Se lancer d'une aisle hastive
Les grinoletz Esmerillons.

Là, nous verrons le Lieure au giste,
Et d'une iambe souple & viste
Courir par les champs verdoyans,
Euitant la cruelle enuie
Qu'on a de luy oster la vie
A force de chiens aboyans.

Là, nous verrons les belles Phées
Et les Nymphes bien atiffées
Baller au soir à bords gaillards,
Et les forestieres Napees,
Et les Dryades occupées
A faire des bouquets mignards.

Là, nous verrons mainte bergere
Dessous une Aulne rinagere,
Filler au son du flageolet,
Et le bergerot tout folastre
Luy taster sa cuisse d'albastre,
Et son, fleurant le Serpolet.

Sus donc, ma mignarde Nérée,
 Que les hauts Dieux ont enheurée
 Des attraitz les plus allechans;
 Quittons la ville, ie te prie,
 Où l'on ne void que tromperie,
 Et allons nous esbatre aux champs.

V.

A Lors, ma chere Maïstresse,
 Que ton bras douillet me presse
 Cà & là estroittement:

Alors que tu entortilles
 Mon col où tu te pandilles
 D'un folastre accollement:

Alors que tu me regardes
 A tremblotantes œillades,
 Ains à regards amoureux,
 Et qu'en cette douce sorte
 Tu te pismes demi-morte
 Sous nos baisers saoureux:

Alors que ta langue douce,
 D'une amoureuse seconssé
 Entrouurant ses deux rampars
 A la mode Idaliene
 Vient frayer contre la miene
 A petis assaulx mignards:

Alors que la douce haleine
 De ta bouche, toute pleine
 De musc, embâme mes sens,
 Et que ta voix nompareilla
 Distille dans mon oreille
 Ses plus doucereux accens:

SOVS. AMOVR. DE G. DE TOVRS.

Alors en telle lieſſe:

Je dy, ma chere Maistrefſe,
Qu'il n'eſt Dieu plus grand qu'Amour:
Que c'eſt le Dieu plus iuſigne,
Et qu'il n'en eſt de plus digne
Au Ciel de faire ſejour.

VI.

A Mour las de tracaffer
Par la campagne Etherée,
Vint un matin ſe muſſer
Dans le Sein de ma Nerée.

Moy ne penſant que ſon ſein
Fuſt de ce Dieu la demeure,
I'y voulu mettre la main
Pour manier ſon enſleure.

Mais au lieu de la toucher,
Je touchay l'ardente flame,
Dont ores ce faulx Archer
Me bruſle iuſques à l'ame.

Helas, mon Dieu! qui euſt creu
Que ce ſein plus blanc que creſme,
Euſt recellé tant de feu
Sans ſ'en éprendre luy meſme?

Au prix ſi i'euffe taſté
A ce ioyau ſans macule
I'euffe iuſqu'au Ciel monté
Tout en feu, comme un Hercule.

II.

Mon Dieu, que j'ayme à baiser ce teton,
 A manier par dessous cette cotte
 Ta delicate & tendrelette motte,
 Qui jà commence à produire un coton:
 Mon Dieu, que j'ayme à baiser ce menton,
 Et le coral de ta bouche mignotte:
 Mon Dieu, que j'ay de bien, quand ie suggotte
 De ton beau Sein l'un & l'autre bouton.
 Mais ce plaisir me cause un grand malaise,
 Car dedans moy il engendre une braise,
 Et cette braise un desir de iouyr,
 Et ce desir, une chaude poursuite,
 Et ce pourchas, une rigueur despitée
 Qui fait le tout en fin esvanouyr.

III.

De teint, de port, de langage & de ris,
 De col, de front, d'yeux & de cheueleure,
 De sein, de mains, de tetons & d'alleure
 Tu es semblable à la belle Cypris.
 Et tout ainsi qu'elle est peinte aux escrits
 Du Smyrrien, tu es: *est* (ie t'assure)
 Si tu n'estois si rude à la monture,
 Qu'on t'adoreroit pour elle en ce pourpris.
 Mais te voyant au montoir si farouche,
 Et qu'on ne peut te mettre dans la bouche
 Le fram d'amour, pour mieux te cheuaucher:
 On ne peut croire, ô ma gente Nerée,
 Qu'au vray tu sois la belle Cytherée
 Qui hait à mort ce que tu tiens si cher.

VII.

Si ma mignarde Nerée
 Passe en beauté Cytherée,
 Et les Nymphes d'icy bas,
 Pourquoi ne l'aym'ray-ie pas?
 S'elle n'est que mignardises,
 S'elle n'est que gaillardises,
 S'elle n'est que doux appas,
 Pourquoi ne l'aym'ray-ie pas?
 Si pour toutes estre en elle
 Les Graces sont en querelle,
 En discorde & en debas,
 Pourquoi ne l'aym'ray-ie pas.
 Si son maintien & son geste,
 Si son port est tout celeste,
 Si tout divin est son pas,
 Pourquoi ne l'aym'ray-ie pas?
 Si ce petit Dieu volage,
 A qui chacun fait hommage,
 Prend en elle ses ébats,
 Pourquoi ne l'aym'ray-ie pas?
 Si les Dieux, pour l'amour d'elle,
 Tant elle est gentille & belle,
 Voudroient courir au trespas,
 Pourquoi ne l'aym'ray-ie pas?
 Si elle est intime amie
 De la crainte d'infamie,
 Et si elle en fait grand cas,
 Pourquoi ne l'aym'ray-ie pas?
 S'elle n'est rien que merueilles,
 Si sa voix est des oreilles

Le plus saoureux repas,
Pourquoy ne l'aym'ray-ie pas?
Si elle n'est point auare
De ce qu'ell'a de plus rare,
Donnant tout, mais le con-fas,
Pourquoy ne l'aym'ray-ie pas?

VIII.

MA Nymphetle Nerée
Plus belle que Cytherée,
Je voy, mignarde, ie voy
Dans tes yeux, ie ne sçay quoy
Qui me verse dedans l'ame
Secrettement vne flame
Qui ne se peut appaiser,
Si tu ne me viens baiser.
Donc, ma Nymphette honorée,
Des Dieux mesmes adorée,
Vien vien me baiser, afin
Que ceste ardeur prenne fin.
Vien, ne me sois point farouche,
Aproche moy cette bouche
Dont la douce haleine sent
Mille fois mieux que l'Encens:
Afin que cent fois ie baise,
Et su, çetout à mon aise
En mille & mille façons
Ses petis couraux bessons.
Aproche moy ceste ioüe,
Et ce beau teton qui noüe
Sur ton Sein, aussi souvent
Que tu respirez le vent.

SOVSP. AMOVR. DE G. DE TOVRS.

Ainsi tousiours, ô Nérée,
Puisses tu estre honorée
Pour la plus belle, & tousiours
Puissent durer nos amours.

IX.

Petite Nymphé folastre,
Ie voy sur ton sein d'albastre,
Sein des Graces saury,
Vn petit teton qui iure
Sa foy, qu'on te fait iniure
De te nier vn mary.

X.

A LA MERE DE
sa Nérée.

Bien que l'aigreur de ma playe
Fait que iour & nuict i essaye
En tous les lieux de mon corps,
Cent mille cruelles morts;
Si ne laissay-ie, Madame,
De vous auoir en mon ame,
Et ne suis point paresseux
De demander à tous ceux
Qui vostre maison frequentent,
Et en tout honneur vous hantent,
Si vous estes en santé,
Et si n'auex point esté
En douleur, ou en tristesse,
Ou en amere detresse

Depuis mon mal aduenus,
 Et s'il n'est point suruenus
 Quelque dueil à ma Nerée,
 Plus belle que Cytherée,
 Plus gentille, que ne sont
 Les Nymphes que les Dieux ont,
 Ny que celles des campagnes,
 Des prez, des eaux, des montagnes,
 Ny que celles, qui aux boys
 Suyuent les tranchans abboys
 Des Chiens, & le Tran qui tonne
 De la trompe de Latonne,
 Et si mon cruel mal-heur
 Ne luy a point fait douleur,
 Et fait tomber quelques larmes
 A ses yeux où sont les charmes,
 Les hameçons, les attraitz,
 Les feux, les dards & les traitz,
 Les surprises, les fallaces,
 Les amorces, & les nasses
 Dont l'auengle belliqueur
 Attrape tout noble cœur.

Puis soudain pensif & blesmé,
 Ie m'esmerueille en moy-mesme,
 Et m'estonne fort, dequoy
 En mon langoureux esmoy
 Ny vous, ny cette Nerée
 De son Guy tant adorée,
 Ne m'auex point visité,
 Dont ie suis fort despité,
 Et fasché dedans mon ame;
 Mais si vous voulez, Madame,
 M'oster ce fascheux despit,
 Venez me voir vn petit

SOVS P. AMOVR DE G. DE TOVRS.
*Auecque cette Nerée
De son Guy tant adorée.*

XI.

Ainsi que le lhierre
D'un refris érameau,
Estroittement enserre
Les branches d'un Ormeau,
Mignonne, que i'embrasse
Ton col plus blanc que laiët,
Et que ie l'entrelasse
D'un bras mignardelet,
A celle fin, Mignonne,
Qu'à ton col ainsi ioinct,
Vn baiser ie te donne
Qui ne finisse point:
Où sil finist, qu'à l'heure
Nous deuaille Clothon
Dans l'obscur demeure
De l'auare Pluton.
Puis quittans ces lieux sombres
Destinez seulement
Aux malheureuses ombres,
Trons ensemblément
Sous les forests Myrthines
Des champs Elysiens,
Auec les Heroïnes
Et les Heroïens.
Là nous verrons Iole
Et le vaillant Thebain
D'une accollade molle
Liez sein contre sein.

Là, nous verrons Persée
 Tenant ioyeuſement
 Andromede embrassée
 Qu'il baiſe inceſſamment.
 Là, nous verrons Achille
 Aux amoureux esbats
 N'estre pas moins habille,
 Qu'aux martiaux débats.
 Là, nous verrons Heleine
 Baiſotter ſon Paris,
 D'une bouchette pleine
 De cent œillets fleuris.
 Là, nous verrons Leandre
 Et Hero ſ'accoler,
 Et d'une bouche tendre
 Enſemble ſe coller.
 Là, nous verrons Enée
 D'un plus chaſte brandon
 Exercer Hymenée
 Avecques ſa Didon.
 Là, verrons Hyppolite
 Amoureux devenu,
 De Phedre ſa Carite
 Baiſer le tetin nu.
 Là, ſur les herbes vertes,
 Imitant ces Barons,
 A bouches entronnertes
 Nous nous baiſoterons:
 Nous n'aurons point de ceſſe
 De rire & de chanter,
 Et deſſous l'ombre eſpaiſſe
 D'enſemble nous enter;
 Et d'une douce ſorte
 De cueillir, (bien-heureux)

SOUSSE. A MOVR. DE G. DE TOURS.

Le fruit qui plus aporte
De bien aux amoureux.

XII.

Cà, mignonne, que ie bine
D'une façon colombine,
Mille fois & mille encor,
Le deliceux tresor
De ta bouchette rosine,
De ta bouchette ambrosine.
Cà que ie bine tes yeux
Dont les attraitz gracieux
Me dardent mill' amourettes,
Mille flammeches secrettes,
Mille agreables langueurs,
Mille plaisantes rigueurs
Chaque fois que ie regarde
Leur grace douce & mignarde:
Il semble à te voir muer
Que tu me veux refuser.
Il semble à te voir si lasche
Que ma demande te fasche.
Et que d'une aspre rigueur
Elle tourmente ton cœur.

Ha ! ie t'entens bien, finette,
Ie t'entens bien, Mignonnette,
Mignarde, ie t'entens bien:
C'est que par un tel moien
Tu veux m'enhardir de faire
Enuers toy le temeraire,
Et me fournir d'arguments
De te faire un iurement

Par le doux fils de Cyprine,
 Qui folâtre en ta poitrine
 Dessus deux ieunes tetons,
 Plus blancs que deux pelotons
 De neige à peine venue
 Du froid giron de la nuë,
 Que si tu ne veux, ma Seur,
 D'une amiable douceur
 Me permettre que ie bine
 De ta bouchette poupine
 Les roses & les œillets,
 Et les couraulx vermeillets,
 Que d'une mignarde force,
 Que d'une amoureuse entorse
 Sous moy ie te coucheray
 Et puis ie te bineray:
 Et peut estre, la lieffé
 Que ta bouchette, Maistresse,
 La baisant me donnera,
 Tellement esmonuera
 Mes desirs, de cette flame
 Dont Cupidon nous enflame,
 Que ie n'auray le pouuoir
 D'obeyr à ton vouloir,
 Ains à cette flame ardente
 Qui dans moy sera flambante.
 Cà donc, sans plus reculer,
 Quel'on me vienne accoler;
 Que mille fois on me bine
 D'une façon colombine:
 Et d'un bras douillet Et mol
 Qu'on entrelasse mon col:
 Autrement, ie te proteste
 Par Amour enfant celeste,

SOUST. AMOUR. DE G. DE TOURE.

Que de force i'vseray,
Et que ie te coucheray
Sur ceste prochaine couche,
Pour mieux baisoter ta bouche.
Quoy, Mignarde, il ne t'en chaut !
Or sus commençons l'assaut,
Et d'une façon folastre
Taschons à nous entr'abattre.
Ha ! Mignarde, ton effort
N'est pas un petit si fort
Que le mien, qui ja ta mise
Bas, dès la premiere prise.
Ha ! que tu te moquerois,
Ha ! que tu te gaberois
De moy, petite Angellette,
Si dessus ceste couchette
Je ne binotois autant
Ta bouche mignardement,
Que tu as de mignardises,
Que tu as de gaillardises,
Qu'il y a dedans tes yeux
Flambans, comme astres des Cieux,
D'attraitz, de douces blandices,
Ce Cupidons, de delices,
D'hameçons, de doux appas,
Et d'agreables trespas.
Mon Dieu ! que la douce haleine
De ta bouche toute pleine
De thym, de roses, d'Anis,
Et de fleurons infinis,
Emble doucement mon ame
Par la douceur de son bâme.
Ha ! que tes baisers Cyprins,
Si bien donnez, si bien prins,

Forcent doucement ma vie
 De cette gentille enuie
 De venir à ce doux point Et
 Que ie ne te nomme point !
 Las ! ie n'en puis plus, Mignonne,
 Ie n'en puis plus, ma belonne,
 Et faut, en despit de moy,
 Que i' obeysse à la loy
 De cette gentille enuie,
 Pour ne perdre point la vie:
 Il vaut donc mieux, mon desir,
 Luy ceder, que de mourir.
 Mais pourquoy, ma Colombelle,
 Ma Deesse toute belle,
 Mon Amour, ne veux-tu pas
 Que i' évite le trespas?
 Certes tu ne gagnes guere
 De faire ainsi la colere:
 Tes efforts, ni ton prescher,
 Ne me scauroient empescher
 De prendre, sans te le dire,
 Cela que plus tu desires,
 Que moy, bien qu'en te voyant
 L'œil si triste & larmoyant,
 Et si rouge de colere,
 On iugeroit le contraire.

Or sus, mon tout, s'en est fait:
 Et bien ! dy moy si l'effect
 N'en vaut pas mieux que le dire?
 Ha, ha ? tu commence à rire.
 Tu voudrois, ie le voy bien,
 Estre encor en un tel bien.
 Ca recommençons, Douillette,
 Honteusement vermeillette,

SOVS. AMOVR. DE G. DE TOVRE.
Recommençons, & tousiours
Traйтtons ainsi nos amours.

XIII.

DES Dieux toute l'Ambrosie,
Tous les parfums de l'Asie,
Et tout le plus doux du miel
Que les fillettes du Ciel
Font sur la croupe d'Hymette
Dans leur petite logette:
Toute l'odeur que Cypris
Conseruoit dans le pourpris
De ses beaux vergers d'Eryce,
Et tout cela de delice,
De mignard Et d'apetit
Qu'Amour son enfant petit
Conuoit sous son aile orine,
Est dans la bouche rosine
De la beauté qui me fait
De mortel, un Dieu parfait;
Quand à pointes serpentines,
Entre un millier d'Aiglantines,
De roses, de lis, d'œillets,
Et de couraulx vermeillets,
Sa langue magicienne
Vient frayer contre la mienne,
Qui d'un semblable choquer
La vient apres attaquer.
Mon Dieu! mon Dieu! que j'ay d'aise,
Quand godinement ie baise
L'immortel passeuelours
De sa bouche où les Amours,

D'une lieſſe ſolaſtre,
 Ne ceſſent de ſ'entr'eſbattre.
 Mon Dieu! qu'ell' aïſe ie ſens
 Embler doucement mes ſens,
 Quand ma mignarde Nerée,
 Ma douillette Cytherée,
 Mon paradis, mon deſir,
 Mon petit œil, mon plaïſir,
 D'une façon bien ſeante,
 D'une bouche mi-beante,
 Vient ſur mes leures poſer
 Ses leures, pour me baiſer!

Je puiſſe mourir, Maïſtreſſe,
 Si de moy toute detreſſe,
 Toute amere paſſion,
 Et tout' autre affliction
 Ne ſ'enſuit, quand ie ſuccotte,
 Je preſſotte Et ie baiſotte
 La Mâne, le Thym, l'Anis,
 Et les fleurons d'Adonis,
 Et la vermeille eſcarlate
 De ta bouche delicate.

Donc, mon petit nombrillet,
 Mon petit teton douillet,
 Ma paſſerelle mignarde,
 Ma colombe fretillarde,
 Ma douceur, vien appaiſer
 Par un delicat baiſer,
 La flame trop violente,
 L'ardeur trop eſtincellante,
 Qu'Amour embuſqué dedans
 Tes yeux brunement ardents,
 M'a lancé dans la poitrine,
 Quand ton œillade cyprine,

SOVSP. AMOVR. DE G. DE TOVRS.

A tremblottemens mignards,
M'offusquoit de ses regards.

Ainsi, toute l'Ambrosie
Des hauts Dieux, & de l'Asie
Tout le musc, & tout le miel
Que les fillettes du Ciel
Font sur la croupe d'Hymette,
Dans leur petite logette:
Toute l'odeur que Cypris
Conseruoit dans le pourpris
De ses beaux vergers d'Eryce,
Et tout cela de delice,
De mignard & d'apetit,
Qu'Amour, son enfant petit
Conuoit sous son aille orine,
Soit dans ta bouche rosine
Pour tout iamaïs, Et mon cœur
Te soit humble seruiteur.

STANCES POVR LE DE
PART DE SA NEREE.

HElas ! pour sousspirer & lamentez le dueil,
Qui menace desia ma teste du cercueil,
Pour esloigner vos yeux, dont la vaine lumiere
M'a rendu vostre serf : Lequel des puissans Dieux
Pitoyable m'u'ra en sousspirs soucieux,
Mon cœur à demy-mort, Et mes yeux en riniere ?

O ma belle Nerée, aujourd'huy ie peux bien
Dire, trop malheureux, que ie perds tout mon bien,
Puis qu'en vous esloignant ie perds toute esperance:
Ie suis tout amoureux, & l'ame d'un Amant

Fidelle, comme moy, est l'esper seullement:

Perdant doncques l'esper ie perds toute puissance!

Qui eust iamais pensé, qu'un seul petit moment

M'eust deu ravir le bien que i'ay si longuement

Conserué dans mon cœur d'une amitié si ronde?

Las! que seray-ie plus, sinon un vain tombeau

De moy-mesme, ou ainsi qu'un Pandorin vaisseau,

Seront confusément tous les malheurs du monde?

Bôs Dieux! ne châgez point en fleuves mes deux yeux,

Ny mon cœur en souspirs, mais faites, ô bons Dieux,

Que ie meure à present du mal qui me possède?

Les larmes aussi bien n'allegent les douleurs:

La Mort allegé tout & met fin aux malheurs.

La Mort du mal-heureux est le plus beau remède.

Mais, ne suis-ie insensé, de vouloir estre mort!

He! ne le suis-ie pas! & l'homicide effort

Des dures passions qui m'agitent sans cesse,

N'a-t-il-pas desja mis en un tombeau reclus,

Mon cœur desesperé? non, non ie ne vy plus.

L'homme est bien trespasé qui ne vit que d'angoisse.

Adieu, belle Nérée, adieu, mon beau Soleil,

Adieu mon cher tresor, adieu mon petit œil,

Adieu mon Tout, mon Bien, mon Esper, mon Ennie,

Adieu ma seule Amour, he! qu'en ce triste lieu,

Tout noyé de nos pleurs, ne puis-ie dire adieu,

Aussi bien comme à vous, à ma dolente vie!

Helas! ne pleurez plus! les cruelles douleurs

Que i'ay de vous laisser, s'augmentent de vos pleurs?

Baisez-moy seulement, puis adieu, ma Deesse,

Ce baiser seruira desormais à mon corps

D'Esprit au lieu du mien qui en est desja hors

Pour vous s'uyure en tous lieux en s'uyuant sa promesse,



LE
CINQVIEME LIVRE
DES SOVSPIRS AMOV-
REUX DE GUY
de Tours.

En faueur de sa Claude.

MIGNARDISE AV SIEVR
DE VAVDEROLLE.



*I tu ne veux voir ma vie
Dessous Amour asseruie,
Ne me meine plus chez toy,
Vauderolle, car l'œillade
De Claude me rend malade
Aussi tost que ie la voy.
Mais, qui n'auroit l'ame esmenè
D'Amour, voyant en sa venè*

*Mille petits Amoureux,
Qui pour surprendre nos ames
Embuchent entre leurs flam.
Mille petits larronneaux?
Mais quel homme plein de glace
Voyant sa diuine grace
Et la blancheur de son sein,
Et le mouuement folastre*

De ses beaux te tons d'albastre,
Ne s'enflammeroit soudain?

Qui seroit si peu traictable,
Voyant l'ynoirine table
De son front delicieux,
Et de sa bouche vermeille
La coraline merueille,
Ne deviendroit amoureux?

Tout ce qu'a de mignardise,
Tout ce qu'a de gaillardise,
De beau, de doux & d'attrait
La mignarde Cyprienne,
La gaillarde Paphienne,
Est sur sa face pourtrait.

Il faudroit en sa poitrine
Cacher vne ame marbrine,
Pour ne s'enamourer point
D'une beauté si celeste,
D'une grace si modeste
Et d'un si ferme embanpoint.

Ie te iure, Vauderolle,
Que le sens & la parolle
Me faillirent promptement
Que i'entre-vy le Porphyre
De son sein, qu'un doux Zephyre
Anime si doucement.

Alors qu'à longues ondées
De ses œillades dardées
L'aualois le doux venin,
Ie sentoie vne telle aise
En moy, que Mars, quand il baise
De Venus le front poupin.

Et mesmement quand i'y songe,
Ie sens Amour qui me plonge

SOVS P. AMOVR. DE G. DE TOVRS.

*Au fond de mille plaisirs,
Et sa mere delicate
Qui douillettement me flate
De ses plus ieunes desirs.
N'en parlons plus, car i'ay doute
Que Cupidon ne m'esconte
Discourir de la façon:
S'il m'entend, ie suis en voye
D'estre encore vn coup su proye.
C'est vn dangereux garçon.*

SONNETS A LA
BELLE CLAUDE

I.

CLaude, pour Dieu, ne me regardes point:
Car aussi tost que ton œil me regarde,
Ce faux Archer coup dessus coup me darde
Cent mille traits, dont mon cœur est épointé:
Et lors, mon Tout, que ie suis en ce poinct,
Et que ie sens l'atteinte fretillarde
De ces doux traits, pour t'accoller, Mignarde,
Ie me mettrois volontiers en pourpoint.
Ou ie te pry', M'amour, plus ne m'œillade,
Ou me permets d'une estroite accolade
De contenter cêt amoureux desir,
Que tes regards pleins d'une douce flame,
Me regardant, engendrent en mon ame.
Fais l'un, ou l'autre, ou bien me fais mourir.

II.

Que mon penser est friand de ma Claude:
 Il ne scaurot vn quart d'heure passer,
 Non vn moment, sans en elle penser,
 Et en son œil plus luisant qu'Esmerande.
 Ore à par soy son maintien il collaude,
 Ore son ris qui me fait eslancer
 Iusques au ciel: Ris, où sans se laisser
 On void Amour, qui tout à l'entour raude.
 O doux penser ! n'aurons-nous point cét heur
 De paruenir iusques à la hauteur
 Du beau desir qui boust en ma moiëlle ?
 Qu'en penses-tu ? Je croy, quant à de moy,
 Qu'elle prendra pitié de nostre esmoy:
 Elle n'est pas de nature cruelle.

III.

Hier au soir ie ne pensois moins estre
 Que Iupiter, tant au cœur ie sentoïis
 De Paradis, alors que i'escontoïis
 Ton beau parler qui de moy se fist maistre.
 Chere beauté, que le Ciel a fait naistre
 Pour m'asservir aux amoureuses loix,
 Sois-moy benine, afin que quelquesfois,
 De tes discours ie me puisse repaistre.
 Si ce plaisir m'est concedé de toy,
 Je te promets & te iure la foy
 D'estre à iamais ton seruiteur fidelle.
 Claude m'Amour, ce n'est vn petit heur,
 De rencontrer vn Guy pour seruiteur:
 Communément les Guys ont l'ame belle,

IIII.

Si vous m'aymez, Claude, si vous m'aymez,
 Si vous m'aymez, permettez que ie baise
 De vos tetons & l'une et l'autre fraise,
 Et ces couraulx de moy tant estimez.
 Decouurez donc ces gaxons animez
 D'un doux soupir : vous rougissez, mauuaise,
 Ne craignez point ; ce n'est que pour vostre aise
 Que ce desir rend mes sens allumez.
 Quoy vous fuyez ! mon Dieu, qui vous inuite
 De vous haster d'une iambe si viste ?
 Ha demeurez ! ce n'est vostre ennemy
 Qui vous poursuit, ains celuy qui souhaite
 De vous monstrier de quelle amour parfaite,
 De vostre bien il est parfait amy.

V.

Vos doux appas, vostre douce parolle,
 Vostre doux port, vostre doux entretien,
 Vostre doux geste & vostre doux maintien,
 Et la douceur de vostre œil qui m'affolle.
 Vostre doux ris qui mon ennuy console,
 Et qui est seul le therme & le soustien
 De cêt espoir, qui me promet le bien
 Que dessert trop une amour non frivoles
 M'ont tellement charmé de leurs douceurs,
 Qu'ores il sont seuls entiers possesseurs
 De la raison qui me souloit instruire.
 Mais ne me chant de tel enchantement,
 Claude, pourueu que ie puisse construire,
 En ces douceurs, un doux trespassement.

VI.

Doux est son port, douce est sa contenance,
 Doux est son ris & doux est son aller,
 Doux est son œil, & doux est son parler,
 Douce est sa voix, douce est son eloquence.
 Douce douceur qui doucement m'offense
 D'un feu si doux, qu'il me plaise de bruler
 En sa douceur, & par luy m'en voler
 Outre le Ciel tres-douce demeureance.
 Claude mon sucre, il n'est rien dedans vous
 Qu'il ne soit beau, parfait, honneste & doux,
 Horsmis helas! vostre cœur qui repousse
 Toute amitié, comme estant plus selon
 Que n'est celui d'un barbare Gelon;
 S'il estoit doux vous seriez toute douce.

VII.

Sur la minuict en dormant, i'ay songé
 Que ie tenois ma Claudine embrassée,
 Et qu'elle estoit comme my-trespassee
 Du doux Nectar qu'en elle i'ay plongé:
 Et me sembloit, quand i'estois allongé
 Sur sa poitrine en deux monts retroussée,
 Que i'auois l'ame entre les Dieux placée
 Et que i'estois en Paradis logé.
 Si donc au prix i'auois la iouissance
 De ce beau corps en réelle puissance,
 Lequel des Dieux esgaler me pourroit
 Non seulement ie ne serois suprefme
 En Deité: ie ferois les Dieux mesme,
 Tant ce bon heur bien-heureux me ferois.

VIII.

Si pour baiser, vostre poupine bouche
 Claude, perdoit sa naïfue couleur,
 Si en baisant on luy faisoit douleur,
 Il seroit bon que vous fussiez farouche.
 Mais ne sentant nul mal quand on la touche,
 Ains vn plaisir qui chatoüille le cœur,
 Claude, pour quoy vsez vous de rigueur,
 Quand pour baiser doucement ie vous couche?
 Chassez de vous vne telle fierté,
 Toute contraire à nostre humanité,
 Et vous monstrez vn peu plus charitable.
 „Le doux baiser engendre l'amitié:
 „L'Amour conçoit en nos cœurs la pitié:
 „Et la pitié la Charité loüable.

IX.

Mon petit œil, mon unique Deesse,
 A qui ie suis en naissant destiné,
 Ostes de toy cêt honneur obstiné,
 Ce fol honneur qui trompe ta jeunesse.
 Si tu le croy, sans aucune liesse
 Et sans plaisir, tu verras terminé
 Ton beau printemps, que le Ciel ta donné,
 Pour t'esioir, attendant la vieillesse.
 En suy, m'Amour, la volonté du Ciel,
 Et settes loing cêt honneur plein de fiel,
 Ce fol honneur conçu de la Sotize.
 Ce Dieu des Dieux, ce filz Cytherien,
 Pour enseigner que l'honneur ne vault rien
 Aux amoureux, est tousiours sans chemise.

X.

Je t'ayme, Amour, de ce que tu n'èpris
 I amais mon cœur que de chose excellente.
 Fut-il iamaïs rien si beau que cêt Ente,
 Qui à l'honneur de mes premiers espris?
 Vit-on iamaïs en ce mondain pourpris,
 Nymphé qui fust au regard si plaisante,
 Que l'Anne, hélas! dont encor ie lamente,
 Passionné de ses traitres soufpris?
 Sçauroit-on voir sous la voute etherée
 Beauté pareille à ma belle Nérée?
 Mais, ô Amour, dy moy sçauroit-on voir,
 Mesmes au Ciel, Deesse si godine,
 Et si parfaite en beautez, que Claudine,
 Claudine en qui reluist tout ton pouuoir?

XI.

Comme l'on voit autour d'une fleurette
 Voller en may cent mille papillons,
 Qui au bransler de leurs esuentillons
 Animent l'air d'une haleine doucette:
 Ainsi voit-on mainte troupe douillette
 D'Amours, voler autour des vermillons,
 Et des regards & des beaux tortillons
 De ma mignarde & chere Claudinette.
 Comme l'on voit à l'entour de Cypris,
 Les doux appas, les Graces & les ris,
 La Mignardise & toute autre delice:
 Ainsi voit-on telles diuinitéz,
 Tout à l'entour des parfaites beautez
 De la Claudine à qui ie fais seruire.

XII.

Claude, aymez moy, car mon humeur est telle,
 Que ie ne puis aymer sans estre aymé:
 Je ne scaurois voir mon cœur allumé
 D'une beauté qui m'est dure & cruelle.
 L'homme est bien sot qui ayme vne fumelle
 Dont il n'est point cheri n'y estimé,
 Dont il n'a rien, dont il est consommé,
 Sans en iouyr & coucher avec elle.
 Donc si voulez que ie vous ayme bien,
 Claude, aymez moy, & me montrez combien
 Vostre amitié enuers moy sera sorte;
 Non par soufrys, mais par accollements,
 Par doux baisers & par recollements:
 Je ne scaurois aymer qu'en ceste sorte.

XIII.

Claude, pour Dieu veilles moy soulager
 En la douleur qui trop sorte m'accable,
 Pour bien aymer ta beauté, plus aymable
 Que la beauté qu'eut le Troyen berger.
 Pluton ne peut aux Lymbes affliger
 Plus durement l'ame la plus coupable,
 Que ie le suis pour n'estre variable
 En amitié, ny trompeur ny leger.
 Si pour banir hors de mon ame forte
 La belle Amour que constant ie te porte,
 Tu m'es cruelle & pleine de courroux:
 Claude ma Seur, ta cruauté te trompe,
 Car mon amour est semblable à la trompe
 Qui plus s'anime à la fierté des coups.

XIIII.

Adieu, Amour, ie ne veux plus te suivre,
 Ny m'abuser de ta vaine douceur,
 Je veux choisir vn autre train plus seur,
 Et plus certain à trouuer dequoy viure.
 Je ne veux plus laisser l'or pour le cinnre,
 Ny l'asseuré pour vn espoir trompeur:
 Je ne veux plus cheminer en erreur,
 Ny sueilleter si souvent vn vain liure.
 Je veux cherir & Bartole & Iason,
 Pour conquerir la Colchique toison,
 Et carresser la robe & l'escritoire.
 Adieu, Amour, adieu, Claudine, adieu,
 Je ne suis pas ny fantosme, ny Dieu,
 Pour n'auoir soing du manger ny du boire.

XV.

Cesse tes pleurs, Claude, ie te supplie;
 Je te promets (sur peine d'en courir
 Ton fier courroux, qui me feroit mourir)
 De rendre en vers ta louange accomplie.
 Ne pense pas que iamais ie t'oublie,
 Et que ie laisse ardamment de cherir
 Ton œil, qui doux permet de secourir,
 Le fen dont m'ard ton œillade iolie.
 J'ay meilleur cœur qu'Apelle, qui n'osa
 Paracheuer le chef qu'il composa,
 Tant il craignoit que la fin de son œuvre
 Ne respondist a son commencement:
 Moy au rebours, ie veux que ce chef-d'œuvre
 Prene son los de son achueuent.

XVI.

Sur ses genoux ma Claudine dançoit
 Vn Enfançon, Et de sa main douillette
 Luy mignottoit sa tresse blondelette,
 Et à l'entour de son front l'agençoit.
 Ce bel Enfant quelquesfois se haussait
 Pour luy baiser sa face vermeillette,
 Puis embrassant sa gorge rondelette,
 D'un million de plaisirs iouyssoit.
 Mon œil confus de voir chose si belle
 Pensait au vray, que de ma Colombelle
 Se fust Venu son fils caresser.
 Moy ie sentoie vn plaisir si extreme
 Que ie pensois estre cét enfant mesme,
 Tant par les yeux nostre Ame se deçoit.

XVII.

Ma Claude estoit dedans vne Chapelle
 A deux genoux au deuant d'un Autel,
 Et là prioit le puissant immortel
 De telle ardeur qu'il n'en fut iamais telle :
 Là des Beutez la brigade plus belle,
 Là les Amours qui me donnent martel,
 En la voyant supplier d'un cœur tel,
 Se mirent tous en priere avec elle.
 L'un sur son front supplyoit à genoux,
 L'autre en ses yeux rigoureusement doux,
 L'autre en son Sein, l'autre en sa tresse torte.
 Quand elle auroit avecque moy couché,
 Je suis certain que d'un si doux peché
 Elle auroit grace en priant de la sorte.

XVIII.

Que ce seroit vn insigne dommage,
 Si ce beau front de marbre bien pely,
 Si ce regard sur tout autre ioly,
 Si cette bouche à qui ie fais hommage.
 Si la frescheur de ce ieune visage,
 Si l'embonpoint de ce Sein embelly
 D'un beau teton en rondeur accomply,
 Si ce port guay, ce geste & ce corsage;
 Si ce doux ris, dont la grace pourroit
 Ressusciter vn homme qui mourroit,
 S'alloient cacher dans vn cloistre de Nonne.
 Beauté, qui m'as si doucement vaincu,
 Ne pense pas, qu'aymant vn Boutecu
 Mieux que ton Guy, le grand Dieu te pardonne.

XIX.

Las! on m'a dit que Claudine ma vie,
 A volonte de se rendre Nonnin:
 O Dieu, tout bon, tout saint & tout benin,
 Ie te supplie ostes luy cette enuie!
 Chere beauté qui m'as l'ame rauie,
 Et où l'honneur du sexe féminin
 Pompe & fleurit par le vouloir divin,
 Loing de ton cœur chasse ceste folie.
 Las, Cupidon! las! que feras-tu plus,
 S'elle s'enferme en vn cloistre reclus?
 Tes traits, tes lacqs & tes flammes sorties
 De ses beaux yeux, n'auront plus de pouuoir:
 Mais s'elle y va, fais si bien ton deuoir,
 Qu'enbrefle froc elle iette aux orties.

Fin des Amours de Claude.



AVX NYMPHES DE TOURS.

SONNET.

A Ngeliques Beutez, Estoiles de ce Monde,
Qui faites de nos cœurs selon vos volontez:
Qui en grace, en attraits, & en ris surmontez,
Cette alme Deité qui s'engendra de l'onde.
Il me failloit auoir vostre douce faconde
Pour dignement parler de vos Diuinitez:
Il me failloit auoir les esprits agitez
Des plus saintes fureurs dont Apollon abõde.
Je n'eusse tant osé ! Mais le Dieu Cupidon
Trop desplaisant d'ouyr d'un ignare fredon
Profaner vos Honneurs dont les forces des-
pendent,
M'enchargea d'un plus docte & d'un plus digne
vers
Eslancer vostre los par ce rond Vniuers.
L'obeyes volontiers quand les Dieux me com-
mandent.



LE
PARADIS
D'AMOUR.

Aux Nymphes de TOURS.

AMOUR m'a commandé de luy construire un
Temple
En l'azur de mes vers, sur le divin exemple
De celuy qu'il bastit à la belle Psiché

Lors que de sa beauté son cœur estoit touché.

Muses, c'est maintenant qu'il me faut faire un offre
Des plus riches trefors qui soient dans vostre coffre.

La mere de Memnon, l'Aurore aux doigts rosins,

Auoit jà mis le frein aux quatre beaux rousins

Du Soleil radieux, qui d'une iambe souple

Le tiroient de la mer attelez couple à couple:

Ià la fiere Progné d'un esclattant babil

Nommoit en vain le nom de son petit Itil :

Quand en quittant le lit ie sentis dans ma chambre

Vn air tout emmusqué de Violette Et d'Ambre,

Odeur qui tellement embâma mes esprits

Que ie euydois au vray que celle qui m'a pris

Me donnaſt des baisers, tant sa suane haleine

D'Ambre Et de Violette est fertullement pleine.

N ij

LE PARADIS

J'entendis puis apres sonner en diuers lieux
 De la chambre où i'estois mains Luths harmonieux,
 Dont le son animé d'une voix angelique
 Rendoit vne si douce & plaisante musique,
 Que ie pensois ouyr les accens Lygiens
 De l'Ange qui me tient esclaué en ses liens.
 J'appereceu puis apres vne grande lumiere
 Qui du iour effaçoit la lampe coustumiere:
 Au milieu de laquelle AMOUR estoit écrit.
 Ce mot saint estonna tellement mon esprit,
 Que ie fus longuement pensant en ceste chose,
 Pour en cognoistre en fin la principale cause.
 Mais comme i'y pensois, vne voix m'appella
 Plus douce mille fois que n'estoit celle-là
 Que Didon entendit en sa deuote Eglise,
 Luy disant vien à moy, ma treschere Elise.
 Cette diuine voix me prononça ces vers.

Amy que ie cheris dès l'humblesse du Bers,
 Qu'en garde ie donnay aux vierges de Parnasse
 Dès l'âge de sept ans, pour t'enseigner la trace
 Qui guide dans le Ciel sur l'aile du sçauoir,
 Dy moy, ô trop ingrat, ne veux-tu point auoir
 Plus de souci de nous ? Ie ne t'ay fait apprendre
 Tant de belles vertus afin de les despendre
 Au seruice d'autrui, ains i'esperois vn iour
 Voir luire en tes écrits l'excellence d'Amour.
 Ton cœur deuroit partir de honte & de vergongne,
 D'auoir laissé toucher si diuine besongne
 Pour toy seul destinée, à ne sçay quel Rhimeur
 Qui n'a iamais gousté de la prophette humeur
 Que le volant Coursier dont acoucha Meduse,
 Fist sourdre d'un rocher pour baigner chaque Muse.
 Esleue ton esprit & monstre luy combien
 Il est malauise d'attenter à ton bien,

Et d'auoir présenté à ces dernières Pasques
 Aux Deesses de Tours des veri lourdemment flacques,
 Pour ceus frais & nouueaux que sa cernelle a pond
 En despit des neuf Seurs citadines du Mont
 Qui fend d'un double chef la pleine refriſée
 Que gouverne des Dieux la Reine tant priſée.

Ces Deesses en qui toute ma Royauté,
 Tous mes feux, mes attraits, & toute ma beauté
 Et tout ce que les Cieux, Nature & l'Artifice
 Ont de parfait en eux, de grace & de delice
 Habitent pour iamais, sont dignes d'un Soigneur
 Qui puisse mieux chanter le prix de leur honneur:
 Pren donc la plume en main Et commence à descrire
 Vn Temple, à la façon que ie te le veux dire:
 Fais luy ses fondemens du plus riche metal,
 Sur lesquels assoirras cent pilliers de cristal
 Dont les bases seront à la forme dorique,
 Les Chapiteaux brisez à la façon antique,
 Son paue blanchira de marbre Parier
 Mieux grané que celui du Tombeau Carien,
 Les Frises, Guillochis, Oualles Et Corniches
 Seront de Diamans & d'Emeraudes riches,
 Les murs de fin Coral, les voutes seront d'Or,
 Les Arboutans d'Agathe & les Termes encor
 Flamboirons de rubis taillez de mains fort branes,
 D'Ecarboucles luiront les fermes Architraues,
 Opalles Et Saphirs enchassez uniment
 Couuriront tout le corps de ce beau bastiment.
 Son frontispice soit de laspe & de Porphyre
 Où paroisse en mains lieux la Topasse reluire.
 Dans le cœur de ce Temple erige à double rang
 Cent sieges fabriquez d'un bel Yuoire blanc,
 Puis en chacun d'iceux sieds-y selon sa race,
 Son âge, sa beauté, sa prudence, Et sa grace,

LE PARADIS

Chaque Nymphé de Tours : Mets du dextre costé
Celles de noble sang, de l'autre, la beauté
De celles qui ne sont extraittes de noblesse,
(Qui le sont toutesfois pour leur haute sagesse.)

Au premier fais-y seoir ce Paradis des yeux,
Cét Angelique corps le chef-d'œuvre des Cieux,
Cét ornement de Tours, ainçois de tout le monde,
Qui deuroit de Beauté porter la pomme ronde,
Cette belle GARDETTE : Aulse de quel œil
Elle verse desia un agreable dueil

Aux cœurs des regardans ; aulse de quel geste
Elle monstre combien sa nature est celeste,
Regarde de combien son maintien est mignard,
Et de quelle douceur elle iette un regard.

La voyant si parfaite en un âge si tendre,
Ie pense voir Venus lors qu'elle vint descendre
Au Golfe Cyprien, ayant pour son Esquif
Vne Conque de mer plus claire qu'argent vif.

Quel honneur, quel encens, quel agreable hommage
Auray-ie, quand le temps chatouillera son âge
Des desirs d'Hyménée ? Il me semble desia
Que son œil, qui naissant mille traits me forgea,
M'apand dedans ce Temple un milier de Trophées
D'Ames, de ses beautex vivement eschauffées.

Aux deux sieges d'apres place les COTEREAY,
Des Graces & d'Honneur le bel astre iumeau,
Voy comme sur leur front d'une main yuoirine
La noble Grauité ses chiffres y burine:
Voy comme dans leurs yeux tressaillans de clarté
Les Ris accompagnez d'amoureuse Gayeté
S'esbatent doucement & combien de delices,
Et d'hameçons couverts de friandes blandices
Folâtrent à l'entour de leur visage teint
Des plus gentiles fleurs dont le Printemps se peint,

Voy leurs beaux cheueux blonds cēt mille fois plus dignes
 De reluire là haut entre les plus beaux signes
 Que ceux dont s'honoroit le Chef Egyptien.
 Escoute de leurs voix l'accent magicien,
 Voy le port ondoiant de leur gresle corsage
 Qui pourroit affoler du monde le plus sage
 De merueille & d'Amour : Mais ces choses sont peu
 A l'egal de l'esprit dont leur corps est esmeu.

La Deesse à qui plaist la pacifique oline,
 Et qui au bien des Grecs fut iadis si procline,
 N'a le parler si doux, ne si persuasif.
 On se paist de Nectar quand le coral naïf
 De leur bouche de musc mignardement desserre
 Un langage qui fait si doucement la guerre
 Aux cœurs des escoutans qu'ils semblent trespasser
 D'aïse quand un tel bien leurs sens vient caresser.

Après la Magesté de ces deux Damoiselles,
 Fay seoir la DV VERGER, la plus belle des belles,
 Il ne vit icy bas Vierge qui ait le corps
 Et l'esprit si comblé de celestes tressors.
 Vrayment c'est un Verger où les plus belles choses
 De Nature & du Ciel sont par destin encloses.
 Qu'il fait bon voir son teint d'aiglamines couuert,
 Qu'il fait bon voir son œil à demy entr'ouuert,
 Et de son poil douillet la brunette crespine
 Et de son pied flaté la desmarche poupine:
 Ha ! qu'il fait bon ouyr de sa bouche d'œilletts
 Les propos animans deux couraulx vermeilletts,
 Quand ie la voy si belle & si vine, il me semble
 Que ie voy tous les Dieux & Deesses ensemble:
 Que ie me voy moy-mesme : En ces terrestres lieux
 Il n'est point de miroir qui me remembre mieux.

Dés le siege ensuyuant mets la Nymphe D'ARGOGE,
 Voy de quel vermillon sa leure se fait rouge

LE PARADIS

Il n'est rien de si beau ! Voy pendiller aux brins
De ses cheveux dorez à petits doigts marbrins
Mille Cupidonneaux & voy dessus sa' Ioné
Dans le fonds d'un œillet la Grace qui se joue.
Qui n'a veu quelques fois la pleine de Thetis
Sans vagues & sans flots & sans bouillons tortis,
Viens voir de son front la campagne lissée
Que jamais le courroux de rides n'a plissée.
De sa bouche où Python exerce ses deuis,
Par qui sont tant de cœurs de merveilles ravis,
Il sort un si doux ris & une voix si douce,
Un air si suavé & doux que si doucement pousse
Hors de son sein de Lys un Zephyre mollet,
Qu'il n'est homme çà bas d'entendement si laid
Qui ne se façonnast à la divine Escole
Des propos ensucrez d'une bouche si molle.

Après tu feras seoir les deux belles BINETS,
Des plus rares vertus les divins cabinets:
Leurs cheveux blondissans sont les douces Pantieres
Où ie rends des plus fins les ames prisonnieres,
Leurs beaux yeux est la forge où mes petits soudars
Trempe, forgent & font la pointe de leurs dards,
Leurs voix sont mes appas, leur port ma mignardise,
Leur maintien ma douceur, leur ris ma gaillardise.

Supplie les COLLIN de se seoir puis apres:
Elles sont deux Soleils dont les flamboyans rais
Eschauffent de mon feu si vivement les ames
Qu'on les peut appeller d'Amour les vives flames,
Quand à moy (cher Amy) deormais ie ne veux
Pour ardre Iuppiter, en mes mains d'autres feux:
Du plus moindre rayon de leurs belles œillades
Où mes Avant-coureurs dressent leurs embuscades,
Ie bruslerois la mer : Moy-mesme ie me sens
Brusler d'un si beau feu qui deprave mes Sens.

Il faut apres ces deux asseoir cette CHARLOTTE,
 Ainçois de tous les yeux la plus friande Lote:
 Je dy cette Charlotte ornement Chalopin,
 Qui sur toutes beautex paroist, ainsi qu'un Pin
 Paroist dessus vn mont de sa teste pointuë
 Sur l'imbecille chef de l'herbe plus menuë.
 Quand ie voy de son teinct les roses & les lys,
 Quand ie voy de ses yeux les regards embellis
 D'un million d'attraits: quand ie voy de sa grace
 Le parfait, qui au Ciel vn beau chemin nous trace:
 Quand ie voy l'or frisé de ses beaux cheueux blonds
 Ioliment mignotter en cent passifilons:
 Quand i'entends de sa voix la diuine merueille:
 Quand ie voy trop heureux la teinture vermeille
 De sa bouche qui fait des cœurs ce qu'elle veut.
 Quand ie voy de son front la vouture qui peut
 Effacer de blancheur la neige ou le ligustre,
 Voire du firmament le chemin au blanc lustre:
 Quand ie la voy danser & d'un iuste compas
 Accorder aux violons le nombre de ses pas:
 Quand ie voy les tresors de sa double gencive
 Où luit mignardement mainte perle naïfue:
 Quand ie voy sur sa iouë vn bouton aiglantin
 Qui flambe richement d'un bel escarlatin:
 Quand ie voy de son col la colonne marbrine,
 Et les dix beaux rameaux de sa main yuoirvine:
 Quand ie voy de son sein le diuin embonpoint
 Et mille autres beautex que ie ne nomme point,
 Je suis tout esperdu, & pense voir encore
 En vn mesme suiet les presens de Pandore:
 Heureux le siecle où vit telle Diuinité!

Apres tu feras seoir à son gauche costé
 Sa Cousine L A V N A Y, Vrayment elle merite
 D'estre de la Beauté la premiere Carite.

LE PARADIS

On voit ie ne sçay quoy folâtrer en son port
 Qui pourroit animer un homme demy-mort:
 On voit dedans ses yeux ie ne sçay quelle amorce
 Qui tout genre de cœurs à sa louange force.

Aux quatre bancs d'apres (suyuant tousiours la loy
 De l'ordre) tu soyas la gentille LE DOY,
 La CANGAY, la IORRET, & la belle IOPPITRE,
 Par elles ma grandeur a augmenté son titre,
 Mon feu s'est enforcé: Ce sont quatre Soleils
 Qui au monde n'ont point & n'auront de pareils.
 La Nymphette le DOY par ses yeux me fait estre
 Et par ses doux attraits, de toute chose maistre.
 La gente, belle, honneste & mignarde Cangay,
 Par ses nobles vertus fait maintenant que j'ay
 Le front plus rehaussé de Magesté diuine.

La Deesse Iorret de ton Anne cousine,
 Fait par sa bonne grace un monde de vassaux
 A qui de iour en iour ie donne mille assaux.

L'agreable Ioppitre est un Eden de Roses
 D'Amarante, de Lys, & de toutes les choses
 Plaisantes aux regards du corps & de l'esprit,
 Et bref c'est une fleur où toute autre fleur rit.

Tu dois placer apres la tant parfaite MAILLE,
 Voy de quel bel azur son œillade s'esmaille:
 Voy jà dessus son front un petit camp d'Amours
 Fourmiller, tout ainsi qu'au milieu des beaux iours
 Fourmillent à l'entour des beantes fleuriettes
 Les petis Papillons & les blondes Auettes.
 De son beau teint rosin l'infantine frescheur,
 De sa gorge de lait la suprême blancheur,
 De ses beaux cheveux blonds la longueur qui se trouffe
 En cent folâtres nœuds, & sa voix qui détronffe
 De merueille les sens, sont les plus doux appas
 Dont i'espere allicher tout le monde en mes laqs.

En apres fais asséoir la gente DE-LA-NOVE,
 Dont la grace parfaite en toutes parts se louë,
 Ce n'est rien qu'amitié, que Bonté, que Vertu,
 Et de rien que de beau n'a le corps reuestu.

Ha ! que ie suis marri que coste Nymphelette,
 Cette petite HOVDRY qui mon attente alaitte
 D'un espoir de la voir la premiere en beauté,
 N'est grande, elle seroit sise au dextre costé
 De la perfection des deux de MOLAVILLE,
 Qui sont deux belles fleurs croissantes dans ta ville,
 Ainsi que deux Mugnets croissent en un verger;
 On void dedans leurs yeux un Astre messager
 De grace, de douceur, d'honneur & de prudence,
 Qui ja force les cœurs à mon obeyssance.
 Qui n'a veu quelquesfois un ceillet rougissant
 Baïser en un bouquet un beau Lys blanchissant,
 Vienne voir de leur teint la blancheur rougissante,
 Vienne voir de leur teint la rougeur blanchissante;
 Qui n'a veu du corail sous le cristal de l'eau,
 Vienne voir sous leur blanche & delicate peau
 Leurs veines d'un beau sang fertillement remplies
 Se couleurer ainsi sur les voutes polies
 De leurs fronts argentez, que les frisez rameaux
 Du lhierre à l'entour des steriles ormeaux.

En apres fay asséoir la mignarde de L'ANGE
 Qui ja dans ses sous-rii descouure une Phalange
 De petis Amoureux tres-richement armez
 D'arcs, de traits, d'hameçons, de brandons allumez,
 Et de beaux escus d'or dont la viue estincelle
 A bien plus de vertu et de pouuoir, que celle
 Que le boucler d'Atlant aux regards esclattoit,
 Bien que par son moyen tout Preux il abbatoit.

Dans le siege suynant ie veux que tu y place
 La blonde SALIGNAC, sang de tres-noble rac. :

LE PARADIS

Vit-on iamaï corsage en son geste si beau?
Iamaï le clair Phœbus du monde le flambeau
Monstra-t'il sur son chef une plus belle tresse,
Que fait ceste tres-noble & tres-sage Deesse!

Je te cōmande apres d'asseoir la CHARBONNEAU,
I'ay tousiours dans ses yeux quelque Cupidonneau
Bien muni de brandons : I'ay tousiours dans sa bouche
Quelque grace du Ciel qui iusqu'à l'ame touche.
La beauté, la sagesse Et toutes les vertus
Par lesquelles on voit les vices abatus,
La suyuent en tous lieux & iamaï ne la laissent
Et de ses beaux discours incessamment se paissent.

Aux quatre rangs d'apres rāge les BEAUREGARD,
Ce sont quatre vertus qui ont en leur regard
Tant de friands appas, tant d'amorces aimables,
Que des hauts Immortels les mets insatiables
Ne sont qu' Absynte au prix : Heureux & trop heureux
Qui se paist à souhait d'un bien si sauoureux:
Heureux qui à souhait peut contempler les graces
Et les perfections de si naïfues faces.
Hé! que celuy qui fut des masques inuenteur
M'estoit grand ennemy & ialoux du bon-heur
Que receuoient les yeux en l'obiet des images
De tant de delicats Et gracieux visages.
Je croy qu'il fut conçu d'une masse de fer,
Ou du germe empesté des trois Dires d'Enfer,
Et qu'il ne se plaiſoit qu'à toutes choses laides,
Qu'à trouuer inhumain, quelques fascheux remede
Contre mes doux assaulx : Par son inuention
Souuent mes feux sont vains en leur intention.
Combien agiroient-ils dans les masles courages:
Combien me rendroÿt-ils de cœurs lourds & sauuages,
Benins Et gracieux, sans ces masques maudits
Qui voilent à leurs yeux tant de beaux Paradis?

O toy quiconque seis qui m'as fait ceste offense
A iamais puisses-tu là bas estre en souffrance.

Fay apres elles seoir l'agreable LOVYS,
Qui rend de ses beautez les Astres resiouys.
Voy-tu comme le Ris d'une façon doucette
Luy creuse dans la iouë une double fossette,
Il n'y a rien çà bas qui puisse à son parler
Et à son port divin en douceur s'esgaller,
Elle n'est que douceur & sa douceur modeste
Adouceroit l'esprit d'un furieux Oreste.

Je veux qu'aupres de tant & de tant de douceurs
Tu faces seoir l'honneur des PINERELLES seurs,
Leurs esprits enrichis des plus belles sciences
Et de leurs corps poudins les diuines cadences,
Leurs ris Cytheriens, leur sçavoir au denis
M'ont cent mille Sujets en la Touraine acquis.

Aux sept chaires d'apres fais-y seoir la DE-GENE,
La GOVRY, les BOVGROS, L'ABRIARD, la SY-
Ce sont sept Diamans d'honneur & de Cypris (BLENE
Desquels on ne sçauroit trop estimer le prix.
L'or qui felastrement sur la teste blondoye
De la belle de Gene est de si riche proye,
Que quelque Paladin imitant un l'ason
Ne craindroit le trespas pour si riche toison:
Voy jà de quel doux Philire elle confist sa veüe,
Voy jà de quel maintien sa desmarche est esmeüe,
Il faudroit que tu fusse un bien-disant Baïf
Pour peindre de son teinct le Cynabre naïf.

Voy comme la Gouvy de sa grace Nymphale
Surpasse la beauté qui emporta Cephale.
On voit sur son visage un lustre si vermeil
Qu'on diroit que tousiours s'y lene le Soleil.
Les trois belles Bougros de qui la mignardise,
De qui le brun regard tout autre paradise,

LE PARADIS

Ont le geste si beau en chacune action,
Le parler si facond en la perfection
Du langage François, que leur douce faconde,
Leur geste, leur beauté peut vaincre tout le monde.

L'Abriard est un Ange en qui les humains yeux
Peuvent voir en effet le miracle des Dieux,
Ce n'est qu'Esprit, qu'Amour, que Beauté, que Sagesse
Et le crayon vivant de toute gentillesse.

La Sublene a les yeux si doux & si rians,
Et le corps amorcé de morceaux si friands,
Que les yeux ne scauroient de si douce viande
Se saouler, tant elle est ambrosine & friande.

Au banc qui vient apres ie t'exioins d'y asseoir
La Brunette TERGATS, car on ne scauroit voir
En tout cét Vniuers, beauté mieux accomplie.
Voy le double sourcil qui doublement se plie
Sur l'esmail brunissant de ses astres b'issons:
Voy son rus mignardé en cent belles façons:
Voy son teint brun & clair & sa rouge bouchette
Et le courbe croissant de sa tresse noirette:
Voy son petit menton & son col rondelet,
Et sa gorge qui fait un reply iumelet,
Et de son doux parler la parole attraiante:
Puis tu diras qu'elle est Cyprine la riante.

Venons à l'autre rang: Je ne sçache dans Tours
Autres que celles-là qui portent les attours
De Noblesse: Sieds donc aux trois Chaires premieres
Du fenestre costé, ces trois vines lumieres
D'Honneur Et de Beauté, ces trois GILLES qui ont
Les plus belles vertus empreintes sur leur front:
On ne pourroit trouver en ces Temps si barbares
Et si comblé de maux, trois plus honnestes Phares
Aux Nymphes qui suivront: Car outre la beauté
Qui reluit en leurs corps, la chere honnesteté,

La prudence, la foy, & tout ce qu'en souhaite
 Pour rendre en toute chose vne Vierge parfaite,
 Habitent en leurs chefs : Bref ces trois belles Seurs
 Ne sont qu'honneur, que beaultez, que douceurs.

Au second banc d'apres fais-y veoir l'excellence
 De l'humble D'EMERAY. Ha ! que son œil eslance
 D'une bonne façon ses regards amorcez
 De si douce douceur, que les esprits forcez
 D'un bien si doucereux en effet ne recoyuent
 De passe-temps, sinon quand à longs traits ils boient
 Un Nectar si diuin : Mais de combien au prix
 Se sentent-ils heureux quand d'un petit souf-
 Elle emperle les mots de sa bouche faconde
 Et riche à double rang de mainte perle ron-
 Ou quand de son marcher ils admirent ravis
 Ses pas de tant d'Amours & de Graces suivis.

Aux trois sieges sequens assieds-y les DE-COSTES
 Qui meritent d'auoir autels & holocaustes
 Pour les rares vertus & pour tant de beaultez,
 De Graces & d'Amours qu'on void de tous costez
 De leurs corps animez des trois plus belles ames
 Qu'ont iamais fait les Dieux pour loger en trois Dames
 Amathonte en attrait ne les surpasse point,
 Dione n'a le port ni le maintien si coint,
 Python en ses discours n'a pas tant d'eloquence,
 Junon de magesté, ny Pallas de Prudence.

Cette claire RIVIERE & sa tres-chere Seur
 Tu soiras puis apres : Il n'y a rien plus seur
 Qu'en elles deux on void, comme aux vergers d'Eryce,
 Fleurir tout ce que l'ay d'Amour & de delice.
 L'une & l'autre ne cede à la blanche Naïs
 En supreme beaulté : Les yeux sont esbahis
 De merueille, voyant la candeur admirable
 Qui paroist sur le haut de leur front venerable.

LE PARADIS

Le corail soupirant de leur bouche est si beau,
Leurs yeux sont animez d'un si chaste flambeau,
Leur port est si remply de magesté divine,
Leur parler est si doux, leur grace si pouvine,
Leurs cheueux sont si bien à l'entour de leur front,
Leur col en sa blancheur se descouvre si rond,
Leurs esprits sont si beaux & comblez de sagesse,
Que ie croy fermement qu'elles soient deux Deesses.

Après ces deux icy place les **DRILYON**,
Qui passent en beautez la beauté d'Ilion.
Celuy ne sçay comment ie maistrise les Ames
Qui n'a veu les doux yeux de si gentilles Dames,
Qui n'a ouy les accens de leur mignarde voix
Qui pourroit animer les rochers & les bois,
Qui n'a veu leur maintien, leur sage modestie
Et leur grace qui est du plus beau Ciel partie,
Qui ne sçait les vertus de leurs entendemens
Qui donnent aux esprits mille contentemens;
Bref qui n'a veu cela, il luy est impossible
De sçauoir de combien ma flammeche est sensible.

Asieds la **BRETHER** après, la Brethe en qui l'on voit
Tout ce que cherement mon plumage couuoit.
Qui n'a veu quelquefois la blancheur de la Lune
Surpasser tous les feux que monstre la nuit brune,
Viennne voir son beau front qui surpasse en blancheur,
En grace, en magesté & en belle largeur
Tout autre de ce Temps: qui n'a veu sur l'espine
Vne rose de May & sur vne Aubespine
Maints fleurons argentins, viennne voir le vermeil
Et le blanc de son teint en blancheur non-pareil,
Venus de ses doux ris sa Deité mandie,
Æglé de la Beauté doublement arondie
En deux tertres de lys de son Sein verdelet
Décore & embellist son teton iumelet,

De ses cheueux châins se perruque l'Aurore
 Et de ses yeux rians Eufrosyne s'honore :
 Arachne n'auoit point l'entendement si beau
 A peindre sur la gaze un ouurage nouveau,
 Qu'à cette belle Brethe, en laquelle Minerue
 Comme en un cabinet, tous ses thresors conserue.

Après d'elle fay seoir la modeste L'HVILLIER,
 Avecque elle tousiours i'entretiens un millier
 De graces & d'attraits, qui tout par tout l'escortent,
 Les uns dedans leurs mains mille flammeches portent
 Pour ietter dans les cœurs de ceux qui trop osez
 Escontent ses propos de Nectar arrosez :
 Les autres de maints traitz affutez sur la coche
 S'arment pour enfermer celuy qui s'en approche.
 Les autres ont des lacqs, des nasses & des reits
 Afin d'emprisonner tous ceux qui de trop pres
 Regardent les beautez qui decorent sa face :
 Les autres donnent tant à ses yeux d'efficace
 Qu'il n'est arbre si dur, ne si fermes cailloux
 Qui ne s'enamourast d'un œil si clair & doux.
 Les autres plus gaillards s'entent à la cadance
 De ses pas tournoyans la Prouençale dance.

Après elle fay seoir l'Angelique MEON
 Dont les graces te font un second Acteon
 De qui les chauds desirs, les amours insensées,
 Les seings continuels & les vagues pensées
 Furent les chiens cruels qui sans nulle pitié
 L'occirent au plus fort de sa vaine amitié.
 Mais auant que la seoir prepare luy son Siege
 De guirlandes, d'œillets & de lys dont la neige
 Surpasse la blancheur des Cygnes que Venus
 A pour coursiers ailez de son beau coche esleus.

Ainsi que sa beauté toutes beautez surpasse,
 Il faut qu'en art pompeux le siege où tu la place

LE PARADIS

Soit le plus beau de tous : Donc qu'il soit tout couuerti
 D'un damas gri-violant ou bien d'un satin vert,
 Recamé de fil d'or, & qu'une riche frange
 Couuverte iolymment de mainte perle estrange,
 Le borde çà & là : Au bout de chaque bras
 Vne pomme d'argent ou d'or en y mettras :
 Au plus haut du dosier quatre Emeraudes belles
 Aussi grosses que coings, brilleront comme estoiles.
 Maint Saphyr, maint Ruby, & maint fin Diamant
 Y luisse en diuers lieux d'un bel esclattement.
 Il faut vn siege tel à celle que Nature
 A parfaite en beauté sur toute creature,
 Elle est si accomplie & si parfaite en tout,
 Qu'en ses perfections il n'y a point de bout.
 Au milieu du Prin-temps lors qu'entre les fleurettes,
 Les diuers oisillons content leurs amourettes,
 Que le Ciel rid en moy, & que la Terre & l'air
 Et le marbre ondoyant de la profonde Mer :
 Que la condition des plus rigoureux Astres
 A moins de cruauté, de dueil & de desastres,
 Elle nasquit dans Tours : La Prudence & l'Honneur,
 La Bonté, le Sçauoir, l'Humbleesse & le bon-heur,
 Ornez des plus beaux dons qu'ils ont en leur puissance,
 La vindrent visiter au iour de sa naissance.
 De mes traits plus diuins ie luy garny les yeux,
 Et les Graces qui sont les trois filles des Cieux
 De leurs plus beaux presens ceste Deesse ornerent,
 Et pour mieux la seruir le Ciel abandonnerent.
 Je ne m'estonne pas si les meilleurs esprits
 En sont iusques au cœur si viuement épris.
 Mais qui ne s'èprendroit de la couleur brunette
 De ses yeux estoilez d'une double Planette?
 De ses primes cheueux ? de ses deux beaux sourcils
 Sur son front yuoirin si proprement noircis ?

(Front semé tout par tout d'une grace pudique.)
 Ah ! qui voyant de pres sa bouche magnifique
 De Couraux, de Rubis, de Perles & de Fleurs
 Embâmant ses propos d's plus douces odeurs,
 Ne deviendrait épris, Et goustant le Nephenthe
 De son ris emmusqué d'Amomon & d'Achante!
 Ris, qui comme il luy plaist ouvre un beau Paradis
 Aux esprits iouissans d'un si precieux ris.
 Mais est-il cœur si veuf d'humaine cognoissance,
 Qui voyant de son port la diuine excellence,
 La vermeille blancheur de son tein & damoyseau
 Et sa taille qui est plus droite qu'un Rouzeau,
 La rondeur de son col Et les plis de sa gorge,
 Et son sein delicat où ie desferme & forge
 Mes dards plus amoureux, & son graue maintien
 Et la felicité de son doux entretien,
 Ne brusleroit d'Amour ? Cher amy, ie te iure
 Que non moins que le tien mon pauvre cœur n'endure
 Pour ses perfections, qui n'ont & qui n'auront
 De pareilles iamaïs en tout ce monde rond.
 Heureux si le destin dessous si belle face
 D'un rempart aymantin & d'une épaisse glace
 N'eust emmuré son cœur : l'espere toutesfois
 La ranger quelque iour sous le frein de mes loix.
 En cependant poursuy ta matiere entreprise.
 „L'attente quelquesfois l'attendant fauorise.
 Donc apres ce Phoenix en Grace & en Beauté,
 En Honneur, en Sçauoir, & en Pudicité,
 Tu soiras la GASNIER qui n'a point de pareille
 En regards attrayans Et en face vermeille,
 C'est vne belle Rose où souuent ie me mets
 Pour rendre les hauts Dieux à ma flamme sugets.
 Sieds apres la DV-LYT grassettement mignarde,
 Voy comme en sa Beauté la Beauté se bragarde,

LE PARADIS

Voy comme ses beaux yeux doucement animez
Rendent par trop d'amour mille cœurs allumez :
Voy ses cheueux plus blonds que le coton de soye
Qui sur la iauue peau d'un petit Coin blondoye,
Iamais Hortanſe n'eut le langage ſi beau
Que l'a de tout honneur ce ſolaire flambeau.

Les trois belles D V-P A V qui de port & de faces
Repreſentent au viſ les trois diuines Graces,
Qui ſuivent de Cypris les pas Et la Beauté
Tu ſoiras en apres, Voy quelle honneſteté
Les aſiſte touſiours, Voy de quelles œillades
Elles font cheoir les cœurs dedans mes embuſcades.
Heureux les Phaëtons qui guidans ces Soleils
Dedans un ſi beau Pau batiront leurs cercueils.

Place apres la CAVNIER en qui toutes les Nymphes
Qui de Loire & du Cher boiuent les claires Lymſes
Ont prodigué leur mieux, C'eſt bien le plus beau corps
Et le plus enrichy de celeſtes accords
Qu'on ſçauroit œillader: C'eſt bien la plus belle ame
Qu'ait iamais inſpiré le Ciel en vne Dame.

Range apres la GINGOT fleur de toute Vertu
Miroër d'honneſteté, dont l'eſprit eſt veſtu
Ainſi que d'un habit, des choſes plus modeſtes
Que les Dieux reſeruoient dans leurs voûtes celeſtes.

Pres de cette Pallas, ſieds la gente ROBIN
Dont les deuis mignards & le geſte poupin,
La grace, la beauté, le maintien & la taille,
Liurent vne ſi douce & plaiſante bataille
Aux hommes & aux Dieux, qu'ils n'ont contentement
Plus grand que de languir en un ſi doux tourment.

Suyue apres la courtoiſe & ſage DE GARANCE,
Voy de quelle agreable & belle cōtenance
Elle anime ſes pas, écoute ſes propos
Dont j'emmielle les dards qui me chargent le dos.

Arrange les D E N I S accointables Nymphettes,
 Et en toutes beautez uniquement parfaites
 Pres cette de Garange, & apres fay assoir
 Ta Commere I O Y Y S, elle ne fait moins voir
 De Graces, de Beautez, & d'Amours autour d'elle
 Que fait l'autre Iolïys sa cousine tres-belle.
 Celuy qui ne m'a veu sous un visage humain
 Portant l'arc Et la flèche en l'une & l'autre main,
 La vienne regarder, mais qu'il prenne bien garde
 Que sa marbrine main mille traits ne luy darde.

En la chaire d'apres pose la C H I C O I S N E A Y
 Où luisent enchassez comme dans un anneau
 Les plus rares ioyaux d'Honneur Et de Sagesse,
 De Sçavoir, de Beauté, & de toute alegresse.
 Les flamboyans Saphyrs de ses yeux azurez,
 Le maniment leger de ses pas mesurez,
 Le Cedre brunissant de sa tresse iolie,
 Sa main de mille Lys richement embellie,
 Et de sa bouche aussi le beau Passencelours
 Sont les plus beaux obiets qui se voyent dans Tours.

Après elle fay seoir les belles G O G O N N I E R E S
 Dont la grace me rend tant d'ames prisonnières
 Qu'on conteroit plustost les étoiles des Cieux,
 Que les esprits captifs és fillets de leurs yeux.

La D E C H A I S, la C H A V R A I S deux humaines
 Ainçois de Chasteté deux gentiles hostesses, (Déeses,
 Tu soirras puis apres: Vrayment il n'y a rien
 Plus accort & plus beau en ce rond terrien.

Après tu placeras la Nymphé D E - L A - L O N D E,
 En qui toute beauté Et toute grace abonde,
 Ce n'est que mignardise Et son geste mignard,
 Ses cheueux sur son front mignardez d'un bel art,
 Son langage mignard, sa démarche mignarde,
 Son œil mignardetelet qui mignardement darde

LE PARADIS

Tant de mignards attraits, & ses mignards sous-ris
Me la font prendre ici bien souvent pour Cypris.

Qui n'a vcu quelques fois vne vermeille rose
Nager dessus du lait ou sur qu'elqu'autre chose
De plus blanc s'il en est, vienne voir le vermeil
De sa Ionè où Titan fait tousiours son réueil.

Vous qui auez cét heur d'ébatre vostre venë
Par le lardin fleuri de sa face pouruë
De tant & tant de Lys, de tant & tant d'Oeillets,
De tant d'autres fleurons delicats & douillets,
De tant & tant d'amours, de caresses gentiles,
D'agreables trépas, de brillantes scintilles,
De Perles, de Rubis, de tresors precieux,
Pouuez bien dire ainsi: Contentez-vous (nos yeux)
Vous ne verrez iamais vne chose si belle,
Le Ciel ne peut encor en former vne telle,
Heureux & trop heureux le Cephiside beau
Qui dedans si belle onde erig'ra son tombeau.

Pose la DEVARFIL aupres cette bolle Ange:
Il n'est fille dans Tours plus digne de louange
Pour la facondité de son langage doux
Qui pourroit appaiser de Iuppin le courroux.
Ses regards brunissans, & le ris qui s'égaye
Si iolymment dessus sa bouche qui flamboye
De deux rouges couraux, son geste & son aller
S'accordent tellement avecque son parler,
Qu'il n'est cœur si felon, que d'Amour il ne tremble,
Voyant tous ses attraits si bien d'accord ensemble.

Place apres la brunette & gente BARANTIN,
Il ne naist diamant si clair sous le Matin,
Que l'éclair de ses yeux, petits yeux de Cythere,
Dont le sadin regard tout noble cœur altere
D'amour & de desirs embrasex de mes feux.

Après say seoir la GAVLI, car ainsi ie le veux,

Elle est ja plus aymable excellente & iolie
 Que n'est la fleurissante & vermeille Thalie.
 Son front de magesté & d'honneur favori
 Ià semble demander à son Pere un mary.
 Son sein où d'Artemis se void la sauuegarde,
 Son Esprit où le Ciel toutes ses beautez garde,
 Son vif Entendement à toute chose prompt,
 Sont bien dignes de ce que demande son front.

Sieds apres la BIGOT dont les faces plaisantes
 Surpassent en blancheur deux estoiles brillantes,
 Leur Ris un beau fluron favori du Soleil
 Et l'astre de Venus la clairié de leur œil.

Je veux que les IOVBERT aux gracieuses faces,
 Aux yeux clairs & serens, où l'apreste mes nasses
 Pour attrapper les Dieux soyent sises puis apres:
 Leurs blondissans cheveux sont les belles forests
 Ois mes petits amours sembuent & se perchent
 Pour prendre le butin qu'auidement ils cherchent.

Aux deux sieges sequens fay reluire l'honneur
 Des celestes CHARTIER, deux Astres de bon hour,
 Sur le sablon doré de Pactole ou de Gange,
 Ou sur l'humide bord d'un autre fleuve estrange
 Il ne s'amasse tant de perles, de Rubis,
 Joyaux dont les grands Rois decorent leurs habits,
 Qu'on apprend de vertus, de biens & de sagesse
 Aux deuis eloquens de ces belles Deesses.
 Leurs Angeliques corps, leurs visages couverts
 Des plus rares beautez, leurs ingemens experts
 Aux mestiers de Pallas, m'esclauent assez d'ames,
 Mais les chastes desirs de ces trop chastes Dames
 En libèrent autant qu'ils en peuvent auoir,
 Tant la grace & l'honneur en elles ont pouuoir:

En la Chaire d'apres que la du BRUEIL soit sise
 Qui en port & beauté ressemble une Marphise:

LE PARADIS

Nulle mieux dedans Tours ne tend mes hameçons
Pour prendre les humains en cent belles façons.

Range les CHALOPIN de grace autant douées
Que les Graces qui sont d'Amatonte auouées,
Voy de quelle gayté, voy de quels doux attrait
Leurs yeux descochent l'or de mes amoureux traits,
Voy le pompeux honneur de leur face plus belle
Que celle du pourtrait que iadu fit Apelle,
Voy de quel port diuin leurs corps sont ondoyans,
Voy comme leurs cheueux à demi blondoyans
Se poupincent en arc sur la marbrine pleine
De leurs fronts où tressault mainte rameuse veine.

Après ces belles sœurs place la DV PERRE:
Ià son œil attrayant & son beau poil doré
Commencent à dresser leurs plus belles amorces,
Pour allécher les cœurs dans les douces entorses
De leurs beaux Labyrinths, où vn auengle fess
Entre mille desirs les mange peu à peu.

La BERNIER suyue après: La rondeur de sa face,
Les doubles vermillons qui augmentent la grace
De sa gentile iouë, & son ris mignotté
Et les costaux neigeux de son Sein caillotté,
Me font le plus souvent desbander le visage
Pour la voir, car ie pense œillader mon image.

Aux deux chaires d'après arange les MARCHAND,
Il n'est rien de plus beau ni de plus allechant
En la Terre & au Ciel: Iamais la belle Europe,
Ni celle qui retint l'espoux du Penelope,
N'eurent tant de Beutez, de Graces & d'Amours:
Sont les plus belles fleurs du beau verger de Tours.
Le gracieux Prin-temps, mignon de la Nature,
Ne produit çà & là tant de riche peinture,
Tant de Roses, d'Ouilllets, & de Lys blanchissans
Comme de leurs regards les attrait languissans

Font naître dans les cœurs de gentilles fleurettes,
D'agréables desirs, de douces amourrettes.

La CONTESSE en apres tu soiras doucement,
C'est le corps le plus beau, selon mon iugement,
Qui viue & qui viura: En la machine ronde
Il n'est Dame qui ait une tresse si blonde
Que celle de son chef, ni les yeux si mignards,
Ni le port si comblé de mouuemens gaillards,
Ny les propos si beaux, ny la bouche si belle,
Bref ses beautex sont honte à celles de Cybelle.

Fay asseoir puis apres la belle MORINET,
Dont les yeux, le maintien, & le ris godinet,
La Prudence, & l'Honneur, & la Bouche vermeille,
Animeroient un Roc, d'amour & de merueille.

Pres cette belle Hebé tu soiras la BOULLE
En qui tout le plus beau du Ciel est écoulé,
Honneur, graces, attraits Et toutes courtoisies,
En son corps bien formé leur demeure ont choisies.

Vienne apres la AVBIN qui desia fait sçauoir
De combien elle peut augmenter mon pouuoir,
De combien ses regards & sa mine éueillée
Et sa face de Rose & de Lys émaillee,
Et la diuinité de son entendement,
Peuvent forcer d'esprits par leur enchantement.

Aux trois sieges suiuant fais y seoir la DESPAGNE,
L'agréable COLIN des Graces la compagne,
Et la belle CHEREAV: On voit en elles trois
Tout ce que peut l'Honneur, Et ce que ie pourrois.
La Despaigne a l'Esprit & la grace si bonne:
Les propos animez de sa leure bessonne
Sont si chastes & doux, qu'on diroit qu'Artemis
Et la vierge Pallas auroient en elle mis
Leurs plus belles vertus. La Colin sa Cousine,
En grace, Et en beauté, si prochainement voisine

LE PARADIS

Dion, que les Dieux ont autant de plaisir
En l'une comme en l'autre & autant de desir.
La Chereau porte aux yeux, & au ris, Et au geste
Tant & tant de beautex, que mainte ame celeste
Est moindre qu'elle n'est, c'est pourquoy ne me chaut
D'estre en ce monde icy ou en celuy d'enhaut.

Pres ces trois tu soiras la SAGET accostable:
Certes le nom qu'elle a luy est fort conuenable,
Il n'est rien plus discret, plus sage Et plus prudent:
Son œil est si courtois, si prompt & si ardent
Qu'on ne peut eiter sa sagette fatale
Non plus que celle-là du beau veneur Cephale.
Il n'y a dedans Tours Nymphes dont les propos
Soient tant comblez de miel Et soient tant à propos.

Pour la dernière asieds cette humble CATHERINE
Du surnom de BAYDRY, Iamais conque marine
Ne fut plus delicate & fust-ce celle-là
Dans laquelle Venus en Cythere coula:
Iamais rive ne fut en May plus fleurissante:
Iamais sucille de Lys ne fut plus blanchissante
Et iamais or ne fut plus blond Et plus luisant
Que ses cheveux tressez sur son front si plaisant:
Iamais corail ne fut si vermeil que sa bouche
Où personne que moy en liberté ne touche,
Bouche pleine d'Anis qui découre en riant
Plus de tresors perleux que ne fait l'Orient:
Les clairtez de ses yeux sont plus viues & belles
Que la clairté des yeux des douces Colombelles.
En elle seule on voit les Deitez que vit
En trois diuers obiets le Troyen qui rait
La suprême Beauté qui mit sa ville en cendre
Et fit toute sa race aux Auernes descendre.

Il faut que tous les Dieux cessent de se vanter
Plus grands que Cupidon: Je puis à Iuppiter

Par l'aide de ses yeux oster l'horrible fondre,
 Et d'un plus fort éclair le conuertir en poudre;
 Je puis au vaillant Mars du Monde la terre
 Arracher hors du sein la guerriere fureur;
 Je puis dompter Phœbus, & raiir à Neptune
 Le Trident brinsle-terre Et la boulle à Fortune.

Je veux qu'àu haut du chœur de ce Temple adoré,
 Tu me face un autel superbement doré,
 Où dessus se verra ma diuine effigie,
 Qui semble prononcer cette brefue Elegie.

RACE Deucalienne, Ames faites de fer,
 Que jamais ces Beutez ne peurent échauffer
 De ma gentille ardeur, Et vous, ô Surannees,
 Qui sans fleur & sans fruit consommez vos anneés,
 Dont les yeux sont ternis, & les fronts sillonnez
 De rides & de plis, & les chefs grisonnez;
 Dont jà la dent se creuse & l'aleine s'infecte
 Et la bouche blémie abondamment s'humecte
 D'une gluante humeur, n'aprochez de ce lieu,
 Telle est la volonté d'Amour ce puissant Dieu.

Mais vous qui languissez en l'Amour de ces Anges
 Aprochez & venez entonner mes louanges
 Dans ce Temple sacré à ma Divinité,
 Et là vous immoler en toute humilité,
 A celles qui vous ont rangez sous ma puissance,
 Sans faire à leurs beutez ni à moy resistance.
 Venez! ie vous promets qu'en bref vos passions
 Et vos maux finiront par leurs compassions.
 Croyez que des Beutez si parfaites & rares
 N'ont des cœurs inhumains ni des ames barbares.

S'il y en a qui soient trop cruelles vers vous,
 Apres auoir crié mille fois à genoux
 Misericorde ou Mort; apres auoir fait preuue

L E P A R A D I S

De vostre loyauté, Si vostre amour ne treuve
 Dans le fond de leur cœur une semblable amour,
 Je les feray sortir de ce plaisant seiour,
 Et si ie les rendray si laides & si foudres
 Qu'on les fuira par tout comme mortelles foudres.
 Je feray que leurs yeux n'aurent plus de beauté,
 Ni leur ris de douceur, ny leur port de gayté:
 Leur teint & sera défait & leur bouche aussi palle
 Que celle d'un corps mort qu'en la fosse on deualle,
 Et au lieu d'un gentil & mignard embon-point
 Elles auront le corps de toutes pars dé-joint,
 Haïre, maigre & hideux, ainsi qu'une Carcasse
 Que déchirent les loups en quelque offeuse place.
 Ainsi me dist la Voix, & n'eut si tost fin
 Que ne finist aussi le plaisir infini
 Que mes sens receuoient en ces diuines choses,
 Et rien ne m'en resta que ces Beaux encloses
 Dans ce petit Discours que j'appay humblement
 A celles qu'on y lit par le commandement
 Du puissant Cupidon, dont la Magesté haute
 Doit repondre pour moy s'il y a quelque faute.

Q V A T R A I N A L' A V T H E V R.

Pour peindre vne Venus, Apelle print jadis
 Les plus rares beautez des Gregeoises Pu-
 celles:
 Toy des rares beautez des Nymphes Touran-
 gelles,
 Tu nous as peinct d'Amour le mignard Paradis,
 Par le Sicur de Liuauldier,

Fin du cinquiesme liure.



LES
MESLANGES
DE GVY DE
TOURS.

LIVRE SIXIESME.

Priere à Dieu.

DIEU tout puissant, qui d'un seul petit verbe
As composé ce monde si superbe,
Aye pitié de moy:
Si ta pitié, Seigneur, ne me regarde,
Je sentiray incontinent la dardo
De la mort que ie voy.
Auparavant qu'elle me puisse occire,
Permits, au moins, qu'un petit ie souspire
Mon damnable forfait:
Permits au moins paravant que ie meure,
Que repentant ie confesse & ie pleure
Le mal que ie t'ay fait.
Je sçay, Seigneur, que mon enorme vice
Merite encor un plus graue supplice
Que celuy que ie sens,
Bien que de iour & de nuict il m'offense:

LES MESLANGES

Mais, ô Seigneur, qui sera ma deffense
Si tu ne me deffens?

Mon ame en toy seulement se console
S'esfouyffant en ta sainte parole,
Des tiens le reconfort:

Soit que Phœbus se resueille, ou se couche,
L'ay ton saint nom au dedans de ma bouche
Pour effrayer la mort.

Des sombres nuicts l'ociense fumiere
Ne fuit si tost dedans l'alme lumiere
De l'œil pere des iours,
Que la mort fuit devant celuy qui l'ayme
Et qui tousiours en sa douleur extrême
Reclame ton secours.



SONNET

A MESSIEURS DE
TOURS, POUR LES
feux de ioye qu'ils firent
de la Conuersion du
Roy Henry 4. qui
fut le 25. iour de
Iuillet 1592.

I.

ESSuyons nous les yeux mouillez de tât de pleurs
Qu'auôs depuis cinq ans versé sans interualle:
François ne monstrons plus vn visage si palle,
Et tout à fait chassons nos ameres douleurs.

Il ne faut plus trembler, c'est fait que des Ligueurs:
Car de nostre bon Roy la majesté Royale
Accomplist aujourd'huy sa promesse loyalle,
Se faisant Catholique & quittant ses erreurs.
Sus donc, loyaux François, sus d'une sainte bouche
Rendons graces à Dieu, qui iusqu'à l'ame touche
Nostre Roy valeureux, son plus cher fauory.
Sus donc, qu'il n'y ait lieu exempt de feux de ioye,
De danfes, de festins, & que par tout on oye
Ioyeusement crier, VIVE LE ROY HENRY.

O iij



SVR

L'AVANT-VENVE
A TOURS DE HENRY
DE BOURBON PRINCE
de Condé.

II.

SOleil, rends nous le iour, pourquoy retardes-tu
Si longuement nostre heur ? ja desia par le vuide
Tes Coursiers soufle-feux deuroient à toute bride
Pirouëtter ton Char de flame reuestu.
Mon Dieu ! qu'à nostre dam tu te monstre abatu
De sommeil, parresseux en ton seiour humide,
Leue toy, si tu veux que ton flambeau lucide
Nous fasse aujourd'huy veoir vn Prince de vertu.
Non, ne te leue point & à ton gré parresse
Dans le giron marin de Tethis ton hostesse:
Autres rarz que les tiens nous donneront le iour:
Les Yeux de nostre Prince ont assez de lumiere
Pour chasser loing de nous toute obscure fumiere;
Car ils sont les flambeaux de Vaillance & d'Amour,



MIS EN LATIN PAR

L V Y M E S M E.

PHœbe, reflecte diem, quid gaudia nostra
moraris?

Iam iam debuerant Pyroïs, Eoüs & Æthon
Flammiuomis implere leues hinnitibus auras,
Et laxis agitare tuum per sydera frænis
Curriculum, tremulis rutilans sub lumine
flammis.

Heu, quantum nobis referunt insomnia dam-
num!

Surge, rogo, magnæ tibi erunt per secula laudes,
CONDÆJ nostri si Principis ora videntur
Luce iuuant tua radiisque micantibus Arcto.
Non lateas, longuâque tibi da, Phœbe, quietē;
Tethyos inque sinu largè requiesce marino:
Altera Francicolis præbebit lumina lampas,
Principis aspectus, qui sydera Martis & æqui,
Lætitiæque ferunt, orbem sat luminis implent.

O V



A

MONSIEVR LE MAR-
QUIS DE PIZANT GOV-
VERNEUR DE MONSEL-
gneur le Prince.

III.

Que nous denons auoir les Esprits estouys,
Et flatter à bon droit d'une belle esperance,
Voyât de nostre Prince acheminer l'Enfance
Au train de son aieul le bon Roy S. Louys.
Français, qui vous sentez encores esblouys
Des raiz que contre vous darde la violence
Du flambeau dont Bellonne embraze nostre Frâce,
Banissant toute peur monstrez vous reslouys.
Puis que ce grand Marquis, dont la vertu cognue
Est par nostre Empereur pour gouuernante esleue
A ce Prince qui tient Minerve en son giron,
Il ne scauroit faillir qu'il ne soit plus habille
Et d'esprit & de corps, que Iason & qu'Achille:
Car ce Marquis est plus que Phœnix & Chiron.



A

MESSIEURS DE
TOURS POUR LA
reception de Monsei-
gneur le Prince.

IIII.

Noble peuple de Tours, dont la fidelité
Par trois fois a remis la Couronne de France,
L'une, lors que Martel fist par vostre vail-
lance

Mourir tant de Payens pres de vostre Cité.
L'autre quand les Anglois d'un fiel trop despité,
Du Roy Charles sixiesme oppressoyent l'innocence:
L'autre quand les Ligueurs deffous belle apparence
Couuroient le tiltre infect de leur temerité.

Si vous auez desir de donner cognoissance
Pour la quatriesme fois, de vostre bien-vueillance
Enuers vos Gouverneurs, vos Princes & vos Rois,
D'un cœur doux receuez le premier de vos Princes,
Vous serez plus louez des estranges provinces
Pour ce seul acte là, que pour les autres trois.



S V R

L'AVANT-VENVE

A TOURS DE HAVT ET

FVISSANT SEIGNEVR MON-

SIEVR de Bellegarde grand Es-

cuyer de France & premier

gentilhomme de la

chambre du

Roy.

V.

Soleil, tu n'as que faire aujourdhuy d'acconstrer
 Ton char pour esclairer cette ville honorée:
 Le Soleil dont tu prends ta lumiere dorée,
 Y doit avec Amour Et/ les Graces entrer.

Ainsi que deuant toy ne s'ose rencontrer

Aucun de ces flambeaux qui par la voute Astrée

Reluisent quand tu dors dans ta couche vitrée,

Tu ne dois deuant luy nullement te monstrier.

Il faut que le plus foible au plus fort obeyssé:

Tu sçais bien que tu n'as aucun rayon qui puisse

Esгалer de ses yeux le plus petit brandon.

Caches-toy donc, Soleil, pour ne recevoir honte.

He! qu'elle est la clarté que LE GRAND ne sur-
monte,

Encore tout flambant du feu de Cupidon?



S V R

LES AMOURS DV
 SVSDIT SEIGNEVR ET
 de Vertueuse & Illustre da-
 moiselle, Madamoisel-
 le de Fontaines.

VI.

Q Vi n'a veu quelquesfois deux contraires armées
 De ieunes Enfans imitans les soldars
 Par maniere de ieu, se lancer mille dards,
 Et s'esbatre de l'arc comme petits Pygmées:
 Vienne voir des Amours les bandes emplumées
 Se darder mille traits empennez des regards,
 Des sous-ris amoureux & des deuis mignards
 De deux ames qui sont en vn cœur enfermées.
 Hymen, que tardes-tu? Il semble que tu sois
 Enuieux du bon heur qu'attendent les François
 Du mariage saint de ces ames diuines.
 Quittes le Ciel & vien les conioindre de foy,
 Afin que sous l'abry de ta pudique loy,
 Le fruct de leurs amours repare nos ruynes.

LES MESLANGES
A Madamoiselle de Fontaines,

VII.

ET de nom & d'effect vous estes la fontaine
Où les Cupidoneaux, les Graces, les Attraits
Trempent l'or assilé des fleches & des traits
Dont ils blessent les Dieux d'une amoureuse peine:
Vos Eaux sont les beautex dont vous estes si pleine,
Que d'autât plus qu'Amour en fait boire à lōgs traits
Aux Dieux, & d'autant plus il en ressourd apres,
Tant vous estes seconde en beauté sur-humaine:
Vostre murmure doux c'est le divin parler
Qu'on oyt si doucement de vos leures couller,
Leures où le deuis d'un plaisant exercice
S'esbat avec le Ris qui solastre à l'entour:
Heureux trois fois heureux, heureux le beau Narcisse
Qui dans telle fontaine esteindra son amour.

A Elle-mesme.

VIII.

Si l'ascendant qui gâ bas me vit naistre,
Ne m'eust poëte en naissant d'estiné,
Je n'yroy point (tant ie suis obstiné)
Boire en Permesse, à celle fin de l'estre:
Je n'yroy point à deux genoux me mettre
Deuant Phœbus de lauriers couronné,
Et d'Hyacinte & d'Hache environné,
Pour estre en vers autant qu'Homere adextre.
Je ne voudroy que cêt heur seulement
D'estre honoré d'un seul commandement
De vous, ô belle & divine Fontaine;
Car ie me trompe, ou cêt heur me seroit
Chanter un vers qui loing surpasseroit
Tous ceux qu'on puiſe en la source Hypocrene.

A Elle-mesme.

IX.

IE pense estre rayuy tout au plus beau des Cieux,
Et me paistre à souhait d'Ambrosine pasture,
Voyant vostre beauté où l'Art & la Nature
Nous monstrent ce qu'ils ont de plus délicieux.

Iamais il ne se vit en ces terrestres lieux

Vne si délectable & belle creature,

Vous estes du vray beau la vine pourtraiture,

Et seulement en vous se contentent les yeux.

Qu'on ne me vante plus le beau de ceste Heleine

Bien qu'il fist trespasser sur la Troyenne plaine.

Le magnanime Hector & plus d'un million

De Grecs & de Troyens d'une mort trop cruelle:

De toutes vos beautez la beauté la moins belle

Seule mériteroit un siege d'Ilion.

A Elle-mesme.

X.

I'Ay veu cent fois, cent & cent fois encore,
Dessus les bords du Pegasin cristal,

Durant le cours du Chariot nocturnal,

Le bal sacré des Muses que j'honore:

J'ay veu les saults de celle qu'on adore

Au Ciel, en Terre & au regne infernal:

J'ay veu cent fois des Dryades le bal,

Et celuy-là de Zephyre & de flore:

J'ay veu de nuit le bal que fait aux Cieux

Le saint troupeau des Astres radieux,

Et remarqué leurs pas & leur cadance:

Mais au regard des saults que vous saisissez

Hier au soir alors que vous dansiez,

C'est moins que rien d'effect & d'apparence.

LES MESLANGES

A Elle-mesme.

XI.

Qui n'a veu, sous l'obscur d'une nuit automnale,
Un Ardant sur les Eaux volleter en maint lieu,
Vous vienne regarder alors qu'un demi-Dieu,
Vous fait pirouëtter la volte pronçale.
Non, vous ne dansez pas, vous volez par la salle
Ores tout à l'entour & ores au milieu,
Et croy que Cupidon de toutes choses Dieu,
Vous atache aux talons son aile imperiale.
Ou si ce grand Demon ne vous aille les pieds
De ses cerceaux dorez. Il faut que vous soyez
Quelqu' Ange descendu de la voute luyfante:
Car il ne se peut faire, ô diuine beauté,
Qu'une Dame suiette à nostre humanité
Puisse si hault danser & fust-ce une Atalante!

LES REGRETS DE BRADAMANTE
POVR L'ABSENCE DE
son Roger, imitez du xlv. Chant
De l'Arioste.

A Elle-mesme.

NOBLE SANG DE BVEIL, Nymphé en qui tous
les Cieux
Et la Nature ont mis leurs biens plus precieux,
VIERGE, qui surpassez en beauté Cytherée,
En sagesse Pallas, en grace Pasithée,

S'il vous plaist de sçauoir quels furent les regrets,
 Les plaintes, les ennuis & les tourments secrets
 De la fille d'Aymon, la belle Bradamante,
 Lors qu'elle vit la Cour de Charlemagne absente
 De Roger son amy : Lisez ces tristes vers
 Que i'ose en vostre nom monstrier à l'Vniuers.

Incontinent apres que le preux Charlemagne
 Eut fait sçauoir en Grece, en France, en Allemagne,
 En la grande Hesperie, en la petite aussi,
 Et bref en tous les lieux où l'œil bien éclairci
 De Phœbus, peut darder sa lumiere brillante,
 Que quiconque voudroit espouser Bradamante,
 Il luy faudroit premier esprouuer sa vertu
 Contre elle, par la lance ou par le fer pointu,
 Et celui qui pourroit la vaincre de courage,
 D'armes & de vailleu, l'auroit en mariage.

Aymon pour obeyr au vouloir de son Roy,
 A la Cour la mena en somptueux arroy,
 Où si tost qu'arrinée, vne amere tristesse
 Luy tortura le cœur d'une auengle detresse
 Pour n'y veoir son Roger, ainçois son petit œil,
 Son Paradis, son Tout, son Ame, son Soleil:
 Et cette noble Cour, parauant si plaisante
 A ses yeux, luy estoit importune & nuisante.

Comme qui en Avril, ou en May void un pré
 De cent mille fleurons çà & là diapré,
 Le reuoyant apres que le Soleil incline
 Ses rayons vers Auster à l'haleine maline,
 Ne le trouue plus beau, ainsi à son retour
 La pucelle trouua sans ornement, la Cour
 N'y voyant son Roger : Elle n'ose, pauvrete!
 Demander où il est, ains en soy le regrette,
 Elle preste l'oreille à tous propos, pensant
 En ouyr quelque bruit sans en faire semblant,

LES MESLANGES

On sçait qu'il n'y est plus, mais nul ne sçauroit dire
 Quel chemin il a prins, qui sait qu'elle sousspire
 Et se deult sans seiour, craignant qu'il soit parti
 Pour s'en aller ailleurs chercher autre parti.

O combien elle craint qu'il ait quitte la France
 Pour la mettre en oubly Et/ faire autre alliance,
 Voyant son pere Aymon tant luy contrarier,
 Et luy oster l'esper de pouuoir se lier

A elle, par le nœud du sacré mariage!
 Puis vn autre penser luy peinct en son courage
 La bonté de Roger, Et/ se repent d'auoir
 Pensé qu'il la vouloit cautiement degenoir.

Ainsi de ses pensers l'amoureuse inconstance
 Ore deffend Roger, or' l'accuse & le tance:

Tantost à cestuy-cy elle s'arreste coy,
 Et tantost celuy là luy ordonne la loy:

Toutesfois son Espirit vn petit plus s'amuse
 A celuy qui deffend, qu'à celuy qui accuse,
 Et se ressouenant de la foy de Roger,
 Et sçachant que son cœur n'est menteur ny leger;
 Elle mesme se blasme, Et/ comme en la presence
 De son amy, sousspire ainsi sa doléance.

Helas i'ay fait erreur! & bien m'en apperçoy:
 Mais qui en est la cause? Amour, ce petit Roy,
 En est l'occasion, qui de sa flèche a gille

M'a peinct au foud du cœur ta figure gentille
 (O Roger mon soucy) & m'y a peinct apres
 Du petit bout doré de ses amoureux traits,
 Tes vertus, tes honneurs & ta douce faconde,
 Et tes braues combats connus par tout le monde:

Amy, tu és si beau Et si parfait en tout,
 Qu'en tes perfections il n'y a point de bout:
 Mon Dieu, que ta beauté me donne vne grand crainte!
 I'ay peur que quelque Dame, ainsi que moy, atteinte

De tes belles vertus, ne tasche par tout art
 D'auoir ton amitié pour en iouyr à part.
 Qu'Amour dedans mon cœur n'a-t'il peinct de sa darde
 Aussi bien tes pensers, que ta face mignarde!
 Que ton port, que tes yeux, que ton graue maintien,
 Et que tes faits guerriers, de Charles le soustien;
 Je scaurois maintenant si quelque neuue amante
 T'auroit fait oublier ta chere Bradamante,
 Ce que ie ne croy pas, & toutes-foi i'ay peur
 Que cela soit certain, tant ie t'ayme, ô mon cœur!
 Je ressemble à celuy qui trop plein d'auarice
 Ne donne à ses pensers un plus bel exercice
 Qu'à penser & songer nuict & iour en son or,
 Tant il craint qu'un larron luy grippe son tresor,
 S'il s'en éloingne un peu, il ne vit qu'en tristesse,
 Et moy ie suis tousiours en penible detresse
 Absente de tes yeux, & pense incessamment
 En toy mon seul tresor, mon bien, mon Dyamant.
 Roger, or que ie suis veufue de ta presence,
 La crainte a plus en moy que n'a pas l'Esperance
 Laquelle, bien qu'ell' soit vaine (comme ie croy)
 Ne laisse point pourtant de me donner effroy,
 Mais si tost à mes yeux n'apparoistra ta face,
 Qui en rares beautex toute beautex efface,
 Et les traits amoureux des regards de ton œil,
 Que de moy tout soubçon ne s'escarte & tout dueil.
 Retourne donc, Roger, retourne Et reconforte
 Mon esperance, hélas! qui tombe à demy morte,
 Pour la crainte que i'ay de iamaïs ne reuoir
 Tes yeux qui font le ciel de merueille esmonnoir;
 Yeux, où l'auengle Archer en prunta la sagette
 Pour rendre sous sa loy ma liberté suiète.

Comme quand le soleil cache au soir sa clarté,
 Viens la palle frayeur avec l'obscurité,

LES MESLANGES

Mais si tost qu'apparoist sa rayonnante face,
 La nuit sombre s'enfuit & la crainte se passe:
 Ainsi sans mon Roger ie suis tousiours en peur,
 Mais quand il est present te n'ay point de frayeur:
 Viens donc me remontrer ton heureuse presence,
 Premier que la crainte ayt opprimé l'esperance.

Comme durant la Nuit, toute flâmette aux Cieux
 Reluit & meurt soudain que Phœbus radieux
 Descouvre sa clarté; tout ainsi quand me priue
 Mon Soleil des rayons de sa lumiere viue,
 Vne jalouse crainte esleue contre moy
 Maint doute, maint soupçon, maint effroyable esmoy;
 Mais si tost que sur moy sa lumiere rayonne,
 La crainte me delaisse & l'esperance tourne:
 Retourne donc, Roger, retourne, mon souci,
 Mon Tout, mon Cœur, mon Iour, mon Soleil esclairei,
 Et sur mon Horyzon serainement alonge
 Tes rayons, pour chasser la crainte qui me ronge.

Lors que l'Hyuer arriue Et/ quel astre du iour
 Ne fait avecques nous si longuement seiour,
 La terre cache en soy ce qu'elle a de richesse,
 Les vents troublent les eaux Et/ d'une glace espaisse
 Les encroustent dessus, les oyseaux du neteux
 Tous herissex de froid, ne font l'amour entr'eux,
 Ne gergonnant non plus que la muette troupe
 Qui d'un dos écaillé l'onde marine coupe;
 On ne void fleur ny fruit: Ainsi quand il auient
 Que tu m'oste ton œil qui tout mon bon heur tient,
 O mon luisant Soleil, mille craintes diuerses,
 Mille glaçantes peurs, que de loing tu mes verses,
 Font beaucoup de fois l'an vn hyuer en mon sein,
 Qui froid extremement gelle mon sang humain.
 Retourne donc, Roger, retourne ma lumiere,
 Et me ramene tost la saison printaniere,

Et par les chauds rayons de tes yeux estoilleux
 Disipe les brouillards dont mes sens sont voileux,
 Fonds les aspres glaçons dont la crainte m'englace,
 Las ! & d'un bres retour rasséraine ma face,
 Si bien tost ton bel œil dessus le mien ne luit,
 La mort me le clorra d'une eternelle nuit.
 Rien donc, mon Roger : si gueres ie demeure
 Sans reuoir tes beautex, il faudra que ie meure;
 Que ie meure d'angoisse & qu'au lieu du flambeau
 De nostre Hymen, hélas ! tu trouues mon tombeau.

Ainsi ce lamentoit la belle Bradamante
 Estant de son Roger trop longuement absente.

FONTAINE DE BEAUTE, si ce petit escrit
 A tant d'heur de complaire à vostre noble Esprit,
 L'espere au parauant que finisse l'année,
 De chanter aux François vostre heureux Hymenée,
 Et monstrier en mes vers la vchement ardeur
 Que i'ay d'estre à iamais serf de vostre grandeur.

A Elle-mesme.

XII.

SI ma Muse a cêt heur de vous estre agreable,
 Et de vous apporter quelque contentement,
 Ie ne deuendray pas un Ronsard seulement,
 Mais un Pindare, encor qu'il soit inimitable.
 Mon esprit agité d'un plaisir incroyable
 De conceuoir en vous quelque esiouyissement,
 D'un feu plus que diuin s'esprendra tellement
 Qu'il ne chantera rien qui ne soit admirable.
 Et alors s'il auient que i'aye cêt honneur
 D'estre choisi de vous pour chantre & pour sonneur
 De vos perfections égales aux celestes:
 Il ne se trouuera en ce grand Vniuers
 Lieu tant soit-il caché, que le son de mes vers
 N'y face retentir vos beautex & vos gestes.



A

MADAMOISELLE
DE S. OYNSVR
son Crayon.

XIII.

NOn, ce Crayon n'est point d'une Dame mortelle:
Les Dames d'icy bas n'ot les cheveux si beaux,
Ny les yeux si remplis de gays Cupidonneaux,
Ny les sourcils si beaux ny la bouche si belle,
Il faut que quelque Dieu ait monté quelqu'Apelle
De ce bas Vniuers au dessus des Niaux,
Pour luy faire tracer de ses doctes pinceaux
Ce Crayon sur celuy de la belle immortelle.
O gracieux Crayon, dans lequel on peut voir
Tout le beau que les Dieux là haut peuuent auoir,
Et tout ce qu'icy bas Nature a d'excellence.
Que n'ay-ie ainsi qu'Argus vne centaine d'yeux,
A celle-fin, Crayon, de te contempler mieux,
Et d'adorer en toy ce qu'ils ont de puissance?

A Elle-mesme

De son retour de Fontenailles
à Tours.

XIIII.

IE n'ay si tost ouy vostre heureuse venue,
 Que les neuf doctes Seurs, qui par vostre despart
 M'auoyent abandonné pour aller autre part,
 N'ayent de leurs fureurs mon ame toute esmené.
 Quand ie suis esloigné de vostre belle veue,
 Qui est de Cupidon le plus ferme rempart,
 Je suis tout hebeté: Car de vostre regard
 Ou ma Verue s'augmente, ou elle diminue.
 Si i'ay iamais rien fait digne d'estre aduoué,
 L'esprit de vos beaux yeux en doit estre loué,
 C'est luy seul qui polist l'imparfait de mon ame:
 Ie ne puis rien sans luy: Et pource si ie veux
 Faire quelque labeur digne des doctes yeux,
 Il faut que vos regards m'allument de leur flame.

LES AMOVSRS DE BYBLIS
ENVERS SON FRERE CAVNVS

A Elle-mesme.

E Pris du mesme feu qui Ronsard allumoit,
 Lors que sur ses vingt ans sa Castadre il aymoît:
 Je veux chanter icy, non l'amour que ie porte
 A la sçere Beauté qui de moy me transporte,
 Mais les folles amours de la ieune Byblis.
 CHARLOTTE, de vos mains plus blanches que le Lis,

LES MESLANGES

Receuez ce present, de bon cœur ie vous l'offre:
Si i'en eusse trouué vn plus beau dans le coffre
Des Vierges d'Helicon, ie vous l'eusse donné,
Car pour vous honorer seulement ie suis né:
Et quand pour ce suiet le Ciel ne m'eust fait naistre,
Tant de belles vertus, à qui vous donnez estre,
„M'y eussent obligé: Tousiours les beaux Esprits
„Honorent la vertu & d'elle sont épris.

Byblis estant au cœur secrettement feruë
Des traits que Cupidon luy dardoit de la veuë
De son frere Caunus, l'aymoit, non comme il faut
Qu'une Seur de son frere ait le courage chaud:
Elle au commencement ne pense que la flame
Du fils Cytherien vueille embrazer son ame,
Et ne cuide peché de baiser si souvent
La bouche de son frere Et les bras sousleuant
Luy tortiller le col d'une estroitte accolade,
Et de mirer ses Ris dedans sa viue collade.
Longuement son Esprit de cet' ombre est repeu:
Mais comme Amour en elle augmente peu à peu
Son brasier impiteux, cette folle pucelle
Se tient plus proprement pour paroistre plus belle
Aux yeux de son Germain: En cent mille façons
Elle tiffe son Chef & sur les monts beffons
De son Sein releué mille fleurs elle agence:
Elle void au miroir quelle est sa contenance,
Quelle grace a son port, si son ris est mignard
Et de quelle douceur elle enfonce un regard.
Elle ne peut souffrir qu'une autre la surpasse
En vestemens pompeux, en beautex & en grace:
Encore pour cela elle ne pense auoir
Le cœur atteint d'Amour, ny d'estre en son pouuoir.
Toutesfois elle sent un feu dans sa moüelle,
Et son frere desia son Seigneur elle appelle

Et luy desplaisent fort ces mots de frere & seur,
 Trouuant bien plus de goust & bien plus de douceur
 Au seul nom de Byblis, si est-ce qu'elle n'ose
 Penser en son esprit quelqu'impud que chose.
 Lors que le Somme au liét luy ferme les deux yeux,
 Le Songe luy fait voir le visage ioyeux
 De son frere Camus, & songeant, elle pense
 Quelquesfois en auoir réelle ion yssance,
 Qu'elle baise sa bouche & d'une folle main
 Qu'elle tastre sa cuisse & chatouille son Sein.
 Quand le Somme a quitté sa paupiere esueillée,
 Long temps dedans le liét se taist esmerueillée,
 Pensant & repensant en son Entendement
 Quel visage si beau la trompoit en dormant:
 Puis d'elle chassant loing toute vaine pensee
 Profere ces propos d'une voix abaissée.

Moy miserable, hélas ! que veut ce songe icy ?
 Hé ! quelles visions me decoyuent ainsi ?
 Mais pourquoy ay-je veu en songe ce visage ?
 Il est (bien que tres-beau) d'un inique courage,
 Ie le iuge à ses yeux : il me plaist toutesfois,
 Et s'il n'estoit mon frere aymer ie le voudrois.
 O qu'il est en beaultez & en graces insigne !
 Qu'il est digne de moy ! que de luy ie suis digne !
 O que d'estre sa seur cela m'est desplaisant !
 Que cela m'est cruel ! que cela m'est nuisant !
 Mais sotte que ie suis, cependant que ie veille,
 Ie ne scaurois goustier vne douceur pareille
 A celle qu'en dormant ie goustois en mon cœur:
 Sommeillons donc, afin qu'une telle douceur
 Encore en cent Nectars heureusement nous plonge:
 Ne craignons point, Byblis, Ce que la nuit on songe
 Ne peut estre conneu & aucun ne le peut
 Sçauoir, si celuy-là qui la songé ne veut.

LES MESLANGES

Quelquesfois on reçoit autant ou plus de ioye
 En telle vanité, qu'en une chose vraye.
 Hâ ! douillette Venus, Et toy son petit fils,
 Par qui mesme les Dieux sont foibles desconfits,
 Que j'ay receu de bien ! que j'estois à mon aise
 Durant ce songe heureux ! qu'une gentille braise
 Me chatouilloit le cœur ! mon Dieu, que doucement
 Son ardeur me brusloit & m'alloit consommant !
 Que ie sens de plaisirs seulement quand i'y pense !
 O trop heureuse moy ! si j'auois la puissance,
 Changeant mon propre nom, de me ioindre à celuy
 Qui me fait iour & nuit souffrir ce doux ennuy.
 Hâ ! que ie pourrois bien sans nostre parentage
 Me lier avec toy, Caune, par mariage:
 Ha ! que tu pourrois bien sans nostre parenté
 Te lier avec moy : Pleust-il à la bonté
 Des Dieux, que toute chose icy nous fust commune
 Hors-mis la parenté qui trop m'est importune ;
 Ou du moins que tu fusse aussi hardy que moy
 Qui ose bien t'aymer sans craindre nulle loy.
 Je ne sçay, je ne sçay, Mignon, qui sera celle
 Que mere tu feras d'une tendre pucelle,
 Puis que l'affection de nostre parenté
 Permettre ne me peut telle felicité.
 Mais deuions nous laisser pour cela (mon cher frere)
 De nous aymer tous deux ? Saturne le bon pere
 Ayma sa seur Opis ; Iupiter espousa
 Sa germaine Iunon : Neptune s'embrassa
 De la belle Tethis qui estoit sa seur propre,
 Et à femme la print : Donc ce n'est un opprobre
 Que le frere & la seur s'ayment charnellement.
 „ Quand on ensuit les Dieux on ne fault nullement.
 S'il ne te plaist m'aymer, bien tost loing de mon ame
 Contrainte s'ensuyra cette amoureuse flame,

Puis me voyant du tout veufue de cette amour
 Sans qui ie ne puis voir la lumiere du iour,
 Je mourray de regret : à tout le moins (mon frere)
 Ne sois apres ma mort à m'amour si feueré!
 Baise moy tendrement & triste & languoureux
 Panche toy dessus moy Et te feins amoureux:
 Arrose de tes pleurs ma face trespassee;
 Et garde de mes os la cendre ramassée.
 Que tu n'as garde, ingrat! Non, si tu l'auois fait
 Tu penserois auoir incestement forsaict.
 Hé Dieu, que tes Esprits sont laschement timides!
 N'oses-tu imiter les freres Æolides
 Qui avecques leurs Seurs sans craindre nullement
 Oserent pratiquer vn doux recollement!

Mais las! qu'elle fureur me tourmente Et m'affolle?
 Qui me fait sans rougir tenir ceste parolle?
 D'où me vient tout cecy? qui me fait raconter
 Ces impudiques mots dont ie le veux tenter?
 Retires-toy de moy (ô flame trop vilaine)
 Ce n'est, ce n'est ainsi qu'il faut qu'une germaine
 Ayme son propre frere Et s'embraze de luy.
 Que dy-ie, sotte moy! peut estre tel ennuy
 L'afflige dans le cœur: Si cela pouuoit estre,
 Dieux! de quelles douceurs me feriez-vous repaistre?
 Il faut que ie le sçache, & ce que ie n'osois
 Demander parauant (tant craintine i'estois)
 „le le veux demander: l'inconstante fortune
 „Communément se monstre aux hardis opportune.
 Mais pourras-tu parler? pourras-tu confesser,
 Byblis, ce que ton cœur n'ose mesme penser?
 Ouy, Amour t'y contrainct, & si l'honneste crainte
 Ne te permet de faire à Caunus ta complainte,
 N'as-tu pas le pouuoir par vn disert escrit
 De luy conter l'ardeur enclose en ton esprit?

LES MESLANGES

Cet aduis luy pleut fort: Qui fist que tout à l'heure
Elle quite le liet & sans nulle demeure
S'habille & puis alla dedans son cabinet
Où, soigneuse, elle print le papier le plus net
Qu'elle y peut rencontrer, & avant qu'elle trace
Aucun mot, longuement douteuse elle ranasse
Ce qu'elle doit mander & se sied sur vn banc
Où triste elle tira ces propos de son flanc.

Helas! fant-il, hélas! que ie fasse cognoistre
Qu'Amour si salement de moy s'est rendu maistre?
Dieux! que cecy m'est dur: hé! quel estrange fen
Mon fantastique Esprit a dedans moy conceu?

Ces propos acheuez, elle prend en sa dextre
Le petit ganyuet & dedans sa senestre
La plume qu'elle taille, ore la décaurant,
Or luy serrant le bec, ore luy entrouurant.
Tout estant préparé, sa lettre elle commence,
Elle escrit, elle efface, elle notte, elle pense,
Elle approuue ce mot, elle damne celuy,
Elle iette tout là maugreant son ennuy,
Elle ne sçait qu'ell' fait & ce qu'elle veut faire
Luy desplait, ne pouuant à soy-mesme complaire:
Vne audace meslée à la honte, luy fait
Ore le front vermeil, ore palle Et deffait:
Elle escrit tantost Seur Et tantost elle efface
Ce mot, trouuant Bybli auoir plus d'efficace.
En fin apres auoir tracassé longuement,
Elle donne à sa lettre vn tel commencement.

Celle qui ne doit point auoir aucune ioye
Caune, s'il ne te plaist, cette lettre t'enuoye:
Afin de te prier que tu daignes l'aymer.
Hé Dieu, quelle grand' honte elle a de se nommer!
Qu'elle craint que son nom luy apporte dommage!
Lettre, que ne peux-tu accomplir ce message

Sans nommer qui ie suis ! que n'as-tu le pouuoir,
 Sans mon nom, de nommer ce que ie veux auoir ?
 Fusses-tu maintenant, ô Byblis, incognuë !
 Canne, fainfin estoit, ma lettre seroit leuë
 De toy ioyeusement Et prendrois à merci
 Byblis, que ta beauté va consommant ainsi :
 Toutesfois pour mon nom tu ne l'airras de prendre
 De moy compassion, car ta ieunesse tendre
 Est docile à pitié, & ton cœur genereux
 N'est nullement contraire à l'Archer amoureux :
 Et puis long temps y a que ma palle figure
 De mon occulte amour t'a donné maint augure.
 Tu as peu maintesfois iuger par ma couleur,
 Par mes yeux larmoyans, qu'elle estoit la douleur
 Qu'Amour, pour ta beauté, m'entretient dedans l'ame :
 Tu as peu maintesfois cognoistre qu'elle flame
 Me brusloit au dedans, alors que pres de toy
 A souspirs embrasés ie plaignois mon esmoy.
 Quoy ! ces embrassements, ces chaudes accolades,
 Dont ie serrois ton col, ces tremblantes œillades
 Dont ie te regardois, ne t'auroient point donné
 Tesmoignage certain que le trait empenné
 De cent peus Amours qui volent sur ta face,
 Ma gravé dans le cœur le pourtrait de ta grace ?
 Quoy ! ces friands baisers ne t'auroient rendu seur
 Que ie ne t'ayme pas d'une amitié de seur ?
 Je ne le scaurois croire ! aussi n'est-il croyable.
 Donc prends pitié de moy & me sois secourable,
 L'atteste des hauts Dieux le souverain pouuoir,
 Et ta chere beauté, que i'ay fait mon deuoir
 D'euiter cette amour & cette ardente rage
 Qui de mille fureurs tempeste mon courage :
 Mais, hélas, ie n'ay peu ! Et force m'a esté
 D'obeyr à sa loy, non à ma volonté :

LES MESLANGES

Si qu'en despit de moy, il faut que ie confesse
 Qu'Amour de ma raison a prins la forteresse,
 Et que ie vienne à toy pour demander secours.
 Tu peux on allonger ou accourir mes iours.
 Voy lequel tu feras ! Ce n'est ton ennemie,
 Mais bien ta propre seur, ô Caune, qui te prie,
 Et qui veult se lier à toy, d'un nœud plus fort
 Que cel de parenté, si tu en es d'accord.

Laiſſons aux vieilles gens prendre la cognoiſſance
 Et du droict *V* du tort : Aux ieux de nostre enfance
 Venus est conuenable, & encor ne ſçauons
 Pour faire bien, cela que faire nous deuons :
 Et croyons, transportez du vent de la ieuneſſe,
 Que tout nous eſt permis, & nostre petiteſſe
 Oſons accompagner à la grandeur des Dieux,
 Tant la ieuneſſe rend nos ſens audacieux.

Et puis nous ne deuons craindre que nostre pere
 Se monſtre à nos amours rigoureux & ſeuere :
 Nous ne deuons auſſi craindre que nostre honneur
 Par vne telle amour recoyue deſhonneur.
 N'ayons crainte de rien, nous pouuons ſans iniure
 Iouyr de nos amours, Et ſous la couuerture
 De nostre parenté, cacher ſurtiuement
 Nos piaſirs amoureux, Et pouuons librement
 Nous baiſer deuant tous : Nous auons la puissance
 De parler en ſecret ſans que mal on y penſe,
 Et pouuons deuant tous nous accoller tous deux
 Et nous embler l'eſprit de baiſers ſauoureux :
 Bref nous auons pouuoir, ſans crainte de l'inceſte,
 D'eſbatre nos printemps à tout' heure du reſte.
 Donc, ô mon Caune cher, aye pitié de moy
 Qui librement t'eſcris mon amoureux eſmoy ;
 Ce que ie ne ferois, ſi ma flame trop fiere
 Ne me ſollicitoit à te faire priere.

Ayant de tels propos cét escrit acheué,
 Le ferma, & dessus son chiffre y a graué,
 Chiffre que Mulciber, ingenieux manœuvre
 Autres fois luy donna pour vn rare chef d'œuvre:
 Puis elle appelle à soy vn seruiteur discret
 A qui, toute honteuze, elle a dit en secret.
 Tien, porte cette lettre à mon (elle differe
 Long espace de temps à luy prononcer frere.)
 Le Seruant prend la lettre & la porte à Caunus,
 Qui la lisant deuint en son cœur, si confus
 Qu'il fut fort longuement pensif Et sans mot dire:
 Puis tout à coup poussé d'une violente ire,
 Mist la main au poignard, disant, fuis t'en (mechant)
 Fuis, ou ie t'occiray de ce glaiue trenchant.

A ces mots pleins d'effroy, le Varlet prend la fuite,
 Et sembloit que la peur (tant il galoppoit viste)
 Luy eust des ailleronz aux talons attaché.
 En fin estant venu tout pantois & fasché
 Où Byblis l'attendoit, sommairement luy conte
 La rigueur de Caunus, dont elle eut telle honte
 Qu'elle pensa mourir: Son esprit la quitta,
 Vn extase long temps ses deux yeux ennuicta,
 Qui fist qu'elle tomba sans voix & sans ouye,
 Sans pouls & sans respirs en terre esuanouye.
 Son Esprit reuenu sa honte redoubla,
 Qui plus qu'auparauant la raison luy troubla:
 Si que comme Bacchante elle court insensée
 Cà & là par les bois & de fureur poussée
 Importune les Cieux d'espouuentables cris:
 Elle contemne tout, tout luy vient à mespris:
 Elle se tord les doigts & d'une main cruelle
 Se plombe l'estomac & sa double mammelle,
 Ains ses deux beaux tetons, dont la gente rondeur
 Eust amolly, ie croy, le rocher le plus dur.

LES MESLANGES

Son cœur ne fut si tost libre de cetterage,
 Qu'elle alla se cacher en vn profond bocage,
 Où, estant sise au pied d'un vieil chesne glandeux
 Pleura tant son peché qu'en moins d'un iour ou deus
 Elle salambicqua en fontaine tres-belle
 Qui encore aujourd'huy de son beau nom s'appelle.
 Ainsi mourut Byblis, & par sa triste mort
 Mist fin à la douleur qui la gesnoit si fort.



POUR VN ADIEU

A Elle-mesme.

XV.

Puis que vous nous quittez, & que vostre bel œil,
 Qui nous a si long temps rendu Tours agreable,
 (Tant il est attrayant, courtois & amiable)
 Nous laisse pour seruir à Paris de Soleil:
 Il faut que tout comblé de tristesse Et/ de dueil,
 En vous disant adieu, ie fasse le semblable
 Aux Muses, qui tousiours d'un pas inseparable
 Suyuent de vostre Esprit le sçauoir nompareil.
 Adieu donc (ô l'honneur des belles Damoiselles).
 Adieu mon cher souci (ô vous doctes Pucelles)
 Qui tant m'auex donné de louange en ce lieu.
 Que n'ay-ie le moyen de suyure vostre trace!
 Ou, du moins que le Ciel ne me fait cette grace
 De mourir vous disant vn si fascheux adieu?



LES
REGRETS DE RO-
LAND ET DE LA BEL-
le Fleurdelis, sur la mort
de Brandimart, imitez
du xliij. Chant de
l'Arioste.

A Elle-mesme.

JE veux chanter icy de combien fut dolent
Le cœur de Fleurdelis & celui de Roland,
Quand par la pesanteur la tēpeste & l'audace
Du coup inopiné du mescreant Gradasse,
Le vaillant Brandimart cheut au regne des Morts,
Ayant par tant de fois repoussé les efforts
Des ennemis de Christ, que la ieune arrogance
D'Agramant conduisoit pour saccager la France.
CHARLOTTE, en qui le Ciel remire son honneur,
Nature sa beauté, le monde son bon-heur,
Si quelquesfois l'Esprit de vos yeux delectables
Passent le temps à voir des choses lamentables,
Faites tant de faueur à ce prince d'Angiers,
A ce Conte Roland perle des Cheualiers,

LES MESLANGES.

Faites tant de faueur à cette noble *Amante*,
A cette *Fleurdelis* qui son *Amy* lamente
 De lire ce discours qu'en toute humilité
 I'appan à la grandeur de vostre Deité.

Si tost que *Fleurdelis* sceut la mort inhumaine
 De son cher *Brandimart*, vne douleur soudaine,
 Vn poignant crenecœur la conquist tellement
 Qu'en terre elle tomba veufue de sentiment:
 Son Esprit reuenu, furieuse elle attache
 Ses mains à ses cheueux que sans honte elle arrache,
 Se bat de poings serrez le visage & le sein
 D'où sortoit à tous coups vn lamentable essain
 De souspirs sanglottans dont les accens debiles
 Contraignoient à pitié les rochers immobiles,
 Et souleuant au Ciel son regard lentement
 D'un langage my-mort nommoit si tristement
 Le nom de son *Amy*, que les oyseaux celestes
 S'arrestoient pour ouyr les complaints funestes
 Et les propos piteux qu'elle alloit discourant:
 Puis redoublant son dueil, de çà, de là courant
 Affreuse, ècheuelée ainsi qu'une *Menade*
 Qui a trop de son Dieu la poitrine malade,
 Et toute égratignée & pleine de fureur,
 Demandoit vn conteau pour s'en frapper le cœur,
 Cerchant tous les moyens de s'enleuer la vie,
 Tant l'esperon fatal d'une mortelle enuie
 La contraignoit de suyure au galop son amy,
 Qu'elle disoit l'attendre au royaume blesmy.

Helas! ô *Brandimart*, que mon amour peu caulte
 (Disoit-elle) commist vne vilaine faulte
 De te laisser sans moy aller à ce combat!
 De honte & de regret tout le cœur m'en debat;
 Et avec telle erreur il me desplaist de viure.
 Je n'auoy point encor oublié de te suyure!

Helas ! si les Destins & les Cieux ennemis
 De ma felicité, cét heur m'eussent permis
 D'aller avecques toy, ie sçay bien que la vie,
 Ouy, certes ie le sçay, ne t'eust este raue;
 Car i'eusse en le regard fiché si fermement
 Dessus toy, que voyant approcher traitement
 Ce méchant, ce cruel, d'une voix non mignarde
 Hault ie t'eusse crié, Amy, donne toy garde;
 Sinon, i'eusse opposé ma teste, pour escu
 A cét horrible coup dont la Mort t'a vaincu ;
 Et si ie n'eusse peu par cris, ny par ma teste
 Empeschier ton trespas, au moins, i'eusse esté preste
 De mourir avec toy, me trauersant le cœur
 D'un grand coup de poignard & celuy du vainqueur,
 T'ayant baisé premier & fermé tes paupieres
 Et dit dessus ton corps les parolles dernieres :
 Car ie n'eusse voulu mourir sans te baiser,
 Sans te fermer les yeux & ma face arroser
 Du cristal de mes pleurs, & sans prendre vengeance
 De ta cruelle mort par ma propre puissance,
 Et n'eusse pas souffert que le Conte Roland
 Eust emporté sur moy vn heur tant excellent.
 Quel immortal renom ? qu'elle eternelle gloire,
 Me fuss'ay- ie appandue au temple de Memoire
 Si apres tout cela, le Nautonnier Charon
 Ensemble nous eust fait traicter l'Acheron ?
 Las ! mon cher Brandimart, cette douleur extrême,
 Ces pleurs qui vont roullans sur mon visage blesme,
 Ces souspirs, ces regrets, ces plaintes, ces ennuis
 Qui affligent mon cœur & de iours & de nuits,
 Cette cruelle mort, ces iustes doleances,
 Ces dures passions, sont-ce les recompenses
 Que i'esperois vn iour pour t'auoir tant aymé ?
 Helas ! où est ce scriptre & ce regne estimé

LES MESLANGES

Dont orcs tu deuois en majesté royalle
Porter le Dyadème, & d'une foy loyalle
Me prendre pour espouse & me mettre en la main
D'un royaume si beau le sceptre souverain
O cruelle fortune ! ô fiere destinée,
A me faire dommage un peu trop obstinée !
Que vostre cruauté me rompt de beaux desseins !
O Espoir affronteur que tes effects sont vains !

Mais, puis que j'ay perdu ma plus grande richesse,
Mon bien plus precieux, pourquoy prenez vous cesse
Mes larmes, mes soupirs ? sus, sus recommencez,
Et vous, aspres regrets, vos plaintes ne cessez
Que ie n'aye perdu le si peu qui me reste !

Acheuant ces propos une rage funeste
L'empoigna tellement qu'ell' se mist de rechef
A rompre & à tirer les cheveux de son chef,
A se plomber de coups & d'une main cruelle
A deschirer la peau de sa face tant belle,
Comme s'elle eust esté la cause de la mort
De son cher Brandimart & de son triste sort.

Or venons à Roland, pendant qu'elle s'assomme
De coups orbes & lourds & qu'elle se consomme
En larmes & en pleurs, ne pouuant respirer
Tant est gonfle d'ennuis, afin de soupirer.

Roland à celle fin que le corps lamentable
De son amy fust mis en lieu fort honorable,
S'en alla vers le mont qui vomist sans sejour
Une flame qui fait de la nuit un clair iour:
Il a le vent à gré & propre à son voyage,
Et à dextre non loing, luy semble ce riuage
Où il desire aller, parquoy sans sejourner
Au poinct que le iour faut, fait son vaisseau donner
Au vent, qui tout soudain d'une haleine fort douce
Vers le port désiré par les ondes le pousse:

La Lune qui pour lors serainement luy soit,
 Luy monstroit le chemin & droit le conduisoit,
 Si qu'au iour ensuyuant il surgit à la rive
 Qui autour d'Agringente est plaisante & naïsse
 Là, ce fort Paladin ordonna d'un grand soing
 De tout ce qui estoit d'utile & de besoing
 Pour l'obseques du Mort & les pompes funebres.

Après que tout fut prest, & que ja les tenebres
 Du soir apparoiſſoyent, s'en retourna au port
 Où il auoit laissé le corps, que vis & mort
 Il auoit tant aymé, un monde de noblesse
 Des lieux circonuoisins entouroit son altesse
 Curieuse de voir ce lugubre appareil
 Ayant le corps vestu d'un long habit de deuil:
 Le riuage ardoit tout aux feux des luminaires,
 Dont la lueur rendoit les estoiles moins claires,
 Et par tout résomboit de plaintes & de cris.
 Là le pauvre Bardin tout blanc de cheueux gris
 Pleuroit tant qu'on eust dit qu'il auoit grand' enuie
 De pleurer vne Mer pour y noyer sa vie
 Et appellant le Ciel & les Astres cruels,
 Faisoit retentir l'air de cris continuels,
 Se fraploit l'estomach & d'une main felonnie
 S'arrachoit les cheueux & la barbe grisonne.

Au retour attendu du vaillant Roland,
 L'esclandre d'un chacun se fist plus violent,
 Les plaintes, les regrets, les cris se redoublerent
 Qui de piteux accents le riuage comblèrent:
 Quand il fut pres du corps, se tient aucunement
 A le regarder mort, sans poulx, sans mouuement,
 Et palle tout ainsi qu'un lys, à qui la pluye
 Trop forte a desrobé la vigueur & la vie:
 Et après un souſpir tiré du plus profond
 Du Sein où les regrets s'engendrent & se font,

LES MESLANGES

Tenant tousiours les yeux fichez sur son visage
Affreux par le trespas, luy tenoit ce langage.

O mon cher compaignon, qui és mort en ce lieu,
Et qui vis bien-heureux là hault aupres de Dieu,
Entre les Anges saints, iouyssant d'une vie
Qui par chauld ny par froid ne peut estre rauie!
Helas! pardonne moy d'estre tant espleuré!
Car ie ne me plains pas d'estre icy demeuré
Et que ne suis là hault en aussi grand liesse
Que toy, non, tout cela ne cause ma tristesse;
Le suiet de mes pleurs & de mon triste émoi
Est de ne te voir plus & de viure sans toy:
Sans toy tout m'est fascheux & rien ne me peut plaire,
Mesme le beau Soleil qui le iour nous esclaire,
Sans toy m'est importun, & priné de tes yeux,
Ie ne voy rien de beau, ny de delicienx.
Mais si vis nous auions communes nos molestes,
Qu'ores ne partissay-ie en tes ioyes celestes?
Helas! apres ta mort nostre sort n'est pareil,
Tu as toute la ioye & moy j'ay tout le dueil!
Tu as tout le profit & moy tout le dommage!
Ie faulx & suis menteur en tenant ce langage;
La France, l'Italie & l'Alemagne aussi,
Participent au mal de mon aigre soucy.
O combien, ô combien, mon Oncle & tous les Princes
Qui gouuernent, sans luy, les Françoises prouinces,
Combien les Paladins ont à se lamenter,
A soupirer au cœur & à se tourmenter?
Combien, de Iesus Christ l'Eglise tres-certaine,
Qui perd en te perdant son plus grand Capitaine?
O combien par ta mort les malheureux Payens
S'esleueront le cœur & tu'ront de Chrestiens?
O combien, ô combien ta compagne fidelle,
Ta chaste Fleurdelis, ta Dresse tant belle

Sent elle dans le cœur d'espineuses douleurs?
 Jusques icy i'en voy les ruisellantes pleurs,
 I'en oy jusques icy les souspirs & les plaintes,
 Et les cris qu'elle fait ayant les mains estraintes
 En croix contre son sein de larmes ruisellant
 Et de tristes sanglots à tous coups pantellant:
 Je sçay qu'elle m'accuse & possible me porte
 Au fond de l'estomach une hayne tres-forte,
 Cuydant que ce soit moy qui ait causé la mort:
 Mais, ô ma-Fleurdelys, nous reste un reconfort;
 Car il n'est Cheualier, dont le nom soit notoire,
 Qui mort ne voulust estre avecque telle gloire.
 Ces Deces, ce Romain, qui vif & tout armé
 Sans crainte se ietta dans le gouffre allumé
 Qui vomissoit en l'air mille flammeches vives,
 Et ce braue Codrus tant loué des Argiues
 Et des Atheniens, ne se donnerent pas
 Avecque plus de gloire & d'honneur, au trespas.

Ainsi disoit Roland & cependant les freres
 Gris, blancs, noirs & tannerz faisoient maintes prieres,
 Et tout l'autre clergé d'un long ordre suyuant:
 Les torches, qui flamboyent & derriere & deuant,
 Faisoient un clair midy d'une ny-nuict obscure.
 Maint Contes & Barons ont le soing & la cure
 De porter le cercueil pompeusement orné
 D'un veloux cramoisi à fil d'or rayonné,
 Et de perles conuert & d'autre Orfebuerie.
 Là maint riche oreillier superbe en broderie
 Si voyoit, Et dessus le Cheualier estoit
 Qui de mesme couleur un vestement portoit.
 Trois cent pauvres vestus de robes douloureuses,
 Qui portoient en leurs mains des torches lumineuses,
 Marchoient bien loing deuant; cent pages les suyuoient
 Dont les yeux adoulez mille larmes pleuoient:

LES MESLANGES

Ces cent pages estoient sur gros cheualx de guerre,
 Portants des habits noirs pendants iusques en terre.
 Maint Guydon-peinturé de diuerse couleur,
 D'armes & de blasons, tesmoings de sa vaille,
 Et des braues effectz de sa force guerriere,
 Assistoit le cercueil & deuant & derriere.
 Hauberts, mailles, plastrons, enseignes & escus
 De mille cheualiers par sa dextre vaincus,
 A l'entour s'y voyoient cent & cent personnages,
 Ordonnez pour l'obsequé à maints tristes vsages,
 Marchoient, ayant chacun vne robe de dueil,
 Les souspirs en la bouche & les larmes à l'œil.
 Apres venoit Roland tout palle de tristesse,
 Renauld l'accompagnoit qui soupiroit sans cesse:
 Pesle-mesle autour d'eux marchoient maints Cheualiers
 Qui tiroient de leurs cœurs des sanglots à milliers:
 Par tout où va passant ce dolent exercite,
 A pleurer tristement vn chacun il incite:
 Il ne s'en voyoit point de ieunes, ny de vieux,
 Qui de compassion n'eussent la larme aux yeux.
 En fin estans venus iusque dedans le temple,
 On mist le trespassé sous vne arche fort ample
 Que le Conte Roland fist couvrir d'un drap d'or
 Tout semé de Rubys & de Perles encor,
 Ce pendant qu'il soignoit à luy faire construire
 Vn sepulchre enrichy d'Albastre & de Porphyre:
 Et ne partit de là qu'il ne fust achené
 Et des gestes du mort artistement graué.
 Quelque temps en apres, Fleurdelis acconstrée
 D'un vestement de dueil, vint en cette contrée,
 Où si tost qu'elle y fut, fist dresser en maints lieux
 De grands pilliers de l'aspe où les faits glorieux,
 Le nom, & le suiet de la mort regrettable
 De son cher Brandimart & sa vertu notable

Estoient naïvement pourtraits tout à l'entour;
 Et voyant que ses pleurs croissoient de iour en iour,
 Et que pour prier Dieu, sa passion cruelle
 Ne la delaissoit point, arreste en sa ceruelle
 De ne s'en départir que l'effort inhumain
 Du trespas, ne luy eust tiré l'ame du sein.

ANAGRAMME

DE TRES-ILLUSTRE ET TRES-
 SAGE MAGISTRAT, VICTOR
 Gardette, Conseiller du Roy & son
 Lieutenant General au Pays &
 Duché de Touraine.

VICTOR GARDETE
 DROICT ET GRAVE.

Sonnet pour ledit Anagramme.

XVI.

LE proverbe latin est vrayment veritable
 Qui chante que les noms suyuent les actions:
 Le iuste contrepoix de vos perfections
 Nous en donnent icy un exemple notable.
 Vostre graue douceur, vostre esprit equitable
 Et le rond accomply de vos affections,
 S'accordent tellement avec les fonctions
 De vostre noble Estat que c'est chose semblable.
 Aussi le Ciel, amy de l'homme iuste Et droict,
 Veut que mille tesmoings dyent en tout endroit
 Que vous estes, sans pair, en la iustice braue:
 Il veut que vos effects & vos noms retournent,
 Et mille beaux Destins, pour vostre heur ordonner,
 D'accord chantent, qu'en tout vous estes DROICT
 ET GRAVE.

LES MESLANGES

A Madamoifelle la Femme.

XVII.

Vous estes en beauté vne belle Cyprine,
 En chastes volonte^x vne simple Arthemis,
 En bonne conscience vne iuste Themis,
 En grace & en douceur vne ge^ele Eufrosyne:
 Bref vous estes en tout si belle & si diuine,
 Et les Aspects du Ciel & les Destins amis
 Ont en vous tant d'honneurs & tant de vertus mis,
 Qu'ores toute vertu de vous prend origine.
 Ainsi que du Soleil le nocturne flambeau
 Emprunte ce qu'il a de parfait & de beau,
 Ainsi de vos vertus au monde sans pareilles,
 La grace, la beauté, la sagesse & l'honneur,
 Et tout ce qui nous peut apporter du bon-heur,
 Empruntent leur pouuoir, leur force, & leurs merueilles

Audit Sieur Lieutenant General.

XVIII.

IE suis rauy d'un plaisir incroyable,
 En vous voyant au Senat presider
 Hault en vn siege & sur le champ vuidier
 Tant de proces d'une voix equitable.
 Vous voyant tel, ie dis qu'estes semblable
 A ce Minos qui sceut si bien donner
 Le Droit à touz, que pour l'en guerdonner,
 Iuppin le fist banqueter à sa table.
 Ces prochains iours lors que vous haranguiez,
 Et qu'à propos coup sur coup alleguiez
 Des sages Grecs tant de rares merueilles:
 Pour à plaisir vos graces concevoir
 Et vous ouyr: Ie desirois auoir
 Cent yeux veillans, cent coeurs & cent oreilles.

EPIGRAMME.

A Luy-mesme.

VOs enuieux disent que vous dormez
 Quand au Senat les deux yeux vous fermez:
 Mais par ce dire ils monstrent leur bestise,
 Ne sçachant pas que pour s'acquitter micux
 De la Iustice, il faut clorre les yeux:
 Car par les yeux souvent elle est surprise.

LA DEFFAICTE DV GEANT
 CACVS PAR HERCVLE.

A Luy-mesme.

Combien que mille ennuyes me tourmentent le cœur,
 Et que iournellement une triste liqueur
 Roullante de mes yeux, sur ma face ruisselle,
 Pour le mal importun qui au sein se recelle
 De mon pere ja vieil, à qui la faulx du Temps
 A tranché ja pieça les fleurs de son Printemps,
 Le rendant enerué, sans challeur & sans force,
 Pareil à quelqu'Ormeau, qui n'a plus que l'escorce,
 Ou à quelque vieil tronc, qui le long d'un sentier
 Monstre un flanc demi-mort au fer du charpentier:
 Si ne veux-te laisser (ô Soleil de Iustice,
 A qui iamais present ne fist faire d'Eclipse)
 D'Estrener vostre main d'un escrit si parfait
 Qu'il ne sera iamais par Saturne deffait:
 Ains deffiant la Mort, le Silence & l'Enuie,
 Vous fera viure icy d'une eternelle vie.
 Sus, Muse, mon souci, sus, quittons Cupidon,
 Et animons le Luth d'un plus graue fredon.

LES MESLANGES

Chantons, comme Cacus, race Vulcanienne,
A son dam, esprouua la force Herculienne.
Comme ce grand Alcide, animé de valeur,
Estrangla instement cét insigne voleur,
Et d'un chant si divin estrenons-en la dextre
Du Iuge le plus droit qui au monde puisse estre,
De nostre cher GARDETT, en qui les Dieux amis,
Comme en un cabinet, tous leurs tresors ont mis,
Et tout ce qu'ils auoient de iuste & d'equitable,
Pour deffendre la veufue Et punir le contpable.

Sous le mont Auantin, dans un roc cauerneux,
Un Antre se cachoit, dont le front espineux
Estoit tant ombragé de ronces Et d'Orties
Que du luisant Soleil les flammes departies
Cà & là, ne pouuoient y entrer nullement,
Deuant cét Antre obscur, la Terre incessamment
De quelque nouveau meurtre estoit toute abreuée
Et d'esséments humains affreusement panée.
Icy l'os d'une cuisse & là celui d'un bras
Blanchissoient à monceaux dessus le guerret gras:
Tout au haut du sommet de ces hideuses portes,
Des estrangers occis sechoient les testes mortes:
Qui palles & sans yeux & pendantes de rang,
Distilloient leurs cerueaux à long filets de sang.
Là Cacus demouroit, monstre fier Et horrible,
Qui n'auoit de plaisir qu'à se monstrer terrible.
Vne forest de crins luy effusquoit les yeux:
Il auoit plus qu'un Ours, le regard furieux.
Grane estoit son marcher, sa parole farouche,
Et comme d'un fourneau luy sortoit de la bouche
Maintes flammes de feu, qu'à pelotons ondenx
Il vomissoit en l'air d'un touffement hideux.
De ce Monstre cruel & plein de vitupere,
Malciber, Dieu du feu (comme on dit) estoit pere.

Or un iour qu' Hercules s'en retournoit ioyeux

Et superbe d'auoir esté victorieux
 Du triple Geryon, qui suiuant sa furie,
 De meurtres remplissoit la petite Hesperie:
 Il dressa son chemin vers le païs Latin,
 Ayant avecques soy vn opulent butin
 De taureaux & de bœufs: luy desirieux d'apprendre
 Quel estoit le païs, se logea chez Euandre
 Et laissa tous ses bœufs dans vn pré, qui estoit
 Voisin de l'Antre infect où Cacus habitoit,
 Qui voyant pres de luy vne si riche proye,
 Sauteloit dans le cœur de plaisir & de ioye,
 Et cuidant qu'il osoit toute meschanceté,
 Sans crainte de iustice & du fiel de pitie
 Du grand Tirynthien, en vola de la troupe
 Quatre, qu'il contraignoit marcher ayant la croupe
 Deuant & par la queue il les tiroit, afin
 Qu'on ne peust descouurir quel estoit leur chemin.
 De la mesme façon il embla quatre vaches,
 Et le tout enferma dans ses ombreuses caches.
 Hercule ce-pendant, de là voulant partir,
 De ces pastus herbus son troupeau fist sortir:
 Qui fasché commença de remplir cete terre
 De longs mugissements comme ceux d'un Tonnerre:
 Les forests, les rochers, les prez retentissoient
 Sous le bruit grommelant des bœufs qui mugissoient.
 A ce bruit, l'un de ceux que l'Antre abominable
 Recelloit, respondit & dans l'obscure estable
 Ne cessoit de mugir, ce qui frustra l'esper
 De Cacus, car soudain Hercule courut voir
 Où le bruit l'appelloit: Il auoit le visage
 Et le cœur & le fiel, tout enflammé de rage.
 Ainsi tout forcené d'un genereux courroux,
 Il empoigne sa masse effroyable de cloux

LES MESLANGES

Et pesante de nœuds: Aussi tost que ce Monstre
 Vit cét Heros, au lieu de marcher à l'encontre,
 Troublé d'yeux & d'Esprits, il s'ensuit se cacher
 Dans le fond obscurci de son caué rocher,
 Et la peur luy rendoit les plantes tant Isnelles,
 Qu'on eust dit qu'à ses piedz il y eust en des ailles.
 Comme il fut dans son Antre, ainçois dans son Enfer,
 Print un puissant cailloux qu'une chaine de fer
 (Ouvrage de Vulcan) pendoit pres de la porte,
 Et pour en boucher l'huyz tout de son grand l'apporte
 Hercule incontinent de fureur transporté,
 A cét huyz arriva, qu'en vain il a tenté
 D'ouvrir & d'arracher de ses crampons à force.
 Il regarde le lieu d'une lumiere torse,
 Il craquette des dents, il horrible son front
 De gros sillons plissez; puis d'un courage prompt
 Il retente d'ouvrir cette porte puissante,
 Et d'en reculer loing la pierre si pesante.
 Mais, non plus qu'au premier, son effort ne vallut:
 Tellement que tout las & despit, il fallut
 Qu'il donnast à son corps quelque petite treue.
 Vne sueur d'ahan de teste en pied l'abrene.
 Ainsi qu'il reposoit, il vit tout au dessus
 Del' Antre, un grand rocher, dont les sommets bossus
 Hauts s'esleuoient en l'air, où les dires cruelles,
 Les Corbeaux, les hybous Et leurs tristes femelles,
 Se perchoient iour & nuit croïassans & huians:
 Il y court, bien qu'il ait les membres my-suans,
 Et si fort le tira, qu'enleuant sa racine,
 Il enleva le dos de la sombre casine
 De Cacus le geant Et rendit descouuers
 Les cachots intestins de cét Antre pervers:
 Non autrement, que si la terre crenassée,
 Et insques en son cœur par les eaux enforcée

Descouurois à Phœbus, pere unique du iour,
Des Enfers tenebreux le pallissant seiour
Et le fond plus secret des auernaux abyssmes;
Demeure où les damnez sont punis de leurs crimes.

Donc Hercule voyant Cacus apertement,
Il empoigne son arc & le tend roidement,
Puis à grands coups de traits le tourmente & le presse:
Luy iette de gros troncs & des cailloux sans cesse,
Ce Monstre qui se voit sans espoir d'enirer
La fureur de ce prince enfant de Iuppiter,
Fait sortir largement de sa gueule enflammée
Tout à l'entour de luy, une epaisse fumée
Qui tellement remplit de tenebres le creux,
Qu'il ne pouuoit d'en haut estre veu de ce preux.
Telle ruse ne peut amoindrir le courage
De ce braue Thebain, ains l'accrût dauantage;
Car d'un agile sault estant dessus le bord,
Il se lança dedans en l'endroit où plus fort
La fumee & le feu s'entremelloient ensemble.
Là d'un cœur genereux & qui iamais ne tremble,
Il aborde Cacus, qui vomissoit en vain
Des feux de son gosier pour eschaper sa main.
L'Antre de tous costez ardentement bluette
Des touffemens flammeux que de la gueule il iette.
(Horrible chose à voir) Hercule toutesfois
Ne s'estonne du feu, ains estallant les doigts,
Le saisit à la gorge & si fort luy oppresse,
Qu'il fait au feu cruel à l'instant prendre cesse
Estouppant ses conduits. Ce Monstre furieux
Rouille comme un Sanglier, la prunelle des yeux;
Creuant de ne pouuoir respirer son haleine.
Sa gueule estoit de baue & de sang toute pleine,
Le vent qui de son corps s'exhaler ne pouuoit,
Comme un ballon enflé, le ventre luy lenoit.

LES MESLANCES

Le poil luy herissoit de douleur & de rage
Et le sang irrité luy plomboit le visage.
Bref ce Tirynthien en ses doigts estoiffa
Ce monstre Italien & de luy triompha.

Si tost qu'il tomba mort, la cache fut ouuerte
Et aux yeux d'un chacun insqu'au fond descouuerte.
Les bœufs en sont tirez & tout l'autre butin
Qui estoit recellé dans ce creux Auantin:
Mesme de ce larron la grand' charongne morte
En fut mise dehors par la puissance forte
Du bras victorieux. Cela fait, tout soudain
La sâme publia que le vaillant Thebain
Auoit tué Cacus; cette nouvelle ouye
Rendit tout aussi tost l'Itale resiouye.
Chacun y accourut & ne pouuoit saouler
Ses yeux de voir ce corps qui les souloit voler.
L'un admire, estonné, la fierté de sa face,
L'autre admire son poil tout empoudré de crasse,
L'autre admire ses yeux nageans dedans la mort,
L'autre est tout effroyé, de voir un corps si fort
Estre ainsi suffoqué & à peine peut croire
Qu'il soit mort & qu'Hercule en ait eu la victoire.

Iuge plein d'Equité, Clion m'a fait chanter
Cette bresue Chançon, pour vous la presenter
En tout' humilité, afin de vous complaire,
Ne requerant de vous qu' Amitié pour salaire.
Si ie l'ay, ie seray riche d'un grand tresor.
De l'homme vertueux l'Amour surpasse l'Or.

LES MESLANGES

Orbatum visu, longumque per ampla fe-
nestrae

Cernitur irruptæ, quamvis sit forma ro-
tunda.

Absque calore, virum sensus cremat a-
crius igni.

Absque gelu, glaciatur seuæ præcordia
mentis.

Absque ullo tactu, torquet magis intima
cuncti

Corda viri, Veneris quam vinida tela
protervæ.

Illius auxilio totas cognouimus artes.

Spiritus acta probat, disponit, denegat,
auget.

Carius hoc mundo nihil est, nil tetrius
atque.

Quæ restant, mea Musa, tuo dic, quæso,
Poëtæ,

Dum totum rabie diuinâ pectus anhelat
Libatæ Lauri, dumq; os eructat odores.

Nil dicis: clausa sub voce tacebimus ergo:

Et sic hoc aliquid cunctis aperire relinquâ

Augurijs: rãdẽ (Index) ne despice manus.



L'ÉPISTRE D'A-
RIADNE À THESEE,
IMITEE DE CELLE
d'Ovide.

*A TRES-VERTUEUSE DA-
MOISELLE, MADAMOISELLE
la presidente, sa Femme.*

Volontiers les Esprits en ce monde bien nez,
Cherissent ceux qui sont aux Muses adonnez
Et le miel ensucré de nostre Poësie
Leur glisse au fond du cœur plus doux que l'Ambrosie.
Moy sçachant pour le vray que vous portez au Chef
Un esprit dont Pallas renaistroit de rechef,
Tant il est excellent, l'ose, Mademoiselle,
Vous offrir ce Discours, avec autant de zelle
Qu'il en peut estre en moy : Le present est petit,
Mais ordinairement on prend plus d'appetit
De peu que de beaucoup : La table trop pourueue
De mets, saoulle le cœur dès la premiere veue;
Et celle qui n'a rien que trois ou quatre plats,
Rend au cœur & aux yeux les mets plus delicats.
Or s'il vous plait de voir comme fut abusée
La fille de Minos par l'infame Thesee,

LES MESLANGES

Daignez abaisser l'œil sur ce petit discours
Qu'en vostre Nom ie monstre à la lampe des iours.
Certe Pauvrette estant grieffement atteinte
De douleur, commença par tels mots sa Complainte.

I'ay trouué cent fois plus d'Amour & de douleur
Aux animaux plus fiers qu'en toy (faux Ravisseur)
Et ne pouuoit tomber Ariadne malheureuse
En main plus que la tiennne, inique & dangereuse.
La lettre que tu lis vient du bord où sans moy
Tu mis la voile au vent : Où le Sommeil & toy
Me deçutes meschans. O Sommeil decenable!
O toy encore plus infidelle & muable!
C'estoit lors que l'Aurore emperle fraîchement
Du cristal de ses pleurs le verd accoutrement
Des riuës & des prez & que par les bocages
Se plaignent les oyseaux en cent mille langages ;
Que resuante en mon liët, d'un douteux pensément
Si ie dormois, ou non, i'estendis doucement
Mes mains par les linceux pour te toucher, Thesée,
Mais, las, chetive moy, ie fus bien abusée !
Car ie n'y trouuay rien, qui fist que de rechef,
Et de rechef encor i'esprouuay mon mēchef,
Cà & là couleurrant par la couche deserte
Mes bras qui seulement rencontrèrent ma perte.
Adonc vne frayeur exila de mon œil
Le charme paresseux de mon traistre Sommeil:
Mais ie n'en pas si tost la paupiere éueillée
Que ie saute du liët aigrement trauaillée
Du soubçon que i'auois de mon proche malheur:
Ce qui causoit en moy vne telle douleur,
Que sans compassion, d'une extrême rudesse
Ie m'outrageois le sein & m'arrachois la tresse.
Me tourmentant ainsi de coups impetueux,
Iette le regard vers le bord fluctueux

De la Mer qui brilloit d'une lueur tremblante
 Qu'argentoit de ses raiz la Lune blanchissante,
 Pour voir si quelque objet, autre que cël du port,
 Je pourrois decouvrir pour en tirer support.
 Mais rien sinon le port ne s'offrit à ma venë,
 Si que de tout support me voyant depourvenë
 Le cours deçà, delà : Les sablons desliëz
 Tardoient à tous les coups mes puerilles piedz.

Estant à la parfin pant hoise & demi-nuë
 Sur le rampart marin de ce bord parvenuë,
 Je le remply de cris, t'appellant par ton nom,
 Mais nul n'y respondoit, ô Periure, sinon
 Les rochers caavernëux, dont les voütes atteintes
 Des souspirs de ma voix respondoient à mes plaintes.
 Et voire autant de fois que ma voix s'espandoit
 Par l'air, autant de fois ce lieu me respondoit,
 Desireux que ie croy de donner allegeance
 Par ses frequens responds à ma grand' doleance.

Vn Mont estoit là pres dont le sommet pointu
 N'estoit aucunement de fructiers reuestu,
 Au pied duquel pendoit une roche minée
 Des flots dont elle estoit souuent importunée.
 L'en gangne le dessus : Comme mon pied montoit,
 Mon courage excité mes forces augmentoit.
 Je ne fû pas si tost sur ce rocher renduë,
 Que j'allay mesurant du regard l'estenduë
 Du diaphane corps des marinières eaux,
 Sur lesquelles ie vy tes funestes vaisseaux
 Que le Nord empoupoit d'une bruyante haleine,
 Compagnon, que ie croy, de ta suite vilaine
 Si ie ne les y vy ie pensois les y voir,
 Tant toute chose alors me vouloit decevoir.

En ce douteux accëz mon cœur denint en glace,
 Mon Esprit me quitta, Je semblois une masse,

LES MESLANGES

Sans poux, sans sentiment, sans aucune action,
 Comme un corps depraué de sa condition.
 La douleur toutesfois qui me rendoit mi-morte,
 Ne permit que long temps ie fusse en cette sorte,
 Ains réueilla soudain de leur confusion
 Mes Sens élangourez: Qui fut occasion
 Qu'à l'heure à haute voix ie t'appellois, Thesee,
 Disant, que tu m'as bien (ô Méchant) abusée;
 Où fuis-tu maintenant par ces flots dangereux;
 Où fuis-tu dy-le-moy (infidelle Amoureux)
 Pour icy delaisser ta plus fidelle aimée?
 Ta Nef n'emporte point sa charge acoustumée,
 Retourne (Fedifrague) & m'enleue le Corps,
 Aussi bien que l'esprit, de ces dangereux bords.
 Et cela que ma voix ne pouuoit faire entendre,
 Par signes ie tâchois de le faire comprendre,
 Meslant avec mes cris cent mille cruautez,
 Afin que s'ils estoient sans effet emportez
 Des vents qui les pilloient à la fuyante oreille,
 Tu visse à tout le moins ma douleur nompareille.
 Tantost de poings serrez le sein ie me battois,
 Tantost contre le Roc sans pitié me iettois,
 Tantost leuant les bras vers le Ciel porte-estaille,
 Je faisois ventiller la blancheur de mon voile,
 Ces signes toutesfois ne peurent t'esnouuoir;
 O Traître, ô Déloyal, de me venir reuoir.
 Cependant qu'amusee à ces tristes mysteres,
 De mon œil s'égara l'obiet de tes galeres.
 Adonc ie débonday la source de mes pleurs
 Qu'arestoient parauant mes premieres douleurs,
 Qui comme deux Torrents couroyent par mon visage.
 Mais que m'en eust seruy premierement l'usage,
 Puis que i'auois desir de voir dessus la Mer
 Les Nefs que tu faisois à double rang ramer?

Non contente des pleurs qui noyoyent mes œillades,
 Je courois çà & là comme font les Thyades
 Aux festes de Bacchus, quand sa douce liqueur
 Trop excessiue leur maistrise le cœur.
 Les Eures à leur gré se iouoyent de ma tresse,
 Et comme peu à peu s'alentoit ma déresse
 Je regrimpois au haut de ce roc élevé:
 Où là mon corps par trop de misère agraué,
 Se sied sur un cailloux, corps qui estoit si blesmé
 Et transi, qu'il sembloit estre un cailloux luy-mesme.
 Ayant de la façon regardé quelque temps
 La Mer qui emportoit par ses flots inconstans
 Tes fugitiues Nefs, qui de tristes Antennes
 Et de voilles noircis volloient deuers Athenes:
 Je retourne renoir le liét qui nous receut
 Si doucement au soir: mais hélas! qui ne peut
 Pour tes déloyautez vers le matin nous rendre,
 Comme au soir doucement il nous auoit peu prendre,
 Je me couche dessus, ores ie me iettois
 Au déplorable lieu où couché tu estois;
 Ores en cestuy-là que ie pressois à l'heure
 Que tu me laissas seule en cette aspre demeure.
 Et ores au milieu, puis j'allois rechercher
 Cettuy où tu te vins auprès de moy coucher:
 Où gonfle de soupîrs, ie me fis tant d'alarmes,
 Je me contristay tant, ie versay tant de larmes,
 Que le liét tourmenté degouttoit en tous lieux
 Des pleurs qui sans cesser ruiselloient de mes yeux:
 Puis ainsin éplorée, halletante & my-morte,
 Je me plaingnois à luy parlant en ceste sorte.
 Hélas! hier au soir tu nous donnas à deux
 Vn si doux receptacle, ô liét trop malheureux,
 Pourquoi donc au leuer ne sommes-nous ensemble,
 Côme deux beaux amâs qu'un doux Amour assemble?

LES MESLANGES

Perfide, qu'as-tu fait de ta meilleure part?
 O lâche trahison ! O plus lâche départ !
 O déloyal Thesée ! Hé Dieu, que doy-je faire !
 Mais las ! que deviendray-je en ce bord solitaire,
 Qui n'est d'aucun labeur de Taureaux accomplé,
 Cultivé, pour après l'ensemencer de bledz ;
 Que l'horreur de la Mer tout autour environne :
 Et si n'ay toutesfois nulle Nef qui me donne
 Espoir de m'en tirer, non pas un simple Esquif.
 Et quand ainsi seroit, O perfide Fuitif,
 Que j'en eusse, où iroy-je : Et en quelle contrée
 Pourrois-je assurément, sans t'auoir, faire entrée ?
 Ah, que feray-je donc Seulette désormais ?
 Mon cruel Geniteur ne permettra iamais
 Que ie retourne en Crete, & le venteux Aeole
 Que d'une heureuse Nef, & d'une haleine molle
 Je sillonne la Mer ; Helas ! c'est fait de moy.
 C'en est fait & faudra qu'en eternal émoi
 Je languisse en ce lieu solitaire & bannie,
 N'ayant avecques moy pour toute compagnie
 Que mes tristes ennuis & la peur du danger
 Que quelque grand Lion ne me vienne manger.
 O Crete mon sejour, la plus belle des Isles
 Qui superbe t'estends en cent fameuses villes,
 Qui fûs de Iupiter le berceau destiné,
 Où il fut apporté tout aussi tost que né,
 Je ne te verray plus, & faut que ie te dye
 Un eternal adieu en cette Isle de Die.
 Adieu donc (ô mon Pere, & toy mon cher Pays,
 Qui par ma folle amour auez esté trahys,)
 Adieu pour tout iamais, Que maudite soit l'heure,
 (Thesée) que tu vins voir la secrette demeure
 Du retors Labyrinthe, & maudit soit le fil
 Que ie te presentay & qui tant fut útil.

Pour t'en déuelopper : Mais plus maudit encore
 Le tourteau qui te fit vainqueur du Minotaure,
 Tourteau qu'en te baillant, par les Dieux tu iurois,
 Et par tout ces perils, que tant que tu viurois
 Et moy pareillement, autre amour que la mienne
 Ne te seigneuriroit, & serois tousiours tienne.
 Nous viuons, toutesfois tienne ie ne suis pas !
 (Si vit vne qui sert à tous coups de repas
 A cent mille tourments, & que la Perfidie
 D'un homme desloyal a vine enseuelie)
 Ah ! Mèchant, ie voudrois que tu te fusse absous
 Enuers moy de ta foy par tels perilleux coups
 Que tu abbatas mort le mi-taureau mon frere,
 Ouurage trop peruers de la belle Cythere.

Mais ores que me sert de parler des malheurs
 Qui m'ont par le passé causé tant de douleurs.
 Que plustost ne parlay-je, ô pauvre Delaissée,
 De ceux qui maintenant affligent ma pensée,
 Et qui chèque moment effarouchent mes sens
 Des Larues pleins d'effroy de la Mort que j'attends ;
 Mort qui me seroit moins difficile de prendre
 Qu'elle n'est, me faisant si longuement attendre.
 O moy trop malheureuse, il me semble à tous coups
 Que i'apperçoy venir deçà, delà des Loups,
 Qui pour m'engloutir viue en leur panse affamée
 Ouurent leur grande gueule à double rang armée
 D'espouuentables dents, & que de tous costez
 Ie voy marcher vers moy les fieres cruautex
 Des Tigres & Lions qui s'entresont la guerre.
 Las ! qui n'est assésuré que ceste vague terre
 Nourrit tels animaux ? Et que le plus souuent
 L'Ocean tourmenté des bourasques du vent
 Lette avecque l'horreur de ces rousantes ondes,
 Sur ce sablon d'scri ses Phoaques vagabondes.

LES MESLANGES

Quoy ! si quelqu'homme icy venoit pour m'outrager
 Qui luy empescheroit furieux de plonger,
 Entre le blanc sentier de ma douce mammelle,
 Son homicide brand iusques à la pommelle?
 Que ie me plains de peu me plaignant de la Mort !
 La Mort, veu ma douleur, ne me peut faire tort.
 Cela que plus ie crains est de tomber, Chetive,
 T's mains de quelques vns qui me meinent Captiue
 A mon Pere Minas homme veuf de merci,
 Seulement y pensant mon cœur devient transi,
 Je ne sçay que ie suis: Car pour ma forfaiture
 Il me seroit souffrir tout genre de torture,
 De supplices, de morts, Et non pas sans raison,
 Car i ay pour tout iamais diffamé leur maison,
 Donné à leur haineux leurs moyens & encore
 Violant le thresor qui toute fille honore,
 Je l'ay rendu Seigneur de ma virginité:
 Ah ! quel dueil peut punir telle impudicité?
 Racontant ces propos tous enflammez de honte
 D'un pied prompt Et léger derechef ie remonte
 Sur le roc que i'auois auparauant laissé,
 Où en cette façon vers le Ciel m'adressay.

Ciel, qui voys mes douleurs, Deité, qui me reste
 D'inuoker au secours de ma peine funeste,
 Aye pitié de moy ! Je crains l'ire des Dieux,
 Et ne prenant effet à mon fait odieux,
 Sauue moy de la dent des carnaſieres bestes,
 Qui fieres vont cherchant en cette Isle leurs questes:
 Ores i'entends le cry des Lyons reueſtus
 De long poil sur le col, ore des Ours pattus.
 Pleuſt aux Dieux que tu ſuffe, ô mon frere Androgée,
 Vian, ou que ta mort n'eust point eſté vengée!
 Si les Atheniens n'eussent eſté contrainctz
 D'expier enuers nous les meurtres inhumains

Qu'ils commirent vers toy, quand d'une forte adresse
 Tu vainquois en luitant leur trop foible ieunesse,
 Ce traistre à nostre bord ne fust iamais venu :
 Par ainsi mon forfait ne fust point aduenu.
 O iour trop malheureux que ta pesante masse
 Meurtrit le Monstre issu de nostre infame race !
 Et te baillay le fil qui te tira d'hors
 Du subtil Labyrinthe au bâtiment retors !

Je ne m'estonne pas si tu as eu victoire
 De ce fier Animal principe de ta gloire.
 Ses cornes n'auoient garde, Infidelle, d'entrer
 Dans ton dur estomach, ny de le penetrer,
 Tu l'auois parauant que de partir d'Athenes,
 Assurément muré de roches inhumaines
 Et ceint à l'environ d'un fort diamantin :
 Car s'ainsi n'eust esté, ton cœur bien que hautain
 N'eust seulement osé penser à l'entreprise
 Qu'avecques mon support à la fin tu as mise.
 Et sçay que de mes maux le moindre souuenir
 Te feroit repentant deuers moy reuenir.

O Sommeil, trop cruel à l'heure de sa suite ;
 Dy ! pourquoy ton rambeau, qui toute chose ennuite,
 Assoupissoit mes Sens ? Pieust aux Dieux (ô Sommeil)
 Qu'alors pour tout iamais tu m'eusse fermé l'œil.

Vous aussi, Vents cruels, que vostre forte haleine
 Fut prompte d'enleuer sa nef de cette arcine
 Pour me laisser seulette en ce desert icy,
 Pleine d'étonnements, de pleurs, Et de soucy.

Et toy, dextre par trop de cruautéz auide,
 De mon frere & de moy tout d'un coup homicide,
 De mon frere par force, Et de pauvrete moy,
 Par le serment rompu de ta promesse foy :
 Vous n'aurez pas beaucoup de gloire, ce me semble,
 Des Dieux ny des humains, d'auoir vous trois ensemble

LES MESLANGES

Conspiré contre moy, ains ie croy qu'au rebours
De vous trois on fera des infames discours,
Et certes à bon droit: N'est-ce grande infamie
Que d'auoir affronté vne fille endormie,
Et de l'auoir laissée à la merci des loups?

Helas, ma Mere, hélas! que j'implore à tous coups,
Ne vous verray-je plus? Las! faut-il que ie meure
Si loin de vos doux yeux & de vostre demeure!
L'esperois que vos doigts me fermeroient les yeux
Au iour que ie cherrou au palus Stigieux.
Donc mon chetif esprit libre de sa closture
Vollera sans adieu par tout à l'auanture!
Donc aucun ne m'oindra le corps apres ma mort;
Ains seruira d'appas estendu sur ce bord
Aux oiseaux mariniers! Certes ie ne suis digne,
Pour mon peché, d'auoir un tombeau plus insigne.
Sans moy tu iras donc au bord Cecropien,
O Malheureux? Et là du peuple Athenien,
Sans moy, tu receuras la louange & la gloire
(Où ie dois auoir part) de ta cante victoire:
Et sans moy tu diras comme tu abbatis
Le Monstre homme-taureau, & comme sont sortis
Tes pieds du Labyrinthe. Conte aussi, ie te prie,
Comme tu m'as laissée icy par tromperie,
Ie ne doibs estre obmise en tes tiltres d'Honneur.

Égée ainsi qu'on dit, n'est point ton Geniteur,
Cruel, & si iamais Æthre ne fut ta Mere:
Les Vagues, les Rochers, ou quelque horrible Fere,
Dedès eux t'ont conçu. Pleust aux Dieux, Fausse-foy,
Que du haut de ta Nef tu visses mon émoi:
S'ainsin estoit, ie croy que ma palle figure
Esmouueroit le roc de ta poitrine dure.
Si ores tu ne peux regarder mon tourment
De tes yeux, voy-le au moins de ton entendement,

Et voy comme ie suis contre ce Roc pressée,
Roc tousiours agitté d'une Mer courroucée,
Voy mes cheueux espars Et pendans, comme ceux
De quelqu'un qui est pres du trespas angoisseux,
Voy comme mes habits agrauez de mes larmes
Degouttent sur mes piez: Voy les fieres alarmes
Que i'endure en mon corps qui tremble, tout ainsy
Que les espics battus d'un Aquilon transi.
Mesme en te composant cette lettre dolente,
La plume à tous les coups de ma dextre tremblante
Tomboit à mes talons par le grand secouement
Que sans cesse elle auoit de mon fort tremblement.

Non non, ne pense pas que ce soit ton merite
Qui me fait te prier & qui ores m'excite
De t'écire cecy: La fuite que tu fais
Diffame le plus beau de tes genereux saits,
Fuite qui seulement sera la recompense
Du support qu'ay donné à ta ieune vaillance:
Que dy-je folle moy! ce n'est pas ce support
Qui cause que tu sois le suiet de ma mort.

Mais quoy! ces tendres mains trop pesantes rendues
Pour estre si long temps vers ta Nef estendues:
Ces cheueux negligez que tu vois parmi l'air
Seruir aux vents d'ébats, & confus baueller
A l'entour de mon chef, n'auront-ils la puissance
De trouuer enuers toy un peu de bien-veillance?
Las par ces tristes pleurs que ie verse pour toy,
Ie te pri' pren pitié de mon lugubre émoi!
Et d'un contraire vent ramene à ce riuage
Ta Nef, pour me monstrier ton désiré visage:
Si premier que tu sois à ce bord arriué
Mon corps par la douleur de son ame est priué,
Tu me feras ce bien de mettre en ta Nasselle,
Pour la faire inhumer, ma déponille charnelle.

LES MESLANGES

*Ainsi se lamentoit sur le bord Naxean
La fille de Minos, regardant l'Océan
Du costé que flottoit d'une suite rusée
La Nef qui emportoit son perfide Thésée.*

CALLAISIO ROGERIO, DO-
CTISS. mo ET ÆQUISS. mo IV.

DICI NOSTRAM DOMVM

ingredienti.

Epigramma.

NON sit Erythræis quamuis decorata lapillis
Hæc domus, & Tyrio murice conspicua.
Quamuis Phidiacis non sit variata figuris;
Doctâ nec monstret marmora viua manu:
Attamen ingredere (ô nostri pia gloria iuris)
Sæpe placent magnis paruula tecta Deis.
Principis Euandri sedes inuisit egenas
Amphithryoniades, auxiliumque dedit.
Antra iuuant Musas: tremulâ castissima fronde
Gaudet per campos lassâ Diana suos.
Ille Panomphæus quondam fuit hospes Hyeri
Pauperis, & nostræ Phœbus Apollo domus;
Ergo si Superi, multique habitâre Potentes
Cellas, (ô Iudex) quæso subire meam.
Deficiet nullis, hoc te faciente, lapillis:
Nam quid te toto carius orbe? nihil.

A MONSIEVR SOV-
CHAY PROCVREVR
du Roy à Tours, l'inuitant
à le venir voir durant
sa maladie.

XIX.

A My Souchay, que la plus belle Muse
Plongea neuf fois dès le tendre berceau
Dans le Cristal de ce docte ruisseau
Fils du Chenal dont accoucha Meduse:
Si le Palais un peu trop ne s'amuse,
Vien t'en me voir Et ensuy du Ruisseau,
Brethe, Baret, Poictevin, Chalcueau,
Et non plus qu'eux tes yeux ne me refuse:
Certes, Souchay, leur visitation
Me donne plus de consolation
Que les vnguens dont on flatte ma playe:
La tienne peut tout ainsi que la leur,
Aneantir l'effort de ma douleur:
„D'un bon Amy l'œil grandement esgaye.

L'OEILLET A MADAMOISELLE
DES BAS CHASTELLERS.

M On Luth n'est assez haut monté
Et n'a pas assez de bonté,
O bel œillet, pour sonner comme
Le sang du plus valeureux homme
Après Achille, qui suivit
Celuy qui Heleine ravit,
Te consent au bord de Sigée,

LES MESLANGES

Lors que Troye estoit assiégée:
 Pour sonner un suiet si hault
 La Lyre de Pindare il faut,
 Ou celle qui faisoit en Thrace
 Aux rochers ensuyure sa trace,
 Et au doux bruit de ses fredons
 Sauteler les bois & les monts;
 Comme le Pastoureau champestre
 Menant aux prez ses brebis paistre,
 Fait au son de son flageolet
 Sauter le follastre aiguellet.
 Et si peut encore moins dire
 Comme l'haleine de Zephyre
 (Vrayment trop ialoux & selon)
 Fist choir le pallet d'Apollon
 Si grand coup sur ta cheueleure
 Que tu trespasas tout à l'heure,
 Dont ce Dieu en eut plus d'ennuy
 Que si ce coup fut cheut sur luy;
 Et voire en eut tant de mesaise,
 Qu'il te fist en Peloponese.
 Et encore en maint autre lieu,
 Un venerable & puissant Dieu.
 Donc il me suffira de dire
 Sur le foible son de ma lyre
 Comme tu es, ô bel œillet,
 Oeillet odorant & douillet,
 L'honneur de toutes les fleurettes,
 Des Roses & des Pasquerettes:
 Et que ne sont rien les Soucis,
 Les Panots par endroiets noircis,
 Les Violettes, les Pensées,
 Le Lhierre aux fueilles licées,
 Les Coquerets & les Baccins,

Aux prix des Oeillets Aiacins.
 Ta feuille est de blanc marquée
 Et par le bord deschiquetée
 Si proprement, que l'on diroit
 En la voyant que ce seroit
 Vne dentelle que nature
 Y auroit mis pour ta parure,
 Ou bien plustost pour enseigner
 Aux filles à ne desdaigner
 De mettre à leur fraiz gentille
 Vne dentelle bien subtile,
 Pour leurs donner plus d'ornement,
 De grace & d'enrichissement.
 Ton odeur est si sauoureuse,
 Que l'ame la plus languoureuse
 Peut en te sentant soulagier
 Le mal qui la peut affliger.
 Pour ceste raison ceux dont l'ame
 Bruste en la rigoureuse flame
 D'un Cupidon trop inhumain
 T'ont volontiers dedans la main,
 Ou sur l'oreille, ou en la bouche,
 Pour allenter l'ardeur farouche
 Qui leur martyrise le cœur,
 Pour les vertus de ton odeur.
 Que diray-ie de ces languettes
 Qui paroissent vn peu longuettes
 Dans le milieu de ton pourpris?
 On dit qu'en elles sont escries
 Les noms de ceux qui t'ont fait naistre.
 A leurs formes on peut cognoistre
 Les Lettres premieres du nom
 Du preux enfant de Telamon:
 L'une si bien prend la figure

LES MESLANGES

D'un A, & l'autre la droicteure,
 D'un I, qu'un habile escriuain
 Pourroit se traualier en vain
 D'en faire mieux, voire un Dieu mesme.
 Ta couleur en rougeur extresme,
 Semble si belle à un chacun,
 Qu'en esté on ne voit aucun
 Qui dans sa dextre ne te porte,
 Tant ton vermillon reconforte,
 Les esprits tout-voyans de l'œil
 Qui te contemple si vermeil.
 Iamais les plus belles pucelles,
 Ny les plus belles Damoiselles
 Ne sortent, qu'un fleuron d'œillets
 N'embellisse leur sein douillet
 Et leur perruque bien tressée
 Et bien poupinement dressée
 En la forme d'un demi-rond
 Sur la voulture de leur front.
 Que diray plus ? L'air de ton basme
 Trompe si doucement mon ame,
 O bel œillet, qu'il m'est aduis
 Que ie suis en un Paradis.
 Or va, belle fleur d'escarlate,
 Baïser la dextre delicate
 De la Damoiselle d'honneur
 A laquelle ie suis donneur
 De cette nombreuse esriture,
 Où au vis on voit ta peinture.
 Nulle mienx ne merite auoir
 Ce present, qu'elle, & de le voir.
 Car de sa bouchette petite
 Le vermillon, si bien imite
 Ta couleur, rouge, qu'on diroit

En la voyant, que ce seroit
 Deux Oeillets mis par artifice
 Pour faire en cês endroit l'office
 De portiers aux propos mignards
 Qui sortent faconds & gaillards
 D'entre ces innelles gencives,
 Où deux rangs de perles naïfucs
 Fort bien assises, au dedans
 Apparoissent au lieu de dents.
 Va donc & accoste les roses
 Si gracieusement écloses
 Dans le milieu mignardelet
 De son beau visage douillet,
 Ainçois de sa pouppine iouë
 Où tousiours Cupidon se iouë
 Et là malgré l'orgueil du temps
 Vinez d'un eternel Printemps.

A Madamoiselle de Lauriere.

XX.

ON me l'auoit bien dit, que les perfections
 De vostre entendement n'estoiët que des miracles,
 Que vos propos mieulx n'estoient que des oracles,
 Que vos beautez n'estoient que des affections.
 On me l'auoit bien dit, que vos conditions
 N'estoient aucunement voilez d'humains obstacles,
 Qu'en vous seule on voyoit tous les plus beaux spe-
 Dont Amour peut forcer nos constellations. (Etacles
 On me l'auoit bien dit, que nulle ame celieste
 Ne viuoit icy bas si belle & si modeste
 Que celle qui vous fait du Ciel mesme honorer.
 Qres que ie le sçay, que i'en ay preuue entiere,
 Je ne m'estonne plus si comme la lumiere
 Des Esprits plus parfaits, on vous vient adorer.



A
MONSIEVR BOV-
TAVLT SECRETAIRE
de Monsieur de
Souuray.

XXI.

Boutault, quand vn Orfebvre excellent en son art
Vent redre son chefd'œuvre à chacun magnifique,
Il le fait de fin or, & puis il y applique
Mille beaux Diamants d'un ouvrage mignard.
Ainsi moy parauant qu'exposer au regard
De nos doctes François mon œuvre poétique,
Je le veux enrichir d'une rare fabrique,
Et des plus beaux ioyaux que le Ciel nous depart.
Mais quoy! nous depart-il de plus belle richesse,
Que les nobles vertus de ta meure ieunesse?
Vertus qui de nos iours bien-heurent le flambeau?
Il faut donc pour le rendre admirable à la France,
Que tes belles Vertus luy seruent d'excellence
Et emprunte de toy son ornement plus beau.



A

TRES-BELLE ET VER-
TUEUSE DAMOISELLE,
MADAMOISELLE CHAR-
lotte Chalopin.

XXII.

Puis qu'il ne sçauroit estre icy bas rien de beau,
D'honneste & de parfait, s'il n'emprunte sa grace
De vos ieunes beautex, dont la moindre surpasse
Celle-là qui fist cheoir Ilion au tombeau:

Puis que le Soleil mesme embellist son flambeau
Des rayons de vos yeux: Puis que de vostre face,
Qui toute autre en douceur & en attraits efface,
Venus préd tous les iours quelque ornemēt nouveau:
Bref puis qu'il ne peut estre en la terre arrondie,
Rien de beau si de vous sa grace il ne mendie,
Et que mesmes les Dieux s'embellissent de vous!
Je veux de vos beautex emprunter l'excellence
De mes carmes, afin que courants par la France
Ils soient beaux à chacun ainsi qu'estes à tous.

A MONSIEVR DV PUYRAT
GENTIL-HOMME LYONNOIS

Ode.

D^V Puyrat, honneur de la trouppes
Qui dessus la iumelle crouppe

LES MESLANGES

De Parnasse, boit le cristal
Fils de l'ongle de ce Cheual
Qui porte dessus ses aisselles
Comme un oyseau, de grandes ailles:
Te te pry' fais moy tant de bien
D'aller sur le mont Thessien
Aduertir Phœbus & encore
Le dieu gardien d'Epidaure
Du mal qui tasche nuict & iour
De m'oster de ce beau seiour,
Et du rasoir de sa furie
De trancher le fil de ma vie:
Afin qu'il vicnne promptement
Me soulager en ce tourment,
Et medeciner cette playe
Qui trop cruellement essaye
D'augmenter le nombre des morts
De mon foible & debile corps.
Ce leur seroit vne grand' honte
S'ils faisoient si petit de conte
De moy qui ay dés le berceau
Aymé le Thessale arbrisseau,
Et tasché d'une cure honnestes
De m'en empanacher la teste.
Va donc, mon docte du Puyrat;
Ainsi ne te soit point ingrat
Le Ciel de tout heur, & la Muse
Jamais de rien ne te refuse.



ANAGRAMME.

DV NOM DE MADAME
MARIE DRVLION.

Assauoir
MARIE DRVLION.

LOIER D'VN MARI.

XXIII.

Bien que vostre maison ait de riches moyens,
Et que la main de Dieu luy soit si liberale
Que presque dedans Tours elle n'a son egale
En haulte parenté, en honneur & en biens:
Sine vous faut-il point desserrer les liens
De la bourse qui tient la richesse loyale
Par vostre pere acquise, afin qu'il la étalle
Pour vous ioindre à quelqu'un de nœuds Hymeniës.
Vos vertus, vos honneurs, vos beautex, vostre grace,
Et le lustre rosin de vostre ieune face,
Et vostre bel Esprit du Ciel tant fauory,
Sans l'aide des moyens que vostre pere amasse,
Satisferont assez au LOIER D'VN MARI:
L'homme, plus que l'argent, telles vertus pourchasse.

LES MESLANGES

A Madame Anne Sorcl.

XXIII.

A Mour n'est plus enfant ny de masle nature;
Ny n'est plus auuglé d'un importun bandeau;
Ny ne tient plus és mains ne flèche ne flambeau;
Et comme au parauant ne court à l'aduenture.
Son corps tendre Et douillet n'est plus sans couuerture,
Ores il est vestu d'un habillement beau;
Rondelet est son sein où un tetin iumeau
Esleue ioliment sa parfaicte figure.
Le poil blond & cresspé de son chef est changé,
Il est brun maintenant & bien mieux arrangé:
Bref Amour n'est plus masle il est maintenât femme.
Il a changé de tout hors-mis de naturel,
Et se fait appeller de tous, ANNE SOREL:
Qui le vouldra donc voir viene voir ceste Dame.

A Elle-mesme.

XXV.

Pour aller à Paris voir vostre beauté rare
Et vostre œil, dont l'attraiect si doucement riant
Est du iour de mes iours le gemmeux Orient,
J'ay cent fois desiré les aillerons d'Icare.
Mon Dieu, qu'en m'approchant des rairz d'un si beau
J'eusse receu d'honneur si un tresbuchement (Phare)
M'eust basti dans la Seine un moite monument
Et nommé de mon nom son onde qui s'esgare!
Pour m'acquerrir tel los j'auois assez de cœur;
Mais l'arrest du destin qui de tout est vainqueur,
M'enpeschoit le bon-heur d'une telle vollée.
Toutes-fois, s'il vous plaist, ie ne delairray pas
De receuoir icy un aussi beau trespas,
Me donnant vostre sein pour m'estre un Mausolée.

Aux



AUX

SIEVRS DV PONT
ET VILLETRAIN.

Iymeau phare d'honneur, du Pont, & Villetrain,
 Qui courtois cheriffex ceux qui suyuent le train
 Des Vierges d'Helicon, Si vos charges royales
 Donnent quelque repos à vos ames loyales,
 Vneillez lire ces vers que ie vous donne, afin
 Que vos noms, ny le mien, ne prennent iamaïs fin,
 Et qu'eternellement nos belles renommées
 Vellent de l'Occident aux terres Idumées.
 Phæbus qui m'ombrageoit le chef de lauriers verds
 Lors que ie commençois à descrire ces Vers,
 Me dist, Guy mon soucy, ie veux que tu ne donnes
 A autres dedans Tours, ce discours où tu sonnes
 L'amour que ie portay à Daphne au large front,
 Qu'à mon cher Villetrain & qu'à mon cher du Pont.
 Tu sçais qu'ils ayment ceux qui courtisent les Muses
 Et qui ont au cerueau leurs sciences infuses:
 Tu sçais qu'ils sent estat d'honneur & de vertu
 Et que tousiours le vice est par eux combattu.
 Or fais ma volonté & par Stix ie te iure,
 Que la Mort à ces Vers ne pourra faire iniure.
 Ainsi me dist Phæbus, puis prompt comme un esclair
 M'influant son sçauoir, s'esuanouit en l'air.
 Donc suyuant le vouloir de ce Dieu qui domine

R

LES MESLANGES

Tout ainsi qu'il luy plaist ma profette poitrine,
 Je vous offre ces vers, si ie vous fais ennuy
 De vous les presenter, prenez vous en à luy.
 Ce beau Latonien, tout superbe de gloire
 D'auoir pour coup d'essay remporté la victoire
 De Python le serpent, voyant le Dieu Cypris
 Qui dextrement lunoit son bel arc yuoirin,
 Luy dist arrogamment : ô garson impudique,
 Que te sert de porter vn arc si magnifique?
 C'est à moy, c'est à moy d'auoir le dos orné
 D'un arc si precieux & si bien encorné!
 A moy, dy-ie, qui peux de mes fleches legeres
 Blesser mortellement les bestes bocageres,
 Et atterrer l'orgueil de tous mes ennemis:
 A moy, dis-ie qui ay à mort n'agueres mis
 D'innombrables traits ce serpent effroyable
 Python, qui en grandeur estoit tant admirable,
 Que dessous la largeur de son ventre rampant
 Il pressoit, veneneux, de terre maint arpent.
 Tu te dois contenter d'affoller & d'espandre
 Ne sçay quels Amoureux & non pas entreprendre
 Sur l'honneur qu'on me doit. A ces propos tenus
 Par le fier Apollon, le cher fils de Venus
 Souriant respondit en cette douce sorte,
 Phæbus, que le bel arc que sur le dos tu porte,
 Blesse ce qu'il voudra, ie n'en suis courroucé,
 Car ie sçay que du mien tu peux estre blessé:
 Ainsi surpassera ma gloire tes conquestes,
 Je blesseray les Dieux & toy les fieres bestes.
 Acheuant ces propos, ses ailles esbranla
 Et sur Parnasse ombreux diligemment volla
 Où il tire deux traits de sa trousse gentille
 De differends effects: l'un rend le cœur facile
 Aux plaisirs amoureux, l'autre tout au rebours,

Le rend fier, desdaigneux & contraire aux amours.
 Celuy qui cause en nous l'ardeur de Cytherée
 A le fer tout doré & la verge dorée;
 Et l'autre qui nous fait hayr ce feu plaisant,
 Est mouffe par le bout & de plomb tout pesant;
 Cetuy fut par Amour fiché dans la poitrine
 De Daphné, & celuy là qui a la pointe orine
 En celle de Phœbus: ce qui fist que soudain
 Il ayma & que Daphné eut Amour en desdain,
 Ne prenant de plaisir qu'au mestier de la chasse,
 Qu'à su jurer par les bois les Cheureulx à la trace
 Qu'à faire retentir les parlantes forests,
 De limiers abboyans & qu'à tendre des rets.
 Nulle mieux de son temps ne faisoit les enceintes:
 Elle scauoit d'un cerf les ruses & les feintes,
 Et comme une Artemis, des forests ne bougeoit;
 Aussi, tout ainsi qu'elle, incontinent iugeoit
 Des Cerfs aux cors aux pas & à l'ambrunisseur,
 Aux dagues, aux broquards & à la couronneuse;
 Chassant elle portoit sans ordre ses cheueux:
 Sa beauté luy causoit mille & mille amoureux,
 Qui pleins d'affection la demandoient à femme:
 Mais elle qui n'auoit rien moins dedans son ame
 Que les plaisirs d'Hymen & les esbats si doux
 Qu'une femme pratique avecques son espoux,
 Ne faisoit conte d'eux & ne prenoit liesse,
 Qu'à su jurer par les bois la chaste Chareffe.
 Son pere mesmement luy dist souuentefois,
 Ma fille, mon souci, des long temps tu me dois
 Vn gendre & des enfans dont la belle ieunesse
 Reuerdisse mes ans accablez de vieillesse.
 Je te veux marier. Elle oyant ces propos,
 Vne occulte douleur luy glissa dans les os,
 Et comme si c'estoit une chose meschante

LES MESLANGES

Que de se marier, vne honte apparente
 Luy rehaussa le teinct de plus vne couleur,
 Puis en dissimulant son auengle douleur
 Se iette au col vieillard de son pere & le baise
 Le priant en ces mots; mon Pere, qu'il vous plaise
 Que ie viue tousiours en ma virginité:
 Diane qu'on adore en triple Deité,
 Telle faueur obtint du dieu lance-tempeste.
 „Iamais ne faut nier vne iuste requeste.

Son pere amadoüé des baisers tant douillet
 Qu'elle luy departoit de sa bouche d'œillets,
 Ce don luy accorda luy tenant ce langage:
 Ma fille, la beauté de ton ieune visage
 Repugne à ton vouloir et à tes chastes vœux,
 Mais puis qu'ainsi te plaist, mignonne, ie le veux.
 Phœbus en cependant brusle pour l'amour d'elle
 Et desire en auoir iouyssance charnelle;
 Il espere qu'enfin son desir aura lieu,
 Tant ce pauvre amoureux & deplorable Dieu
 Est faulxement decen de ses oracles mesmes.
 Ainsi qu'on void brusler aux champs les pailles blesmes
 Et comme les halliers se consomment au feu
 Qu'un passant y a fait esprendre peu à peu,
 Ainsi ce Dieu brusloit en l'amoureuse flame
 Nourrissant vainement cêt espoir en son ame.
 Tantost de sa Deesse il contemple les crins
 Sans ordre baroller à longs & petits brins
 Sur l'aire de son dos, tantost de son ceillade
 Les gracieux regards qui comme vne Pleiade
 Tressailloient de clarté, tantost l'escarlatin
 De sa bouchette pleine & de musc & de Thyn:
 Il louange tantost ses deux mains delicates
 Et tantost ses dix doigts que dix riches Agathes
 Decorent par le bout & tantost ses bras nuds

Plus douillet de toucher que ceux-là de Venus:
 Mais plus que tout cela secrettement il prise
 Les autres parts du corps cachez sous la chemise.
 Daphne versant les yeux sur ce Dieu, connût bien
 Qu'il estoit d'elle épris, pource sans dire rien
 Fuit de là comme vent, luy de roide secousse
 La suyt, en luy disant ceste parolle douce.

Nymphes, ie te supplie arreste un peu ton cours,
 Arreste toy, mon Tout, mon Desir, mes Amours.
 O Nymphes arreste-toy ! celuy qui te pourchasse
 Ne t'est point ennemy ! Donc, ô Nymphes, de grace
 Arreste, arreste-toy ; Ainsi l'aiglelet fuit
 La deuorante dent du loup qui le poursuit.
 Ainsi par les forests le Cheureul au pied vifste
 Du Lion affamé les cruautex euite.
 Ainsi les Colombeaux d'un timide voller
 Euitent l'Aigle fier par les pleines de l'air:
 Chacun fuit son haineux : helas amour m'excite,
 Non la hayne, de faire vne telle poursuite
 Apres toy, mon Souci. Bons Dieux ! que i'ay grand' peur
 Que tu te fasse mal à quelque cailloux dur,
 Et qu'en courant si fort vne ronce ne pince
 De ta cuisse de lys la peau douillette & mince;
 Ie mourrois de regret si mal tu receuois
 A mon occasion & si dueil tu auois,
 Les lieux par où tu cours d'une si vifte plante,
 Se herissent par tout de maint' herbe poignante:
 Helas arreste-toy, ou cours moins viftement
 Et ie te poursuiray, Daphne, plus lentement !
 Enquiers-toy qui ie suis & à qui tu agréé:
 Ie ne suis vn gardeur de brebis par la préé,
 Ny de ces monts deserts habitant ie ne suis.
 Hâ, temeraire trop ! tu ne sçais qui tu suys.
 La terre Delphienne & celle là de Clare

LES MESLANGES

Flechissent sous ma loy, & Tenede & Patare :
 Iupiter est mon pere & tout cela qui est,
 Qui fut & qui sera, par moy seul se cognoist.
 C'est moy qui le premier, inuentif, ay fait bruire
 La mesure des vers doucement sur la Lyre:
 Ie sçay tirer de l'arc & bien la scher le trait:
 Mais las ! vn qui est plus à ce mestier adroit,
 Daphné, que ie ne suis, m'en a tiré dans l'ame
 Vn qui mortellement de toutes parts l'entame;
 Pauvre ame qui n'auoit encore point receu
 De coups dont parauant ie me suis apperceu.
 L'utile inuention de toute medecine
 A premierement prins de moy son origine:
 On m'appelle par tout le Sauueur des humains,
 Des herbes le pouuoir est mis entre mes mains.
 Mais (ò malheur pour moy) nulle herbe tant soit forte
 Ne guarist la douleur que Cupidon apporte:
 Et mes arts qui chacun empeschent de mourir
 Ne me peuuent en rien ayder ny secourir.
 Voulant continuer, elle toute craintive
 Anime ses talons d'une course plus viue,
 Et le laisse tout seul avecques ses discours,
 N'ayant autre soucy qu'à poursuyure son cours.
 Mais en fuyant si fort elle augmentoit sa grace,
 Car les vents qui volloient parmy la mesme trace
 Où viste elle couroit, descouuroient en maints lieux
 Son corps tant delicat, & d'un flair gracieux
 Esparpilloient par l'air ses tresses espanchées,
 (Où les Graces estoient iolymment embuchées)
 Ce ieune Dieu qui void à plein tant de beautex,
 Desireux d'en iouyr, a ses pas augmentex;
 Qui a veu quelquefois vn chien par la campagne
 Surire vn viste leuraud que la peur accompagne:
 L'un pour la proye court l'autre pour eschapper.

La Mort qui le talonne afin de l'attrapper;
 Il a veu Apollon courant apres sa Dame
 Qui de crainte fuyoit plus vifte, que la flame
 D'un rougissant Eclair ne glisse par les cieux
 Quand Iuppin veut broyer quelque chef vicieux.
 L'Espoir qui l'agitoit & les plumes volantes
 Qu'Amour luy attachoit à ses diuines plantes,
 Le rendoient si leger, qu'à tous coups il touchoit
 Les cheueux de Daphné que le vent espanchoit,
 Ne luy donnant repos, ny treue, ny haleine,
 Si que toute panthoïse & d'aban toute vaine,
 Craintine en regardant les Peneïdes eaux,
 Dist, ô mon pere cher, qui vis sous ces rouseaux,
 Le te pry: aide moy s'il est vray que les ondes,
 Ont quelque Deité sous leurs voutes profondes.
 O Terre, où ma beauté a trop pleu, creues toy
 Et vine m'engloutis, ou plustost change moy
 En quelqu'arbre nouveau ! Cette priere ourdye,
 Elle se sent soudain pesamment engourdie.
 Sa peau deuint escorce & ses coudes iumeaux
 Esleuez dans le Ciel deuindrent en rameaux:
 Ses cheueux follassirans autour de ses oreilles
 S'eschangerent douilleis en verdissantes fueilles:
 Ses pieds n'agueres prompts & legers, comme ceuz
 D'un Cerf, furent muez en deux troncs paresseux
 S'enracinans en terre, & bref cette Pucelle
 Du tout fut eschangée en vne plante belle.
 Lors Apollon voyant sa Dame en arbrisseau
 N'esteignit pour cela son amoureux flambeau,
 Ains embrassant le tronc d'une amoureuse force,
 Sentoit le cœur trembler sous la nouuelle escorce:
 Qui fist que my-pasme il la baisa cent fois,
 Cent & cent fois encor & d'une douce voix
 Luy dist (belle Daphné,) puis que tu ne peux estre

LES MESLANGES

*Ma femme pour auoir changé de forme Et d'estre,
 Mon arbre tu seras desormais, & si veux
 Que tousiours mon Carquois, ma Lyre & mes cheueux
 Soyent couronnez de toy, Et que les tabernacles
 Où ie rends à chacun mes mystiques oracles
 Esuentent ton odeur, Et que les grands Seigneurs
 Alors qu'ils sortiront des batailles vainqueurs,
 Ayent de tes rameaux la teste empanachée.
 Et afin que ta gloire en tous lieux espanchée
 Ne flattrisse iamais, il me plaist que HENRY,
 De Bellonne & de may à l'esgal fauory,
 Apres auoir ionché les françoises campagnes
 Des corps des Espagnols & soumis les Espagnes
 Au iouc de ses Edicts, & au fil de son branc
 Passé tant de Ligueurs qui de son peuple franc
 Osent tenter l'effort, le chef il se couronne
 De toy (ô beau Laurier) Et tousiours l'environne:
 A tant se teint Phœbus, Et l'arbre tout soudain
 Pour monstrier qu'il n'auoit cét honneur en desdain,
 Fist mouuoir le sommet de sa verde criniere,
 Et trois fois en auant & trois fois en arriere.*

A
MONSIEVR CALVIN A D-
VOCAT DV ROYA
Chastellerault.

XXVI.

DOcte Calvin, ne sois point irrité
De voir le fort de ton honneste vie
Estre battu par le camp de l'enuie :
„L'homme de bien est souvent agité.
Ainsi qu'esut par lupin d'épité
Reduicte en rien l'audace de Carie,
Ainsi sera reduicte la furie
Des ennemis de ton integrité.
„Dieu est tout bon, tout saint, tout equitable,
„Et protecteur de l'homme venerable:
Pource ne crains l'effort des enuieux.
Quand l'Air, la Mer, les Enfers & la Terre
Voudroient te nuire & te faire la guerre,
Ils ne pourroient, puis qu'es aymé des Cieux.

LES AMOVRS DV
FLEVE ALPHEE ET DE
la Fontaine Arethuse.

A Madame Anne de la Salle.

Plein du feu d'Apollon qui m'a l'ame eschauffée,
Je chante les Amours d'Arethuse & d'Alphée,

R. v

LES MESLANGES

Retr açant les beaux traits du vers Sulmonien
 Qui premier les a dit en chant Ausonien ;
 Angelique beauté, en qui tout heur abonde,
 Anne, le seul honneur des Vierges de ce monde,
 Favorisez ces vers, s'il vous plaist que la mort
 Ny l'enuieuse dent, ne leur fasse point tort :
 Vous pouvez (ce faisant) en despit de l'enuie
 Et du temps, leur donner un eternelle vie.

La bletiere Ceres en cherchant çà & là
 Sa fille que le Dieu des Enfers luy vola,
 Ainsi qu'elle cueilloit des fleurs en vne prée,
 Pour en voir puis apres sa teste diaprée,
 Arriva sur le bord des Cyanines eaux,
 Qui la Sicile abreue en maints petits ruisseaux,
 Où elle rencontra la gentille Arethuse,
 De travail Et/ de peur en soy toute confuse:
 Ce qui luy fist pousser telle parole au vent.
 Arethuse, dy-moy, qui te va poursuivant
 Que tu t'ensuys ainsi ? Et/ quelle amere peine,
 Pauvrette, a conuertey ton beau corps en fontaine ?
 Les eaux se teurent coy : la Nymphe incontinens
 Rendit au hault de l'eau son beau chef eminent,
 Chef dont la cyme estoit mollement couuerte
 D'une tresse portant vne teinture verte
 Que d'une seche main elle ostoit d'alentour
 De ses yeux, plus luy sans que l'Estoille du iour:
 Et ainsi dessus l'onde, à teste decoiffée,
 Raconta les Amours du fluctueux Alphée.
 Autrefois i'ay esté de ces Nymphes, qui vont
 En Achaie chassans les bestes au pied prompt,
 Dist-elle, & qui de l'arc & de la fleche ailléo
 Chassent ores au fond d'une creuse vallée,
 Ores sur le sommet d'un rocher sourcilieux,
 Les Ours & les Sangliers de fureur orgueilleux.

Nulle ne me passoit au mestier de la chasse.
 Je cognoissois les Cerfs seulement à la trace:
 Et nulle mieux que moy, ne scauoit décocher
 La fleche, au lieu que l'œil desiroit d'approcher;
 Et encore que i'eusse vne force virile,
 Je ne laissois d'auoir vne face gentille:
 Vn chacun m'estimoit en grace & en beauté,
 Et m'alloit recherchant contre ma volonté:
 Soucieuse fort peu d'estre belle estimée,
 Et d'estre de quelqu'un parfaitement aymée:
 La trompe & le bel arc en voute raccourci,
 La chasse, & les forests estoient tout mon souci.

Vn iour m'en reuenant, de sueur toute humide
 Pour auoir trop chassé par le bois Symphalide,
 Je trouue vn fleuve beau, dont le luyfant crystal
 Sans murmure & sans bruit, conloit par vn canal
 Qui estoit tout bordé de diuerses fleuriettes,
 Mirantes leur beauté dedans ses ondelettes:
 Vn grauois trepillard au fond y blondissoit,
 Maint plaisant arbrisseau à l'entour y croissoit,
 Dont les rameaux vestus d'un verdissant fueillage
 Ombrageoient fraichement tout le haut du riuage.
 Là ie m'arreste, afin de m'y lauer les pieds:
 Mais sentant la fraicheur des sablons deliez,
 Il me creut dans le cœur vn desir de m'y mettre.
 A genoux, puis apres non contente d'y estre
 Par dessus le iarret, ie m'y mis toute à nu
 Ayant mon vestement à vn saule pendu.
 Comme ie me lauois, ore estant sur l'échine,
 Ore sur les costex, ore sur la poitrine,
 Iettant deçà, delà, mes iambes & mes bras
 De la chasse passée encore à demy las;
 Voicy que i'entendy ie ne sçay quel murmure
 Sous l'eau qui me fist lors approcher la verdure

LES MESLANGES

Du riuage voisin tant vne froide peur
 Me vint glacer le sang & me transir le cœur.
 En apres, j'entendy vne voix longue & rauque,
 Telle qu'est celle-là de Neptune, ou de Glauque,
 Qui me disoit ainsi, Arethuse, où vas-tu !
 Où vas-tu mon souci, ma force, ma vertu !
 Et trois & quatre fois cét amoureux Alphée
 Repeta ce propos en son onde échauffée
 Du feu Cytherien ; moy, plus soudainement
 Que le Cerf ne s'enfuit au fier attouchement
 Du trait, & plus soudain qu'un oiseau ne s'envolle
 Par les airs, ie quittay (oyant telle parole)
 Les amoureuses Eaux de ce fleuve amoureux,
 Ayant le corps tout nud & le cœur tout peureux.
 Luy, qui d'amour auoit la poitrine trop cuite,
 Se met incontinent à poursuivre ma fuite :
 Mon corps, qu'il regardoit tout nud s'enfuir deuant,
 Luy donnoit (ce sembloit) vne plante de vent.
 Plus ie hastoy mon cours pour éviter sa rage,
 Plus le cruel Amour luy poignoit le courage
 Du desir de m'auoir : Comme on void le ramier
 Fuir deuant le Vautour, ou deuant l'Espreuier ;
 Et comme du Vautour l'aille prompte & hastiue,
 Vole & s'eslance apres la colombe fuitiue,
 Ie couru deuant luy iusque sous Orchomen,
 Psophide, & iusque sous le mont Cyllenéen,
 Iusqu'aux bords Menalins, iusqu'au froid Erymanthé,
 Et iusque pres Elis, iadis tant excellente
 Aux lieux Olympiens, sans qu'il eust le pouuoir
 De m'atteindre, combien qu'il semblast, à le voir
 Courir apres mes pas, que ce fust Hypomene
 Qui courust pour le prix de la Schœneïene.
 Mais en fin, ie ne peu courir plus longuement,
 Lasse d'auoir tracé sans aucun vestement,

Tant de Châps, tant de Monts, tât de roches scabreuses,
 Tant de vallons pierreux, tant de forests ombreuses;
 Et luy, qu'Amour picquoit sans treue dans le cœur,
 Couroit tousiours plus fort pour se faire vainqueur,
 Augmentant, que ie croy, sa force & son courage
 De voir sans vestement mon delicat corsage;
 Et ondoyer au vent mes cheueux deliez,
 Dont bien souuent estoient les chemins balaiiez.
 Bref ne pouuant plus courre & estant hors d'haleine,
 Et luy voyant le cœur augmenter de sa peine,
 Ie réclamé Diane, & en ceste façon
 D'un cœur deuotieux, luy fis mon oraison.

Donne secours, Diane, à ton humble seruant,
 A qui souuent esfois avecques toy chassante
 Tu as donné ton arc & ta trouffe à porter:
 Las ! d'un secours hastif vien la reconforter ?
 Diane de ces mots eut la poitrine esmeüe,
 Qui fist que tout soudain elle print vne nuë
 Qu'elle ietta sur moy, dont la sombre épaisseur
 M'esuanouyt des yeux de cêt ardent chasseur:
 Il cherchoit çà & là, transporté de furie
 De se voir abusé par cette tromperie:
 Par deux fois il passa pres le lieu où i'estois:
 Par deux fois me nomma, repetant par deux fois
 D'une voix sousspirante & à tous coups rompuë
 Des sanglots qui sortoient de sa poitrine esnuë.
 Arethuse, Arethuse, en passant pres de moy.
 Adonc quelle frayeur, quelle peur, quel émoi
 Deuoie ie auoir au cœur ? Ie ne l'auois pas moindre,
 Que la brebis qui void le loup qui la veut ioindre,
 Ou que le Fan caché dans le fond d'un hallier
 Qui oyt les gros abboys du retraquant limier.

Bien qu'il ne me peut voir, ny remarquer ma trace,
 Il ne s'abjenta point, gardant tousiours la place

LES MESLANCES

Où le nuage ombreux enueloioit mon corps.
Vne froide sueur me vint saisir alors
Qui per se degoutoit en terre goutte à goutte,
Et en moins d'un quart d'heure elle me mouilla toute;
Bref mon corps fut changé en onde, plus soudain
Que ie ne t'ay conté ce discours tres-certain.

Luy, me voyant ainsi en onde transformée,
Afin de mieux se joindre à ma liqueur aymée,
Quitta sa forme humaine & fenne se refist,
Et comme au parauant en riuere se mist.
Mais de rechef Diane abusa sa pratique:
Car en creusant le sein de nostre mere antique,
De la Terre seconde; elle me fist couller
En Dele, par conduicts qu'il ne peut deceller:
Où, me monstrant encor vne amour singuliere,
Me fist reuoir du iour la plaisante lumiere.

Ayant par quelque temps en Dele seiourné,
Ie vins en ce pays de tant de Mers borné,
Cuidant mieux eniter l'amoureuse poursuite
De ce Fenne: mais las! peu a vallu ma fuite:
Car malgré tant de Mers, il m'est venu trouuer
Par conduits sous-terrins, afin de s'abreuuer
A souhait de mon Eau, qui avecques la sienne
Va claire visiter la Mer Sicilienne.

Ainsi dit Arethuse à la blonde Eleusis,
Et puis dedans ses eaux soit chef elle a remis.



ANAGRAMME.
DE MADAME ELISA-
BETH DE LEAV.

A sçavoir.
ELISABETH DE LEAV.
HA LE LIS DE BEAUTE.

XXVII.

LE Lis sur toutes fleurs, ha la principauté:
Aussi Dieu pour monstrier que l'Empire de Frãce
En royalle grandeur tous les autres denance,
De trois lys a marqué sa prime royauté.
Luy-mesme pour monstrier qu'auez la primauté
Sur tout ce qui est beau, Et remply d'excellence,
Vient que vos noms tournez dient en assurance,
Qu'ELISABETH DE LEAV HA LE
LIS DE BEAUTE.
Mais sans vos noms tournez, vostre yuoitrine gorge,
Vostre sein, où Amour de sa propre main forge
Les fleches dont il rend les esprits estonnez,
Et vos ieunes tetons merueille de nostre âge,
D'une fraize abontis, font assez tesmoignage
De ce que vos deux Noms font estans retourner.

LES MESLANGES

DES AMOVRS DE MEDEE
ENVERS IASON, IMITEES DV
vij.liure des Metamorpho-
ses d'Ouide.

*A Monsieur Brethe Aduocat
en Parlement.*

³⁵ N Ous ne sommes pas nez tât seulement pour nous;
³⁶ La volonté du Ciel nous fait naistre pour tous,
³⁷ Pour ayder vn chacun: Et quand sa bien-veillance
³⁸ Nous fait quelque present d'argent, ou de Science,
³⁹ Ce n'est pour le cacher avec auare soyn,
⁴⁰ Ains pour en soulager vn chacun au besoin.
Ce que tu m'as monstre en me faisant largesse
De ton honnesteté & de la gentillesse,
De ton Esprit orné des beantez que les Cieux
Donnent pour rendre vn hōme admirable en tous lieux.

Or pour me reuancher de telle courtoisie,
Je te veux faire vn don de nostre Poësie,
N'ayant autre present plus propre & conuenant,
Mon Brethe, que des Vers pour t'offrir maintenant.

Pleust aux Dieux immortels, & au Sort, que ie peusse
Te donner vn boisseau de doubloins, Et que i'eusse
Les tresors de Cresus, ou ceux de ce Romain
Qui en Panthe perdit Et la t-^{te} & la main;
Après auoir pillé d'un trop auare crime
Le Temple reueré dedans Ierosolyme:
Ou ceux du Roy Midas: tu pourrois t'asseurer,
A fante de moyens, de iamais n'endurer
Les incommoditez de la palle indigence,
Ny iamais de porter biffac parmy la France.

Mais ne les ayant pas, tu ne peux recevoir
 De moy, que ce discours où au vif on peut voir
 Peinte l'affection ardente & desbordée
 Que portoit à Iason la Colchique Medée.
 Le present est petit, toutefois tel qu'il est
 Il n'a crainte du Dieu qui de tout se repaist.

Desja les Minyens de leur Nef Pegasine
 Entamoient d'avirons le dos de la marine,
 Et auoyent desja veu ce miserable Roy
 Qui traine ces vieux ans sous l'ombrageux effroy
 D'une eternelle nuit, & à loing de sa face
 Les Enfans de Borée auoient donné la chasse
 Aux Strophades Oyseaux Et auoient sous Iason
 Fait maint acte guerrier allant à la toison:
 La Nef finalement atteint les eaux de Phase,
 Fleuve tres furieux & tout remply de vase.
 Tandis que vers le Roy ils dressent leur sentier,
 Et demandent la peau du Phryxean belier,
 Il leur est respondu, qu'il estoit impossible
 D'en pouoir approcher sans vne mort horrible.
 Medée en cependant conçoit dedans son cœur
 Vn brasier petillant d'amoureuse vigueur,
 Et ayant longuement sa fureur combatue
 De la raison, qui fut à la fin abatue,
 Soupirant elle dist, Medée, en vain tu veux
 Repugner à l'effect de ces mystiques feux.
 Quelque Dieu incognu à ton vouloir s'oppose.
 Las, helas! qu'est-ce cy? Ce n'est certe autre chose
 Que ce qu'on nomme aymer, ou quelqu'autre action
 Semblable entierement à cette passion.
 Mais pourquoy les Edicts commandez par mon pere
 Me semblent-ils trop durs & pleins de vitupere?
 Ce que vrayment ils sont: pourquoy de cœur esmeu
 Ay-ie peur du trespas d'un que ie n'ay point veu.

LES MESLANGES

Qu'à cette heure? & d'où vient une crainte si prompte?
 Ne permets, ne permets que ce feu te surmonte,
 Pauvrette, & chasse loing de ta virginité
 Si tu peux, ce brasier plein d'impudicité
 Helas! si ie pouuois ie m'en rendrois guerrie:
 Mais en despit de moy ceite neuue furie
 Me tire en ses filets! Le traistre Cupidon
 Me conseille vne chose! vne autre, la raison.
 Ie voy deuant mes yeux l'honneur & la iustice,
 Ie les suis toutesfois pour courre à la malice.
 Pourquoy (vierge Royale) oubliant ta vertu,
 D'un errant Estranger t'enamouresche-tu?
 Pourquoy veux tu chercher ailleurs un mariage
 Qu'en cette terre icy, où vit ton parentage?
 Cette terre te peut richement marier
 Et à quelque beau Prince & vaillant t'allier,
 Donc, que t'importe. til que cettuy viue ou meure?
 Laisse en faire à cël qui dans le Ciel demeure.
 Qu'il viue toutesfois! ie luy dois souhaiter
 Le viure, bien qu'Amour ne m'y peût exciter.
 Mais qu'à commis l'as-on? hé Dieu! qu'elle personne,
 S'elle n'estoit cruelle autant qu'une Lionne,
 N'auroit le cœur atteint de sa ieune beauté?
 De ses nobles vertus, & de sa royauté?
 Quel cœur, fust-il muré de rochers, ou de glace,
 Ne s'esmouueroit aux traits d'une si belle face,
 Et ne quitteroit tout pour la favoriser?
 Ie n'en mentiray point: elle a peu m'embraser.
 Las! si ie ne luy suis en son affaire aidante,
 Il sera fondroyé de la chaleur ardente
 Que les aspres Taureaux du nais luy souffleront;
 On sera massacré des hommes qui naistront
 De la terre, où sera la fatale curée
 Du Serpent gardien de la toison dorée.

Si i'endure cela, moy-mesme ie diray
 Que d'un Tygre affamé natue ie seray,
 Et qu'au lieu d'un cœur doux, i'auray dans la poitrine,
 Vne masse de fer, ou vne ame marbrine.
 Mais pourquoy, ià desia ne le voy-ie mi-mort?
 Et le voyant languir en si funeste effort
 Ne renday-ie mes yeux plus cruels de sa peine?
 Pourquoy encontre luy n'excitray-ie, inhumaine,
 Les Taureaux vomissants des brandons allumex;
 Et les hommes méchans qui naitront tous armez
 De la terre, & l'horreur en horreur nompareille
 Du Dragon dont iamais l'œillade ne sommeille?
 Que di-je! Plaise aux dieux qu'il arrine au rebours:
 Bien que ie ne deurois prier pour son secours,
 Mais plustost pour sa mort. Pourroy-ie bien commettre
 Trahison à l'endroit de mon paternel sceptre?
 Et frauder mon pays pour sauuer du danger
 Ne sçay quel incognu miserable estranger,
 Qui par moy deliuré sans moy se mette en voye,
 Et s'en aille autre part, riche de nostre proye,
 Autre femme espouser pour me laisser icy
 Apres tant de biens-faits, mourante de soucy?
 S'il peut faire cela; que sans nulle demeure
 Comme ingrat & peruers en cette terre il meure!
 Halie ne cuido pas qu'il commette cela.
 La beauté de sa face Et la grace qu'il a,
 Et de son noble cœur la force genereuse
 Ne permet que ie sois ou craitine ou peureuse
 D'aucune lascheté, ny qu'il soit oublieux
 De l'utile secours que donner ie luy veux:
 Et puis ie luy seray en solemnité mettre
 Sa main dedans la mienne Et la foy me promettre,
 Ou ie le contraindray d'un cœur deuotieux,
 D'appeller pour tesmoins les habitans des Cieux.

LES MESLANGES

Et donc, que crains-tu plus? Appreste toy, Medée,
 Et ne te monstre plus à son bien retardée,
 L'ayant tant à propos garanty de malheur
 Il se dira tousiours ton humble seruiteur;
 Et bruslant enuers toy d'une amour obstinée
 T'esposera selon le vouloir d'Hymenée,
 Et par chaque Cité qu'habitent les Gregeois,
 Les Dames, les Seigneurs, & les riches bourgeois
 T'honorans grandement t'appelleront tutrice
 De Iason, enrichy par toy de la pelisse
 Du mouton Phryxean. Mais las! auray-ie biens
 Le cœur d'abandonner mon païs ancien;
 Toute ma parenté & nos dieux domestiques,
 Pour suivre par le vent les Princes Argoliques?
 Pourquoy non, quand mon pere est un homme cruel,
 Et par trop desplaisant mon païs naturel!
 Puis, Absyrte mon frere est encore en enfance,
 Et les vœux de ma sœur me font obeissance.
 O qu'un Dieu tres-puissant maistrise mes esprits!
 Tout ce que ie quitt'ray sont choses de vil prix,
 Et ce que ie suivray est de valeur fort grande.
 Le seray tout par tout, de cette noble bande
 Dicté la protectrice & garde de Iason,
 Et de la grecque Nef, qui vint à la toison.
 D'un païs plus second i'auray la cognoissance
 Dont la ciuilité, l'honneur & la science
 Volent en toutes parts: ie verray des Chasteaux
 Si bien élabourez par le bec des marteaux:
 Je verray des Cités si grandes & fameuses,
 Et des hommes douez d'ames tant genereuses.
 Non, ie ne voudroy pas à tout l'or terrien
 Eschanger mon Iason, ny l'honneur & le bien
 Que i'auray luy estant espouse conuenable.
 Les Dieux m'aimeront mieux d'estre si charitable

Il me semble desia qu'ils m'assistent, & bref
 Que ie touche le Ciel du sommet de mon chef.
 Mais quoy, on dit qu'il est de certaines montagnes
 Qui sur le dos flottant des marines campagnes
 Se hurtent à grands choës & d'estranges façons;
 Puis Carybde ennemy des ventouses maisons,
 Lequel apres auoir englouty maintes ondes
 Les renuist en l'air de ses caues profondes;
 Et Sylle rauisseur qui de flots tournoyans
 Et de grands Chiens marins affreux & abboyans
 Se rempare à l'entour pour rendre difficile
 Aux timides nochers les ondes de Sicile,
 Me transiroient de peur. Que dy-ie? ny la Mer,
 Ny Sylle, ny Carybde, où lon void escumer
 Les flots à gros bouillons, n'auroient pas la puissance
 De me donner frayeur estant en la presence
 De mon aymé Iason, dont le visage beau
 M'osteroit toute peur des vagues & de l'eau:
 Et estant doucement en son giron assise,
 Baisant sa ieune face où mollement se frise
 Un poil prime & douillet, & entre iaune & blond,
 Sans crainte ie ferois un voyage fort long
 Sur l'Empire marin: ou si en mon voyage
 La crainte me venoit effrayer le courage,
 Ce seroit pour l'amour de Iason mon soucy.
 Mais comment (ô Medée) esperes-tu ainsi
 Courrir du nom d'honneur ton amour impudique?
 Que ne regardes-tu de combien est inique
 Ce que tu pense en toy? Et que n'euites-tu
 Ce crime, puis qu'encor tu en as la vertu?
 Tenant ces beaux propos: l'obeyssance deuë
 Aux Dieux & à l'Honneur, estoit deuant sa veuë;
 Et Amour, que desia elle auoit en desdain,
 Luy monstrois les talons d'un pas viste & soudain;

LES MESLANGES

Ce qu'elle recogneut, Et pource elle se haste
 D'aller remercier la Triniene Hecate,
 Humble s'agenouillant au devant des Autels
 Consacrez dès long temps à ses noms immortels,
 Mais comme elle y alloit totalement priuée
 Du feu qui parauant la rendoit desprauée,
 Elle auise Iason, qui fist que de rechef
 Amour plus fortement se saisit de son chef.
 Tantost ce nouveau dueil sur son visage espanche
 Vne rouge couleur, & tantost vne blanche.
 Ainsi qu'à de coustume vn tison presque mort
 Caché sous du serment se rallumer plus fort
 Quand quelque petit vent l'aide de son haleine:
 Ainsi son feu my-mort reprint force soudaine,
 Voyant son bel amy vers elle s'auancer.
 Amour, qui à son gré luy guide le penser,
 Fait que de son Iason la face iouuencelle
 Plus qu'au premier abord, luy paroist fraiche & belle.
 Elle ne se pouuoit aucunement garder
 D'admirer ses doux yeux & de le regarder.
 Et comme si iamais n'eust veu son beau visage,
 Elle y auoit tousiours les yeux & le courage
 Ne pensant voir un homme, ains quelqu'un des hauts
 Tant Amour luy trôpoit le penser & les yeux. (Dieux
 Iason qui cognut bien que son ame esbranlée
 Estoit de son amour ardemment affollée,
 Par sa douillette main la print courtoisement;
 Et puis luy demanda secours tout bassement,
 Luy promist & iura la foy de mariage.
 Ce qu'oyant, espancha sur son tendre visage
 Deux larmieux ruisselets, d'aise d'auoir ouy
 Ce mot qui auoit tant son esprit resiouy;
 Puis dist, Ce que ie fais m'est ore en cognoissance,
 Et si ie fais erreur ce n'est pas l'ignorance

Qui m'induit à faillir, ains l'amoureux Archer,
 Si un si puissant Dieu nous peut faire pecher,
 Je te promets la son, de t'ayder, & te faire
 Sans aucun desplaisir, sortir de ton affaire.
 Tu me tiendras aussi ce que tu m'as promis.
 Luy ces mots entendant, incontinent s'est mis
 A iurer par l'honneur qu'il devoit aux trois formes
 D'Hecate, & par l'horreur du saint ombre des Ormes
 Consacrez à son nom, & par le beau Soleil
 Son ayeul, qui peut voir de son tout-voyant œil,
 De luy, son futur gendre, Et le cœur, & les choses
 Qu'il a dedans le sein estroitement encloses
 Et par tout les perils qu'il a jà peu souffrir,
 Et par ceux qui pourront futurement s'offrir,
 Qu'il luy tiendra promesse & luy sera fidelle.
 Ces iuremens si saints à l'instant, sont creus d'elle.
 Adonc elle luy baille un magique present
 D'herbes d'estrange effect, Et luy monstre comment
 Il les doit apliquer, ce que sçachant, il dresse
 Son chemin vers sa nef, tout remply d'allegresse.



A
MONSIEUR DV
BOYS. ADVOCAT EN
Parlement.

XXVIII.

DV Boys, quand ie te voy en vn si petit corps,
Et quand ie considere à l'instant l'abondance
Des vertus que tu as, ie me dis en silence;
O Dieu qu'un petit lieu contient de grands tresors!
Tout ce qu'ont les Viuans, tout ce qu'ont en les Mortis,
D'honneste & de bonté, fait en toy residence.
Pour l'heur de tes Amis, & de toute la France,
Tu dois viure çà bas autant que dix Nestors.
Mais ne suis-ie insensé & d'amende coupable;
De te dire petit quand ton corps est semblable
A ces Astres dorez qui decorent les Cieux?
Ils paroissent petits aux yeux de l'ignorance,
Qui ne peut concevoir leur latitude immense.
Ainsi ton corps paroist au denant de nos yeux.

A

A MADAME LA CONTROOL-
LEURE LHVILLIER.

XXIX.

IE serois trop ingrat, Et aurois dans le sein
 Un cœur plus aymantin que n'a pas ma maistresse;
 L'aurois succé le lait d'une siere Tygresse,
 Et me ferois nommer ignorant, à dessein:
 Si moy, qui d'Apollon ay le cerneau tout plein,
 Et le cœur tout imbu des ondes de Permesse,
 Je ne me dégarois envers vous de promesse:
 „L'homme de bien n'est point en ses promesses vain.
 Sus donc, aquittons nous, Et d'une voix feconde
 O Muses, louangons cette Dame, où abonde
 Tout ce que nous auons d'exquis en l'Vniuers.
 Mon Dieu! que nous aurons à jamais de louange
 Si les perfections d'une si divine Ange
 De leurs perfections accomplissent nos vers!

DISCOVRS

AU SIEVR DANIEL ROBIN.

A My Robin, en ce petit discours
 Je te veux faire entendre les Amours
 Du Dieu Priape, envers une Nymphette
 Qu'il estimoit en beauté tres-parfaicte.
 Esoute donc & tu oyras comment
 Ce pauvre Dieu fut malheureusement
 Interrompu en son amitié forte
 Par le bandet qui dessus son dos porte

LES MESLANGES

Le bon Silene: aucune fois on prend
 En peu de cas plus de goust qu'en un grand.
 Entre les Grecs estoit une coutume
 De celebrer au tiers iour de la Brune
 Du grand Bacchus protecteur des raisins
 Les saints honneurs, où tous les dieux voisins
 Venoient & ceux qui habitent Lycée,
 Ayant chacun la teste entrelassée
 D'un gros tortis de pampre verdissant
 Où pandilloit maint raisin pourprissant.
 Là le dieu Pan & la troupe excessive
 Au passetemps, de Venus la lascive,
 Faunes, Satyrs acouroient tous gaillards
 Sur les ergots de leurs piedz fretillards
 Et tous les dieux & toutes les Deesses
 Des champs, des eaux & des forests épaisses:
 Là de Bacchus le pedant embarbé
 Cruché dessus son asne, tout courbé
 Y assistoit & cül qui effarouche
 De son tribal qui iusqu'en terre touche
 Tant il est long, les oiseaux des vergers
 Là tout ces dieux ruraux & boccagers
 Couchez sur l'herbe à foison esmaillée
 Et rarement couverte de fueillée,
 Se repaissoient des mets plus précieux
 Que le festin descouvroit à leurs yeux.

Bacchus pour lors Eschançon de la troupe
 Souuentefois faisoit tourner la coupe
 De main en main pour crainte du hocquet,
 Chacun apres luy donnoit un bouquet.

Pres d'eux ridoit d'une mignarde course
 Le visurgeon d'une argentine source,
 Dont le cristal doucement babillard
 Sur l'or menu d'un gravois trepillard.

Baignoit le corps des ioyeuses Naiades
 Qui folastroient sur ses herbeuses rades;
 L'une laissoit flotter à l'abandon
 Ses beaux cheveux, & l'autre d'un cordon
 Serroit les seins, l'une iusqu'à la hanche
 Monstroit à nud sa poitrine fort blanche:
 L'autre haussait iusques sur ses genoux
 Son cotillon retroussé de maints noux:
 L'une couroit chastement esueillée
 Sur le riuage en sa cotte habillée.
 Qui luy tomboit à plu vagues & longs
 Iusqu'au plus bas de ses vistes talons:
 L'autre tantost à lentes retirades
 Dressoit à Pan de douces embuscades.
 L'une tantost aux Satyres cornus
 Monstroit de loing ses deux beaux tetins nuds.
 L'autre tantost par sa grace seraine
 Mettoit en ruyt le bon homme Silene
 Qui ne sembloit estre vieil, tant l'ardeur
 De Cupidon luy restaueroit le cœur.

Priape adonc qui boult en ses mouëlles
 Pour l'amitié qu'il porte à l'une d'elles
 Qu'on appelloit du beau nom de Lothis,
 S'altere tant d'amoureux appetis
 Qu'il ne souhaite autre chose en son ame
 Que de l'auoir & ne peut d'autre Dame
 S'enamourer, tant l'Archerot vainqueur
 Luy a graué sa beauté dans le cœur.
 Il la desire, il sospire pour elle,
 D'y eux il luy fait entendre sa querelle,
 Il luy fait signe & luy monstre de loing
 De piedz, de mains, l'outrage de son soing.
 Mais d'autant plus que ce chetif l'inuoque,
 Tant plus le fuit, le dedaigne & le moque,

LES MESLANGES

Et luy fait voir sa fiere cruauté,
 Communément l'orgueil suit la beauté.
 Tandis la nuict du Ciel se precipite
 Qui le sommeil à toute chose excite.
 Le vin enclos au cerueau de ces dieux
 Fait trebucher leurs corps en diuers lieux.
 L'un dort icy, l'autre là se repose
 Lothis, comme eux, au dormir se dispose
 Lasse d'auoir tout le iour solastrez;
 Donc elle va se coucher en un pré
 Sous des rameaux recourbez de nature.
 Priape à qui la nuict ny la boyture
 Ne fermoient l'œil, eschauguette l'endroit
 Où sa Lothis un doux repos prendroit:
 Dès qu'il le scent, & dès que sa maîtresse
 Eut l'œil fermé par l'humeur charmeresse
 Que le sommeil alambique des flocs
 Dont par deux fois les Auernes sont clos,
 Il se leua : le desir incroyable
 Qu'il a d'auoir cette Nymphe imployable,
 Fait qu'il retient son haleine de peur
 Que par son bruit soit fraudé de son heur.
 Tantost il marche à longues aiambées,
 Tantost il va à iambes recourbées
 Cherchant les lieux où le nocturne effroy
 Commande plus, tantost s'arreste coy,
 Tantost son corps longuement il balance
 Dessus un pied & tantost il s'auance,
 En tapinois, n'osant assëurément
 Assëoir ses pas & touche seulement
 Du petit bout de ses ortueilz la terre,
 Bref on eust dit qu'il marchoit sur du verre.
 Quand il fut pres du lieu où reposoit
 Sa belle Nymphe, halleter il n'osoit,

Tant il craignoit de rompre le silence
 De son sommeil dont sourdoit l'esperance
 Du Paradis de son contentement:
 Il se coucha contre elle doucement,
 Mais luy, voyant que l'action sorciere
 D'un fort sommeil luy fermoit la paupiere,
 Se resiouyt & de dessous ses pieds
 Luy arracha ses habits repliez,
 Et la troussa insque sur la mamelle,
 Puis s'estendit legerement sur elle,
 Comme il tiroit son roide braquemart
 Pour l'embrocher, le malheureux Chamart
 Du vieil Silene à gneule despliée
 Se mist à faire une longue criée
 Qui eueilla cette Nymphé soudain,
 Laquelle tost repoulse de la main
 Ce Dieu paillard qui du cul tousiours hoche
 Pour l'enfiller de sa flamante broche,
 Et si fist tant qu'elle se despestra
 De dessous luy, puis soudain elle entra
 Dedans un bois où elle print la fuite
 Pour éviter de ce Dieu la poursuite.
 En le fuyant le bois retentissoit
 Dessous sa voix qui triste gemissoit:
 Les autres Dieux qui au bruit s'esueillerent,
 Dessus leurs pieds habilement saillerent,
 Lesquels sçachans le fait, se prindrent tous
 Par un long ris de pousser en courroux
 Ce Dieu moqué, lequel tout en colere
 Court à l'Asnon auteur de sa misere,
 L'ayant atteint, tant de coups luy rua
 Dessus le chef qu'enfin il le tua,

Depuis ce temps, toute espece asinique
 A tant despleu à cét Hellepontique,

LES MESLANGES

A ce grand Dieu protecteur des Vergers,
Que les pitaux, laboureurs & bergers,
Pour l'obliger à leur estre propice,
D'un bandichon luy font un sacrifice.

Há, pleust à Dieu ! que tous ces grands Bandets
L'entends, Robin, tous ces ieunes vedets,
Qui pour monstrier par tout leur ignorance
Ne font que braire apres la suffisance
Des beaux Esprits qui habitent ce lieu,
On eust maicté pour offrande à ce Dieu,
Et par sur tous cét Asne de Nature
Qui par un vers ignare Et plein d'iniure
A blasphemé contre le saint Discours
Que i'ay voué aux Nymphettes de Tours.

EPITHALAME DV SIEVR.

IEAN ROBIN ET DE DAME

Renée le Breton.

Le Ioüeur de Luth commence.

Nymphes, qui vos cheueux blonds
Mignottez d'un doigt d'ivoire
Sur les graveleux sablons
De mon Cher, & de mon Loire,
Si i'amaís le feu d'Amour
Chatouilla vostre poitrine,
Chantez d'une voix diuine
Le bon heur de ce beau iour.

Toy, Cyprienne ayme-ris,
Ayme-bal, ayme lieffe,
A qui le Troyen Paris

De sa pomme fist largesse,
 Vien, Cythere, vien çà bas,
 Vien bien-heurer vne couple
 D'Amans, que le Ciel accouple
 Pour y prendre ses esbats.

Toy, petit Dieu Cupidon,
 Petit Dieu qui tout domines,
 Vien épandre ton brandon
 Dans les gaillardes poitrines
 De l'Espouse & de l'Espoux,
 Si bien que l'an ne renaïsse,
 Sans qu'au monde il n'apparoisse
 Du fruit de leur plaisir doux.

Et toy, qui ravis du sein
 Des parens la ieune fille,
 Pour la mettre sous la main
 D'une puissance virile;
 O Hymen, quitte le mont
 De Parnasse, & la fontaine,
 Et de franche Mariolaine
 Empanache toy le front.

Chausse ton brodequin bleu,
 Et pren ta torche allumée
 D'une flammeche de feu
 Qui reluise sans fumée:
 Puis, ioyeux, vien en ce lieu
 Honorer cette assemblée,
 Qui d'une voix redoublée
 T'appelle, ô nuptial Dieu.

Tout ainsi que les rameaux
 De Lambrunche, ou de Lhierre
 Se conioingnent aux Ormeaux
 D'une inviolable serre,
 Conioins les, à celle fir

LES MÉSLANGES

*Que par conionction telle
Leur amour soit immortelle,
Et ne prenne iamaïs fin.
Vous, ô Iouuenceaux douillets,
Portans pleines mains de roses,
D'Hyacintes & d'œillets
Et d'Aiglantines écloses,
Chantez d'un langage doux
Les vertus, & la Nature
Et la bonne nourriture
De ce tant heureux espoux.
Et vous Vierges, dont le cœur
Iamaïs ne sentit la rage
Que fait le trait belliqueur
De ce petit Dieu volage;
Ayant la teste à l'entour
De mille fleurs variées,
Chantez de la mariée
La bonne grace Et l'Amour.*

La Musique.

*Voicy le soir attendu si long temps,
Voicy la Nuit, io, belle Esposée,
Où ton Espoux d'une douce rousée
Doit espanir les fleurs de ton Printemps.*

Le Chœur des Iouuenceaux.

*Ores tu te peux vanter
Plus heureux que Iupiter
Espoux, qui cette nuitée
Dois coucher entre les bras
D'une Nymphé qui n'est pas.*

Iamais Iupin n'en eût heur
De sauourer vne fleur
Si delicate & si tendre,
Ny d'un teinct si frais & doux :
Garde toy donc, bel Espoux,
De trop brusquement la prendre.

Embrasses-là doucement,
Baïses-là mignardement,
Et d'une molle accolade
Contre son Sein tiens-toy ioinct,
Et luy donnes en ce poinct
Vne douce Camifade.

Plustost qu'on nombre les feux
Qui reluiront dans les Cieux,
Durant cette nuit benine,
Que les baisers sauoureux
Que tu donneras, heureux,
A sa bouche coraline.

Le Ciel n'eust peu pour guerdon
De ton prix, te faire don
Plus conuenable, Et/ au reste,
Pour contenter tes amours
N'eust peu choisir dedans Tours
Vne beauté plus celeste.

Vivez donc heureusement,
Vivez unanimement
Sans qu'une jalouse rage,
Sans qu'une dissention

LES MESLANGES

Trouble la conionction
De vostre saint mariage.

La Musique.

Que de vous deux naisse un nombre d'enfans,
Qui en vertus soient semblables au pere,
Et en beaultez aux beaultez de la mere,
Et en honneur à iamais triomphans.

Le Chœur des Vierges.

Heureuse & belle Renée,
Que les Cieux ont estrenée
De tous leurs plus beaux trespors,
Et de tout ce que Nature
Peut, pour embellir un corps,
Mettre en vne creature.

Ainsi que la belle Lune
Ne trouue Deesse aucune
Qui la seconde en blancheur,
Ainsi tu ne trouue fille
Qui en grace & en bon-heur
Te seconde en cette ville.

Tu fus des Vierges de Loire
L'honneur, le prix & la gloire,
Mais ores tu le seras
Des femmes les plus gentilles,
Et tu les surpasseras,
Comma tu faisois les filles.

Hymen, que ta loy contrainte
Nom donne vne sorte atteinte,

Nous raiſſant ceſte fleur,
 Dont la beauté ſur-humaine
 Eſtoit l'unique valeur
 Des beaux vergers de Touraine.

O bien-heureuſe Serée,
 Tu peux bien eſtre aſſeurée
 D'eſtre l'honneur à iamais,
 Des Soirs que la Nuit profonde
 Fera naiſtre deſormais,
 Pour l'vtilité du monde.

Adieu donc, pucelle, encore,
 Demain avecque l'Aurore
 Nous te viendrons ſaluer:
 Adieu donc, ay' bon courage,
 Nous n'eſperons te trouver
 Avecques ton pucelage.

La Muſique.

Que loin de vous demeure le diſcord,
 Et que iamais l'ardente ialouſie,
 D'une friuolle & vaine fantaſie,
 Méchantement ne rompe voſtre accord.

Le Ioüeur de Luth.

Sus que chacun deſloge,
 Ià deſia l'horologe
 Dix heures a ſonné,
 Ià Venus & les Graces,
 Aux iouuancelles faces,

LES MESLANGES.

Ont le lit ordonné,

Desia les Mignardises
Desia les Gaillardises,
Et l'Amoureux Archer,
Ont parfumé d'eau rouse
La Chambrette, où l'Espouse
Doit cette nuit coucher.

Tout est prest; qu'on s'en aille,
Et que dès ore on baille
L'espouse entre les bras
De son Espoux fidelle
Qui boust en sa mouelle
Qu'il n'est entre les draps;
Que desia dans la couche
Ne luy baise la bouche
D'un baiser moite Et glout,
Ne luy taste la hanche,
Et la poitrine blanche,
Et autre chose, & tout.

Adieu donc, Hyménée,
Adieu, belle Renée,
Adieu, Espoux, adieu:
Qu'à iamais la concorde
D'une invincible corde,
Vous estreigne en ce lieu.

Cependant, en lieffes
Exercez vos ieunesses,
Et vos amours, afin
Que cêt An ne se passe
Sans, qu'au monde, il ne face
Naistre un petit Robin.



A
MONSIEVR IOVS-
SEAVLME, SIEVR DE GVI-
gnefolle luy donnant vn Pe-
trarque pour apprendre
la langue Italienne.

XXX.

P Vis que tu as desir, Iouffeaulme, de sçavoir
Le langage Tuscan, de bon cœur ie te donne
Ce liure Florentin où Petrarque nous sonne
Les douces passions qu'Amour luy fist avoir.
C'est vn liure où tu peux en abondance voir
Les tresors immortels du beau fils de Latonne ;
C'est vn liure remply de toute chose bonne,
C'est vn liure qui peut tous ennuis decevoir.
Donc reçois-le de moy, puis d'une ame non lasche,
Soit de iour soit de nuict, attentiue ment tasche
D'apprendre les beaux vers qui en luy sont enclos.
„ Il faut avec labeur apprendre la science
„ Si on y veust avoir beaucoup d'experience :
„ Pour apprendre il ne faut iamaïs estre en repos.

LES MESLANGES

A vn Procureur son Cousin.

XXXI.

Sil est vray, que celuy qui a petite teste,
Oreilles de Guenon & regard de pourcean,
Le menton long & plat & le nez en arcean,
Le dos en Limaçon, la iambe en arbaleste.
S'il est vray, que celuy qui contrefait la beste
Pour mieux faire le fin & tistre en son cerneau
Encontre son prochain, quelque proces nouveau,
Ou quelque autre mechef de pareille tempeste.
S'il est vray, que celuy qui n'a point autre Dieu
Que le soing de fesser iour & nuict Saint Mathieu,
Et qu'à brasser en soy quelq^e embuche secrette.
S'il est vray, que celuy qui n'a point autres ieux
Que piller & ribler, est Monstre d'angereux,
Gardons nous (mon Girard) des tours de Grelurette.

A Madame Marie Chicoisneau.

XXXII.

La beauté, la vertu, la sagesse & la grace
Vous suyuent tout ainsi que l'ombre fait le corps.
Vostre Esprit a du Ciel les plus riches trespors,
Et nature les siens remire en vostre face.
Que ne suis-je vn Pindare, vn Terpandre, vn Horace,
Ou celuy qui iadis de ses plus doux accors
Son Esponse arracha du royaume des mors,
Et anima les Rocs & les arbres de Thrace!
Si j'estois l'un de ceux! ie iure vos beantez,
Dont mille beaux Espris sont d'Amour agitez;
Qu'il n'y auroit canton en cette terre ronde
Qui ne scaust vostre nom & ce que tous les Cicux
Et la nature ont mis en vous de precieux
Pour vous rendre parfaite uniquement au monde.

A MADAME RENEE HVE
TRES-VERTUEUSE FILLE.

Epigramme dont les Lettres Capitales
portent son Nom, & les premie-
res des derniers mots.

Rien n'est si beau que vous estes, R enée,
E n vous n'est rien qui ne soit E xcellent;
N ature alors qu'icy bas fustes N ée,
E t les hauts Dieux (côme il est E uident)
E n vostre corps meirent E gallement
H onneur, beauté, grace, sçavoir, H umblesse:
V ertus, croyez, qui mesmes en V ieillesse
E nrichiront vos iours E nsemblément.

POUR VNE TRES-BELLE ET TRES-
sage fille dont les lettres Capitales
portent le nom.

XXXIII.

MAdame, en vous voyant on void toutes beautex,
Aussi pour ce suiet l'enfant de Cytherée
Rien que vous ne cherist sous la voute etherée,
Ioyeux de se mirer en vous de tous costez;
En vos cheueux il void ses cheueux mignotex,
Dedans vos yeux il void sa flame reuerée,
En vostre sein il void sa demeure assuree,
Les arx de vos sourcils sont ses arx redoutex,
A l'aller, au parler vous luy estes semblable,
Luy est le Dieu d'Amour, Et vous estes aymable,
On le void dedans vous, on vous void dedans luy:
Nature de vous deux n'a parfait qu'une Essence.
De vos diuinitex pareille est la puissance,
Et tous deux en nos cœurs vous versez mesme ennuy.

LES MESLANGES.

A Madame Saget.

XXXIIII.

POur voir d'Amour la prison veritable,
Il ne vous faut la chercher autre part
Que dans vos yeux, qui d'un piege mignard
Ont esclavé ce Dieu tant redoutable.
Dedans ce Livre il n'y est que par fable;
Mais dans les ceps de vostre doux regard,
Il n'y est point par un fabuleux art;
Ains en son estre actif & convenable.
Il ne voudroit, pour l'heur de Jupiter
Ny de Phæbus, cette prison quitter;
Tant il y a de plaisir Et de ioye:
Par les efforts de si belle prison
Il n'est Esprit, ne si sage raison,
Qu'il ne captive & n'en fasse sa proye.



PROSOPOPEE AV
IARDIN DE DEFFVNCT

Monsieur de Ronfard Prince
des Poëtes François.

XXXV.

Heuveux Iardin, où la plus belle Muse
Qui ait iamais en la France habité,
A les Amours de Cassandre chanté,
Estant au cœur du grand Ronfard infuse.
Il m'est aduis quand mon Esprit s'amuse
A concevoir quelle felicité
Tu receuois de telle Deité,
Que ie suis Dieu, tant ce penser m'abuse.
O beau Iardin, si l te demeure encor
Quelque tresor d'un si rare tresor,
Enrichis-en ma Muse peu vantée :
A celle fin que nos plus tards nepueux
Pussent sçauoir que i'estois l'un de ceux
Qui de Ronfard ont leur gloire empruntée.

LES MESLANGES

AV SIEVR POINTEAU EXCEL-
LENT ORATEUR ET POETE
Latin & François.

XXXVI.

Iusques à maintenant croire ie n'auois peu
La vieille opinion du docte Pythagore:
Mais tu fais (mon Poincteau) que plus ie ne l'ignore,
Et cognois par toy seul, que ie m'estois deçeu.
Tu nous as aujourd'huy si doctement repeu
Du sçauoir de Platon, & des douceurs encore
De l'Eloquent Romain, que tu nous contrains ore
De croire que du Ciel leurs Esprits tu as eu.
A composer des vers ta verue est si agile
Qu'on ne t'estime moins qu'un Mantuan Virgile,
Qu'un Ronsard, qu'un Garnier, qu'un doucereux
Doe qui en un seul corps desire voir ensemble (Belleau
Tous ces doctes Esprits, te vienne voir, Poincteau;
Car le Ciel en toy seul icy les assemble.

AV SIEVR DE VAVDEROLLE
EXCELLENT POETE LIRYQUE
& compagnon d'Escolle
de l'Auteur.

Ode.

Muse, qui iadis animois
Le Luth du docte Vandemois,
Quand par la forest de Gastine,
Aux doux accords de ses chansons

Charmoit les rocs & les buissons,
Et des Sangliers l'ame mutine :

Entre en ma bouche à ceste fois ,
Et de là respans vne voix
Pleine de si douce harmonie
Qu'elle rauisse les esprits
De ceux qui sont les mieux apris
Au doux labour de Polymnie.

Aujourd'huy ie veux louer
Le los d'un que i'ose arranger
Au nombre des premiers Liryques,
Tant il fredonne doucement
Dessus le Thebain instrument
Ses conceptions poëtiques.

Qu'on ne me vante plus des Cicrons
Les accords tant delicieux ,
Ny le chant des Acheloïdes:
Aussi bien ce n'est qu'un bourdon
Importun, au prix du fredon
Qu'il sonne entre ses Pierides.

Soit qu'il vueille chanter nos Rois
Ou les Olympiques Tournois
Des antiques preux de la Grece:
Ou l'honneur de quelque cité:
Il surpasse la grauité
De Pindare & sa hardiesse.

Soit qu'il vueille chanter l'amour
Qui le consume nuit & iour,
En l'esper d'auoir iouissance
De sa trop pudique Phyllis:
Ce ne sont que fleurons cueillis
De la Teyene semence.

Ie m'esmerueille que Iuppin,
Ainsi que le Troyen poupin,

LES MESLANGES

Par son Aigle ne le fait prendre,
Afin de gouster à loisir
Au Ciel, le plus que doux plaisir
Qu'icy bas il nous fait entendre.

Mon Dieu ! mon Dieu, que de douceurs,
Que de doux accens ravisseurs,
Que de precieuses merveilles,
Hé, mon Dieu ! pour les bien gouster,
Et à souhait les escouter,
Que n'ay-ie au chef cent mille oreilles ?

C'est toy des Muses le mignon,
C'est toy, mon docte Compagnon,
O Vauderolle, que j'estime,
Et dont j'ose presomptueux
Chanter le renom vertueux
Sur ma basse et trainante ryme.

Mais ie te pry' pardonnez moy :
Car le deuoir que ie te doy,
Et l'amitié que ie te porte,
M'ont sçeu tellement maîtriser,
Que ie n'ay peu leur refuser
Cette chanson que ie t'apporte.

A MONSIEUR DE

LA RVE.

Strophe.

O Res que le Ciel regarde
La Terre d'un doux sou-ris
Qui d'autre part se mignarde
De mille bouquets fleuris.
Ores que l'ame du monde

Sont les doux chatouillemens
 De la Nymphe qui sur l'onde
 Nasquit des flots escumans:
 Ores, mon cher de la Rue,
 Que toute chose est ferue
 Du trait des petis Amours,
 Quitte la Tragique Muse,
 Et d'une plus douce ruse
 Trompe l'aigreur de tes iours.

Antistrophe.

Vien voir mon petit Bocage,
 Où ja le rosignollet
 Clos comme dans une cage
 Decouppé mignardelet
 Mille fredons à s'amie
 Qui sur un tendre rameau
 Semble d'aise estre endormie
 Au sucre d'un chant si beau.
 Au tour d'eux une cohorte
 D'oyseaux de diuerse sorte
 Preste l'oreille Et les yeux,
 Trop curieuse d'apprendre
 De cét emplumé Terpandre
 Les accens melodieux.

Epode.

Là, sous la verderamée
 Où ces petis oyssillons,
 Ayans leur bouche fermée,
 Et coys leurs esuantillons,
 Escoutent ce brane chantre

LES MESLANGES

Qui de son délicat ventre
Tire de si doux accords
Nous nous coucherons ensemble
Afin que sa voix nous emble
De plaisir l'ame du corps.

Strophe.

Contens de telles merveilles
Là nous ferons apporter
Maintes vineuses bouteilles
Pour nostre soif conforter
Varians nostre liesse
De dix mille beaux suiets
Tantost dessus l'herbe épaisse
Regardans les gays obiects
Des fleurettes my-beantes
Tantost sous les eaux coulantes
Ses resjouyr les poissons
Et d'une eschine qui coupe
L'onde, se ruer en troupe
Autour des saulx hameçons.

Antistrophe.

Puis tout le long d'une lice
Que maint fruitier arbrisseau
De mille rameaux lambrisse
En la forme d'un berceau,
Tu me chanteras des carmes
Non emponllez de fureurs,
Ains pleins des douces allarmes
Qu'amour fait dedans nos cœurs:
Assez le prince de Gete
De sa mandite sagette
Trouble nostre nation,
Sans que ta Muse tonante

Nostre malheur nous augmente
Par representation.

Epode.

„ Il n'y a rien sur la terre
„ Plus dommageable aux hum ains
„ Que le monstre de la guerre
„ Qui tout abat de ses mains
„ Et n'y a rien au contraire
„ De lains ce mondain repaire
„ Plus propre aux hommes, qu'Amour
„ Qui entretient tout' essence.
Donc sans crainte qu'on nous tance
Carressons-le nuit & iour.

En faueur d'un de ses amis amoureux d'une Da-
me dont les lettres Capitales des douz
premiers Vers portent le nom.

XXXVII.

A Ngeline Beauté, qu'uniquement i'adore,
N'aurez-vous point pitié de moy vostre servant?
N'aurez-vous point pitié de me voir si souvent
Estre martyrisé du feu qui me deuore?
Belle, si vostre amour, qu'à mon ayde s'implore,
Et si vostre douceur ne donne allegement
Au mal que iour & nuit ie souffre en vous aymant:
Vous me verrez languir plus que iamais encore.
Helas! depuis deux ans i'attens vostre pitié:
Esperant quelque iour de voir mon amitié
Recevoir le profit du bien qu'elle souhaite.
„ En Amour la longueur est un fâcheux ennuy,
Voire une passion qui fait mourir celuy
Qui ayme, ainsi que moy, d'une amitié parfaite.

LES MESLANGES

ELEGIE.

En faueur du meſme.

IE ne ſçay ſi ie dois louer, ou meſpriſer
Le iour que l' Archerot, qui peut tout maiſtriſer,
Me rendit amoureux de voſtre ieune face,
Qui en rare beauté toutes beautex efface,
Tant ie ſuis tourmenté d'eſtre ſi longuement
Doutoux du Paradis de mon contentement.

Madame, pleuſt à Dieu ! que deſia voſtre pere
Ou m'eust deſeſperé du bon heur que l'eſpere,
Ou du tout aſſeuré. Ie ſuis plus outragé
Ainſi, que ſ'il m'auoit prononcé mon congé.
Mais quel ſuiet a til de tant me faire attendre ?
De m'eſtre ſi contraire Et ne vouloir m'entendre ?
Doubte til de ma foy ? helas ! ne ſçait-il pas,
Que pour vous bien aymer l'approche du treſpas ?
Qu'il y a jà deux ans, que ma flottante naſſe
Deſire de ſurgir au port de voſtre grace ?
Que pour faire apparoir de quelle affection
L'adore dans mon cœur voſtre perfection,
L'ay loyal reſuſé maint riche mariage ?
Il void par la palleur de mon triſte viſage,
Les effets int-eſtins des trauaux que mon cœur
Endure inceſſamment pour ſi grande longueur.
Las ! puis que tout cela de mon amour l'aſſeure,
Que tarde-til (mon Tout) de guerir la bleſſeure
Qu'un regret importun entretient en mon ſein,
Pour eſtre ſi long temps de mon bien incertain ?
Craint-il point que ſoyez encore un peu trop ieune,
Pour vous abandonner au gré de la fortune

D'vn

D'un Hymen trop hasté? Qu'il chasse cette peur
Qui trompe sa raison & cause mon malheur.
Luy-mesme sçait-il pas, que d'autant plus qu'une Ente
Est proche du Soleil, d'autant plus est contente;
Et ameine du fruit bien plus soudainement,
Que celle que Phœbus regarde chichement?
Fruit, qui plaisant & beau, à son Seigneur apporte
Un extreme plaisir qui tant le reconforte,
Qu'à tout heure il en parle & s'en vante en tous lieux,
Et desire tousiours l'auoir deuant les yeux?
Ainsi la ieune fille en son cœur est plus aysé
Quand elle sent de pres la chatouillante braise
Du mignard Cupidon, ainçois d'un mary doux
Qui la baise, la flatte, & l'embrasse à tous coups,
Qui est tousiours collé à ses flancs dans la couche,
Où ensemble ils se font mainte douce écarmonche,
Dont il prouient souuent de petis enfans,
Qui donnent passetemps en cent mille façons
A leurs grands peres vieux qui passent en liesse
Le reste de leurs ans, voyant cette ieunesse
(Espoir de leur maison) ranimer leur vertu,
Et leur nom, que le temps auoit presque abatu.

O pere, si iamais Amour vous esprist l'ame
De la gentille ardeur qui prouient de sa flame,
Et si vous en auez quelque doux souuenir,
Pour Dieu, ne veillz plus en longueur me tenir!
Vous sçauex mon amour, vous sçauex où aspire
Le desir pour lequel iour & nuict ie sousspire:
Vous sçauex que mon cœur n'a iamais varié,
Que si i'eusse voulu i'eusse esté marié:
Bref vous sçauex au vray, que i'ayme vostre fille,
Et que dessus tout autre ell' me semble gentille,
Que le Ciel m'a faict naistre au monde seulement
Pour elle. Donnez donc quelque soulagement

LES MESLANGES

A mon Esprit douteux : Ourez-luy la barriere
 Qui l'empesche d'entrer en la droite carriere
 De sa felicité, & d'un ioyeux oy:
 Ma requeste accordant, rendez-moy resouy,
 Ou d'un triste penury faites que ie trespasse,
 Afin que par la mort ma passion se passe.
 „ Il est beaucoup meilleur de mourir promptement,
 „ Que de viure long temps en l'amoureux tourment.
 „ La longueur en amour est vne rage extrême,
 „ Et la briesueté en est le bien suprême:

Pour vne chanson enuoyée à vne Dame.

XXXVIII.

CHanson, que ce matin, i'ay de ma main escrite,
 Es-tu encore icy? ià desia tu deuois
 Estre au sein delicat, ou, entre les beaux doigts
 De nostre belle, chaste, & douce Marguerite.
 Nulle Dame, dans Tours, tant qu'elle ne merite
 De t'auoir, ô Chanson, car sa mignarde voix
 Surpasse celle-là que pousse aux plus doux mois
 Le gentil rosignol pour flechir sa Carite.
 Pars donc viste, Chanson, ne tardes plus icy:
 Sa beauté, sa douceur & son œil esclaircy,
 Te deueroient attacher des ailles à la plante.
 Si d'elle i'esperois vne telle faueur
 Que tu fais, i'y courrois de semblable roideur,
 Qu'Hyppomene couroit pour conquerre Atalante.

Prière aux Dieux pour son bocage.

XXXIX.

Dieux qui noiez sous le vifte cristal
 De mon beau Loire, & vous belles Nâïades,
 Qui sur ses bords faites mille gambades
 Pendant le cours du chariot nûital:
 Vous, doctes Sœurs, qui sur le mont natal
 Nombrez vos pas aux sons de vos aubades:
 Vous Egipans, vous Faunes, vous Dryades,
 Garentissez mon bocage de mal.
 Et toy, Priape, honneur hellespontique,
 Deffends du bec de la troupe lubrique
 Des Passereaux, les fruiçts de ce iardin:
 Ainsi iamais baudet ne t'interrompe
 En tes amours, ny la rustique pompe
 De tes autels ne prenne iamais fin.

ANAGRAMME

DE MADAME MADELENE
 GONNEFROY D'ORLEANS.

A sçauoir.

MADELENE GONNEFROY.
 LA FOY ME DONNE REGNE.

Epigramme pour ledit Anagr.

Si c'est la foy qui nous enseigne
 Paradis, pour nous bien-heurer,
 De luy ie me puis asseurer,
 Puis que LA FOY ME DONNE REGNE.

LES MESLANGES

Louange de la Blonde.

A Fin que la Blondelette
Non moins que la Brunelette
Face cas de mes escrits,
Je veux d'un vers de tel prix
Que l'or à la couleur blonde,
Louanger par tout le monde
Les Nymphettes qui ont
Les yeux bleus & le poil blond.

Toute nostre France adore
Celles dont le Chefse dore
D'un poil blond & dont les yeux
S'azurent comme les Cieux.

Ordinairement la blande
A la poitrine plus ronde
Que la brune & ses tetons
S'honorent de deux boutons
Plus vermeils qu'une serixe,
Et cache sous sa chemise
Je ne sçay qu'elle toizon
Qui de rechef un lason
Feroit sortir de sa terre
Pour tanter à la conquerre.

La tresse qui luit aux Cieux,
Que par vœu deuotieux
La princesse Egyptienne
Appandit à Cypriene,
Estoit blonde, & les rayons
Du Soleil, que nous voyons,
Blondelets nous apparossent:
Les fructs mesmement qui croissent
Pour nous substantier sont blonds.

Si les bleds aux tuyaux longs
Par les pleines ne blondoyent,
Si les pommes ne iaunoyent
Sur la branche on n'en fait cas.
Qui fait aymer les ducas
Simon leur couleur dorée ?
Couleur qui si fort agréé
A l'apetit d'un chacun
Qu'on ne craint malheur aucun
Pour en amasser à force
Tant plaisante en est l'amorce.
Bref en tout ce monde rond
Il n'est rien beau s'il n'est blond.

Mais quel contentement est-ce
De voir une blonde tresse
Que mille Cupidonneaux
Frisottent en mille anneaux ?
Mais qui n'auroit l'ame esmené
De voir une œillade blenée
D'un petit sou-ris mignard
Vous lancer un doux regard ?
Mon Dieu ! que de mignardises,
Mon Dieu ! que de friandises,
Ay-ie plusieurs fois veu
Folast rer en un œil bleu !

Celuy en sottise abonde
Qui dit que la Dame blonde
Est tousiours rude & tousiours
Difficile au Dieu d'Amours,
Et qu'il n'est que la Brunette
Pour estre en amour parfaite
Et pour s'èprendre soudain
Du feu dont Amour est plein.
Il est bien vray que la fille

LES MESLANGES

Brunelette est fort habille
 Au ieu d'Amour, mais pourtant
 La blonde l'est bien autant,
 Hors-mis qu'elle n'est si tendre
 Que la brunette à s'éprendre
 D'Amour, & ne gouste pas
 Si tost, ses frians appas,
 Ses douceurs & ses delices,
 Et ses plaisans exercices:
 Mais depuis que son ardeur
 Luy a chatouille le cœur:
 Et qu'elle a eu dans la bouche
 Le mors, elle est moins farouche
 Que la Brune, & tous ses ieux
 Ne sont sinon qu'Amoureux.
 Elle s'esbat à tout' heure
 A srixer sa cheueleure,
 A mignotter son tetin
 Et le bel escarlatin
 De sa bouchette petite
 Ou s'esbat mainte Carite,
 A regarder son beau Sein,
 A tenir nette sa main,
 A voir si elle peut plaire
 En tout ce qu'elle veut faire.
 Elle est grane en son aller
 Et modeste en son parler,
 Et n'est pas si babillarde,
 Ne si follement gaillarde
 Que la Brune & ses propos
 Ne sont si mal à propos.
 Elle ayme vn petit la dancé,
 Incessamment elle pense
 A se tenir proprement

En un bel accoustrement,
 D'auoir la chausseure iuste,
 Et vne façon anguste
 Comme la vierge Pallas:
 Bref voyla tous les soulas
 Dont la Nymphé blondelette,
 Dont la Blonde Nymphelette
 S'esbat, alors que son cœur
 Sent la plaisante liqueur
 Dont Amour nous emmielle
 Doucement nostre moüelle,

CHANSON OV SE COM-
 PLAINT VNE DAME POVR
 le despart de son Amy.

Que ton despart, cher Amy,
 Que ton despart m'est ennemy.

DV mal qu'endura Didon
 Au despartir d'Ænée
 Ton despart m'en a fait don
 Cette dure iournée.

Que ton despart, cher Amy,
 Que ton despart m'est ennemy.

Je n'ay sens depuis le chef
 Insqu'au bas de la plante,
 Que d'un rigoureux mèche
 Ce depart ne tourmente.
 Que ton départ.

Je m'esmerueille comment
 Mon ame féminine

LES MESLANGES

Peut endurer un tourment

D'essence si maline.

Que ton despart.

Quels plus rigoureux ennuy

Peut souffrir une Amante

Que de se voir iours & nuicts

De son Amy absente?

Que ton despart.

Bons Dieux ! si au Ciel là haut

Quelque pitié demeure,

Faites qu'il vienne bien tost

Où que bien tost ie meure.

Que ton despart.

Faites que bien tost mon ail

Heureusement iouysse

Des beautex de mon Soleil

Qu'une distance Eclipse.

Que ton despart.

Auant le coup fier & dur

De la Parque farouche,

Faites moy tant de fauour

Que ie baise sa bouche:

Que ton despart.

Que ie contemple ses yeux,

Et son front à mon aise

Et son maintien gracieux

La cause de ma braise.

Que ton despart.

Faites que ie baise encor

Les roses de sa iouë
 Et le coton de fin or
 Qui mollement s'y iouë.
 Que ton despart.

Hà ! que i'auroy de tourment
 D'aller voir Rhadamante,
 Sans baiser de mon Amant
 La bouche d'Amarante:
 Que ton despart.

Sans luy donner vn tel bien
 Que la gente Cyprine
 Donnoit au Cynarien
 Pres la riue marine:
 Que ton despart.

Sans l'embrasser tellement
 Que la fille de Lede
 Faisoit son fidelle Amant
 En l'Isle de Tenede.
 Que ton despart.

Que la Parque apres tant d'heur
 De moy son vouloir fasse,
 Que son trait fierement dur
 Me laisse, ou me defasse.
 Que ton despart.

Il ne me chault du trespas,
 Ne de la fosse obscure,
 Pourueu qu'entre ses deux bras
 Le baisottant ie m'ure.
 Que ton despart.

LES MESLANGES

A Mathurine fort belle fille.

Vostre beauté, Mathurine,
M'a mis dedans la poitrine
Ne sçay quel ardent tizon
Que ie ne sçauois esteindre
S'il ne vous plaist de me ioindre
D'une douce liaizon.

Donc par vos yeux agreables,
Par vos attraits amiables,
Et par la blonde couleur
De vostre tresse iolie,
Mignonne, ie vous supplie
De m'oster ceste chaleur,
Ce vous sera peu de gloire
D'auoir dessus moy victoire
Par une aspre mauuaisié!
Vous aurez, ô ma belle Ange,
Mille fois plus de louange
De prendre de moy pitié.

La pitié est fort seante
A une beauté riante
Comme la vostre : Là donc
Ne me soyex point farouche,
Et sur cette molle conche
Couchez vous de vostre long.

Puis en cette douce sorte
Je vous ouuriray la porte
Par où nous pourrons tous deux
Entrer en la douce voye
Qui plus droitement conuoie
Au bon-heur des Amoureux.

Comparaison de la Lune & des Dames.

L A Lune palle est moiteuse,
 Et la rougeastre est venteuse,
 La blanche ayme le temps beau:
 Donc à bon droit (ce me semble)
 Tout genre de Dames semble
 A ce nocturne flambeau.

La Dame palle est pissense,
 La rougeastre est vessissime,
 La blanche ayme le plaisir,
 Et toutes, comme la Lune,
 Aiment la nuit sombre & brune
 Pour cheuaucher à loisir.

Aux Dames qui font plus de cas des sots
 que des honnestes hommes.

Je ne suis point celuy qui s'esmerueille
 De voir les sots mieux que les ansez
 Estre de vous, Dames, fauorisez,
 Car chaque chose estime sa pareille.



R Estouys-toy mon cœur, cette fiere beauté
 Qui te dedaigne tant peu à peu de uient laider
 Le Ciel n'eust peu t'offrir vn plus brane remede
 Pour te vanger d'Amour Et de sa cruauté.
 En elle ne vit plus cette nayfueté
 De roses & de lys, & ore la possede
 Vn visage ternity, qui en palleur excede
 Celuy d'un que la sieure a dix ans tourmenté.
 Les Graces & les Ris ne luy font plus escorte,
 Ell' n'a non plus de chair qu'une carcasse morte,
 Et ses yeux qui despoir si long temps m'ont repes
 Ne lancent plus leurs rays d'une œillade si prompte.
 Hé Dieu! que i'estois sot de faire tant de conte
 D'une chose si vaine & qui dure si peu!

CHANSON.

I Ay veu que i'estoy le premier
 Mignonne, en vostre bonne grace,
 Mais ore i'y suis le dernier
 Et cent autres tiennent la place
 Que ie tenois auparauant
 Que vous fussiez pareille au vent.
 I'ay veu que nul ne vous plaisoit
 Sinon moy, legere Madame,
 Et qu'aucun, que moy, n'atizoit
 Le feu d'Amour dedans vostre ame,
 Mais ore le brasier de cent
 Plus que le mien, y va croissant,
 I'ay veu qu'il n'y auoit que moy

Qui baiseroit ces franches roses,
 Que sur vos leures i'aperçoy
 Malgré le temps tousiours écloses,
 Mais ores ie les voy toucher
 De cent Et n'en ose approcher.

I'ay veu que i'auois à souhaits
 De vostre sein la iouissance,
 Et de vos deux tetons de lait
 Messagers de vostre iouissance,
 Mais ore cent m'empeschent bien
 La iouissance d'un tel bien.

Vrayment ie n'eusse iamais creu
 Quand on me l'eust iuré, Madame,
 Que dedans vous il y eust eu
 Vne tant Et tant legere ame:
 Et que m'eussiez voulu laisser
 Pour cent autres en carresser.

XLI.

C'Est grand cas que Madame a tousiours quelque
 Toutes Et quâtesfois que chez elle ie suis: (affaires
 Si tost qu'elle m'y void elle traaverse un huys,
 Elle fait mille pas sans qu'il les faille faire:
 Et tandis que i'y suis rien ne luy scauroit plaire,
 Tout ce fait au rebours, elle a cent mille ennuy:
 Bref tousiours avec moy chez elle ie conduis
 Les braillemens, les cris, le soing & la colere.
 Si vn autre y suruient, d'un visage riant,
 D'un accueil gracieux elle va suppliant
 De s'asseoir au contouër, ou d'ouyr sa niege
 Iouer de l'Espinet, ou de la voir danser:
 Madame, il ne failloit, afin de me chasser,
 Vser de telle ruse & de telle finesse!

XLII.

Que ie hay ces Vedets qui pour sembler habiles
 En tout contemnent tout, hormis leurs actions:
 Et fauement seduits de leurs presomptions
 Pensent estre tous seuls en toute chose utiles.
 Ils sont seuls des Platons, des Tulles, des Virgiles,
 Des Nestors, des Achils, des Pauls, des Scipions:
 Cependant ce ne sont que vrayz Ardelions,
 Que Thersites bauards Et/ qu'ignares Zoiles.
 J'en ay ven quelquefois mespriser des Escrits
 Legitamment nez des plus doctes Esprits,
 Pour s'aquerir au monde vn renom perdurable.
 Aussi en ay-ie ven recevoir és Palais
 Pour telle impieté, mille Et/ mille souflets:
 Souffleter vn Marauld est œuvre charitable.

Contre vn Rousseau.

XLIII.

Que i'auoy peu d'esprit de me fier en toy
 Et aux mots cauteleux de ta parole douce,
 Qui ie ne sçay comment misonnant detrouffe
 L'assurance qu'on a de ta pariure foy.
 Je deuoy bien iuger voyant ie ne sçay quoy
 De fard en ton maintien & ceste barbe rousse
 Qui en double moustache hideusement se trouffe
 Au tour de ton museau, que la fraude est ta loy.
 Tout homme traistre est Roux: Et si ie ne veux dire
 Que tout Rousseau le soit, ce seroit trop médire:
 Il s'en void quelques vns ennemis des abus.
 Laomedon l'estoit à qui tu es semblable,
 Non pas de royauté, mais de fraude éuitable:
 Car en me deceuant tu retrempes Phœbus.

Au Mesme.

XLIII.

Pour m'auoir abusé sans nulle occasion,
 Miserable Rousseau, dont la sueur infecte
 Est en infection si puantment parfaite
 Qu'il n'est en puanteur autre perfection:
 Je te souhaite, infect, le tourment d'Ixion,
 Le Rocher de Sisyphus & bref ie te souhaite
 Tout ce qu'à son lbin l'ingenieux Poëte
 Souhaite avecque tant et tant d'affection.
 Perfide Auaricieux, pour si petite somme
 Deuois-tu courroucer la verue d'un tel homme
 Que moy, qui peux t'ourdir un licol en mes vers?
 Deuois-tu pour un rien t'aquerir un diffame
 Qui mesme te suura iusques dessous la lame,
 De la lame à Charon, de Charon aux Enfers?

Au Mesme.

XLV.

ON la veu ce vilain, ce traistre, cêt infame
 Chercher par les bourdeaux de Paris & de Tours,
 Sans vergongne & sans peur ses lubriques amours,
 Peu soigneux du serment qu'il a fait à sa femme.
 Si donc impudemment il pariure son ame
 Et viole la foy qu'entre les saincts discours
 De l'Eglise il promist à celle qui tousiours
 Luy conserue l'honneur de sa pudique flame:
 Si donc il ose tant contre le Sainct Esprit,
 Contre les saints decrets du Sauueur Iesu-Christ,
 Pourquoy n'eust-il osé contre moy telle chose?
 O Saigneur, venge nous & permets que cêt or
 Qui la fait periurer luy face plus de tort,
 Que ne fist oncques l'or de Delphes ou de Tolose.

LES MESLANGES

Au Mesme.

XLVI.

Pendant que ie t'ourdis vn licol en mes carmes
Tel qu'en son fier lambe Archiloc en ourdit
Au malheureux vilain qui soudain se pendit
Qu'il en eut entendu les premieres alarmes.
Prends ces quatre Sonnets, qui sont les fortes armes
Dont ie veux chastier ton pariure maudit.
Te rendant tellement de puissance interdit,
Que tu n'auras secours seulement de tes larmes.
Tu m'es tant odieux & tellement ie suis
Irrité contre toy, que les plus sombres nuités
Luront comme vn midy plutôt que ie m'appaise.
„ Jamais vn noble cœur ne porte affection
„ A celuy qui n'a rien que de l'infection:
Est-il rien plus infect que ton ame punaize?

Contre vn Aduocat.

Tu ris dequoy ie ne replique
Aux propos dont tu m'as piqué:
Si tu n'estois Paralytique
Ie t'aurois bien tost repliqué.

In Eundem.

Nulla canina tuis, fateor, responsa caninis
Æloquijs retuli, Lazare, nec referam.
Quid prodest stimulis Paralytica figere mēbra,
Arcadiumq; animal, Lazare? non-ne nihil?

De C. D.

*Catin a de l'entendement
De ne souffrir que lon la baise,
Car par un tel attouchement,
On scauroit bien qu'elle est punaise.*

A vne certaine Dame.

*Vous ne devez estre blasinée
D'auoir fait à table ce pet,
Car beaucoup, Et moy par effect,
Sçauons qu'estes fort entamée,*

IN QVENDAM.

Epigramma.

*Nasus cum tibi sit mucosus, longus & vncus:
Mentula foemineis & malefida iocis,
Debueras nuptam naso terebrare puellam,
Mungere sic poteras atque coire simul.*

De Laïs.

*En tout cêt Vniuers il n'y a rien qui soit
Plus iuste que Laïs, Car elle ayme le droict.*

D'Arethuse.

*Tu voudrois donc, belle Arethuse,
Que toute pûte fust sans nez,
Si ces vœux t'estoient ordonnez
Vrayment tu serois bien camuse.*

LES MESLANGES

In quendam.

Viginti maculis signatur scultus, vt inquis :
Si ita est te sculium terque quaterque probas.

A Pacollet.

Pacollet, tu ne fais que médire de moy
Quelque part que tu sois, & moy tout au contraire
De bien dire de Toy, Mais i'ayme mieux me taire,
Car vn chacun sçait bien que ie ments comme toy.

A luy-mesme.

Tu as l'ame si ialouse
Pacollet, de ton espouse
Et le cœur si fort ouiré
De ce venin qu'à toute heure
Tu desyre qu'elle meure,
Ou bien que ie sois chastré.

De Marmot & de sa Femme.

Marmot, ta femme est si iolie
Et de tant de graces remplie,
Que si le puissant Iupiter
M'en auoit donné trois de mesme,
L'en don'rois deux à Lucifer,
Afin qu'il m'ostast la troisieme.

A M. Mandat Lieutenant Criminel à Tours.

XLVIII.

HElas pourquoy faut-il, ô Iuge, que ie baille
 Des tesmoings contre cël qui m'a tant offensé?
 Ne void on pas assez par son œil enfoncé,
 Par son muscau de rat qu'il vaut moins qu'une
 Ne void on pas assez par sa difforme taille, (maille?
 Par son col gresle & long, par son dos avancé,
 Par ses mains de Guenon, par son poil herissé,
 Qu'il ne propose en soy aucun dessein qui vaille?
 Ne void on pas assez par son visage sec,
 Par son teinct de Lebron, par son sein de rebee,
 Par ses piedz de pendu, par son traistre langage,
 Par son trot harassé & bres par son maintien
 Qu'il ne vaut, ne valut Et qu'il ne vaudra rien.
 Pourquoy donc voulez vous un autre tesmoignage?

De Grelurette.

XLIX.

DEpuis le bord du Rhodien Colosse
 Iusques icy & d'icy iusqu'au bord
 Où le soleil se repaist & s'endort
 Et d'où il dort iusqu'aux riuës d'Escosse,
 Il ne se trouue vne si faulxe Rosse
 Que Grelurette, & croy (sans faire tort
 A son renom) que tout encombre fort
 De sa maudite & monstrueuse bosse.
 Comme iadis le grand cheual de bois
 Versa dans Troie un monde de Gregeois
 Pour ruiner le demeurant d'Achille:
 Ce Monstre infel hors de son dos vouté
 Verse dans Tours toute méchanceté,
 Tant sa bosse est en trahisons fertile.

LES MESLANGES

A vn petit Atheiste.

L.

Q Vi ne riroit d'un petit Quincailleur
Plus hebeté que nulle creature,
Qui fait le docte en la sainte Escripture
Après qu'il s'est enyuré du meilleur.
Qui ne riroit oyant ce vetilleur,
Cet éhonté du Ciel & de nature,
Ce porc ventru, ce page d'Epicure,
Poindre un chacun d'un langage railleur.
Qui ne riroit remirant en sa trongne
Le vis pourtraict d'un plus que maistre yrongne
Et de Bacchus la vineuse couleur.
Mais au rebours, qui ne pasmeroit d'ire
Oyant ce fol si librement medire
De Iesus-Christ & du Romain Pasteur?

Au Mesme.

L I.

Q Voy, Mastin ! penses-tu que ie me scandalise
Des propos imposteurs que tu forges de moy.
Pour donner du plaisir à tels galands que toy?
Iamais pour un Maraude ie ne me formalise.
Si contre Iesu-Christ, si contre son Eglise,
Si contre les decrets de la Chrestienne foy
Tu oses blasfemer impudemment: pourquoy
N'os rois-tu contre moy faire telle entreprise?
Va, iappes tout ton saoul, ie t'en donne congé:
Dis deçà, dis delà (ô Mastin enragé)
Qu'on me doit moins priser qu'une puante fange:
Que ie suis vn larron, vn perfide, vn pipeur:
De ces iniures-là ie n'auray point de peur,
Car d'un homme méchant le médire est louange.

Au Mesme.

Mastin, qui tousiours me gronde,
 Si tu es un tout le Monde,
 Je confesse librement
 Que le monde entierement
 De son vulgaire probosque
 De moy tout par tout se moque.
 Mais si tu ne l'es, il faut
 Que tu confesses tout haut
 Qu'il n'y a rien en ce Monde
 Que ta langue vagabonde,
 Qui blesse ma pureté
 Par maint oprobre inuenté
 Et que rien ne porte enuie
 Au bon renom de ma vie,
 Que toy Mastin enuieux,
 Que toy Mastin odieux,
 Que toy source d'impostures,
 Que toy Magazin d'ordures,
 Que toy pigmean Nabot,
 Que toy aide labor,
 Que toy libertin yrongne:
 Mais si plus ta gueule grongne
 Encontre moy qui iamais
 Ne fis ce que tu me fais:
 Vneille la toute puissance
 T'attacher à la potence.

LES MESLANGES

Contre vn Polyphage.

LII.

Qui n'a point veu le long de la boutique
De quelque riche & opulent drogueur
Maint cuir de bouc plein d'hyuleuse liqueur
Ou quelque tonne ou bien quelque barrique,
Viennent œillader la glabe magnifique
D'un gros Daru qui tranche du moqueur,
Blessant tousiours de quelque mot piqueur
Les plus parfaits, tant sa langue est inique
Mais qui n'a veu reuenir des fraiziers
Ces gros Crapaux qui à pas lourds & fiers
Traiment leur ventre à peine sur l'herbage.
Le voye aller, il verra par raison
Que le suieût de ma comparaison
Est reciproque à un tel Polyphage.

La description de Bistochet mon Chien
à Monsieur des Chasses.

EN attendant que la bonté
De Dieu me rende ma santé
Et me guerisse cette playe
Penetrante insqu'à la taye
Qui m'enveloppe le cerueau,
Tant la dextre de ce bourreau
De cêt infame Grelurette
Frappa traistrement sur ma teste,
Et pour tromper l'oyssuété
Mere de toute iniquité;
Ie me suis enhardy d'escrire
Cette Ode pour te faire rire

O Charles mon tout, & aussi
 Pour flatter un peu mon souci.
 Or donc préparez les oreilles
 Pour ouyr les rares merueilles
 De Bistoquet mon cher mignon,
 De Bistoquet mon compagnon,
 De Bistoquet ma douce cure,
 De Bistoquet où la Nature
 Fait voir les plus riches trefors
 Qu'elle ayt pour accomplir un corps
 De Chien, & pour le rendre unique
 En la perfection canique.

Bistoquet a l'œil clair & prompt,
 Bistoquet porte un large front,
 Bistoquet a l'oreille grande
 Et basse ainsi qu'on la demande,
 Bistoquet a le rids mignard,
 Bistoquet a le nez camard
 Duquel mignardement il pousse
 Une haleine souefue & douce,
 Bistoquet a tout le menton
 Couvert d'un noirelet cotton,
 Bistoquet a la gorge ouverte,
 Bistoquet a la voix diserte
 Et n'est en ce rond terrien
 Chien qui persuade si bien
 Par un chienique murmure
 Qu'on luy donne de la pasture,
 Que luy qui d'un iappement doux
 Ayant les pieds sur vos genoux
 Si doucettelement vous conuie
 De luy entretenir sa vie,
 Qu'on ne scauroit luy desnier
 Cela dont il vous vient prier,

LES MESLANGES

Bistoquet a petite pate,
 Bistoquet a peau delicate,
 Bistoquet a le corps fort court,
 Bistoquet n'est nullement lourd,
 Bistoquet a la dent d'ivoire,
 Bistoquet est de couleur noire,
 Et sur luy rien ne se peut voir
 Que son ventre, qui ne soit noir.
 Bistoquet a fort grosse croupe
 Au bout de laquelle vne houpe
 De poil se void bragardement
 Dont il couure son sondement:
 A peine sa leure enfantine
 Se desfistoit de la tetine
 Qui l'alaietoit dans le Berceau,
 Que pour le rendre vn peu plus beau
 Et plus agreable à la veüe
 Si raz on luy couppa la queüe
 Qu'il luy en est bien peu resté
 Pour chasser la mouche en esté.

Bistoquet porte vne sonnette
 Au col, qui sans cesse caquette!
 Car sans cesse il va, ou il vient,
 Ou tantost court, ou tantost tient
 Quelque peneau dont il se iouë
 S'en battant l'une Et l'autre iouë.

Bistoquet est vn peu paillard
 Et tranche si bien du mignard,
 Faisant l'amour, qu'il n'y a Chienne
 Que tout aussi tost il ne tienne
 Et ne la bistoque gayment
 D'un canique bistoquement
 Tant il a ioyeuse braquette.

Bistoquet est de bonne guette

Et desqu'on touche le loquet
 Pour ouvrir l'huis, ce Bistoquet
 En grommelant, court à la porte
 Où il iappe de telle sorte,
 Que celuy qui desire entrer
 N'oseroit le seuil penetrer
 S'il n'en a bonne cognoissance.

Bistoquet n'est point sur sa panse,
 Bistoquet n'est aucunement
 Vilain, car tout soudainement
 Qu'il a cagat, il prend la cure
 De courir toute son ordure,
 Et de se trainer le fessier
 Contre terre pour l'essuyer.

Outre ces choses, la Nature
 A doné ceste creature
 De l'entendement le plus beau
 Qu'on peut souhaitter au cerueau
 D'un Chien, Il cognoist au visage
 D'une personne le courage,
 Quand quelqu'un de nous est fâché,
 Il ne bouge d'estre caché.
 Et quand on n'est plus en colere
 On ne vit iamais telle chere.
 Bistoquet saulte comme un daim,
 Bistoquet est viste & soudain
 A vous faire mille passades,
 A vous faire mille gambades,
 Mille tours & mille retours:
 Quelquesfoi arrestant son cours
 Il se tapist contre la terre
 Et puis regaloppant grand' erre
 Il se iette sur un chapon
 Qu'on nourrist en nostre maison

LES MESLANGES

Et pour luy dresser vne embuche ,
Il se met derriere vne buche
Ou en quelque coin escarté
Où il n'y a point de clarté.

Mais au pris des promptes souplesses,
Des courbettes, des gentilleses
Qu'il fait avecque nos deux chats ,
Ce n'est rien. Mon Dieu ! quels ébats
Quand ils courent l'un apres l'autre
Ou quand quelqu'un d'entr'eux seveantre
Dessus le dos, pour prouoquer
Les deux autres à l'attaquer.
Tantost vn Chat suurant sa patte
Desguène cela dont il gratte
Pour faire signe à Bistoquet
De n'approcher de son roquet.
Le chien voyant la patte croche,
N'ose pas de luy faire approche
Se contentant de sautiller
Autour & de loin le piller.
Mais sautant en cette maniere,
L'autre le prend par le derriere
Luy poignant de ses pieds griffus
Et le dessous & le dessus
De sa crouppe qui se deschire
Quand de tels crocs il la retire :
Ce qui le met en tels courroux
Que sans plus craindre ces Marcoux,
Il se iette sur leur fripp'rie,
Qui fait que l'un & l'autre crie
Fuyant les dents de ce guerrier.
L'un tire à guarand vn grenier ,
L'autre enfillant vne chatiere,
Se saune dans vne gontiere.

Bistoquet qui cherche raison
 De leur meschante trahison,
 Les fuit, les iappe, les pourchasse
 Cà & là leur donnant la chasse.
 Voire d'un cœur si genereux
 Il court & recourt apres eux,
 Que s'ils ne granoient toute à l'heure
 Sur les traneteaux, ie m'assure
 Qu'il les mettroit en cent morceaux,
 Maugré leurs ongles de corbeaux.

Cen'est pas tout, Bistoquet roule
 Sur la terre comme une boule.
 Bistoquet se tient tout debout
 Et fait bien autre chose & tout,
 Car pour faire guerre à la mouche
 Dessus son eschine, il se couche.
 Bistoquet abboye le vent,
 Bistoquet vesse peu souvent,
 Bistoquet iappe aux arondelles,
 Bistoquet galoppe apres elles,
 Bistoquet sçait bien reculer
 Vn os du feu sans se brusler,
 Le tirant auecques la iambe
 Subtilement hors de la flambe.

Bistoquet sçait le point d'honneur,
 Et si quelque plus grand Seigneur
 De Chien que luy, passe en la rue,
 Tres-humblement il le salue.
 Le plus souvent apres disner,
 Bistoquet mene promener
 Par sous les bras, en mon bocage
 Les Chiennes de noble lignage
 Et leur donne la colusion
 De quelque grange de Chapon

LES MESLANGES

Ou de quelque fraische carcasse
 De poule d'Inde, ou de Becasse.
 Et bien (mon Charles) ay-ie pas
 Trop d'heur d'auoir en ce lieu bas
 Cette gentille creature,
 Ce Bistoquet, où la Nature
 Fait voir les plus riches trefors
 Qu'elle ait pour accomplir un corps
 De Chien, & pour le rendre unique
 En la perfection canique ?
 Ie te proteste, si i'auois
 La science, l'art Et la voix
 Qu'auoit le chantrre Sulmonide,
 (l'entends l'ingenieux Ouide)
 Que i'amaïs mon cher Bistoquet
 N'iroit voir le sombre parquet
 De Minos ny de Rhadamante:
 Ains comme vne estoille flambrante
 Luyroit au Ciel, fait compaignon
 Du Chien de l'humide Orion.

O gentille petite beste,
 I'amaïs ne tombe sur ta teste
 Aucun mèche, & loing de toy
 Toustours soit le fascheux esmoy
 D'une demangeante gratelle :
 I'amaïs ta gaillarde ceruelle
 Ne puisse enrager, & i'amaïs
 Vn camp fournullant Et épais
 De puces, ne fasse entreprise
 De se loger en ta chemise
 Pour t'importuner, & que nul
 Quand tu seras cul contre cul
 Conioin Et avecque quelque chienne
 Inopinément ne te vienne.

De coups de baston accabler
Pour vous faire desassembler.

Charles mon Tout, ie te supplie
De recenoir cette folie

D'aussi bon cœur, que i'ay desir

Qu'elle t'apporte du plaisir,

Et que ie souhaite à ma teste

La fin du mal qui la tempeste.

Fin du Sixiesme Liure &
des Meslanges.





LES
EPITAPHES LI-
VRE SEPTIESME.

DE TRES-ILLVSTRE
ET MAGNANIME SEI-
gneur, Iaques de Bucil, sieur de Fon-
raines, Capitaine de cinquante
hommes d'armes de sa
Majesté.

Tout ce qu'il nous restoit d'excellent & de beau,
De noble, de vaillant, d'esperance & de sage,
Tout ce qui nous restoit du martial orage,
La Mort cruellement la mis en ce tombeau.
O trop severe Mort, ton dangereux cousteau
N'auoit-il pas assez fait paroistre sa rage
Tuant traitreusement le pere deuant l'age,
Sans occire le fils en son printemps nouveau?
Mars, c'est toy pour le seur, qui as prié la Parque
De le mettre bien tost dans la fatale barque,
Craignant que sa valeur plus forte par le temps,
Ne surpassast la tienne & te rendist timide,
Et comme le vaillant heritier de Tydide,
Ne te blessast encor entre tes combatans.



DE P. DE RONSARD,

ROY DES POETES

François.

Il ne faut plus aller dessus Parnasse
 Beire de l'Eau, ny dormir au profond
 De l'Antre creux où les neuf Muses sont.
 Pour estre fait aussi docte qu'Horace:
 Il ne faut plus pour esmonnoir en Thrace,
 Encore un coup les montagnes qui font
 Esmerueiller les Astres de leur front,
 Suyvre Apollon & son fils à la trace:
 Il faut sans plus venir deuotement
 S'agenouiller dessus ce monument
 Et prier Dieu sur le corps qu'il enferme,
 Et dire ainsi, O Seigneur tout puissant,
 Aymes l'Esprit de ce corps pourrissant
 Autant là hault que tu fis en la terre.

Ad Eundem.

Terra tenet corpus, mêtem Deus, acta Nepôtes:
 Hospes, deffuncto parce, Poëta fuit.



MADRIGAL EN FORME D'E-
PITAPHE POVR MESSIRE FRERE

Claude de l'Hermite, Cheualier de l'ordre
de S. Iean de Hierusalem dont les
lettres capitales portent le nom.

CE corps qui froidement repose en cette place,
Lors que son bel Esprit le tenoit animé,
Autant qu'Achille, fut en prouësse estimé,
Voire autant que ce Dieu que respecte la Thrace.
Depuis ces ieunes ans d'une inuincible audace
En campagne, sur Mer, armé & desarmé,
De mille beaux effects il a par tout semé;
Entre mille Lauriers les honneurs de sa race.
La France en ses Discards n'estant digne d'auoir
Homme tant vertueux, Dieu la voulu r'auoir,
Et r'appeller au Ciel son ame genereuse,
Reste sans plus le corps en ces terrestres lieux.
Miserables François, d'une voix douloureuse
Iettez mille souspirs, & de l'eau de vos yeux
Tiedissez le circuit de son Vrne pondreuse,
Elle enferme ausy bien vostre plus precieux.



SONNET

CONSOLATIF AV SIEVR
DE LA SAGERIE SVR LA
mort de Monsieur Ioret son ne-
veu, viuant Conseiller au
grand Conseil.

CE qui est grand ne peut estre compris
Dans le détroit d'une petite espace,
Ou s'il y est, tout soudain il s'en lasse
Et cherche ailleurs un plus large pourpris:
Ainsi l'esprit a toute chose apris
De ton Neveu, voyant l'estroicte place
Où le tenoit l'Eslementaire masse
De son seieur, la quitta par mespris.
Luy donc osté de sa veine closture
Par l'air profond vaguoit à l'auanture:
Mais cognoissant que la terre & les airs
Estoient comblez de sa vertu cogneuë,
Legerement saillit oultre la nuë
Pour s'eslargir au celeste Vniuers.

ÉPITAPHES.

Tombeau pour Mad. du Fautray.

Passant, arreste un peu : Voicy de charité
De Prudence & d'honneur le tombeau venerable:
Voicy où dort en paix la despoille notable
De l'esprit le plus saint qui iamaïs ait esté.
Voicy, Passant, voicy où ton œil attristé
Doit à bouillons verser un torrent pitoyable
De larmes & de pleurs, & d'un cry perdurable
Tefmoigner nostre perte à la posterité.
Voicy le lieu funeste où toute Damoiselle
Qui cherist la Vertu d'un indomptable zele,
Doit maudire la mort & son glaiue pointu.
Voicy, Passant, voicy la relique defaïcte
D'une Dame qui fut en Vertus si parfaite,
Qu'on la prenoit çà bas pour la mesme Vertu.

De Monsieur de Loriere, viuant Conseiller du
Roy en sa Cour de Parlement.

Le Passant & le Genie.

P. Vi verse en cêt endroit cette large riniere?
G. **Q** Sôt les yeux de Themis qui pleure incessâmes
Sur le roc entaillé du triste monument,
Où reposent les os de son doct̃e Loriere.
P. Pourquoy est-il si plainct de ceste iusticiere?
G. Parce qu'elle empruntois d'elle son ornement,
Et la faisoit reluire au pourpré Parlement
De Paris, comme luis̃t du iour l'auant-courriere.
P. Par quelle maladie augmenta-til le rang (sang.
Des Morts en Iesus Christ? **G.** Par un lōg flux de
P. Quel âge auoit-il bien? **G.** Il auoit trente années.
P. Que trente ans (ô pitié): Ainsi void-on fanir
Les fleurs que le Soleil ne vient que d'espānir,
Mourantes sur le pied si tost qu'elles sont nées.



AV

SIEVR DE VAVDE-
ROLLE SVR LA MORT
du fils de Monsieur Cottereau.

R Assereines tes yeux Et retiens ce ruisseau,
Qui à bouillons larmieux te court sur le visage,
Et chasse loïn de toy ce regret qui t'outrage,
Pour ne voir plus icy ton Michel Cottereau.
Iuppın voyant que Mars auoit mis au tombeau
Tout Amour, par l'effort de sa cruelle rage,
Le trouuant si parfait d'Esprit Et de courage,
L'a raui pour en faire un Cupidon nouveau.
Ne te semble til point quelquesfois en idée
Le voir, ayant les yeux & la face bandée
Et tenant un flambeau qui brusle par les yeux ?
Au lieu de tant de pleurs (Amy) que tu dois estre
Ioyeux d'auoir esté en ce monde le Maistre
D'un Enfant, qui l'est or' des hommes & des Dieux.



ÉPITAPHE
DE DEFFVNCT MI-
CHEL GVY MON PERE, VI-

VANT PROCVREVR AV SIÈGE

Presidial de Tours, qui deceda le x. iour

de Feurier mil cinq cens nonante

cinq, âgé de lxx. ans.

L'ombre au Passant.

Michel Guy n'est pas mort, comme pense l'Ignore.
„ L'homme ne t'ôte point au fond du monumēt.
„ Ce qui de l'homme meurt n'est l'homme aucunement
„ Ains un pesant fardeau duquel il se separe.
„ Le vray homme est l'Esprit. Donc, Passant, ne t'égare
Jusques à là d'enter en ton entendement
Que Michel Guy soit mort: Il est au firmament,
Ou (côme un Astre clair) il reluist nouveau Phare.
Vray est que le suiet qui çà bas l'arrestoit
(l'entends son corps humain) repose en cēt endroit
Attendant que Iesus de rechef le r'anime,
Pour luy faire iouyr avecque son Esprit,
Du bien qu'il a promis dedans son sainct Escrit,
A ceux qui l'ont seruy d'un vouloir magnanime.

COMPLAINCTE DE L'AV-
THEVR SUR LA MORT DE
son Pere & d'un sien frere.

Q Vaudrez-vous souler, Astres pleins de malheurs
D'emmancceler en moy douleurs dessus douleurs ?
Quand ferez-vous saouler, ô Citoyens celestes,
De me voir endurer tant Et tant de molestes ?
Et toy, cruelle Mort, coupable de mon deuil,
Et de tant de torrens que debonde mon œil,
Dy moy, fiere, dy moy quand ta main plus selonne
Que celle de Mauors, que celle de Bellonne
Cessera d'exercer son homicide effort
Dessus nostre maison qu'elle mei à la mort !
O dure cruauté : Ainsi la ieune rose
Trespasse par la pluye avant que d'estre éclosé :
Ainsi le Lys François trop viuement atteint
De chauld, perd en naissant Et la grace & le teinct :
Ainsi le fruct nouveau de quelque main de marbre
Avant que d'estre meur est arraché de l'arbre.
Mais las ! que t'ay-ie fait ? Quels pechez apparens
T'excitent à m'oster mes plus proches parens ?
Est-ce point que tu es secrettement faschée
De voir triomphamment ma teste empanachée
De tant de Lauriers verds, qui malgré ta rigueur,
Seront à tout iamais en force & en vigueur ?
Et qui malgré les traits de tes fieres tirades
M'impescheront de voir les Auerniques rades,
Coccyte Et Phlegeton, dont les flots escumeux
Vomissent des brandous horriblement fumeux.

Et ce fleuve qui fait oublier toute cure
Aux ames que çà hault fait reuenir Mercure.
Tous ceux qui comme moy sauourent les appas
Des Muses, ne sont point coupables du Trespas,
Et n'ont rien de suiet à la faulx de Saturne
Ny au traistre cousteau qui met tout dedans l'Vrne :
Cousteau dont Atropos Demorgonique sang,
Fait trembler vn chacun, hormis ceux qui ont ranc
Entre ces demi-Dieux qui mangent l'Ambrosie
Consiste au sucre doux de nostre Poësie.
O dure, si cela est la cause de l'esmoÿ
Qui te rend si despote à l'encontre de moy;
Si cela est le mal dont tu es outragée,
Ne t'en estois-tu pas suffisamment vengée
Dessus mon Geniteur ; las ! que ta cruauté
Long temps deuant ses iours a de ce monde osté :
Car selon des humains l'ordinaire carriere,
Il deuoit voir encor dix bons ans la lumiere.
Il me semble, cruelle, homicide & sans cœur,
Que tu deuois du tout esteindre ta rigueur,
Ton courroux & ton fiel, pour le prix de la vie
D'un tel homme, où le Ciel & la Nature amie
Prodiguement auoient employé leurs tresors
Pour le rendre admirable & d'esprit & de corps.
Depuis que du grand Dieu la parole seconde
A basti le pourpris de ce visible monde,
Qu'il a peuplé le Ciel, les Terres & les Airs,
Et le pere Ocean de mille corps diuers,
Qui les vns animez d'ames vegetatiues,
Et les autres ayans des ames sensitiues,
Viuent deçà delà trouuant nourrissement
Propre à leur qualité en chacun element.
Il ne s'est point trouué homme plus debonnaire :
Il estoit de vertu le vivant exemplaire ;

La Foy, la Verité, l'accompagnoient tousiours
Et enuers Dieu estoient ses plus fermes amours:
Tescmoins cent mille ennuis & cent mille trauerses
Qu'il a souffert durant que les armes pernerfes
Des mutins Huguenots la France maistrisoient,
Et l'Eglise de Dieu en tous lieux mesprisoient,
Faisans, impietè! des Temples venerables
Des marchers trafiqueurs & des ordres estables:
Toutesfois son amour enuers le tout puissant,
Sa Foy, sa Verité, son cœur obeysant
A l'endroit de son Roy, Et de Toirs sa patrie,
N'ont peu brider le cours de ta prompte furie,
Ny de l'ire indiscret que tu as contre moy,
Sans que i'aye à escient commis rien contre toy;
Et as du mesme dard dont tu occis mon Pere,
Occis (ô Cruauté) mon plus aîné Beaufrere,
Hommes qui ne deuoient pour nos secrets debats
Augmenter le troupeau des Ombres de là bas:
Mais voyant qu'autrement tu n'auois la puissance,
Pour te vanger de moy, de me faire nuisance,
Tu l'es as mis à mort presque en mesme saison,
Vsant en leur endroit de lasche trahison:
A peine fermoit-on le tombeau de mon Pere,
Qu'il le faillut r'ouuir pour y mettre mon Frere:
A peine acheuoit-on la pompe du premier,
Qu'il faillut commencer la pompe du dernier,
Et à peine pour l'un sortoit-on de l'Eglise
Qu'il y faillut rentrer pour pareille entreprise,
Pour vn mesme suiet, & pour vn mesme dueil:
Si qu'un double tourment nous espouuoit de l'œil.
Mille ruisseaux larmieux, qui le long de nos faces
Distilloient tout ainsi que par panchantes traces
Distillent en Hyuer mille petis ruisseaux
Des neiges quand Pluë les reconcrit en eaux.

ÉPITAPHES.

Hélas ! mon Pere cher, faillloit-il que la vie
 A mon occasion, vous fust ainsi ravie ?
 Hélas ! mon Frere cher, faillloit-il que vos iours
 A mon occasion, demeurassent si courts ?
 Que ie suis malheureux d'auoir esté la source
 Du trespas qui a fait si petite la course
 De vos ans, qui deuoient n'auoir aucune fin
 Pour les belles vertus que possediez, afin
 Qu'aux siècles auenir la race qui doit naistre
 Vous voyant, eust aprint à cherir & cognoistre
 L'Honneur & la Vertu: Las ! qui par vostre adieu
 Pour vous suyure tousiours, ont delaisé ce lieu:
 Mais ne vous souciez, Ames tres-generouses,
 Et ne me soyez point pour ce fait ennuyeuses;
 Si par moy, le Trespas vous a fait trespacher
 Au tombeau, j'ay pouuoir de vous en arracher,
 Et de vous redonner vne plus seure vie
 Que celle qu'il vous a traitreusement ravie:
 Ainsi que par son art le Dieu des medecins
 Ressuscita celuy qu'occirent les Roussins
 Furieux & troublez par l'effroyable Monstre
 Que Neptune opposa, trop cruel, à l'encontre:
 Ainsi que par le son du Luth qui est aux Cieux,
 Orphée retira de l'enfer soucieux
 Son Espouse Eurydice: Ainsi que ce grand Prince
 Qui tua les Geans de chacune province,
 Osta par sa vertu de l'Orque tenebreux
 Alceste, & celuy-là qui eut le cœur si preux
 Que sans crainte de mort combatit dedans Crete,
 Le Monstre renfermé dans l'entorse secrette
 Du Labyrinth subtil, & s'en rendit vainqueur,
 De son branc estrange luy trapersant le cœur:
 Ainsi ie veux tirer hors de la fosse noire
 Vos corps, les ranimant d'une esernelle gloire,

Et par l'art qu'Apolon m'enseigna dès le berç,
Rendre à iamais viuans vos noms par l'Vniuers,
Et ne veuX pas souffrir que la tombe retienne
Nulle de vos vertus : Je veuX que tout reuienne,
Je veuX qu'il n'y ait lieu des yeux tant retiré,
Que vostre los ny soit à iamais admiré:
Et pour contre-vanger la vengeance qu'à prinse
Sur vous, pour mon suiet, la mort qui tout mesprise,
Je graueray si bien sur l'eschine du Temps
Vos Noms, qu'ils dureront tousiours en leur printemps,
Printemps où fleuriront les diuerses fleurettes
De vos belles vertus, où comme des Auettes,
Les hommes amateurs du philtre de l'honneur
Suggeront à long traits affamez de vostre heur.
Il me semble desia que ie vous voy reuiure,
Et que ie voy despeints au plus beau de mon Liure
Vos visages aymez, & toutes nations
Y lire vos honneurs & vos perfections,
L'un admirant la foy qu'auiez vers vostre Prince
Et vers l'autorité de Tours vostre prouince,
L'autre, vostre equité à l'endroit des Cliens,
L'autre vostre douceur enuers les supplians,
L'autre vostre amitié vers l'Eglise Romaine;
Eglise d'où despend le salut qui nous meine
Là haut auprès de Dieu, pour nous paistre à souhaits
Du bien qu'en verité sa parole promet.
Cependant reposez, ô bien-heureux Genies,
Dans le giron muet de vos Tombes vnies,
Et receuez de moy ces larmes & ces cris,
Et les accens piteux de ces tristes escrits.
Tandis ie vay m'enfler des ondes de Permesse
Afin de m'aquiter enuers vous de promesse.



DE LAVRENT PEAN
LICENCIER ES
Droits.

A Mys, ne me plaignez de quoy la fiere Parque
M'a rayé de ce monde en mon âge plus beau:
„Le trespas tost ou tard nous deuille au tombeau
„Et le ieune & le vieil sans respect il attaque.
Priez tant seulement le Celeste Monarque
Pour mon Esprit desioinct de son humain fardeau:
Vos prieres, Amis, peuuent faire & non l'eau
De vos pleurs, effacer de mes pechez la marque.
„Les pleurs au trespas ne profitent de rien,
„La priere au contraire est son souverain bien:
Priez donc & cessez vos larmes & vos plaintes.
Si tost que net de vice avec Dieu ie seray,
Ie vous assure, Amis, que ie ne cesseray
De le prier pour vous humblement à mains ioinctes.

 LES REGRETS DE GILLES

PEAN CONSEILLER DV ROY

Auditeur en sa chambre des Comptes

sur la mort de son frere.

Quel fleuve, quelle Mer, quel Ocean de pleurs
 Basteroit à gemir mes ameres douleurs!
 Sus, miserable sus, qu'aujourdhuy toute France

Entende le suiet qui te tient en souffrance!

Que les piteux regrets que fait au mois d'Auril.

Adone en gemissant la mort de son Itil

N'egallent tes souspirs, ni l'amere tristesse

Qui t'affolle le cœur d'une incurable angoisse,

Helas! car aussi bien le suiet de son mal

Ny de sa passion, au tien n'est point égal:

Elle pleure un enfant, moy ie pleure un ieune homme

En qui toutes vertus reluisoient, ainsi comme

Reluit un diamant, alors que le Soleil

Le frappe pleinement des rayons de son œil.

O Mer, ô Terre, ô Ciel de qui la voute ronde

Ore brune, ore claire emmentelle ce monde!

O fiere cruauté, ô sort iniurieux,

O desordre en Nature, ô trespas soucieux,

O mon frere qui fus mon soulas & ma ioye

Et qui es maintenant la douleur qui me noye

Es torrens de ces pleurs, que sur ton Monument

Accablé de regrets ie verse vainement.

Las! que feray- ie plus! pleust à Dieu! que tu m'eusse

Emmené avec toy, ou que viuant tu fusse!

Mais comment avec toy, ne suis- ie trespasse?

EPITAPHES.

Je te voyois mourir, ie t'auois embrassé,
 Te baisant i' amassois le reste de ta vie
 Errante sur ta bouche Et ma dolente ouye
 Entendoit les propos qu'en mourant tu disois
 Et les derniers Adieux qu'à chacun tu faisois,
 Toy mesme les priant de ton obsequie proche,
 Qui ne s'en fust esmeu il eust esté de roche!
 Je voyois d'autre part nostre pere grison
 Pour toy, faire au grand Dieu mainte belle oraison,
 Je voyois de ses yeux & d'entre ses paupieres
 Sortir à gros bouillons des larmes riuieres,
 Sangloter à tous coups, en larmes se baigner
 Et presque demy mort ta mort accompagner,
 Je voyois nos amis tous palles de tristesse,
 Je les voyois pleurer & soupirer sans cesse,
 Je voyois de douleur ternir leur enbompaint,
 Je voyois tout cela & ie ne mourus point!
 O dure cruauté d'influence celeste!
 O mon frere, ô mon tout, qu'une douleur moleste
 Me tourmente, m'agite & m'outrage, dequoy
 Le Ciel n'a pas voulu que i' allasse avec toy
 Et qu'ensemble le fer de la cruelle Parque
 Nous fist precipiter dans l'infemale barque!
 Et quoy! ce fier trespas; ces pleurs, ces passions,
 Ces sanglots, ces regrets, ces lamentations,
 Seront-ce ces doux fructs, ces biens, cette richesse,
 Qu'esperions recueillir de ta verde iennesse?
 Iennesse qui estoit si couuerte de fleurs
 Peintes (comme un Printemps) de diuerses couleurs,
 Qu'on disoit que le Ciel & nature seconde
 La fleurissoient ainsi pour faire naistre au monde
 De tant de beaux fleurons un milier de vertus,
 Dont les vices infects eussent esté batus?
 Mais la cruelle Mort plus dure que le marbre

A fait tomber ces fleurs Et en a tué l'arbre.
O perte déplorable! ainsi le vent destruit
L'ense quand elle est prestee à porter de bon fruit:
Ainsi les fiers Torrens trebuchans des montagnes,
Gastent les bleds ia meurs des prochaines campagnes,
Ainsi la gresle perd le raisin qui desia
Découvre à son Seigneur le bon vouloir qu'il a
De luy faire cueillir du vin en abondance.

Helas! qui eust pensé qu'en ta verde iouuance,
O mon frere, ô mon tout, le trespas inhumain
Te meurtrissant, nous eust arraché de la main
Tant de braues espoirs que tous pleins de liesse
Auious conceu en nous de ta docte ieunesse?
Nostre pere à qui ià l'Automnale saison
A fait le front ridé & le cheuen grizon,
Esperoit quelque iour que du costé senestre
Tu luy tiendrois la main Et moy du costé dextre,
Et que par tel suport seroit en seureté
Comme ayant un apuy d'un & d'autre costé.
Mais comme le pigeon à qui vne quadrelle
A rompu tout à net la droicte ou la gauche aille,
Se traîne contre terre & ne peut plus voller
Ny comme auparavant s'ebatre dedans l'air
Ainsi ce bon vieillard en se trainant chancelle
Et ne peut se porter comme n'ayant qu'une aille.
Car la mort luy froissa la gauche tout soudain
Qu'elle te fist mourir de son trait inhumain.

Or afin (frere cher) de n'estre point nuisible
Al'assoupissement de ton repos paisible,
Icy ie finiray mon discours & non pas
Les regrets qui me font mourir pour ton trespas,
Car tant que ie viuray, ces regrets charitables
Seront, ie te promets, en mon cœur perdurables.
Or donc (frere tres-cher) puissent à tout iamais

E P I T A P H E S.

Tes os enſeuclis geſir en bon & paix,
Puiſſe ton bel Eſprit accompagner les Anges
Et viues icy bas demeurer tes louange,
Te priant d'accepter les larmes qu'en ce lieu
Le reſſpans, te diſant vn eternal adieu.

Epitaph. Ioannis Ructij Doctiſſ. viri.

Vmbra Viatori.

Me iuuenem, fateor, rapuerunt funera, quid tū ?
Nil prodeſt multum viuere, nilque parum.
Sat vixit, bene qui vixit: ſpatium breuis aui
Infani numerent tempore, laude Sophi.

Sonnet en forme de Proſopopée
à luy meſme.

Voicy donc où ton corps chreſtiennement reſoſe,
Cher amy ? voicy donc où il eſt enterré ?
Voicy donc le ſepulcre où il eſt enſerré ?
Voicy donc où la Mort mille mort s me propoſe ?
Voicy donc où mon œil ne doit faire autre choſe
Que pleurer ? voicy donc où tout deſeſſeré
De iamais plus reuoir ton front tant deſiré,
Il faut qu'à tous ennuis mon ame ie diſpoſe ?
Helas ! qui euſt penſé qu'un homme tel que toy,
Euſt eſté condamné d'oſeoir à la loy
De la mort qui trop toſt en la ſoſſe te rue.
Muſes, vous nous trompez, vos ſciences n'ont pas
Pouuoir de garentir vos ſuietts du treſpas,
Par trop ie le cognois en mon cher de la Rue.

D E F E V I E A N M A R T I N ,
D I T P A L L V A Y .

A Fin que ton renom viue eternellement
En despit de la mort, qui t'a cruellement,
Palluan, mis au fond de cette fosse noire,
Je le veux engrauer au temple de memoire,
Je le veux cizeler dessus le dos du temps
Et le rendre à iamais pareil à un printemps.
„ De l'homme vertueux le renom doit sans cesse
„ Viure entre les vians d'une belle ieunesse.
Passant, arreste un peu, ce lugubre escreteau
Te veut faire sçauoir qu'icy gist Palluan:
Palluan qui estoit l'ornement de Touraine,
Et l'est ore du Ciel, par la parque inhumaine:
Inhumaine vrayment qui nous l'a sans mercy,
Rauy pour l'eschanger en un astre éclaircy.
Autant que la splendeur du diamant surpasse
Le lustre pallissant d'une ianne Topasse,
Autant ce bon vieillard surpassoit en bonté
Tous ceux qui de son temps vertueux ont esté:
Il estoit bon Chrestien, il aymoit la iustice,
Il hayssoit à mort la maudite auarice,
Il estoit fort humain & fort officieux:
Comme peste il fuyoit les hommes vicieux,
Il estoit libre & franc, & maintenoit sa vie
En honneste renom, & ne portoit enuie
A autre quel qu'il fust, & ne s'entremesloit
Des affaires des grands, ny iamais n'en parloit;
Il estoit toutesfois tres-fidelle à son Prince
Et fust mort volontiers pour garder sa prouince:
T'esmoin en est le trait qu'il ioia finement
Aux ponts, lors que la Ligue y versa rudement

E P I T A P H E S.

Vn armé tourbillon de soldats effroyables
 Qui menaçoient nos murs des coups espouuantables
 De leurs doubles Canons, qui d'un gosier ardent
 Vomissoient contre Tours un tonnerre grondant.
 Ce bon vieillard estant en vne maisonnette
 Que gentille il auoit pres vne fontainette
 Qu'on nomme grouaizon, fut surprins des pietons
 De la Ligue, qui lors de leurs noirs hocquetons
 L'effroyerent un peu, toutesfois (fort affable
 Qu'il estoit) les pria de se seoir à sa table
 Et taster de son vin, ce qu'ils firent soudain
 Aiguillonner, ie croy, d'une excessiue faim:
 Le vin estant failly, il leur dist, ie desire,
 Messieurs, que vous boyuiez du vin qui soit moins pire
 Que celuy qu'auez beu, & pource tout expres
 Je m'en vay vistement vous querir icy pres
 De tres excellent vin, ces Ligueurs l'en supplient
 Et au bruit de ce vin leur fureur ils oublient.
 Donc il part & s'en va portant dedans son poing
 Vn flacon pour monstrier qu'il n'alloit gueres loing.
 Si tost que de vingt pas il esloigna leur face
 Il se coule en renard, tout le long d'une trace
 Dont le bout respondoit sur le bord arenoux
 De Loire, où il trouua (tant lors il fut heureux)
 Vn bateau qu'il deslie, Et luy mesme se passe
 La riuere, & s'en vint d'une ioyeuse face
 Dedans Tours raconter comment il auoit peu
 Se sauuer des Ligueurs apres auoir bien beu.
 Acte, qui ne fut moins estimé des gendarmes
 Qui pour lors dedans Tours haletioient en leurs armes
 De desir de monstrier l'ardente volonté
 Qu'ils auoient de mouir pour garder la Cité,
 Que fut celuy que fist le valeureux Horace
 Lors qu'il passa le Tybre armé de sa cuirasse

Après

Après auoir long temps l'ennemy combattu
Et que derriere luy le pont fut abatu.
Nul n'estoit dedans Tours tant que luy debonnaire,
Et dit-on qu'il ne fut iamais las de bien-faire:
Le pas de sa maison estoit ouuert à tous;
De nature il estoit fort benin & fort doux.
Bref de toutes vertus son ame estoit ornée:
Aussi pour ce suiet la ieunesse bien née
De la ville de Tours, le suzuoit en tout lieu:
Mesme les estrangers l'honoroient comme un Dieu:
Las! que feras-tu plus ieunesse Tourangelle?
Tu as perdu ton Pere, & la Parque cruelle
L'a mis dans ce tombeau: donc pleine de douleurs
Verse eternellement un Ocean de pleurs,
Tire toy les cheueux & d'une main irée
Que ta poitrine soit tout par tout deschirée.
Lamente iour & nuit sur son triste cercueil,
Et ne porte iamais que vestemens de duel:
Fais luy hault esleuer dans la place publique
Un simulacre fait de marbre magnifique,
Afin que les enfans de tes enfans, & ceux
Qui à mill'ans d'icy pourront naistre apres eux,
Voyans ce beau pourtraict, soient espoingts d'une enuie
De consommer le fil de leur fragile vie
Au train de la Vertu: & toy deuot Passant,
Qui vas de cét eferit tes esprits repaisant,
Après auoir versé des aillets & des roses
Sur les ombres qui sont sous ceste lame encloses,
Et fait chrestienement à Dieu ton oraison
Pour l'ame du deffunct, retourne en ta maison
Conter à tes enfans les vertus admirables,
L'honneur, la sainte vie, & les actes louables
De deffunct Palluan, qui fut durant le cours
De sa vie, le roy des bons enfans de Tours.

E P I T A P H E S.

De Heronniere.

CY gist en ce froid Cymetiere
Le corps de deffunct Heronniere,
Qui cent ans au monde vesquit
Et toutesfois il n'y acquit,
Autre plus precieuse gloire
Que de bien manger & bien boire,
Priez Dieu loing de cét endroit,
Car tout d'un d'un coup il vous boiroit.

De luy-mesme.

L'Ombre parle au Passant.

Ne pleure dessus ce tombeau,
Passant, car le corps qu'il enferme
Fut ennemy mortel de l'Eau
Tant qu'il vesquit dessus la terre:
Ce seroit troubler son sommeil,
Et augmenter son Purgatoire,
Que de luy donner au Cercueil
Au lieu de vin, de l'eau pour boire.

D'un quidam qui estoit si yure,
qu'en mourant il ne pensoit
pas estre malade.

CY gist un homme qui pensoit
Ne mourir quand il trespassoit,
Et qui mourant estoit si yure
Qu'au monde il pense encore viure.

De Sçay bien qui.

C*Y gist froidement estendu,
Un qui pour s'estre morfondus
Au soir attendant une Dame,
A huiet iours de là cracha l'ame.*

Fin des Epitaphes &
dernier Liure.

Aux Enuieux.

Que gagnes-tu de me reprendre,
Enuieux ; Les hommes qui sont
D'un iugement sain & profond,
N'ont point d'oreilles pour t'entendre.



L'AUTHEUR A
SON LIVRE.

M On Livre, si d'avanture
Quelqu'un de bonne nature
Te demande quel ie suis ;
Dy luy, que ie suis un homme
Qui le temps point ne consomme
En tristesse, & en ennuis.

Dy luy, que ie prins naissance
Dedans Tours, lardin de France,
Et ville de hault renom ;
Où encores on void l'Urne
De ce vaillant prince Turne,
Dont elle tire son nom.

Dy luy, que ie suis de race
Ny trop haulte, ny trop basse,
Et que mon Pere suyvoit
Le Palais, où la Richesse
Luy fist assez de largesse
Pour l'honneur qu'il y avoit.

Dy luy, qu'en suyvant sa voye,
Le plus souuent ie m'employa
A soutenir au parquet
La deffense d'un pauvre homme

L'AVTHIVE

Que quelque Auaire consomme
Pour moins d'un petit bouquet.

Dy luy, que i'ay le visage
Voilé d'un palle nuage,
Et entourné d'un poil noir;
Et que l'aspect de Saturne
Me rend un peu taciturne,
Comme il est facile à voir.

Dy luy, que le fin Mercure
A ma naissance, print cure,
De me rendre prompt & vif:
Et que la douce Cythere
M'enchargea son doux mystere,
Où ie suis assez actif.

Dy luy, que dès mon Enfance
J'ayme la belle science
D'Apellon & des neuf Seurs:
Et que ma bouche fertile
En abondance, distille
Sans contrainte leurs douceurs.

Dy luy, que ie mourrois d'ire,
Si i'auois entendu dire
Que quelqu'un eust plus de foy,
Plus d'honneur, & plus de crainte
D'auoir l'ame double & feinte,
Et plus d'amitié que moy.

Au surplus, dy luy, mon Liure,
Que ie veux mourir & viure
En la crainte du grand Dieu,

*Et de sa Romaine Eglise,
Que ie juyuray sans fentise :
Et puis luy donne un Adieu.*

Acheué d'Imprimé le Mardi troi-
siesme Feburier Mil cinq cens
quatre vingts dixhuit, par Iean
du Carroy, demeurant au mont
S. Hylaire rue d'Ecosse.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & privilege du Roy, il est permis à Nicolas de Louvain Marchand Libraire demeurant à Paris de faire Imprimer & exposer en véteyn liure intitulé les Premieres Oeuures Poëtiques & Souspirs amoureux de Guy de Tours. Et sôt faites defêces à tous Imprimeurs & Libraires, & autres de quelque estat & condition qu'ils soyent, d'Imprimer ou faire Imprimer, vendre, ny distribuer lesdits Liures d'autre Impression que de ceux que ledit de Louvain aura fait imprimer. & ce iusqu'au temps & terme de six ans finis & accomplis, sur peine de confiscation desdits Liures par eux Imprimez ou vendus, & de deux cens escus d'amende, moitié applicable à nous, & l'autre audit de Louvain: Voulant en outre, que m'estant en brief au commencement ou à la fin de chacun desdits liures l'Extrait du-dit Privilege, il soit tenu pour signifié & venu à la cognoissance de tous, comme plus amplement est déclaré audit Privilege. Donnè à Paris, le 21. Ianuier 1598.

Par le Roy en son Conseil.

Perrot.

